

**Hermann Hiline**

# Dieu est avec nous





**Dieu est avec nous**



## Avant-Propos

Un peu de conscience ou d'introspection, conduit tout homme à la reconnaissance des trois facultés énigmatiques, illogiques et même inutiles pour son combat pour la survie – le Bien (déposé dans son cœur – un trésor intraduisible en actes), le Beau (émouvant son âme, en contemplation ou en création artistique), le Vrai (poussant vers le savoir et vers le pouvoir). Ces trois dons sont de véritables Universaux divins, puisqu'aucune nécessité de l'évolution ni ne l'explique ni ne le demande. Notre organe unique, qui les reçoit, se décompose en trois universaux humains, en trois hypostases – le cœur, l'âme, l'esprit.

La banalité universelle de ce constat n'échappe à personne et réveille chez tout homme sensible le goût pour le mystère de nos origines. Mêlé à l'angoisse existentielle, cela constitue le fond de ce qu'on appelle *fait religieux*. Il serait plus judicieux de l'appeler *rêve*, puisqu'il est plus près de l'esprit que de la matière.

Tant que ce phénomène ne quitte pas la sphère du mystère, notre réflexion se contente de vénérer le Créateur génial de ce monde, à l'apogée duquel se trouve notre merveilleuse planète, où, visiblement, le Créateur a placé ce que nous appelons Paradis.

Mais la curiosité humaine cherche à associer ce mystère atemporel à l'Histoire, pour pouvoir s'appuyer sur des *faits*, s'étant déroulés sur la Terre. Le culte humain de la domination aidant, ceci amène l'humanité à créer des religions – le mystère réduit au stade de problème, la Création observable se substituant au Créateur invisible.

Enfin, les plus profonds des penseurs finissent par reconnaître que l'accès au mystère et la compréhension du problème sont affaire de notre conscience individuée. La vénération du mystère et le respect du problème se résument, chez eux, dans leur propre création, la Créature produisant des échos au Créateur, celui-ci devenant interlocuteur privilégié de celle-là.

Ces trois objets correspondent aux trois chapitres du présent ouvrage – la *réalité mystérieuse*, la *représentation dogmatique*, le *langage sophistique*.

Évidemment, l'effacement, dans notre conscience, de la sensation du mystère réduit à néant l'intérêt au problème (devenant prérogative des seuls historiens) et à la solution (rétrécie jusqu'à la seule intimité lyrique). Maintenir en vie le mystère, devient une condition sine qua non de toute discussion, détachée des tracas terrestres et tournée vers des cibles célestes.

Périodiquement, pendant les quatre siècles précédents, [Pascal](#), [Hegel](#), [Nietzsche](#) et [Valéry](#) nous proclamaient déjà orphelins de Dieu, mais celui-ci revint en force, plus jovial et sain que jamais, incarné dans des idoles socio-économiques et confirmé par des miracles en béton. Les annonciateurs optimistes comptaient sur la résurrection de Dionysos, c'est Mercure qui plante partout ses lieux de culte. Le Mercure des marchands et non le Mercure des messagers et des interprètes. Avec la puissance des messageries les messages se dévitalisent, et les interprètes, qui nous inondaient jadis de rimes et de rythmes, sont à leur tour submergés par le déferlement de protocoles et de modes d'emploi, les genres qui sont aujourd'hui au

service aussi bien des platiitudes surfaciques que des profondeurs volumiques. À l'ampleur impassible et toute robotique qui envahit tous les livres de la cité, je veux opposer une hauteur sans échelle ni fondations, séjour d'ironie et de honte, substitut des déserts disparus. Mais que devient son destinataire ? - l'homme est à l'agonie, tandis que ses héritiers putatifs, le mouton et le robot, égarèrent sa dernière volonté.

Celui qui *marche droit devant soi* se doute rarement d'être entouré de ses semblables et prend la croupe du mouton, qui le précède (chameau, lion ou agneau - même défilé !), pour sa sphère d'excellence. Et ils s'encouragent : croire serait de donner à ses pas la cadence divine.

La masse rabaissa le prince, le prêtre, Dieu, le savant, le poète, l'intellectuel ; aujourd'hui, c'est l'heure du penseur qui sonna.

Les pauvres seraient les représentants de Dieu. Être représentant du peuple est plus juteux, plus voyant et moins soumis aux progrès de l'incroyance.

Pour croire en l'au-delà, l'angoisse (nourrie par la faiblesse) suffit ; pour avoir une foi en l'en-deça, il faut surtout de l'intelligence (complétant la connaissance). Du premier de ces croyants se déverseront d'innombrables NON à l'existence humaine ; le second se résumera dans un OUI à l'essence divine du monde.

Si une vraie foi avait dû exister, elle se serait fondé sur ce qu'on reçoit (d'une révélation, d'une rencontre avec leur Dieu, des témoignages irréfutables) et non pas sur ce qu'on donne (aux rites,

aux dogmes, à la hiérarchie cléricale). Or, je vois nettement ce que les soi-disant croyants donnent, je ne vois pas du tout ce qu'ils reçoivent.

Je me reconnaiss dans le baroque de ces voix qui précèdent l'esprit et ne voient dans le savoir ni appui ni but, mais, au plus, un dictionnaire. La voix classique naît de l'hypothèse d'une langue et d'une voix divines dont on est appelé à rendre les desseins en effaçant ses propres traces. Donc, la recherche de mots irremplaçables, la narration de ce qui existe, la droiture et la paix d'âme. La voix romantique, au contraire, n'est en possession d'aucune partition ni image divines et cherche à évoquer Sa présence dans un chant, ignorant mais vénérant l'origine de la première note. On valide un récit, - au chant, lui, on adhère. Donc, pudeur et frisson. Le romantique devient baroque lorsqu'il comprend qu'une bougie peut se substituer à son étoile. Le classique tombe dans le baroque lorsqu'il comprend, que les coupures sont plus éloquentes que les coutures.

Tu vaux surtout par ce qui ne s'apprend pas : le talent, la noblesse, l'esprit, la liberté. Ces dons de Dieu forment ton regard sur le monde et sur toi-même ; la noblesse en détermine la hauteur, l'esprit y apporte la profondeur, la liberté en maîtrise l'ampleur et le talent l'emplit d'intensité.

Ce regard doit être auréolé d'une mystique divine, illuminé d'une esthétique créatrice, réchauffé par une éthique angélique.

Si mes actions traduisent mes noyaux, mes désirs me portent

vers mes limites. Si celles-ci ne m'appartiennent pas, je suis un Ouvert, vivant de l'élan vers des cibles inaccessibles.

Dieu se tapit à mes frontières mystiques, et je dois tendre vers Lui avec mes fibres éthiques et mes images esthétiques. Les plus belles des choses, dignes de mes passions, sont couvertes d'indéterminations et d'ombres, ce qui devrait encourager mes rêves et me détacher des actions.

Le talent est l'art de traduction du regard en langage musical. Si tu ne fais que transmettre le bruit de ton époque, c'est le pire des silences.

L'ennemi principal du bonheur humain étant le sérieux de l'engagement, je lui préférerai l'ironie du dégagement.

Voir des miracles jusque dans la matière inerte, sans parler du plus mystérieux des miracles, la vie, – tel est le regard du poète sur le monde, il en est, intuitivement, amoureux, excité. Le philosophe, qui, devant le monde, doit être poète, est mû par la vénération, par la foi, par l'étonnement. Quant au Créateur, le poète prie, en mélodies verbales ou spirituelles, devant Ses créatures ; le philosophe hisse Sa création dans les hautes sphères de la pensée. Ils sont religieux tous les deux, mais loin de tout temple, érigé par des hommes.

L'objectivité est la prérogative de Dieu, celui qui créa l'Univers, dans lequel le Vrai s'incarne dans la matière et s'offre à l'esprit

humain pour examen, tandis que le Bien et le Beau inondent le cœur et l'âme humains. Notre conscience vit dans deux mondes objectifs, universels : le premier - les problèmes et les solutions mathématiques ; le second - les beautés et les mystères de la nature. Aucune subjectivité ne peut se passer d'une référence à l'un de ces mondes objectifs ; le monde subjectif, ainsi créé, ne peut être qu'inerte, stérile, sans métaphore, sans vie. L'artiste abstrait est un tâcheron mécanique. La beauté du monde qui nous entoure ne sera jamais dépassée par la beauté dont notre création entourerait les échos de ce monde.

[\*Hermann Iline,\*](#)  
*la Provence,*  
*novembre 2025*

## **Le Créateur**

Le ciel ne doit pas entendre mes pas, si je veux continuer à l'avoir pour compagnon ; si je ne cherche pas à l'illuminer, il m'offrira peut-être mon étoile. Mais si j'en fais le séjour de mon âme, je ne dois pas oublier qu'il est aussi la demeure des dieux morts ; qu'il soit ma haute ruine : *Demeure le céleste, le tué* - **R.Char.**

Dieu absent de la nature ? Mais Il est là, chaque fois que j'admire ! Le bon écrivain est dans son œuvre, chaque fois qu'une admiration surgit Dieu sait pourquoi et comment. C'est minable que d'être présent devant des choses ; il faut être présent derrière le verbe.

L'un des meilleurs signes de Son existence, que le Créateur nous envoie, est la possibilité de vivre dans et de l'illusion, celle du Beau ou celle du Bien. L'une des pires calamités des temps modernes est de ramener ces rêves irréductibles à de minables certitudes, à portée des programmes de tri informatiques.

Quand la précision ne nuit pas à la beauté, on est en présence d'une vérité divine. Mais, en général, ce qui ne peut être que précis est sans intérêt. Toute vérité, qui dure au-delà de tout langage, est divine. Résistance au mot, c'est la définition même de Dieu. L'Intelligence Artificielle, en maîtrisant et l'intelligence et ce qui la rend possible,

effacera la hiérarchie **plotinienne**, qu'il y avait entre : *l'intellect, qui raisonne, et celui qui donne la possibilité de raisonner.* La pensée divine se reconnaît uniquement dans la nécessité ; la vérité, l'éternité et l'infini sont des créations humaines.

Dieu est encore moins incarné qu'Amour, Verbe, Action ou Mystère ; il est Opération, opération presque algébrique. La vie est un résultat donné, que l'homme cherche à reconstituer à partir des opérations binaires, ternaires etc. - jusqu'à l'infini. Et un jour il se rend compte de l'insignifiance grandissante des opérandes et de l'admirable majesté de l'Opérateur.

Dieu : grand Sourd pour les candides, grand Muet pour les délicats, grand Bavard pour les cyniques : sensible dans nos joies, intelligible dans notre esprit, palpable dans notre âme.

Ils meublent le silence de *Dieu* avec leur camelote scripturaire, et à force de s'y cogner, ils désapprennent à lever ou à fermer les yeux. Le grand Muet meublé ! Heureusement, *il y a plusieurs demeures en la maison de Dieu*, où l'on peut encore se coucher face aux étoiles et à l'abri des maîtres priseurs du mobilier sacré.

Nos rapports avec Dieu sont question de métrique, d'attraction, de proximité : il y a ceux qui l'auraient entendu ou atteint, ceux qui tendent vers lui ou le suivent comme guide et, enfin, ceux qui ne lui reconnaissent ni voix, ni poids, ni doigt, mais vénèrent son œuvre, hors tout temple, toute route, tout horizon.

Dieu est un axiome pour le réaliste, un théorème pour l'optimiste, une aporie pour le pessimiste. Le premier y amène tout, le deuxième y est amené, le troisième lui fait mener une existence anonyme et irréfutable.

Ce qui rapproche devant Dieu, devrait séparer sur Terre. Ce qui rapproche dangereusement sur Terre, devrait tendre vers Dieu comme vers un lieu de rencontre, en dehors des épidermes.

Prier sans chercher d'écho, travailler, comme si je n'étais regardé que de Celui, qui vaut ma prière : je travaille comme je prie, je prie comme je travaille. L'ascétique *Ou tu pries, ou tu agis (aut ora aut labora)* devint, hélas, le pragmatique *prie et agis (ora et labora)* - mouton ou robot. Mais le pragmatisme possédait déjà Bias : *Aime comme si un jour tu devais haïr ; hais comme si un jour tu devais aimer.*

Au commencement étaient la couleur et le son, mais c'est l'œil et l'oreille qui sont plus près du dessein divin ; de même, la primogéniture du verbe cède à l'intelligence l'héritage et la place auprès du Seigneur.

Ma prise de position, si je devais me présenter devant le bon Dieu : à Sa gauche, couché. Et non pas assis à Sa droite.

Quand je vois, que Dieu, dans les platiitudes humaines, est réduit à un misérable point, sans épaisseur ni amplitude, je regrette le Dieu

géométrique des Pères de l'Église : *Dieu, qu'est-il ? Longueur, largeur, hauteur et profondeur* - St-Bernard - *Quid est Deus ? Longitudo, latitudo, sublimitas et profundum* - donc, ni l'œuvre ni l'outil, mais le principe. D'où Ses quatre matérialisations : la longueur de son éternité, la largeur des portes de Ses églises, la profondeur des souterrains de Sa sapience, la hauteur des tours d'ivoire de ceux qui L'auraient cherché.

Les convictions sont presque l'antithèse de la liberté : elles remplissent, en nous, ce vide salutaire et indispensable, dans lequel Dieu aurait pu agir.

*Devant Dieu nous sommes tous égaux. Malheureusement, des sots croient L'avoir croisé et alors, derrière Lui, règne une sordide inégalité.*

En m'extasiant devant chacun de mes sens - face à la merveille de la fonction, à la merveille de l'outil, à la merveille de l'empreinte - je ne sais pas sur quelle facette la présence du prodigieux démiurge est la plus manifeste. Mais l'absence d'une seule, dans la perspective de la vie, rend absurde toute idée de hasard, de réalisation mécanique ou de résurrection. Le démiurge n'est pas mauvais, comme disent les Gnostiques, pour justifier leur recherche du soi ; il est bon, puisque je peux créer au nom de et par un soi inconnaisable, qui est le vrai destin de mon soi inconnu.

Dès qu'on cherche à définir l'infini, l'intuition humaine change de nature et tend vers le divin. Dans le fini, tout est humain et même

mécanique. *Tout ce qui finit est trop court* - Cicéron - *Nihil diuturnum est, in quo est aliquid extremum.* Arrête-toi donc à l'avant-dernier pas. Pour appuyer l'ampleur du pas premier, dis-toi, que tout ce qui commence est trop long.

Si je me détourne de tout ce qui est surnaturel, je ne perdrai rien dans le vide du temps. Détourne-toi plutôt du naturel, tu trouveras, peut-être, quelque chose dans le vide de l'espace.

La prière : louer Celui qui n'existe pas, pour l'enthousiasme, que l'inexistant continue à t'inspirer. D'ailleurs, c'est de son appel et non pas de ta volonté, que surgit la vraie prière : *La prière est toujours une initiative de Dieu en nous* - Jean-Paul II.

Le besoin d'un lointain accompagna les hommes. Les dieux, l'amour, le rêve peuplaient leurs fantasmes, avant que la religion, la famille, la science ne s'y substituent et ne calment les fébrilités humaines. Tout ce que les hommes finissent par maîtriser leur devient proche, éventé de tout mystère et ne portant aucune espérance d'infini. Avec la sobriété des sens et du sens, l'âme devint atavique.

Aujourd'hui, on donne à César ce qui est à Dieu - de l'admiration, et l'on donne à Dieu ce qui est à César - de la puissance.

Être athée (croyant ou incroyant), c'est nier le Créateur inconnu, par cécité ou par hallucinations, évoquer la faute de preuves ou croire en des preuves bancales ; soit on est impassible devant la féerie du

monde, soit on croit, que la merveille du diamant, des fleurs, de la scolopendre ou du visage d'homme fut dévoilée ou déchiffrée par des apparitions quelque part sur l'Olympe, dans l'Himalaya, au Sinaï ou à Jérusalem. Le seul avantage que je vois chez les seconds de ces athées, par rapport aux premiers, est d'avoir su créer une *structure sociale*, qui serve de contre-poids aux centrales patronales ou consommatrices. Mais ailleurs, profaner l'inconnaissable par des images du connu est pire que bâiller devant le créé sans Créateur.

Dieu se dore, l'or se déifie (*Geldwerdung Gottes, Gottwerdung des Geldes* - Heine), mais si une noble idée, matérielle ou immatérielle, veut se passer de Dieu et d'or, elle se mue en idole, gardée par une Inquisition corrompue et haïe d'ouailles démunies d'argent.

Pour agir, Dieu a besoin de la largeur (de vos portes des églises) ; pour être craint - de la profondeur (de nos solitudes) ; pour exister - de la hauteur (de ton regard - c'est pourquoi Il est mort, aux yeux des multitudes).

Avec leurs dieux jaloux et railleurs, les Anciens profitaient d'une nonchalance gratuite et d'un déséquilibre porteur. Avec notre *bon* Dieu, nous sommes livrés à une chère gravité et à un équilibre ruineux.

Le Big-Bang, les particules élémentaires, le temps, la lumière, la vie, le bon et le beau – quoi qu'on touche, dans la création divine, tout n'est qu'époustouflantes énigmes ! Rien de bêtement géométrique ou

mécanique. Dieu répugnait à la simplicité, il Lui fallait notre consternation et perplexité perpétuelles. *Dieu n'a créé que des mystères* - Dostoïevsky - *Бог создал одни загадки.*

Le Dieu, qui est mort, est le Dieu des édifices, des temples, des églises ; le vivant se réfugia sous terre ou dans les cieux déserts, où Il n'est senti que par l'homme du souterrain, ou Il n'est vu que par l'homme des ruines.

Tout dieu trouvé est une profanation pour celui qui se dévoue à un dieu recherché. *Tu es sage, si tu cherches la sagesse ; tu es fou, si tu imagines l'avoir trouvée* - le Talmud.

Le Dieu trouvé apporte la paix, le Dieu recherché – l'angoisse, le Dieu senti, introuvable, inexistant – l'enthousiasme, l'admiration, l'amour.

Dieu est peut-être le seul concept inexistant qui s'impose, avec la même irrésistible évidence, aussi bien en moi-même qu'en-dehors. Et je me mets à Le chercher à l'extérieur, en m'appuyant sur mon intérieur. Personne ne Te peut chercher, qui ne T'ait déjà trouvé. *Tu veux être trouvé pour être cherché* - St-Bernard. Mais dès que je crois L'avoir trouvé, je me mets à Lui chercher des noms et des masques, au lieu de continuer à m'adresser à Lui à la cantonade. Il est une Face innommable, omniprésente et absente, qu'animent mes yeux et mes oreilles. *Voir Dieu, c'est la mort ; Le deviner, c'est la vie* - Morgenstern - *Gott schauen ist Tod ; Gott erraten ist Leben.* Ni le regard ni

l'imagination ne Le dévoilent ; c'est le voile miraculeux qui témoigne de Son évidence indicible ou inconnaissable : *Des dieux, je ne suis en mesure de savoir ni qu'ils sont ni qu'ils ne sont pas* - Protagoras.

La distance est aussi peu absence que le silence - oubli. *Dieu ? Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas* - Voltaire.

Ce n'est ni le cœur (Pascal) ni l'âme (les romantiques) qui sentent Dieu, mais bien l'esprit (Valéry). Ne le reconnaissent que ceux qui ont du cœur et qui s'identifient avec l'âme.

Je commence par comprendre, qu'aucune autorité extérieure ne peut prendre en charge les questions les plus brûlantes de mon existence, et je finis par reconnaître qu'aucune autorité intérieure, non plus, ne résume mon essence. À ce double meurtre, les spadassins, le soi connu et le soi inconnu, donnent le nom métaphorique de mort de Dieu.

Devant l'échiquier de la vie, mon Dieu est une belle combinaison à sacrifices. Le leur est, le plus souvent, - une bêtise (Nietzsche).

Il faut Le chercher par la foi et Le trouver par l'espérance (à l'inverse des plus crédules) ; chercher, par la foi, le même et trouver, par l'intellect, le différent.

Dieu est un tragédien, devant un public n'osant pas pleurer. (*Dieu est un comique, qui joue devant un public, qui a peur de rire* - Voltaire).

Les sots écrivent, pour nous faire passer l'envie des larmes ; les naïfs - pour nous les faire venir ; les subtils - pour les recueillir. *L'art sert à nous essuyer les yeux* - K.Kraus - *Die Kunst dient dazu, uns die Augen auszuwaschen* - et la philosophie complète la tâche, en remplissant nos yeux d'éclat ou d'espérances.

Aucune trace intelligible de Dieu dans les buts ni dans les moyens. Au commencement était la Contrainte. La création humaine est le but, et la liberté humaine - le moyen. Darwin, faisant de contraintes la cause première de la sélection naturelle, marchait sur les pas de Dieu.

Il n'y a ni regards ni gestes, qui rendent Dieu plus proche ou plus lointain. Des illusions : plus je connais Dieu, plus Il s'éloigne (Jean de la Croix) ; plus je m'en rapproche, plus seul je suis (Bloy) ; plus je me contente de Le chercher, plus Il reste à ma portée ([Pascal](#)).

S'il existe deux verbes inapplicables à Dieu, ce sont bien *aimer* et *comprendre*. Et donc, en toute logique, ils ont raison, ceux qui disent, qu'il n'est compris que s'Il est aimé et qu'il n'est aimé que s'Il est compris. Et ce qui reste vrai, si l'on y barre les ne ... que...

Peut-être le Dieu-analyste ne créa que le temps, l'espace ayant été préalablement créé par le Dieu-géomètre. Celui-ci créa le vrai, et Celui-là - le bon et le beau. Ils laisseraient l'homme divaguer sur les commencements et les fins, tandis que Eux-mêmes ne créeraient que l'algorithme, s'appliquant aux atomes et aux esprits. C'est à Eux que

pensait **Spinoza** : *Dieu, pour agir, n'a ni commencements ni fins - Deus agendi principium, vel finem, habet nullum.*

Il faut beaucoup plus de superstition pour croire, que la vie résulte du hasard ou de la statistique évolutionniste que de la croire sortie tout droit d'un dessein de Dieu.

Avec l'image de *limite*, on pense soit à une frontière soit à une proximité ; ce qui, chez un Ouvert, crée des fraternités ou fait vivre, simultanément et dans un élan irrationnel, - le lointain appelant, haut et divin, et le proche appelé, profond et humain.

**St-Augustin** et les protestants ont raison : personne ne peut trouver son chemin vers Dieu. Mais Dieu, visiblement, Lui aussi, s'en désintéresse. Il ne restent que des culs-de-sac, les pieds au repos et la position couchée, pour rêver cet abandon insondable.

Tout Dieu officiel étant une idole, le crépuscule de celle-ci annonce la mort de celui-là ; le Dieu des sages est une icône - ils saluent la ténèbre valorisant leur cierge. Idole - fond et corps ; icône - forme et visage. Concept ou image.

Pour quand la machine rougissante et sanglotante ? Puisqu'elle se met déjà à penser et à croire ; elle peut dire déjà *ergo sum Deus*, la symbiose du cogito et du : *Celui qui croit est dieu* - Luther - *Der aber glaubt, der ist ein Gott !* Des seuls penser et croire ne découlent que le robot ou le mouton.

On est à la bonne hauteur, lorsqu'on n'a besoin ni de l'homme qui monte ni du Dieu qui descend, pour fêter les (non-)rencontres avec l'absolu.

Certes, Dieu jette plus d'ombres dans la nature qu'Il n'en projette de lumière. Mais la philosophie a aussi peu de chances de L'en chasser - ou de Le tuer ! - que la géométrie - d'éliminer la beauté de la peinture, l'acoustique - de la musique, la grammaire - de la poésie. La raison, sans l'étonnement primordial, n'est plus de la raison, ou bien de la raison basse, tandis que *la plus grande hauteur accessible à l'homme, est l'étonnement* - Goethe - *Das Höchste, wozu der Mensch gelangen kann, ist das Erstaunen.*

Quel genre littéraire pratiquerait le bon Dieu, s'il Lui fallait paroliser le Verbe ? Je ne Le vois ni en romancier d'Éden, de Sinaï ou de Patmos, ni en psaumier, ni en libertin des Cantiques, ni même en critique de l'Ecclésiaste. Je Le verrais en Job, geignant avec un peu plus d'ironie, au milieu de ses déjections ratées. La honte se glissant par erreur dans la panoplie divine ; l'ontologie se transformant en honto-logie.

Dès que j'entends parler de *l'Être (l'Étant, la présence) suprême de la métaphysique*, derrière lesquels doit se deviner le profil - ou la Face ou le dos ! - de Dieu, sur-le-champ, je fais tomber ces substantifs et m'accroche à la divinité pronominale de la première personne, se moquant de participes évasifs, de superlatifs et de préfixes furtifs. En

fuyant une profonde substantivation, le moi se met à se verbaliser en hauteur.

La pensée atteint le grade de regard, lorsque disparaît le spectre d'un destinataire existant, d'une oreille d'homme par exemple. Et je ne sais plus si je regarde ou si je suis regardé. *Le regard, par lequel je Le connais, est le regard même, par lequel Il me connaît* - Maître Eckhart - *Mein Erkennen ist Sein Erkennen* - c'est l'abîme, qui finit par me regarder ([Nietzsche](#)) !

Oui, Dieu crée aussi la profondeur et l'étendue, pour y cultiver des belliqueux et des victorieux, mais c'est dans la hauteur qu'il laissa des capitulards et des anges. C'est ce que peut-être entrevit Job : *Dieu est Celui qui fait la paix dans les hauteurs*. Les calculs profonds des vainqueurs les stigmatisent ; pour les vaincus des hautes luttes, pour les anges, *l'espoir est l'alibi de la résignation* - Enthoven.

Pour rencontrer Dieu, tout chemin est mauvais. Pour Le mettre en ma proximité, ma meilleure chance est de m'immobiliser et de m'écouter. Si je crois, que *quand on fait un pas vers Dieu, Il en fait cent vers vous* (M.Jacob), je me trompe soit de chemin soit de personnage.

Puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore, l'amour de Dieu n'est pas si niais que ça ; et si l'on y ajoute la honte étrange, qui nous étreint, on commence à apprécier la dichotomie augustinienne : *L'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la cité céleste* - *Fecerunt itaque civitates duas*

*amores duo : terrenam scilicet, amor sui usque ad contemptum Dei ; cœlestem vero, amor Dei usque ad contemptum sui.* Chez celui qui s'ignore, les deux termes s'équivalent, et la cité, dont on ne saurait plus percer l'origine, terrestre ou céleste, prendra la fière allure des ruines.

Pour Ses créatures, Dieu ne serait ni but ni contrainte, mais - un moyen ; moyen d'aimer, *par la foi*, cette merveille de vie. [St-Augustin](#) m'aurait accusé d'hérésie : *Les bons usent du monde, pour jouir de Dieu ; les mauvais, pour jouir du monde, veulent user de Dieu* - *Boni quippe ad hoc utuntur mundo, ut fruantur Deo ; mali ut fruantur mundo, uti volunt Deo.* Mais dans Sa création, Dieu ne formulait, peut-être, que des contraintes : *La différence est peut-être plus vieille que l'être* - Derrida.

Piètre Dieu, ou piètre amour, chez les bouddhistes : *On ne peut connaître Dieu qu'en l'aimant* (et [St-Paul](#) n'en est pas loin non plus). Un dieu connu ou un amour du connu ne peuvent être qu'insignifiants. Il faut aimer pour renaître et non pas pour connaître. Mais si se connaître, c'est entendre l'appel de son soi inconnu, aimer, ce serait se munir d'une bonne ouïe.

La vraie - et terrible - liberté commence avec l'égale facilité, avec laquelle on accepte les deux de ces termes équivalents : *on peut* - ou *l'on ne peut pas* - être contre Dieu.

Être créateur veut dire avoir inventé un langage à soi, langage source de l'universel, vécu comme immortel ; et puisqu'on est habitué

à voir en Dieu la justification de tout ce qui est universel, le créateur commence par proclamer, que Dieu est mort. *Les immortels mortels, les mortels immortels* - [Héraclite](#).

Il suffit, que tu t'adresses non pas à tes collègues mais à Dieu, pour que tu me touches. Cet attouchement devient caresse, s'il se répercute de l'esprit à l'âme. Le talent, c'est l'art de réussir cet heureux glissement.

Mon soi est le seul contact direct avec Dieu ; et comme Lui, il reste inaccessible et incompréhensible ; je reconnaissais sa présence par le besoin de chanter (et non seulement de parler), de danser (et non seulement de marcher), de poétiser (et non seulement de narrer), bref - de prier, de ne pas m'attendre à une réponse et même de renoncer à poser des questions ; comme Dieu, on ne peut vénérer que le soi inconnu, sans se faire d'illusions : *Un poème est toujours une quête du moi* - G.Benn - *Ein Gedicht ist immer die Frage nach dem Ich.*

Un blasphème contre un Dieu connu peut être une louange de Dieu, le Vrai ; mais toute louange absolue du Dieu connu est un blasphème de l'Inconnu.

La voie intellectuelle vers Dieu : là où il y a l'Œil, il doit y avoir la Lumière. Et ce que je crée, étrangement, en est des ombres.

Je peux comprendre l'homme des cavernes, à conscience apeurée, ou l'homme-tyran, à conscience trouble, ayant besoin d'en

appeler aux dieux vengeurs ou rédempteurs, mais je ne trouve pas d'explication de la bondieuserie de la Yankaille, à conscience en béton et au savoir irréfutable.

Imperceptiblement, Dieu changea de lieu d'existence : jadis, Il fut dans le réel, ensuite, Il traîna dans le conceptuel, aujourd'hui, Il n'est plus que dans le métaphorique, mais on continue à entonner la même antienne : *Il existe !*

Les pas vers Lui se mesurent en unités d'étonnement et de vénération. Le lointain est composé de ce qui est compris. *Dieu ne déambule jamais au lointain, Il ne quitte pas la proximité* - Maître Eckhart - *Gott geht nimmer in der Ferne, er bleibt beständig in der Nähe.*

Tendre vers Dieu, c'est se donner une chance de se scruter soi-même : *Je tendais vers Dieu et je suis retombé en moi-même* - Anselme - *Tendebam in Deum, et offendit in meipsum.*

Dieu - une proximité bénie ou béate : *Rien de plus près de nous que Dieu* - Valéry. Dieu est la justification du monologue, par la forme, et l'impossibilité du dialogue, par le fond.

L'admiration inconditionnelle devant la féerie du monde ; peu importe quel nom je donne à son auteur - Dieu ou le hasard (*quelqu'un joue avec nous - cher hasard !* - Nietzsche - *Einer spielt mit uns - der liebe Zufall !*).

Le monde, qui nous créa, et le monde, que nous créons, rien de matériel ni causal ne les relie, et pourtant ils convergent étrangement et sont identiques dans leurs manifestations les plus éclatantes.

Si je cherche la température la plus basse ou la vitesse la plus grande, je tombe sur des valeurs finies, qui expriment un sens infini ; la théodicée, fondée sur la montée vers la perfection, est du même ordre, mais l'on doit s'y arrêter, peut-être, sur ce qui y est sensoriellement fini : la vie et l'homme, en particulier, dont le sens, de toute évidence, n'est pas fini.

L'impensable et l'indicible nous sont plus proches que toute action, tout discours ; paradoxalement, c'est le triomphe suprême du mot, la poésie, qui nous en apporte la certitude ; la poésie serait une voix, qui fasse sentir le silence de Dieu. Sacrifices et fidélités en apportent d'autres preuves.

Personne, ni le scientifique, ni le philosophe, ni le théologien, n'est plus près de Dieu que le poète. Ce que [St-Augustin](#), [Spinoza](#), [Kant](#), les prix Nobel ou Fields développent autour de l'essence divine est d'un ridicule accompli et lamentable, tandis que l'intelligence divine est enveloppée par tout bel élan poétique, gratuit, incompréhensible et noble.

L'infini des théologiens m'est hermétique ; celui des mathématiciens est beaucoup plus suggestif quant à la nature du

divin : il n'est ni naturel ni rationnel ; quoi que je verse en lui, il reste inchangé ; il annihile toute quantité, qui veuille se diviser par lui ; tendre vers lui veut dire que, tôt ou tard, on doive tourner le dos à tout jalon fini.

Ce qui ne laisse pas de traces ne peut pas avoir d'attributs ; ni le comparatif ni le superlatif n'y ont de place ; l'omniscient avec l'*infinité d'attributs* ([Spinoza](#)) ou le *meilleur que mon âme* ([Pascal](#)) ne qualifient que le néant.

Le monde visible crée chez les hommes trois sortes d'arbre : le matérialiste, figé et sans inconnues, l'ignare, aux maigres rameaux et aux inconnues aléatoires, l'ouvert, plaçant de subtiles variables dans les meilleures extrémités - pas d'unifications, des unifications chaotiques, des unifications enrichissantes. *Notre vie consiste à unifier la partie visible avec un Être d'en-haut* - J.G.Hamann - *Unser Leben besteht in einer Vereinigung des sichtbaren Theils mit einem höheren Wesen.*

Le génie : l'admiration se passant de toute compréhension ou même persuadée de l'incompréhension. Ainsi, Dieu est bien mort en tant qu'Objet admirable et en tant qu'Idée comprise, Il n'est que Génie.

Les pitoyables et pâles tentatives d'imaginer un extra-terrestre, un griffon ou une buisson ardente, qu'on n'aurait jamais vu : le vivant imaginaire est inaccessible à la libre création humaine ; on ne peut

créer que sous de belles contraintes divines : *Ce n'est pas d'autres mondes que nous avons besoin, mais d'un miroir* – A.Tarkovsky - *Нам не нужно других миров, нам нужно зеркало.*

Face à l'idée de sa propre mort, tout homme lucide, non berné ni bercé par une minable superstition, devrait passer sa vie à hurler sur la lune, les cheveux dressés, le cerveau en feu, les yeux fixés sur son tombeau. Pourtant, il se comporte, comme si une immortalité l'attendait au bout du chemin ; le Créateur mit en lui un irrésistible et bel instinct. *Nous ressentons, au fond de nous-mêmes, notre éternité* - **Spinoza** - *Sentimus experimurque nos aeternos esse.* Et ils continuent à se croire au théâtre : *Mon âme, il faut partir* - les dernières paroles de **Descartes**, de celui qui, pourtant, disait : *Il est certain, que mon âme peut exister sans mon corps !*.

L'air, qui est l'élément de la liberté et de la musique, sert d'étape à mon regard sur le ciel. Et le corps, peut-être, est cette terre, à partir de laquelle j'aperçois le mieux le feu divin : *Ainsi l'âme s'unit à l'âme, fût-ce par le chemin du corps* - J.Donne - *Soe soule into the soule may flow, though it to body first repaire.* Comme le mot, cherchant à embrasser mon âme obscure, est condamné à se fier à la transparence des pensées.

Même dans nos plus grandes œuvres, nous, les humains, nous laissons inéluctablement des traces de nos échafaudages, de nos pinceaux ou de nos dictionnaires ; le miracle du Créateur est de se contenter d'insuffler l'être et de ne laisser la moindre trace ni de Ses

mains ni de Son cerveau (où l'on pourrait, sans ridicule, éléver nos temples et nos prières).

Le Dieu de Spinoza, à l'infinité d'attributs, est aussi loufoque que le Dieu s'incarnant dans un fils de charpentier ou s'identifiant avec un marchand de tapis. Le Dieu inconnu, le seul, qui mérite nos louanges, est celui qui, premièrement, déposa en nous les germes du vrai, du bon et du beau et, deuxièmement, pour les percevoir, nous munit d'un cerveau, d'un cœur et d'une âme. *Dieu se connaît mieux en restant inconnu* - St-Augustin - *Deus scitur melius nesciendo.*

Narcisse, qui serait incapable de s'adresser aux dieux, ni en croisant le regard d'Apollon ni en s'élevant à la hauteur de Dionysos (ces deux interlocuteurs réveillent notre soi inconnu), donc sans talent ni intensité, ne serait qu'un sot auto-satisfait, se contentant de son soi connu. L'esprit doit préserver imperturbable la surface réfléchissante, et l'âme – percer la profondeur houleuse.

Ce qu'on prend pour commencements divins - Verbe ou Amour - devient, traduit en notre modeste idiome humain, des fins ultimes - livre ou caresse, auxquels aboutissent la vie et son bonheur.

Quand le reflux des fidèles, des églises vers des clubs Méditerranée, aura atteint un stade critique, pour ne pas laisser se vider les temples, on retournera vers le culte de Jupiter & Cie, qui, tout d'abord, rejoindra sa version orientale obsolète dans les autels, avant de l'évincer définitivement, sous l'égide d'Hermès, saint patron des

marchands, la Croix abandonnant son sens sacrificiel et ne gardant que sa valeur ornementale.

Tous les dieux sont de faux dieux, mais l'homme écrit autour d'eux tant de ces contes de fées pour adultes - de mythes, qui nous apprennent, et nous persuadent, que la vraie vie est imaginaire.

Aujourd'hui, on vient vers Dieu, comme on adhère à une association des consommateurs ou à un parti politique : pour être assisté ou élu. Plus de solitaires aux portes de l'église : *Aucune excursion guidée ne mène à Dieu ; ne le rejoignent que des voyageurs solitaires* - Nabokov - *К Богу приходят не экскурсии с гидом, а одинокие путешественники.*

Dieu est peut-être : Verbe - pour l'esprit, Amour - pour le cœur, Musique - pour l'âme et Caresse - pour le corps. Un corps, voué à la déchéance, a plus besoin de consolation que l'âme immuable : *Dieu n'est pas une exigence de l'âme, mais du corps* - R.Debray - l'esprit et l'âme se chargeant d'anesthésies ou d'euthanasies.

Il y a une raison profonde de la convergence inéluctable de tout vivant vers les seuls deux modèles équilibrés - le mouton et le robot ; le Verbe créateur est, en réalité, un programme divin d'apprentissage, fondé sur la répétition, l'habitude, l'adaptation, le réflexe et la résilience, et aboutissant à un algorithme. Tout, de l'algèbre à l'amour, obéit à ce génial stratagème, la différence relevant surtout de l'ordre d'(in)conscience accompagnant nos gestes.

Dieu est peut-être Amour, mais on ne veut pas aimer l'invisible ; Dieu est peut-être Vérité, mais on ne doit pas connaître l'indicible ; Dieu est peut-être Création, mais on ne peut pas avoir Sa liberté. D'après St-Augustin : *Le sage est celui qui imite, qui connaît, qui aime Dieu - Dei imitatem cognitorem amatorem esse sapientem*, la sagesse n'est pas pour nous.

Le même ennui émane des dieux de Descartes, de Leibniz, de Spinoza ; c'est comme si l'on raisonnait sur les triangles les plus libres, ou les plus parfaits, ou les plus nécessaires.

L'athée pieux s'appelle agnostique ; l'agnostique, qui ne fait que penser, devient athée ; l'agnostique intelligent et sensible devient nihiliste. Le nihiliste s'attache à ce qui n'existe pas - une attitude poétique ; l'athée nie ce qui n'existe pas, ce qui est bien plat.

L'agnostique est celui qui, dans l'admirable harmonie de la matière et de l'esprit, voit un beau mystère, un dessein divin, ayant préconçu l'Idée avant sa réalisation. D'ailleurs, c'est le seul sens intéressant qu'on pourrait donner aux idées platoniciennes.

Pour amortir le choc écrasant de nos misères rationnelles, le Créateur imagina une consolation irrationnelle – la création humaine. Mais quels en sont les vrais raisons, motifs, moteurs ? Deux réponses sont les plus répandues - pour le salut de mon âme ou pour accomplir une mission confiée par autrui, par l'au-delà, par devoir. La première

est futile, symptôme de graphomanie, mais la seconde n'est pas plus glorieuse, non plus, puisqu'elle suppose une mimésis, à la place d'une poïésis.

Il est facile de donner un sens à l'affirmation *Dieu n'existe pas*, mais quel sens peut avoir *Dieu existe ?* - *Tout est permis ou Je suis innocent*, dirait-on, au choix, dans le premier cas ; dans le second, on reste sans voix, sans logique, sans sources, ne pouvant compter que sur une imagination gratuite, c'est à dire la meilleure. Que serions-nous devenus, sans ce qui n'existe pas... *L'absence de Dieu est plus divine que Dieu* - [Sartre](#).

Un athée est souvent un homme châtré, soit de l'intelligence, soit de la sensibilité, soit de l'âme. Ce qui peut rendre sa voix plus pénétrante. La greffe au cerveau ou aux glandes lacrymales, que subit un homme pieux, ayant rencontré Dieu, ne rend plus viriles ni sa pensée ni ses lamentations. Seule la compagnie d'un Dieu inconnu conduit à l'invention, cette seule authenticité humaine.

Pour les fils de prêtres, [Nietzsche](#) ou [Cioran](#), la mort de Dieu est aussi grave qu'un mal de mer dont souffrirait un fils de marin, mais dont devraient se moquer ceux qui tiennent à la terre ou aux cieux fermes.

La prière : ne pas savoir qui en est le destinataire, ne pas maîtriser sa langue, ne pas être capable d'expliquer ses mystères, ne pas pouvoir me débarrasser d'angoisses et de douleurs, ne pas savoir qui

parle en moi - et de cet état d'âme apophatique doit surgir l'affirmation la plus authentique. La prière devrait exprimer non pas mes remerciements, mais mon admiration d'une œuvre que je comprendrai jamais.

Malgré des déviations, en sens inverses, que font subir l'art militaire ou la médecine à la durée de notre vie, les buts, que le Créateur lui assigna, y correspondent admirablement : *Notre tâche est aussi grande que notre vie, ce que lui imprime une illusion d'infini* - Kafka - *Daß unsere Aufgabe genauso groß ist wie unser Leben, gibt ihr einen Schein von Unendlichkeit.* C'est l'ouverture de frontières qui en donne le vertige, l'ouverture que créent les bonnes contraintes.

Ne pas être athée : ne pas pouvoir imaginer que la simple application des lois physiques, chimiques et biologiques puisse aboutir à l'apparition de l'œil, de l'oreille, de la langue, du cerveau. Ne pas être croyant : rejeter toute idée que le Créateur ait pu se manifester quelque part, dans l'Histoire de la Terre, sous quelque forme que ce soit. Ces deux négations sont à la base de la raison de désespérer et de la raison tout court, celle qui nous parle d'espérance. Si je réussis ces deux gageures, j'aurai droit à l'inscription panthéonique de [Voltaire](#) : *Il combattit les athées et les fanatiques.*

L'idée de Dieu vient de deux sources : de l'admiration devant Son œuvre et de la réflexion sur les proximités ; la seconde est à l'origine de toutes les métaphores, et il est possible, que le Verbe évangélique n'était, en réalité, qu'une métaphore.

Dieu, probablement, voyait dans l'homme futur un frère et un créateur, et non pas un mouton et un robot ; mais l'évolution humaine dévia : du dessein-rythme (création orientée-contraintes), elle passa au projets-mythes (orientés-buts), pour sombrer dans l'algorithme (programme orienté-objets).

Exister, c'est m'attacher ou me manifester, être un problème ou une solution. Et il est clair que le mystère, quel que soit ce qu'il enveloppe, moi-même ou bon Dieu, n'existe pas. Mais vénérer cet inexistant, c'est se vouer à la hauteur, à partir de laquelle les deux premières hypostases doivent être perçues comme chutes. Dès que mes yeux les fixent, mon regard perd de la hauteur.

La plupart du temps, je vis, inconscient du miracle qu'est la vie. Mais dès que j'y songe, je suis inondé d'une grâce, qui dépasse en intensité et en puissance tout ce que je maîtrise. Même un incroyant y ressentira une proximité divine. *Connaître Dieu et vivre, mais c'est tout un* - [Tolstoï](#) - *Знать Бога и жить — одно и то же.*

La définition [spinoziste](#) de Dieu, *ens absolute infinitum*, paraît être moins absurde, si l'on la lit à la lumière des contraintes et des fins, en voyant dans *absolute* - détachement ou liberté (par étymologie), et dans *infinitum* - absence de fins (par abus de négation).

On ne sait ni dans combien de dimensions il faut fourrer Dieu ni quelle en doit être la figure géométrique préférable. Et l'on magouille

avec des rayons et fait passer pour des volumes ce qui n'est que des surfaces tarabiscotées. *Dieu est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonference nulle part* - Nicolas de Cuse - *Deus est sphaera infinita, cuius centrum est ubique, circumferentia nusquam.* C'est ainsi que le diable en profite, se place au centre de la dispute de ce jour (journalisme) et finit par tisser partout ses toiles de circonférences.

**Maître Eckhart** est plus constructif que Nicolas de Cuse : *Dieu est une sphère intelligible infinie, dont le centre coïncide avec sa circonference* - *Deus est sphaera intellectualis infinita, cuius centrum est ubique cum circumferentia.* Mauvais géomètres, confondant la sphère-surface d'avec le cercle-circonference ! Mais quelle jolie métaphore, autorisant la lecture cusaine monadique du cercle, puisque, en négligeant les coordonnées du centre, on en fait l'Un (ou Dieu), au rayonnement indéfini ou variable !

Quand j'entends que Dieu est un être suprêmement intelligent (**Descartes**) ou un étant absolument infini (**Spinoza**), je suis tenté de trahir mon goût du superlatif, pour m'accrocher au positif, à portée d'un cœur naïf et d'un esprit humble.

Face au monde, l'homme traverse trois étapes : l'apprentissage, la familiarité, l'angoisse - loin du monde et s'en approchant, fusionné avec le monde et le maîtrisant, étranger au monde et le maudissant ou le vénérant - de loin. Curieusement, les rapports avec Dieu suivent un cheminement en sens inverse. La leçon ? - en tout, éviter la familiarité, qui est oubli d'algorithmes ou de rythmes.

Dieu se manifeste non pas dans ce que tout est métaphoriquement possible ([Chestov](#)), mais dans ce qu'il y ait quelque chose qui soit vraiment nécessaire.

Dieu ne se montre pas, ne montre rien et même me cache à moi-même. Mais le [crédule](#) continuera à prier : *Montre-moi moi-même à moi-même - Me ipsum mihi indica.*

Tout homme, consciemment ou non, voit quelque chose de merveilleux dans l'ordre du monde. Les nuances de ces pressentiments sont innombrables, et les termes exclusifs de croyant ou d'athée n'en désignent que deux extrémités, vides d'adeptes et de sens intéressant. *Entre Dieu est ou Dieu n'est pas, s'étend un champ immense, que traverse tout vrai sage* - [Tchékhov](#) - Между «есть бог» и «нет бога» лежит громадное поле, которое проходит с большим трудом истинный мудрец - seulement ce n'est pas un champ des existences à traverser, mais un chant de l'essence à composer.

Tout paléontologue, tout physicien, tout constructeur d'ordinateurs, tout biologiste, tout cogniticien, s'il est honnête, devrait reconnaître que l'homme - avec son anatomie, sa métaphysique, son métabolisme, son esprit - est impossible. L'impossible, est-ce la définition même de l'œuvre de Dieu ?

Dans trois sphères l'homme vit des débordements d'images, ne trouvant pas assez de justifications dans le réel : le bien, la souffrance,

le rêve ; c'est, peut-être, l'origine principale de l'image de Dieu qu'il se forgea : l'amour, la consolation, le mystère.

Je touche à la création, quand je me débarrasse des choses et fais un désert autour de ma plume ; je touche au Créateur, dès que la moindre chose terrestre, sauf le désert, s'intercale entre Lui et moi ; ne pas voir le Créateur dans le créé est de la myopie.

Que, pour toute émanation de la matière, le Créateur nous ait pourvu de capteurs est proprement prodigieux. *Que l'œil puisse s'être formé par la sélection naturelle, voilà une hypothèse absurde au plus haut point* - Darwin - *To suppose that the eye could have been formed by natural selection, seems absurd in the highest degree.* Mais qui, de matière, de fonction et d'organe, fut le premier à mûrir dans le Dessein divin ? En tout cas, l'accord entre nos organes et la réalité est si total, tout en étant miraculeux, que l'Être et le Paraître seraient des synonymes.

Pour juger une œuvre d'art, il serait illusoire de la mettre à côté d'un objet créé par Dieu, un arbre ou un papillon, et d'évaluer la distance qui l'en sépare. La création ex nihilo est inaccessible à l'homme ; dans le meilleur des cas, je me vouerai aux commencements, mais l'origine restera hors de ma portée. Trois mesures ascendantes sont à la disposition de mon œil : la géométrie (intelligence), la mécanique (raison), l'âme (mystère) ; et c'est mon regard, si j'en suis capable, qui me rendra humble et fier, face au génie divin. *Je suis dans le commencement, mais l'arbre, c'est Toi* - Rilke - Ich

*bin das Beginnende, du aber bist der Baum* - un commencement poétique aussi est un arbre, et s'il a assez d'inconnues, il pourrait s'unifier avec l'arbre divin.

La Face de Dieu serait présente, où que vous vous tourniez. Mais c'est également l'ambition des polices secrètes et de la marketplace, bien que ce ne soit pas leurs faces, mais, respectivement, leur œil ou leurs dents qu'ils veulent faufler, pour tempérer nos agissements.

Il est trop facile de voir dans le Sauveur quelqu'un qui se soucie des lépreux et sauve de lapidation des pécheresses ; pour être plus vigilant, il faut savoir imaginer le Malin verser des mannes ou multiplier des poissons. *Nous doit aussi souvenir, que Satan a ses miracles* - Calvin. Avec Dieu, le Satan fait partie d'un même cirque, où le dompteur est toujours mieux vu que le prestidigitateur. Heureusement, il y a aussi des clowns, des clercs, pour ne pas prendre tout cela au sérieux.

Les dieux eurent toujours un faible pour des sacrifices ou des actes de bravoure. Le Dieu du toit chuchote : *Comment me surmontes-tu ?*, ou bien *À quoi renonces-tu pour moi ?* - dit le Dieu du mur (M.Jacob). Mais une contrainte passive est plus belle qu'une contrainte active, et le mur est plus haut que le toit.

Que ce soit une chaise ou le Dieu Créateur, pour en parler nous passons par des concepts, dont la technicité est la même. Donc, dire que *les concepts créent les idoles de Dieu, le saisissement seul pressent*

*quelque chose ou plutôt quelqu'un* - Grégoire de Nysse - c'est tout réduire à l'idolâtrie. Les bonnes prémonitions se recouplant étrangement avec les concepts, le Dieu paroxystique et le Dieu mécanique, l'image et la parole, sont une seule et même chose, ou idole.

Selon les témoignages bibliques, le Dieu monothéiste aurait les narines, les oreilles, le tube digestif, les yeux, les pieds, les doigts ; Il s'accorde l'exclusivité en matière de vérités et de bontés, mais, au moins en paroles, se désintéresse de la beauté. Pourtant, Son œuvre en regorge ! Ceux qui croient Le connaître ne communiquent avec Lui qu'en esprit ; ceux qui ne croient pas en Son existence possède souvent une âme, le seul outil qui nous mette en contact avec le beau. Le vrai créateur est créateur de dieux cachottiers ou inexistants.

Ce qui mériterait le nom de divin, à part Dieu lui-même, vit dans ton âme, sans liens compréhensibles avec la raison, les noms, les connaissances, privé, donc, de réalité, de langage, de représentation. *À jamais - innommable, à jamais - inconnu, à jamais - irreprésenté, et cependant - vécu dans l'âme - D.H.Lawrence - Forever nameless, forever unknown, forever unrepresented, yet forever felt in the soul.* Les uns verront ainsi leur Dieu, les autres - leur meilleur soi.

Face à l'absence gênante de soutiens divins, on finit par ne plus Lui demander, qu'il ne nous laisse pas tomber. La position couchée, préconisée par les plus solides de Ses lévites, est le plus à même d'apporter à cette prière - la louange, le désaveu ou le démenti.

Inventer le jour, une fois créés les astres, devait être une tâche divine assez banale, mais inventer la nuit, avant même qu'on sache ce qu'elle est, mérite toute notre admiration. *Dieu est la nuit sans nuit, le jour sans jour, l'avant-regard* – E.Jabès - Dieu serait aussi non seulement dans l'axiome, mais aussi dans le théorème, dans l'après-vu !

La volonté du Créateur est double : pour mesurer le visible, le compas suffit ; pour sonder l'invisible, le géomètre doit céder sa place au poète. Malheureusement, ceux qui pensent avoir cerné la volonté divine ne maîtrisent ni l'algorithme du géomètre, ni le rythme du poète.

Dieu est hérité par le sot, inventé par le théologien, soupçonné par le scientifique - le parcours, le commencement, la fin. *Pour un croyant, Dieu est le premier pas de ses méditations, pour un savant - le dernier* - Planck - *Für den gläubigen Menschen steht Gott am Anfang, für den Wissenschaftler am Ende aller seiner Überlegungen.* Soit Dieu agit dans la platitude ; soit Il veille dans la hauteur ; soit il se montre en profondeur.

Dieu est autant dans les opérations que dans les opérandes, et pour en apprécier des invariants et noyaux, c'est à dire la hauteur et la profondeur, on n'a pas besoin d'être un bon géomètre - un bon altimètre de l'âme ou une bonne sonde de l'esprit suffisent. Le chemin, qui mène à Dieu, est fait de métaphores et de théorèmes ; il est inaccessible aux non-poètes et aux non-mathématiciens. Et la

mathématique ne serait que la poésie des idées logiques (Einstein : *die Mathematik ist die Lyrik der logischen Gedanken*).

Le Seigneur est très incertain, quant à la puissance de Sa lumière, qui nous accueillerait dans l'au-delà : tant de ténèbres traversent le Jugement Dernier, et le Mahométan serait reçu par des *vierges sans souillure* - dans des *ombres délicieuses*. D'autre part, à quoi bon les yeux là où régnera le regard ?

Rien de lisible chez moi n'émane de mon soi inconnu ; je ne fais que recevoir, *par lui*, de l'inspiration intelligible et vivre une aspiration sensible *vers lui*. Tant que je me sens porteur de ce mystère, je ne dirai pas que Dieu est mort.

La pose d'hérésiarque est trop facile ; plus digne est d'agir en évangéliste. C'est pourquoi [Nietzsche](#) est, évidemment, largement supérieur à [Cioran](#). Mais celui-ci, avec ses remèdes de cheval contre toute illusion, nous procure une des plus belles des illusions : celle de pouvoir se passer d'écurie et de harnais et de se contenter de ruades.

Ils passent un marché avec Dieu, pour qu'il ferme les yeux sur leurs sales affaires : dans le pensé, dans le dit, dans le fait. Partout y règne le marchandage. Et le Maître semble tenir l'économie en grand respect et même en assurer le Ministère.

La fin de tout culte divin : s'apercevoir que son gardien, dès l'origine, fut un athée.

Les dieux des hommes marchent, parlent, raisonnent ; les dieux des pies doivent voler, jacasser, être portés sur le larcin.

Si au commencement divin était le Verbe (penser ou faire), au commencement humain devrait être l'adverbe, répondant aux questions de comment (peindre) et de pourquoi (chanter), *initiative imitative, un commencement relatif, qui est la réédition du commencement absolu* - Jankelevitch. Même si l'adverbe s'attache au Verbe, l'intensité de cette attache est affaire du sujet, c'est à dire du talent.

L'entrepreneur ou l'ingénieur est certainement plus près du dessein de Dieu que le poète ou le fou. Question d'intérêt qu'on porte aux appels patents ou aux appels latents, retentis en amont ou en aval des oreilles.

Il paraît que le Seigneur, tout en répugnant à devenir chef de cuisine, chauffagiste ou lampiste, déambule au milieu des casseroles, chaudières ou lampes, préférant se faire bouillir, congeler ou électrocuter. L'Arbre de la connaissance y gagne en largeur, la Croix y perd en hauteur.

Le commencement, qui ne serait qu'une projection des fins ou le calcul à partir des moyens, ne peut être que profane ; le bon devrait résulter des contraintes divines : *Lorsqu'on installe le commencement à la façon d'une divinité, il est le salut de tout le reste* - [Platon](#).

Je ne conçois qu'un Dieu de repos ; les bras révèrent le Dieu de repas et de repus, et la raison - Celui du trépas.

L'égale présence divine dans la merveille des choses, dans la vision que l'homme en a, dans le mécanisme des yeux. Mais, pour comprendre le dessein de Dieu, il faut se demander : quel savoir et quelle jouissance sont possibles sans recours aux yeux ? Et l'on constate que la seule science, pouvant se passer d'yeux, est la mathématique et la seule émotion, invitant même à fermer les yeux, réside dans la caresse. Aux commencements étaient le nombre et la caresse.

De la géométrie divine : au sommet du vivant, Dieu crée la raison humaine, pour qu'elle scrute Ses solutions-horizons. Ensuite, une troisième dimension surgit : Dieu crée l'esprit, pour explorer la profondeur de Ses problèmes, et l'âme - pour s'émouvoir de la hauteur de Ses mystères. Mais il est possible, qu'il existe non seulement un sur-homme, mais aussi un sur-Dieu, pour qui la création de cet espace humain fut un seul et même acte.

Accepter la vacuité de Dieu est un geste d'esprit aussi noble que le regard, que ton âme jette dans le trop-plein de Dieu, qui, en retour, illumine ton vide.

Je ne comprends pas pourquoi on refuse au Seigneur toute division et toute ténèbre ; pourtant, tout Verbe est division comme

toute création. Quant aux ténèbres, il fut un temps, où il fallait craindre la nuit, aujourd'hui, c'est le jour qui effraie davantage.

Ils pensent rencontrer Dieu en montant sur l'échelle de la grandeur (Anselme) ou de la perfection ([Descartes](#)) ; une meilleure chance ne consisterait-elle pas à se rendre compte qu'en les montant ou en les descendant on tombe, partout, sur le même degré d'émerveillement ?

Pour les mystiques (Boehme, [Berdiaev](#)), l'homme est l'image, la vie et l'être du Dieu immotivé. Mais l'homme est de plus en plus envahi par les motifs des hommes : au mystère de l'image il préfère la solution par reproduction, à la vie - la mécanique, à l'être – l'avoir.

L'homme chercha toujours à ressembler à Dieu, qu'il soit barbu, couronné ou ailé : avec le temps, le sage hirsute céda la place au contrit tondu, avant de se vouer au spirituel bien coiffé – on calcule plus qu'on n'aime ou qu'on ne réfléchisse. L'Esprit Saint, jadis prompt en Visitations nocturnes et ami des volatiles, s'exhibe en plein jour, auréolé de calculs, et en s'acoquinant avec des reptiles.

La meilleure des théodicées : qu'on cherche l'esprit au-dedans ou au-dehors, on produit les mêmes images.

À ma triade d'athée et d'amateur : *créateur - outil - œuvre*, correspond la trinité *biblique* : *Dieu - lumière - illuminé*, ou le savant triptyque grec : *logos - être - étant*. C'est pourquoi je me sens

concerné, lorsqu'ils parlent de *chute de l'être ou de vacillement de lumière*, bien que je préfère parler de *montée vers le créateur, maître des ombres*.

Mon soi inconnu est un messager de Dieu, sensé me rappeler la présence des sens divins dans mon inconscience ; il adresse sa lumière à mon soi connu, qui en projette des ombres sur ma conscience.

J'ai de la sympathie pour ce crucifié oublié, Manès, nous divisant en néophytes et parfaits (et que [Socrate](#) unifiait en *parfaits initiés*!). Mais contrairement à la Gnose, je préfère l'émotion théiste du néophyte, reconnaissant le Dieu créateur, au savoir athée du parfait, en contact avec Dieu le Vrai.

Mon soi connu, c'est mon temps, mon corps, mes fraternités ; mais on ne s'approche de Dieu qu'en se détachant du temporel, du corporel, du multiple ([Maître Eckhart](#)) ; ce Dieu ressemblerait à Âtman védantique ou à mon soi inconnu.

L'immobilité se justifie mieux que l'agitation, puisque le monde est plein de *signes* de Dieu, tandis qu'on n'en aperçut jamais le moindre *signal*.

Comment on vide mal le ciel : le matérialiste, qui y loge le hasard ; le prêtre, qui y met un barbu, un illuminé ou un vagabond ; un philosophe, qui en expulse les fantômes, pour y laisser des

syllogismes. Le bon vide est celui où résonne la musique harmonieuse et divine de l'inexistant.

Trois sortes d'appel à Dieu : des demandes, des quêtes, des prières. On demande des solutions, on est en quête de problèmes, on prie pour que le mystère persiste – le pouvoir, le savoir, le vouloir – et ces trois voix sont incompatibles.

Aucune trace de Dieu dans la réalité matérielle, spatio-temporelle. Dans la sphère spirituelle, l'idée de Dieu surgit, appuyée par l'intelligence et la sensibilité, mais on ne peut la placer qu'à une telle hauteur, à laquelle Dieu ne peut qu'être invisible, inaccessible, indéductible et donc – inexistant. Comme Ses mystères – le Bien, l'amour, la noblesse, la beauté, dont on ne peut que rêver.

Quel sens donner à la prière ? - Dieu, c'est mon âme, et mon âme n'est ni la chose désirée ni le désir même, elle est l'étonnement, l'admiration, la vibration, l'extase, bref - la musique. Prier, c'est donc tenter de lire des partitions divines ou de créer mes propres partitions, si un don divin m'est octroyé. Ce don se manifeste par la voix intelligible de mon soi inconnu et seulement sensible. Souviens-toi, que *prier*, en hébreu, veut dire *juger son propre soi*.

Quand je ne demande pas assez à Dieu, Celui-ci refuse la requête et la renvoie au diable, qui aura pitié de moi. Mais en demandant trop à Dieu, je me trompe d'adresse ou de hauteur, et alors, le diable intercepte ma demande et me fait honte.

Trois niveaux de l'expérience de l'absence de Dieu : la banale – le *constat*, que, depuis que la vie existe, Dieu n'est jamais intervenu dans les affaires des hommes ; la philosophique – la *compréhension*, que la nature est néanmoins divine ; la poétique – la redécouverte ou la *création* du sacré dans les sentiments et les pensées des hommes.

Plus ma descente vers le point zéro des idées prend l'allure d'une chute, plus de chances aura mon mot à se retrouver en hauteur ; le bon Dieu crée ce beau réflexe, qui me fait pousser des ailes, lorsque je perds le contact avec le terre-à-terre. Et la hauteur, c'est la sensation des ailes, même au fond d'un puits.

L'être, c'est à dire le dessein divin dans l'homme, c'est le regard dans le vu, la liberté dans l'action, le don dans le donné, source et donation du sens.

Seul un esprit fort est capable de vénérer le mystère divin du vivant, pour embrasser, éventuellement, une foi en Créateur inconnu ; l'esprit faible se vautre dans l'incertitude des problèmes humains, pour épouser une foi supersticieuse en un Dieu connu. Chez celui-ci, *tous les vices ne viennent que de l'incertitude et de la faiblesse* - [Descartes](#) ; chez celui-là, ce sont les sources de ses vertus.

Dieu, c'est l'affaire d'homme, tandis que le diable serait l'homme d'affaires de Dieu. Mais aujourd'hui Dieu est vénétré tel homme d'affaires.

Pour les uns Dieu fut un surveillant, et pour les autres – un collègue. Sa mort, pour les premiers, signifia, que tout se valût, noblesse et bassesse, bêtise et intelligence, bruit et musique, et pour les seconds – que leur propre exigence redoublât, face à leur création, désormais ne pouvant plus se remettre à une grâce céleste. La mort de Dieu clarifia nos appartenances claniques – au troupeau ou à la solitude.

Servir ensemble et Dieu et le diable fut toujours une banalité. Servir, c'est agir, et toute action te mène tout droit vers le diable. L'action, ce sont des empreintes, et Dieu n'aime que mouvements sans traces.

On déshonore Dieu, en le traquant dans les écrits ou les temples ; on L'honore, en vénérant Ses étoiles et Ses fleurs.

Être croyant, c'est reconnaître et vénérer la miraculeuse harmonie du monde ; la hauteur est l'autel, invisible et même inexistant, vers lequel se tourne mon regard, c'est à dire mes prières. *Seul le firmament est dieu ; Zeus ? - il n'existe même pas - Socrate.* Le disciple de la Grèce fut, en même temps, un disciple du ciel.

Rien de sacré n'a jamais été remarqué dans le réel ; le sacré est réservé au domaine des fantasmes. Même le *Pater Noster* ne demande pas de sanctifier Dieu lui-même, mais seulement son *nom*. D'ailleurs, son *ciel* devrait se lire – *hauteur* : Dieu ne nous apparaît que si notre

regard monte à la verticale, de la profondeur de la Terre au plus haut des cieux. Et puisque tout regard finit par retomber, en même temps que nos ailes, tout sacré est périssable.

Ceux qui pensaient, que Dieu marchait toujours en ligne droite, ne pouvaient pas encore savoir, que la pesanteur *doit* dévier la lumière et la grâce *peut* dispenser de continuité et bénir le pointillé. La pesanteur, c'est une loi lisible ; la grâce est Loi invisible. St-Paul les distingua bien dans Agar et Sara, dans une liberté en chair, d'un esprit fortuit, et un esclavage cher, de l'Esprit gratuit.

Dieu ne se soucierait que de ceux qui Lui ressemblent. Pourquoi s'étonner alors qu'il abandonne l'homme de la Croix ? Ce Dieu, apparemment sabreur à ses débuts, est aujourd'hui, de son métier, manager ou comptable. Mais ce n'est rien, comparé avec ce qu'il sera demain - un Dieu-machine : *deus ex machina* devenant *deus in machina*.

Ils pensent, en effet, que Dieu ne fait qu'écouter, observer, toucher. Ils ne L'imaginent pas en train de lire. Écrire, serait-ce donc ne pas espérer un écho ? Une raison de plus pour se saisir de plume. *Écrire pour soi, c'est ainsi qu'on arrive aux autres* - Ionesco.

Plus que ma propre pose, la hauteur est la position de mon interlocuteur anonyme idéal, puisque la communication avec l'ampleur démocratique ou avec la profondeur scientifique dégénère rapidement en démagogie ou en technologie, tandis que je me sens

plus près de la théologie. D'ailleurs, l'idée d'inventer Dieu et ses anges, pour peupler ma hauteur désertique, est un bon stratagème rhétorique.

Tant qu'une idole - Dieu, le salut, l'immortalité, le sens de la vie - se tenait debout, l'image consolante d'un progrès, d'un rapprochement, d'une victoire te permettait de t'accrocher au mouvement ou à la route. Mais une fois que l'inéluctable se produisit, et ton idole gît en ruines, la question la plus vitale, aux crépuscules de la vie, devient : que mettre à sa place ? Plusieurs solutions, également éphémères : proclamer ton soi inconnu en tant qu'un nouveau Dieu, t'étourdir dans le culte d'une création ou te griser dans le vertige d'une intensité. Et te rendre compte, que cultiver ton jardin ou éduquer tes élèves relève de la même anesthésiante niaiserie.

L'Hindou regarde avec les mêmes yeux et Dieu et la vache. Toutefois, dans la vue, il y a l'œil (moi), la chose vue (l'autre) et le regard (Dieu) ; il suffit de s'y accommoder, pour ne devenir que regard, même devant une vache non sacrée.

La consolation n'est pas dans la conscience réelle que Dieu se soucie de nos misères terrestres, mais dans celle, éphémère, que notre participation à l'œuvre du beau ou du bon justifie ou soulage nos angoisses célestes.

La splendeur, telle serait la finalité commune de la Création divine et de la création humaine – la splendeur du réel et la splendeur

du simulacre – le vrai exhibant, en passant, le beau, le beau enfantant du vrai inespéré.

Aux angles de vue sur les commencements divins dans le vivant – au langagier (le Verbe) et à l'organique (la Caresse) – on peut ajouter le mécanique : l'apprentissage (filtrage d'expériences), la formation d'algorithmes (scénarios d'exécution), le passage de la première étape à la seconde, la partie la plus énigmatique, sur-rationnelle, magique, mais visiblement implémentée jusque dans les roses et les moustiques.

Mieux on comprend le *comment* du monde, mieux on sent la présence du *Qui*. *Pour la hauteur, peu importe comment le monde est. Dieu ne se révèle point dans le monde* - Wittgenstein - *Wie die Welt ist, ist für das Höhere vollkommen gleichgültig. Gott offenbart sich nicht in der Welt* - Dieu est dans la possibilité de la hauteur, pour toute parcelle du monde. Le bon pape Benoît XVI, en citant Wittgenstein, tricha : *Dieu se révèle 'dans' le monde* - *Gott offenbart sich 'in' der Welt*.

Dieu est un admirable cachottier : non seulement il munit l'homme d'un esprit, formulant des problèmes et inventant des solutions, mais Il imagina la transformation de cet esprit en âme, moyennant une ascension à une hauteur, où règnent des mystères.

Nous sommes tous bornés ; à qui les bornes les plus significatives appartiennent-elles (à moi-même, aux autres, à Dieu) ? - là est la question. Comment j'y converge ? Avec quelle intensité ? Je suis

vraiment un Ouvert, quand je suis maître de mon approche de mes limites divines, intouchables.

La culture se traduit par le respect ou l'intérêt que l'on porte à l'inexistant, par exemple – à Dieu. L'inculture actuelle enterra tant de beaux rêves, en compagnie des folies, des superstitions et des errances.

Si Dieu est un Verbe, quelle serait la place lexicale de l'homme ? J'ai beau pencher du côté d'un pronom personnel, d'un déterminant, d'une négation, il semblerait, que cette place fût beaucoup plus modeste ; *L'homme doit être ad-verbe, être près du Verbe* - Maître Eckhart - *Der Mensch soll, beim Wort ein „Beiwort“ sein.* On préfère généralement des particules de subordination ou des pronoms possessifs, pour amadouer l'Analyseur pragmatique.

Le mathématicien est particulièrement sensible au sacré, puisque les objets de ses réflexions n'existent pas dans la réalité ; il se trouve dans l'état, dans lequel devait être plongé le Créateur, avant que la première définition ne fuse de Son Verbe.

Comment se débarrasser de la hantise des profondeurs, pour n'en garder que le vertige ? - en vidant la mer (ce qui, pour Nietzsche, équivaut la mort de Dieu), ce qui classe parmi l'inconnu ce qui eut la prétention d'être inconnaissable ; les gouffres dénudés nous rendent plus honnêtes que la face faussement prometteuse ou mystérieuse (et que Valéry appellerait *toit tranquille* cachant l'*altitude*) ; ainsi, la

hauteur sera la seule issue vers l'inaccessible, vers le rêve. *La terre, déçue par la profondeur, préserve les germes de la hauteur* - Ovide - *Tellus seducta ab alto retinebat semina caeli.*

La vie, c'est la recherche de chemins : vers le savoir, la survie, la création, le plaisir. Et le bon Dieu se contenta de définir un métachemin, la logique, et de spécifier les objets de nos désirs, toujours à la manière d'un mathématicien ou d'un rêveur.

Impossible de douter d'un dessein divin, en admirant l'invraisemblable rose : *La rose est sans pourquoi* - Angélus - *Die Ros' ist ohn' Warum*. Elle fait entrevoir le goût du Dieu artiste : *La rose, la vraie, serait-elle l'apothéose d'un Dieu qu'on ne verra jamais* - Borgès - *La rosa verdadera puede ser el júbilo de un dios que no veremos*. Ou du Dieu souffrant : *La rose, dans laquelle le Verbe divin se fit chair* - [Dante](#) - *La rosa in che il verbo divino carne si fece.*

Même sans Dieu, ils continuent, présomptueusement, à chercher le salut, au lieu de ne créer, humblement, que des consolations, face à un tel vide terrifiant. Le carillon trompeur des commencements, vers un Dieu inconnu, plutôt que le glas certain des fins certaines, qu'un Dieu connu te prépara.

Ce ne sont jamais les mêmes fibres qui vibrent devant la beauté incrée de la nature ou devant la beauté créée par la culture. Aucune trace du pinceau ou du Verbe du Créateur, dans le premier cas ; une perfection muette, devant laquelle l'esprit devient âme. Dans le

second cas, l'âme s'émeut de la voix d'une âme sœur ; l'âme devient écho d'une musique, que l'esprit interprète.

Le miracle de la rétine, le miracle de la circonvolution, le miracle de la communication entre elles – aucun paléontologue, aucun évolutionniste, aucun biologiste ne peut ébranler ma sensation de divinité de l'Opticien et de l'Ordonnateur.

La vraie humilité apporte la sensation d'une vraie hauteur, celle que fréquentent sinon le bon Dieu, au moins ses anges, elle est l'art de s'abaisser sans descendre. *Dieu n'est pas affaire de théologie, ni de philosophie, ni de savoir, ni de hauteur, mais peut-être d'humilité* - [Kierkegaard](#). Se cacher en profondeur est son autre refuge, où elle est racine de tant d'arbres divins. Rester invisible des hommes, dans les souterrains, et être berceau du regard profond sur la hauteur.

L'imposture de notre soi connu, avec ses solutions, qui se substituerait au mystère de notre soi inconnu, est du même ordre que celle de [St-Paul](#), démystifiant, dévoilant le Dieu inconnu devant l'Aréopage.

Au commencement *humain* était certainement la caresse, dédiée à l'épiderme, à la frontière, mais les Commencements *divins* sont quelque part dans les profondeurs de l'intelligence et dans les hauteurs de la noblesse. *Tu fus plus profond que mes profondeurs et plus haut que mes hauteurs* - [St-Augustin](#) - *Eras interior intimo meo et superior summo meo.*

L'esprit profond voit le Concepteur et le Penseur ; l'âme haute sent le Créateur et le Consolateur ; mais la raison plate ne fait qu'exécuter, machinalement, des algorithmes, elle n'a plus besoin ni d'esprit ni d'âme. Et puisqu'on vit la dictature de la raison, Dieu est proclamé mort.

Mettre sur un même plan l'instrument et la fonction – la grammaire et la métaphore, la logique et la pensée, les doigts et la caresse – c'est un anachronisme : le Créateur imagina le sujet, avant de songer aux objets, y compris les instruments.

C'est une entreprise vaine du poème que de défier l'immortalité ou la souveraineté divines et de croire peser plus que l'airain. L'airain se fait creux, sous le suffrage de l'espace ; la souveraineté est soumise aux droits des dieux, ce suffrage dans le temps.

Ton soi connu mesure les distances, ton soi inconnu crée les proximités. La mesure rassure, la création émeut. *La proximité n'est pas un état, un repos, mais une inquiétude, un non-lieu* - Levinas. La vraie proximité est divine ; on ignore la source et la finalité de son attirance.

Je ne sais pas si Dieu ou mon soi inconnu ont un esprit ; ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas de visage ; et c'est ce qui les rend parfaits destinataires de mon écrit, car au lieu des affirmations, il parlera requêtes – arbres ouverts à l'unification suprême. *La question du penseur est la question de l'élève* - Levinas.

J'ai des frontières humaines et des frontières divines ; ces dernières ne m'appartiennent pas et font de moi un Ouvert. Les philosophes y voient de faux paradoxes : *L'individu n'a qu'en lui la fin, vers laquelle il doit tendre, et pourtant il a cette fin en dehors de lui, puisqu'il y tend* - [Kierkegaard](#).

Parmi les spectacles de la vie, je reconnaiss le dramaturge divin par une présence implacable d'un souffleur, se moquant de mes récitations et se solidarisant de mes improvisations.

À quel moment le Créateur songea au Bon et au Beau ? Ou à leur dénominateur commun qu'est la Caresse ? Avant ou après avoir établi l'Intelligence du Vrai ? Le Verbe ou l'Action sont déjà des manifestations de l'intelligence. *La première chose, créée par Dieu, est l'intelligence* - le Coran.

Aucune intuition ne peut nous fournir la moindre image de la force divine, à l'origine de la vie. Mais la création artistique a certainement plus d'homologies avec la Création que la science, car le beau et le bien sont plus viscéralement chevillés à la vie que la vérité et le savoir.

Les regards, dont je parle, ne sont pas mes regards ; je me sens regardé, ce qui me métamorphose ; je deviens théâtral, bien que ce soit par une serrure et non point de la loge royale, que le Spectateur m'épie. La pantomime devient mon art. Ce n'est pas du courage de

*l'aigle qu'aucun Dieu ne regarde* - [Nietzsche](#) - *Adler-Mut, dem kein Gott mehr zusieht*, mais de l'angoisse de la chauve-souris, dans sa Caverne soudainement animée, où elle prendrait ses parois pour un bon miroir : *Je me sens regardé, ce qui est le sens second et plus profond du narcissisme* - Merleau-Ponty.

Visiblement, Dieu s'exclut du domaine de l'action (où règne la liberté, vraie et vulgaire, celle du muscle et du calcul), pour n'habiter que celui du Bien (dont seul le cœur est le réceptacle et l'interprète libre) et pour consacrer l'homme à celui du Beau (que l'âme libre peuple de ses images divines). Dieu est cette triple liberté.

*Ne profane pas ton esprit avec ce qui existe* - *Comment vivre sans inconnu devant soi ?* - [R.Char](#). On pense, que même l'action devrait se vouer aux fantômes : *La justice n'existe pas, c'est pourquoi il faut la faire* - Alain. Seuls ceux qui acceptent le pari risqué [socratique](#) ou [pascalien](#), ont le droit d'aimer Dieu, qui, probablement, n'existe pas.

Soit je m'adresse à mes semblables, et ma voix devient humble et ferme, soit je n'ai qu'un seul destinataire, Dieu, et ma voix doit être tremblante et fière. Montaigne, qui ne s'adresse qu'à son entourage et ignore l'écoute divine, a, dans son audience, raison : *C'est faire le sot, que parler toujours bandé*.

L'activisme actuel du diable étouffe toute présence de Dieu. Et dire que c'était de l'oisiveté de Dieu que naissait le diable lui-même ([Nietzsche](#)).

Aimer son soi inconnu, sans le connaître, comme aimer Dieu sans Dieu, sont de bonnes définitions d'un philosophe ou d'un agnostique.

Y a-t-il, dans le monde, quelque chose qui ne serait pas de nature divine ? Alors, si l'étude de la nature de Dieu lui-même a pour but l'admiration et non pas la connaissance, on devrait savoir tout admirer. Ce qui différencie Dieu de son œuvre ou de Ses créatures, c'est que Sa nature et Son artifice sont également divins.

Dieu crée des joyaux, l'homme ne crée que des écrins. *La beauté et l'infini veulent n'être admirés que dévêtus* - Hugo – comme le visage humain ou sa source - la face de Dieu. Le beau de la création humaine doit son attrait au drapé du mot, au pli du son, à la bigarrure du pinceau.

Pour se tourner vers nos origines divines, le cœur entend la voix du Bien, l'âme entend la musique du beau, l'esprit entend les cadences du vrai, et l'on s'adresse au Créateur, respectivement, en langage des mystères, des problèmes ou des solutions.

On sait tout du *comment* de la création humaine, on ne sait rien de celui de la Création divine. On ne peut mettre du mystère que dans le *pourquoi* ; tandis que la beauté du Mystère divin est *sans pourquoi*.

Les hommes valent par la qualité de leurs inexistant vitaux : les primitifs n'y placent qu'un seul objet – Dieu, et les délicats le peuplent

de rêves aussi éphémères mais plus consolants. L'homme recherche des choses absentes les secours qu'il n'obtient pas des présentes - [Pascal](#).

Dieu, protège-moi de ces deux terribles certitudes, que je ne supporterais pas : que Tu es ou que tu n'es pas !

Dieu est omniprésent : dans l'objet matériel (la réalité), dans ma main qui s'en saisit (le moyen), dans la fonction d'appropriation (le but), dans mon choix d'objets à saisir (la contrainte), dans ma création d'objets (le commencement). Omniprésent pour le regard, absent – pour les yeux. Et tout miracle organique s'éteint dans la débâcle mécanique : les robots proclament mort ce Dieu invisible et *visiblement* inexistant.

Devant l'œuvre du Créateur : mon âme reconnaissante et ma raison pardonnante.

Notre vie se projette sur deux plans – le mécanique et le divin : l'efficacité ou le Bien, la norme ou la loi, l'utile ou le beau, la solution ou le mystère, l'ampleur ou la hauteur, la production ou la création, l'événement ou l'invariant, l'inertie ou le commencement. Le triomphe de la mécanique fut appelé mort de Dieu.

Dieu n'a pas de limites ; Il est dans l'existence même de limites : pour la matière, pour mon rêve, pour la voix du Bien, pour l'émotion du beau, pour la puissance du vrai.

Tant d'incantations sur le Dieu-Bonté ou le Dieu-Vérité, c'est à dire sur un inexistant merveilleux ou sur un existant fade, tandis que c'est au Dieu-Beauté qu'un artiste devrait adresser ses prières et ses discours. Parler devant le Bon engendre du faux ; parler devant le Vrai conduit à l'ennui ; il faut parler devant le Beau, ressenti comme Dieu. D'après La Bruyère, Aristote l'aurait compris, en confondant les noms d'Euphraste (beau discours) et de Théophraste (discours divin).

Quand ce, que l'esprit conçoit comme infiniment lointain, l'âme perçoit comme infiniment proche, il y a de bonnes chances qu'on soit en présence du divin ; mais les deux avis sont indispensables. *Ne suis-je Dieu que dans la proximité ? Ne le suis-je pas aussi celui du lointain ?* - la [Bible](#).

Dieu n'émet pas de lumière, ne se manifeste pas par ses ombres. Et [Nietzsche](#) : *Quand toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous obscurcir ? - Wann werden uns alle diese Schatten Gottes nicht mehr verdunkeln ?* - finira par comprendre, que ce n'est pas la vue mais la caresse qui révèle le C(c)réateur, et la caresse est ressentie surtout dans les ténèbres – mystiques, érotiques, artistiques.

Le mûrissement en sagesses et en extases : le sacré se détache de Jérusalem et s'attache à Athènes. Où un dieu clame son existence, raisonne la routine du troupeau ; là, où le Dieu inexistant anime les esprits et élève les âmes, résonne la voix de l'homme, créateur et fraternel.

Le Dieu miséricordieux et ironique apprécie la fidélité parmi les ruines et le sacrifice de l'édifice achevé. Les dieux vengeurs claironnent leur préférence pour la justice ou l'équité.

Le cœur et l'âme peuvent vivre le mystère, ils ne peuvent pas le comprendre. Seul l'esprit en est capable. Pourtant, pour adhérer au plus grand des mystères, à Dieu, le croyant exclut l'esprit et ne compte que sur l'âme. Celui qui est le plus près de Dieu est peut-être l'incroyant, dont l'esprit émerveillé scrute son âme et y découvre un mystère à la hauteur de l'univers tout entier. Plus que paisible amour du bon ou irrépressible désir du vrai, Dieu est reconnaissance exaltée du beau.

La prière, c'est l'étincelle d'une lumière sans retour, l'étincelle, qui possède le don d'approfondir le regard, quand il est suffisamment embué. *Mon unique prière appelle l'approfondissement ; lui seul peut me conduire de nouveau vers Dieu - Morgenstern - Mein einziges Gebet ist das um Vertiefung. Durch sie allein kann ich wieder zu Gott gelangen.* En hauteur, il n'y a que des idoles, dont se repaît le poète et s'inspire le philosophe.

Le rêve : croire contre créer ; la pensée : créer contre croire. Je crois en Créateur, sans savoir Le penser. Je peux penser un Créateur, caché hors du temps ou dans la quatrième dimension spatiale, mais je ne peux pas le croire. Dieu est un rêve du gratuit, et la pensée est une création du nécessaire.

En écrivant, je m'adresse toujours à mon interlocuteur virtuel, et ma tonalité dépendra de la distance qui m'en sépare. La morne impersonnalité des écrits académiques ou claniques s'explique par le choix des collègues comme confesseurs ou juges. Invite plutôt le Créateur ou Ses anges (dont mon propre soi inconnu) à se pencher sur mes pages, et je pratiquerai sans doute le ton grand seigneur.

Dans le vivant, l'insondable miracle du rapport entre fonction et organe (les sens, entre autres), où aucune évolution sensée n'explique rien, où cause et effet s'interposent d'une manière inextricable. Pas d'organe sans fonction. Mais des fonctions sans organe *actif*, le bien, par exemple, avec le cœur en tant qu'organe *passif*. Des fonctions avec deux organes, actif et passif, comme le beau, celui qu'on conçoit et celui qu'on perçoit. L'algorithme divin y est impénétrable.

Céleste ou *Très-Haut*, telles sont les épithètes dont on affuble Dieu, jamais – *terrestre* ou *profond*. L'âme serait préférée à l'esprit, le rêve ou la douleur – à la connaissance. Mais les sots continuent leurs doctes litanies : *Dieux aiment la profondeur et non le tumulte de l'âme* - Wordsworth - *The Gods approve the depth and not the tumult of the soul.*

Pour savoir si j'ai un *bon* Dieu, face à moi, il faudrait savoir si c'est *malgré* ou *grâce* à la longue distance qui m'en sépare, qu'il demeure si proche de moi. Les trois métriques - celles du cerveau, du cœur et de l'âme - s'éploient rarement en parallèle.

La superstition ou la profanation, telles sont les conséquences du glissement de la notion de Dieu de la troisième à, respectivement, la deuxième (*Il m'écoute*) ou la première (*je crée comme Lui*) personne.

Une fois éliminé de mes horizons, que devient le contingent, le passager, ce qui n'est dicté que par les lieux et les dates ? - une foi panthéiste, nihiliste, une pensée pure, gardant toute sa valeur dans toutes les coordonnées spatio-temporelles. Pour rejoindre le royaume du *même* ou pour y *retourner*.

Dieu se comporte en artiste : ses œuvres parlent, Lui, Il reste taciturne.

En écrivant, je m'adresse aux oreilles impossibles, qui ne sont ni de mes complices ni de mes pairs, mais cette écoute me motive, me rassérène et m'intimide. À celui qui me lira amoureusement, je tends, fébrilement, aussi bien la lumière de mon esprit que les ténèbres de mon âme. Et, fatallement, je me rends compte, que le seul lecteur ainsi visé, inconsciemment, c'est Dieu : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée* - la [Bible](#).

Ni les vues de l'esprit ni le toucher de l'âme ne rapproche ni n'éloignent de Dieu ; Dieu est affaire du flair du cœur ; ne vivre que du présent fait perdre le goût de l'éternel. *Il n'y a pas de plus grand obstacle à l'encontre de Dieu que l'odeur du temps* - [Maître Eckhart](#) - *Es gibt kein größeres Hindernis für Gott als der Geruch der Zeit.*

Oui, l'écrit d'artiste doit s'adresser à Dieu, mais s'il est rédigé en tant que lettre ouverte, sans encryptage de style, il sera classé, par la Chancellerie céleste, dans la rubrique de faits divers et non pas de confessions, de partitions ou de testaments.

Si l'on n'entend pas Dieu, ce n'est pas parce qu'il parlerait à voix trop basse, mais parce que Sa langue est trop haute pour ceux qui ne connaissent que les vocables de leur soi connu et ignorent la musique de leur soi inconnu.

Tous les mystères de Dieu se logent dans la profondeur de la matière et de l'esprit ; il ne sert à rien de Le chercher, et encore moins de Le trouver, en hauteur. *La curiosité et l'insensibilité au mystère se manifestent là où il faut baisser les yeux* - Levinas.

Tant qu'un Dieu connu auréolait les hauteurs, où Il invitait l'homme, celles-ci ne pouvaient être qu'humaines. Mais depuis que ce Dieu est mort, l'homme doit se surmonter, pour créer une hauteur divine, où son Dieu, inconnu et même inexistant, ne serait que son propre soi inconnu.

Mes actes, créatifs ou contemplatifs, maîtrisent, ou au moins sont en accord avec les voix du vrai ou du beau, que j'entends au fond de mon soi connu. Mais la voix du Bien, au fond de mon soi inconnu, reste sans écho ou constate d'irréconciliables dissonances. Mais, dans tous ces cas, la limite, vers laquelle converge mon enthousiasme, ne peut

avoir qu'une origine divine. *Il faut chercher ce qui est au-dessus de la pitié et du Bien* - *il faut chercher Dieu* - Chestov - *Нужно искать того, что выше сострадания, выше добра.* Нужно искать Бога - on sait, que ces recherches sont vaines, il suffit donc de vénérer cette limite introuvable.

La création *ex nihilo* est réservée à Dieu ; la nôtre ne peut être que de la traduction. *La vie terrestre n'est qu'une terne traduction de l'original divin* - Nabokov - *Earthly life is a murky translation from the divine original* - heureusement il existe aussi une vie céleste, une vie de rêve, qui est une traduction poétique !

Quel Dieu est mort ? - celui de l'Histoire de notre planète, depuis qu'est démentie toute trace présumée de Son passage sur Terre. Dieu ne se montra jamais, ne laissa aucune parole, n'exhiba aucune preuve de Son existence. Il nous laissa orphelins, au milieu de sa Création grandiose et incompréhensible. La vénération de celle-ci est le seul moyen de nous en montrer dignes ; quand on a le talent de savoir verbaliser notre ébahissement, on l'appellera prière.

La prière – ni intercession, ni pétition, ni contemplation, mais la musique d'une âme solitaire, en émoi devant la beauté et la tragédie du vivant.

La bonne philosophie (comme toute poésie) peut se passer de concepts de vérité, de savoir, de nécessité. Les mauvaises, l'académique ou la religieuse, par pédantisme ou fanatisme, en sont

surchargées, en abusant de philologie ou de misologie. L'académique, au moins, les loge dans l'esprit libre, critique et initiatique, proche de l'universel ; la religieuse leur trouve l'appui dans l'âme servile, dévouée aux Écritures. La croyance achève le parcours profond du sage ; elle précède l'errance superficielle du sot.

L'inexistence du dieu himalayen, sinaïque, galiléen ou saoudien compromet la mystique superstitieuse, mais ne favorise aucune mystique sérieuse. En revanche, l'inexistence du Dieu philosophique est la meilleure source de la vraie mystique, celle qui s'articule autour de la honte, de la beauté, du langage, c'est-à-dire autour de la Trinité, sacrée car incompréhensible, – le Bien, le Beau, le Vrai.

Nous connaissons plus d'attributs d'une licorne que d'attributs de Dieu ; pourtant les âmes pieuses affirment voir une infinité de ceux-ci, sans savoir en exhiber un seul qui ne serait ni ridicule ni anthropomorphe. Et l'élargissement de nos connaissances de la licorne ou de Dieu relève du même phénomène, de la même rigueur, de la même portée, de la même réalité. Néanmoins, ce monde est bien plein d'horloges, et nous devons en admirer l'Horloger, même inexistant, et continuer à vénérer le miracle des horloges.

Les espérances, focalisées sur des finalités, sont, le plus souvent, sottes, d'où mon engouement pour les commencements, irresponsables, éphémères, mais divins. On le voit même avec les éléments : le feu nous réduit en cendres, l'air nous érode, l'eau nous pourrit et la terre nous ensevelit, mais, au commencement, le feu nous

enthousiasme, l'air nous emporte, l'eau nous sert de miroir, la terre nous éblouit. Mais *Neptune noya plus de monde qu'il n'en sauva* - Érasme - *Neptunus plurus extinguit quam servat.* Il faut vénérer l'étincelle divine, placée en nous, et non pas les dieux inconnus eux-mêmes ; le salut, s'il existe, ne s'inscrit point dans le réel de demain, il est dans l'idéal d'hier.

La foi, c'est l'écoute de mon âme, c'est la vénération émerveillée du miracle de la vie ; cette foi prodigue ma seule consolation crédible. En revanche, tout renvoi, par une raison dévoyée, aux promesses, aux preuves, aux croyances dogmatiques ne fait qu'étouffer ma sensibilité. La vraie consolation est le triomphe de l'âme sur la raison, le triomphe du Beau incompréhensible sur le Vrai bien compris. *La religion, en tant que source de consolation, est un obstacle à la véritable foi* - [S.Weil](#).

Tu terrorises mon pitoyable savoir du divin, en l'exposant aux yeux omniscients de Dieu, tandis que je me réjouis de la musique de mon verbe vacillant, s'adressant à Ses oreilles. *Que dire de Dieu ? - rien. Que dire à Dieu ? - tout* - Tsvétaeva - *Что мы можем сказать о Боге?* *Ничего.* *Что мы можем сказать Богу?* *Всё.*

Le Dieu connu étouffe le désespoir, le Dieu inconnu anime l'espérance.

On m'invite à adorer *Dieu en vérité et en esprit.* Ma première réaction – la perplexité, puisque n'adorent que le cœur ou l'âme, et, en plus, la vérité et l'esprit sont des attributs régaliens du logicien et

non pas de l'artiste. Mais, en second lieu, j'admetts que la merveille du Bien et du Beau ne pouvait être conçue que par un Esprit adorable.

La seule théodicée sérieuse se réduit à ce constat : *la matière et l'esprit, tels que nous les connaissons, sont impossibles*. Une géniale et mystérieuse intervention est nécessaire.

Les premières apparitions du **Christ**, dans les statuaires des Empereurs Romains, s'effectuaient en compagnie d'Apollon, d'Abraham, d'Orphée ; lui, si étranger à la beauté apollinienne, au nationalisme abrahamique, au chant orphique, il aurait souhaité ne se fraterniser qu'avec Dionysos et **Socrate**, avec l'ivresse et la résignation, en y apportant, en plus, l'angoisse.

La divinité du Créateur, la divinité du créé – *natura naturans, natura naturata* – nous n'avons aucune idée du premier, le bavardage **spinoziste** sur la substance ou les attributs de Dieu est totalement ridicule ; il ne nous reste que l'admiration, la vénération, le culte, la foi – face à la mystérieuse harmonie de la matière et de l'esprit créés.

Dieu : les craintifs l'auscultent, les créatifs le sculptent.

Croire en Dieu connu, en Europe, ce fut entretenir fanatisme, hypocrisie, lyrisme, mais ce sont, très exactement, les piliers de l'art occidental ! L'annonciation de la mort de Dieu accélérera donc la mort de l'art ; à l'artiste, palpitant au milieu de ses hyperboles et paraboles, succédera le robot elliptique, rationnel, honnête, sans états d'âme.

L'homme a une hypostase humaine, son soi connu, et une autre, divine, son soi inconnu ; et la mort de Dieu signifie l'oubli de la seconde et l'idolâtrie autour de la première. L'homme, orphelin de maître céleste déchu, sera adopté par le maître terrestre crochu et finira par devenir robot lui-même.

La profondeur est humaine et la hauteur – divine. La bête souffrante, en nous, fait découvrir d'obscurs abîmes ; l'ange consolateur nous ouvre des sommets lumineux et inhabitables. En revanche, les aigles et les pieuvres évoluent dans la platitude des instincts. Dieu de la vie et Dieu de l'homme sont, visiblement, deux personnages différents.

Peut-être il y eut deux Créateurs : le premier créa la matière, et le second s'occupa de l'esprit, pour donner naissance à la vie et au rêve, à l'eau et à l'air. *Entre le feu et la terre, Dieu plaça l'eau et l'air* - [Platon](#).

La certitude de porter Dieu en nous-mêmes, se brise sur notre incapacité d'en décrire la merveille. Cette incompatibilité ressemble à la honte : *Au fond de nous, les doux, se tapit la honte de Dieu* - Z.Hippius - *Мы, — muxue, — в себе стыдимся Бога.*

Tout ce que je sais s'ensuit de mes représentations. Il est impossible de bâtir une représentation sérieuse, dans le contexte de laquelle je dirais : *Je sais que dieu X existe*. En revanche, un nombre illimité de représentations sensées, qui confirmeraient que *Je sais que*

*dieu X n'existe pas.* Facile de modéliser une licorne ; impossible de fourguer dieu X dans un modèle non-fantaisiste du réel et même de l'imaginaire.

Dieu n'est pensable qu'en tant qu'une abstraction, sans instantiation possible, - un Grand Inconnu. C'est à Lui que je dois ma liberté (surtout celle des sacrifices) et mon élan (prenant souvent la forme d'une prière musicale). Quant au dieu connu, Heidegger a raison : *L'homme ne peut ni prier ce dieu ni lui faire des sacrifices - Der Mensch kann zu diesem Gott weder beten, noch kann er ihm opfern.*

Tout ce qui est humain est aussi divin ; seul le degré d'évidence de la pénétration divine diffère d'un *universal* à l'autre. La facette touchée est aussi différente : le Vrai est plutôt humain, il enténèbre mon esprit ; le Beau de la création, divine ou humaine, illumine mon âme ; le Bien est entièrement divin, il console mon cœur.

Avec mes agonies sur un autel, que je me glorifie d'avoir érigé moi-même, l'ennui de la présence d'un observateur, c'est la conscience qu'il me donne de me trouver dans un abattoir commun, sans aucune issue vers le ciel, qui ricane et ne m'attend guère. Dans le cas le plus noble, où il serait question d'autels et de victimes, même le Spectateur suprême serait de trop.

Le plus difficile, dans la belle littérature, est de ne s'adresser qu'à une lumière atopique, atemporelle, que j'appelle Dieu. La grisaille menace même les meilleurs, s'ils s'adressent surtout à leurs

contemporains, c'est la facilité. *Une difficulté est une lumière. Une difficulté insurmontable est un soleil* - Valéry. Une belle œuvre est faite d'ombres du connu et d'élans vers l'inconnu.

Toutes nos créations sont humaines, sauf la musique et la mathématique, qui sont divines. La mort de Dieu est annoncée par la dégénérescence de la musique et par l'évolution de l'Intelligence Artificielle, qui rendra superflu le métier de mathématicien. Et il paraît (G.Steiner) que Dieu s'adresse à Lui-même, en chantant en langage algébrique !

Tout philosophe doit trancher : l'homme est une nullité ou une divinité, une machine ou un ange. Aujourd'hui, la première réponse domine outrageusement, surtout depuis que Dieu est proclamé mort. Plus Dieu est moqué, abandonné, solitaire, agonisant, plus ardemment je cherche Sa compagnie, hors réalité – dans le rêve.

J'écoute ceux qui ont trouvé le sens de la vie – la dévotion, l'absurdité, la recherche de soi – une misère ! Et même si, en approfondissant ce sujet, on se penchait sur les trois mystères dont nous a doté le Créateur – le Bien, le Beau, le Vrai, le résultat serait très décevant : le sens des deux premiers est inaccessible, et le sens du Vrai est trop transparent, accessible même aux machines. À l'opposé du sens à chercher se trouve le rêve à créer.

Nous portons en nous une métrique objective, selon laquelle nous sont lointains – le savoir, la femme, Dieu, et nous sont proches – la

poésie, le bien, la noblesse. L'ignominie de notre temps est que le lointain soit désormais conçu comme familier et transparent, et que le proche ne soit plus perçu du tout par notre regard myope. Un monde sans lointains, un monde avec familiarité mécanique, sans proximité organique.

Les dieux vivent comme vivent les roses – l'espace d'une floraison (qu'elle se mesure en matinées ou millénaires). Le chêne est enterré dans la souche, l'amour – dans la routine, la création – dans la production, le Beau – dans l'utile, le divin – dans le robotique. Tout bon croyant se transforme en Narcisse, admirant son sosie, superficiel et profond, - Dieu.

En cherchant l'essence de Dieu, tu n'arrives à imaginer ni ses yeux ni sa cervelle ni son allure ; en revanche, une intuition de ses oreilles, bien que vague et abstraite, se forme dès que tu ambitionnes une création artistique. Étranger aux mots, Il ne serait sensible qu'aux mélodies, aux échos de son Verbe languissant. Tout art ne vaut peut-être que dans la mesure où y perce une musique. *La musique, c'est un dialogue avec Dieu* - Mravinsky - Музыка - это разговор с Богом - c'est un monologue de l'âme, allant tout droit au cœur, sans passer par le cerveau. À défaut des mots ou des notes, même les actes devraient pouvoir s'interpréter, par des initiés, comme une partition.

Les réponses forment le message aphoristique comme elles forment le message religieux ; mais les secondes sont liées aux questions naïves et universelles, tandis que les premières laissent la

liberté de choix de faisceaux de questions personnelles et profondes – des impositions serviles ou des unifications subtiles.

Ce qui t'est le plus précieux – l'élan, le rêve, la femme, la foi – laisse-les au lointain, inaccessible à l'âme et inexistant pour l'esprit. *Je suis Dieu de près, dit le Seigneur, et non plus Dieu de loin* - **la Bible** – ton existence factice T'a perdu.

Ce que je regrette le plus dans la mort de Dieu, c'est que, désormais, le ciel devint identique de la terre, le Mystère chuta au niveau des problèmes, mon intérêt coïncida avec mon étoile, le Bien s'incrusta dans des Codes, le Beau suivit la demande du marché.

L'esprit n'aurait pas pu imaginer la réalité (même la plus simple, la matérielle), s'il ne l'avait pas vue. Plus qu'inavraisemblable, la réalité est impossible, pour un esprit impartial. *Inintelligible, ininventable par l'esprit, et – cependant visible ; le dieu ne peut être que dans cette direction* - **Valéry**. Et cette direction est encore plus flagrante, si, au-delà de la matière, nous poussons jusqu'au Vrai, au Beau, au Bien.

Dieu existe dans le monde physique au même titre que l'infini – dans le monde mathématique : on imagine un processus (une suite de valeurs) infini (cet infini est encore intuitivement clair) ; ensuite, pour la limite non-finie de cette suite on définit le concept de voisinage ; ce voisinage sera toujours infini (en tant que valeur) et ne laissera, en dehors de lui, qu'un nombre fini d'éléments de la suite ; si aucune frontière finie ne peut briser cette règle, on dira que la limite est infinie.

En s'approchant de Dieu, on laisse toujours derrière soi un nombre fini d'étapes de compréhension, et entre nous et Lui la distance sera toujours infinie. Ce qui distingue le fini de l'infini, c'est la notion de voisinage.

Dans toutes les requêtes sur les mystères du monde, Dieu n'apparaît qu'en tant qu'un fantôme, une espèce de *variable muette*, dont les substitutions restent aussi impénétrables, surchargées d'inconnus, pour le requêteur, assemblant des interrogations elliptiques.

L'infini : soit c'est une limite intellectuelle inaccessible, vers laquelle on peut, doit ou sait tendre – c'est l'élan vital ou le Dieu inconnu ; soit c'est un mot fourre-tout, accueillant toutes les énormités *métaphysiques* que la raison refuse d'envelopper ou de développer.

La sagesse humaine consiste à sentir, derrière toutes les affaires et raisons terrestres, - une source ou un dessein céleste.

Dans la musique, la beauté ([Mozart](#)) se substitue à Dieu, la grandeur ([Beethoven](#)) Le rend inutile, la passion (Bach) en traduit la noblesse. *La vénération, dans la musique, témoigne de l'omniprésence de la grâce divine* - [Bach](#) - *Bei einer andächtigen Musik ist allezeit Gott mit seiner Gnaden Gegenwart.*

Avec la même perplexité et devant le même autel, tu dois vénérer le mystère des deux grands absents - Dieu et ton soi inconnu. Et, à tous

les deux, tu dois adresser un acquiescement inconditionnel, toute négation ne faisant que t'abaisser.

La croyance a sa place partout, dans le réel ; dans l'imaginaire, seul Dieu devrait en être exempt – Le croire est pire que Le comprendre – Il est le grand Inconnu absent.

La hauteur ne correspond ni à l'espace ni au temps ; elle est peut-être aussi inexistante que Dieu ; mais la première apporte de la noblesse comme le Second – du Mystère.

Que le Créateur ait mis l'essence divine dans notre cœur, plutôt que dans notre âme ou notre esprit, se prouve par le fait, que les bêtes sont capables de création et sont pourvus de raison, mais elles ignorent la larme et le rire.

Plus on creuse l'inimaginable harmonie de la matière inerte et l'impossible phénomène de vie, plus on est convaincu de la pré-existence d'un plan, d'un dessein, d'un divin algorithme. L'Univers est une solution d'un mystère, dont nous ne connaîtrons jamais le Créateur. *L'Univers est l'expression d'une volonté inconnue* - Tsiolkovsky - *Вселенная есть выражение неизвестной воли.*

On ne peut formuler aucune idée sérieuse, sans parler de dogmes, au sujet de Dieu ou d'une déité quelconque, bien que l'Univers et la vie soient, de toute évidence, des œuvres divines ; le Créateur restera à jamais un Grand Inconnu.

L'arbre sans variables, qu'il soit littéraire, sentimental ou métaphysique, est stérile, dogmatique et équivaut à un tas de branches mortes, reliées par des ficelles. Comment ne pas penser à l'*arbre métaphysique* de Descartes, ayant pour but principal – une preuve de l'existence de Dieu !

Partout notre regard perçoit le divin, mais jamais il ne perçoit Dieu. Et toute tentative de le concevoir, étant, inévitablement, un mensonge, est vouée à l'échec.

Dieu est affaire de l'esprit, qui est le seul à pousser le savoir jusqu'aux miracles de la Création. Quand l'âme ou le cœur s'en mêlent, ils nous rendent fanatiques ou éberlués ; ils ne connaissent que la solitude, impensable en tant que séjour de Dieu et dont nous tire l'esprit communicateur.

Toutes les tares de ce monde : tu devrais en réduire l'importance à celle d'un fait divers ; tes dégoûts terrestres ne devraient pas entacher la pureté de tes admirations et vénérations que tu voues à la création céleste, aussi bien divine qu'humaine. Celui qui vit de mystères ne devrait pas s'attarder dans des solutions.

Il y a des choses qui portent la beauté de la Création divine, et il y a des concepts que savent manipuler des ploucs ou des machines. Donc, manier certains concepts terrestres peut être plus bête que de contempler certaines choses célestes.

En tant que lumière, Dieu est bien définitivement mort ; Il est de plus en plus vivant, en tant qu'ombres de la matière et des esprits.

Cioran communique avec des écrivains et piétons, Valéry – avec des philosophes et scientifiques, Nietzsche – avec Dieu. Mais leurs discours sont si individués qu'on aurait pu interchanger leurs interlocuteurs, sans qu'on s'en aperçoive.

Le Créateur a muni la Nature de miracles, que l'homme est totalement incapable de produire. Seul un artiste naïf peut viser l'imitation de la Nature. Il faut suivre l'appel inarticulé de son propre soi inconnu.

Ne pas se poser la question : *Qui lira ceci ? (Quis leget haec ?* - Diderot), mais s'inspirer de la réponse, prétentieuse mais, surtout, contraignante : *Je m'adresse à Dieu.*

Adresser ton écrit à tes collègues est la même profanation qu'envoyer ta prière à un jury ; d'ailleurs, l'écrit, plus que la prière, devrait se vouer à l'ouïe de Dieu.

Il est certain que la première bestiole monocellulaire contenait déjà l'algorithme qui menait au miracle de nos cinq sens physiologiques, d'épines des roses ou du hérisson, de coloration des fleurs et des papillons. Aucune théorie évolutionniste n'apporte la moindre explication de tous ces miracles. Aucun modèle statistico-

biologique ne peut étaler l'évolution réelle sur l'échelle de ces quelques misérables milliards d'années. Et je ne parle même pas de nos trois facultés divines – le Bien, le Beau, le Vrai, vrillées dans notre conscience d'une façon fascinante et inexplicable.

On peut s'étonner du Vrai, admirer le Beau, mais on ne peut aimer que le Bon. Et il semblerait que seul Dieu fût bon (on voit les fruits mystérieux de Ses actes, tandis que tous nos actes sont transparents et entachés du Mal). Donc l'appel du Christ de haïr (je soupçonne que le vrai sens fut – *ne pas aimer !*) nos proches (notre corps, donc) et même notre propre âme (porteuse du Beau) n'est pas si cruel que ça. L'amour, en particulier celui de nos mères – dans les deux sens ! – est divin, donc il n'est pas exclu par cet impératif, à première vue trop catégorique.

Te dire que Dieu te contemple et même se dirige vers toi est plus sensé qu'imaginer que tu Le vois et t'en rapproches.

Être déiste : vénérer l'œuvre, belle, merveilleuse et mystérieuse, et tout ignorer de son Créateur, artiste inconnu.

La gravitation, dans le réel, est aussi mystérieuse, et donc divine, que la beauté, dans le rêve. La pesanteur et la grâce sont l'œuvre d'un même Créateur tout-puissant et omni-absent.

On se rapproche des autres par des valeurs communes, tandis que mes appels à la fraternité partent de mes vecteurs personnels.

Mais l'élan individuel, contrairement aux mythes nationaux, est incompatible avec le sacré qui est toujours collectif ; on ne peut l'imaginer sans lieu ni date. Alors je l'invente à l'échelle de notre planète, sans frontières, sans l'Histoire. Heureusement, la Terre est bourrée de mythes de la Création divine.

En tout point de notre planète, sans même parler des êtres vivants, on trouve des preuves d'une provenance ou d'un dessein divins, mais on ne trouve aucun indice du Cachottier, auteur de ces merveilles. *Nulle part, tu ne vois le Créateur, mais tu vois partout des créations divines* - [F.Schlegel](#) - *Gott erblicken wir nicht, aber überall erblicken wir Göttliches.*

Tout ce qui est à la portée de tes sens ou de ton esprit finit par revêtir le grade de paisible évidence ; seul le lointain dans ton regard – sur Dieu, l'amour, le mystère – préserve tes extases indéfendables. Et [Socrate](#) a la vue terre-à-terre : *Le vent renforce la flamme, et la proximité - l'attraction.*

La hauteur du regard est doublement bénéfique – elle égalise tous les actes sans créateur et divinise toute créature et toute création. *Bénie soit l'âme qui s'élance vers la hauteur, pour percevoir toute chose dans sa divinité* - [Maître Eckhart](#) - *Selig ist die Seele, die sich hinüberschwingt, um alle Dinge in der bloßen Gottheit zu empfangen.*

Les vrais croyants ne s'agglutinent pas et restent solitaires dans leurs vénérations et admirations devant l'œuvre du Créateur, inconnu

et inconnaisable, génial dans le Vrai, sensible au Beau, mystérieux dans le Bien. Mais ces croyants sont entourés par deux clans de superstitieux : ceux qui pensent que Celui-la descendait, un jour, sur l'Olympe, Jérusalem ou l'Himalaya, et ceux qui réduisent les miracles de l'Univers aux collisions de particules élémentaires.

Ni le doute ni les certitudes n'apportent quoi que ce soit à l'apprehension du divin. Seuls les yeux éberlués, enivrés, face aux innombrables miracles de la Création, alimentent le sobre esprit, qui s'avoue impuissant, pour remonter aux origines du monde. Et c'est l'âme enthousiaste qui prend la relève, pour s'étonner, vénérer, admirer le Dessein incompréhensible.

Le dieu de Spinoza (que celui-ci, imperturbable, ne vénère même pas) est aussi loufoque que celui qui serait descendu, un jour, sur Terre, pour être entouré, ensuite, d'une vénération absurde et sincère. Le Dieu est dans le miracle réel de l'Univers et non pas dans la pseudo-logique ou dans la foi fanatique, toutes les deux imaginaires.

Le Créateur voulut que le monde des choses fût aussi merveilleux que le monde des idées. Par conséquence, il y a autant de chemins intéressants des choses aux idées (l'intellection) que des idées aux choses (la médiologie de R.Debray).

Nos sens esthétique et éthique portent, sans doute, quelques microscopiques traces d'une évolution naturelle, mais la beauté et l'harmonie fabuleuses de la matière, inerte et vivante, et la sensibilité

inexplicable des esprits témoignent d'un prodigieux Dessein divin. Plus qu'un ingénieur, le Créateur fut un poète ! *Ce que nous appelons nature est un poème énigmatique, au sein d'une merveilleuse écriture - Schelling - Was wir Natur nennen, ist ein Gedicht, das in geheimer wunderbarer Schrift verschlossen liegt.*

La matière existe dans l'espace-temps, et les esprits – dans les représentations. Les esprits ne sont connus que par leurs traductions en actes, actes physiques (qui rejoignent la matière) ou langagiers (qui peuvent rester dans la sphère spirituelle). Je ne peux juger l'esprit des autres que par ses traductions ; je ne ressens le contact viscéral, conscient, qu'avec mon propre esprit que j'appellerai mon soi inconnu. Celui-ci est une œuvre divine, et, en tant que source de mon inspiration, il se trouve en voisinage immédiat avec Dieu, mon seul interlocuteur. Je m'adresse à mon semblable, au voisin de mon soi inconnu.

La vraie introspection n'est ni verbale, ni idéelle, ni imaginative, mais mystique et n'envisage que ton soi inconnu. C'est la seule voie au bout de laquelle tu te rends compte de la présence émouvante du Créateur. *Lorsque je m'éveille à moi-même, je sens se déployer en moi la vie la plus splendide, et que je me sens un avec la divinité - Plotin.*

Comprendre le monde (et mon soi qui en fait partie) est une tâche scientifique, rationnelle, l'intelligence des représentations ; comprendre que le monde et mon soi sont des merveilles inconcevables est un élan irrationnel de la Foi en Créateur-magicien.

Aujourd'hui, les philosophes ignares (car toujours hors toute science) s'occupent de la première activité, sans posséder l'intelligence requise (le bavardage sur les connaissances et la vérité leur suffit). Les têtes sensibles aux mystères de l'Univers s'inclinent, humblement, devant ce Dieu inconnu.

Entre la nécessité, dans le monde matériel, et la liberté, dans le monde du vivant, - aucun objectif commun. Le plus grand miracle de la Création est que la demeure des esprits est matérielle. Le démiurge de la matière et l'Auteur de l'esprit ne se connurent jamais ; le gnosticisme part du nombre, et le vitalisme – du Verbe, de l'Amour, de la Caresse, ces supports de la liberté.

Tu ne sais jamais, dans les instants extatiques de ta communion avec le Créateur, s'il t'est proche ou lointain. Quelque chose de semblable arrive aux amoureux : cette merveille que, dans leur folie décisive, la proximité extrême et l'extrême éloignement se fusionnent, l'illumination et les ténèbres se fraternisent. *Qui peut distinguer les ténèbres de la dernière proximité et du dernier éloignement entre deux êtres !* - L.Salomé - *Wer ergründet das Dunkel der letzten Nähe und Ferne voreinander !* - c'est l'illumination alliée qui t'aidera !

Dieu : Son inexistence, au sens humain de la matière et de l'esprit, est évidente ; mais Son essence, se traduisant dans nos sens divins du Bien, du Beau et du Vrai, doit être reconnue, pour donner à notre vie spirituelle un sens immatériel. *Être seul et sans dieux, c'est elle, c'est bien la mort* - Hölderlin - *Allein zu sein und ohne Götter, das ist er, ist*

der Tod. Reconnaître dans notre soi inconnu le représentant de Dieu sauve notre solitude.

Qui fut le premier – l'œil ou la lumière, l'oreille ou le son, la dent ou l'aliment, la corde vocale ou l'onde acoustique, l'aile ou l'air, la branchie ou l'eau, le piquant ou l'agresseur ? M'est avis que *nous possédons par miracle ce qui est exigé par nécessité* - Valéry.

Face aux merveilles de l'Univers, l'absence d'un Dieu lumineux se compense dans l'obscur orphelinat de ton soi inconnu ; celui-ci est héroïque et créateur (la hauteur du surhomme de Nietzsche) ou bien condamné à la souffrance et la honte (la profondeur de l'homme du souterrain de Dostoïevsky).

Il est propre des Dieux de s'affirmer par des commencements injustifiables, avec des feuilles de route banales ou des horizons communs. Nietzsche fut le seul à suivre cette voie. Hegel est dans les parcours : l'Absolu, le Savoir, l'Histoire, dans lesquels il tente de deviner des lois, qui ne sont, chez lui, que des Arlésiennes. Cioran ne vit que de finalités : le dégoût, la chute, le suicide ; ça peut exalter des 'incompris', ça laisse froid celui qui veut créer sa propre foi ardente.

Avec les progrès de la démocratie et de la protection sociale, l'homme libre n'eut plus besoin de Dieu et le proclama mort. Dieu-protecteur, Dieu-consolateur, Dieu-amour disparurent des horizons, sans provoquer la moindre secousse dans les âmes débarrassés de mystères. Mais, fuyant l'ennui des hommes-robots et se réfugiant au

milieu des rêveurs, enthousiastes dans l'âme, Dieu-créateur est toujours en vie, Il ne fit que se coucher, dépité.

Il faut être sourd devant les mélodies et aveugle devant l'harmonie de la Création, pour s'abaisser aux imprécations contre les injustices et les déséquilibres du monde social.

L'un des plus beaux miracles de la Création : pour chacun de nos cinq sens il se trouvent des objets qu'on pourrait qualifier de sublimes ! Et si Dieu eut un faible pour le toucher, pour la Caresse ?

Devant mon soi inconnu, je suis le plus pieux des incroyants.

Les *lois* morales n'existent pas ; n'existe que le *Mystère* du sens moral, mystère à la mesure du ciel, étoilé et vide – tous les deux annoncent et cachent le Créateur. *Visiblement, Dieu n'est pas, la loi morale - si - Manine - Моральный закон существует. Бога, видимо, нет.*

Dieu existera, à l'instant de la Création (avant que n'apparaissent le temps et l'espace) ; Il ne vécut donc jamais et donc Il n'est pas mort. Inexistant au présent, Il nous chagrine par Son absence, puisque Ses créatures restent sans pourquoi.

Ton soi connu a trois canaux qui peuvent orienter ton écoute de ton soi inconnu – le cœur du Bien, l'esprit du Vrai, l'âme du Beau. Le premier inquiète, le deuxième rassure, le troisième élève. *Le corps humain surgit d'une matière vivante qui préexistait, mais le Créateur*

*immédiat de son âme est Dieu* - Jean-Paul II – où il faut ajouter à l'âme – le cœur et l'esprit.

De trois domaines possibles de l'existence – réalité, représentation, langage - Dieu n'existe que dans les deux derniers.

Notre soi inconnu est comme Dieu, aussi magique, immatériel, cachottier. Et je finis par les confondre, même si l'un est créé par l'Autre. *Le vrai Dieu est en intime union avec le moi* - Valéry.

L'âme est la maison de la verticalité – de la hauteur poétique à la profondeur philosophique. Nietzsche pensait l'avoir visitée, puisqu'il avait lu, à l'entrée, l'adresse – l'*Âme du monde*. Il l'a trouvée complètement vide, ce qui prouvait sa désertion par l'Habitant des Hauts Cieux, le Dieu. Et il proclama Celui-là – mort. Aujourd'hui, il n'y a plus d'âmes, puisque tout gît désormais dans la platitude, aussi bien le devoir du vouloir que le pouvoir du savoir. Il faut quitter la banalité du réel (les ruines) et se vouer à la créativité du rêve (rehaussée par le Créateur inventé).

Plotin : *C'est aux dieux de venir à moi, non à moi d'aller à eux.* Car *aller* est un acte, et l'on ne se rapproche des dieux qu'en se laissant emporter par une admiration paralysante.

La Bible : *C'est à Toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire.* Quel général, tyranneau ou comptable n'aurait-il pas dit la même chose ? Dieu se sert de sa magie incantatoire pour s'approprier

des attributs de César. Et la Bhagavad-Gîtâ : *Là où est Krishna, règne l'opulence, la victoire et la moralité* - n'est pas plus glorieuse.

Pythagore : *L'âme humaine se divise en trois parties : l'intellect, la conscience et les passions. Seule, la partie consciente est immortelle. La conscience, c'est un Dieu au fond de toi-même* - **Socrate**. La conscience échappe à la modulation par le regard, tandis que l'intellect et les passions en vivent et s'éteignent avec le regard.

Épicure : *L'impie, ce n'est pas celui qui méprise les dieux de la foule, mais celui qui adhère à l'idée, que la foule se fait des dieux.* La seconde attitude me paraît être plus raisonnable et intelligente, puisqu'on ne peut aimer que l'inconnu ; tandis que pour mépriser, une rencontre ou même une familiarité préliminaires seraient nécessaires.

**St-Augustin** : *Optimus minister tuus est, Deus, qui non magis intuetur hoc a te audire, quod ipse voluerit : sed patius hoc velle, quod a te audierit* - *Le meilleur serviteur de Dieu est celui qui ne cherche pas à entendre de Lui ce qu'il souhaite, mais à souhaiter ce qu'il a entendu.* Dans le premier cas on entraîne, au moins, l'oreille, dans le second on est sûr de devenir sourd. N'entendant rien du tout, est-il étonnant, qu'on souhaite n'importe quoi ?

**St-Augustin** : *Tres sunt ascensus : ascendimus ab istis ad nos, ab nos ad cor altum, ad Deum* - *On s'élève de trois manières : des objets jusqu'à nous-mêmes, de nous-mêmes à l'âme haute et enfin à Dieu.* Le séjour prolongé dans l'âme haute rend presque superflue la

fréquentation et de notre étendue et de la divine profondeur, si translucides pour un regard hautain. Qu'est-ce que la hauteur ? - l'état d'esprit où chaque mouvement est *ab initio*.

Thomas d'Aquin : *Via mea, Domine, ad te tuta sit, recta et consummata, non deficiens inter prospera* - Que j'aille vers toi, Seigneur, par un chemin sûr, droit, agréable et menant au terme. La voirie est un service divin plus sollicité que celui de l'hébergement des égarés, sans étoile fixe.

B.Gracián : *No hace el numen el que lo dora, sino el que lo adora* - C'est en adorant et non pas en dorant qu'on fait un Dieu. Les jésuites ignorent l'icône orthodoxe. Qui est le pire ? - celui qui dore ce qu'il adore ou celui qui adore ce qui est d'or ?

Pascal : *Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé*. Tandis que tous sont persuadés de l'avoir trouvé, car ils l'auront cherché. Préexistence vs prestance.

Pascal : *Nous ne voyons les saints que de dos, puisqu'ils sont face à Dieu*. Dieu étant dans l'herbe, c'est une glorification de la position couchée et une explication de la facilité, avec laquelle les hommes, qui marchent, piétinent les saints.

Pascal : *La nature des hommes est déchue de Dieu ; elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'homme*. Ce serait un piètre paradis, celui où l'homme n'éprouverait plus ni la honte, au

fond de lui, ni l'émoi, devant la beauté, hors de lui. Dieu n'est pas mort tant que ni le rouge au front ni l'azur dans l'âme ne te quittent.

**Spinoza** : *Quo magis res singulares intelligimus eo magis Deum intelligimus* - *Plus nous comprenons les choses singulières, plus nous comprenons Dieu.* Même la singularité s'inscrit dans quelque généralité divine. Toute création est manipulation de classes, et Dieu n'y échappe pas.

J.de Maistre : *Le Christianisme a été prêché par des ignorants et cru par des savants.* De nos jours, des savants prêchent, des ignorants croient. Retour au paganisme, les dieux ne se manifestant que par des jetons de présence dans des conseils d'administration.

J.Joubert : *Penser à Dieu est une action ; penser au démon est une pente.* Donc, Dieu, comme ses anges, aime la lutte. L'obstacle est, précisément, cette engageante déclivité, la routine béate de l'accumulation. Le démon est dans la succession mécanique des pas, Dieu est dans l'audace du premier, du seul pas libre. Le démon de **Socrate** fut un ange, puisqu'il ne se manifestait que dans le refus de certains actes.

**Hölderlin** : *O ein Gott ist der Mensch wenn er träumt, ein Bettler, wenn er nachdenkt* - *L'homme est Dieu par son rêve, mendiant - par sa raison.* Dieu se serait incarné, semble-t-il, dans un mendiant rêveur, dont s'accommodeent, aujourd'hui, les nantis et les robots. *Ratio essendi, desperatio cogitandi.* Le plus beau rêve est une prière, une sainte

mendicité, qui, à défaut du ciel, permet d'acquérir le seuil de la hauteur. L'homme redécouvrira le rêve, le jour où les machines penseront à sa place.

R.W.Emerson : *A man is a god in ruins - L'homme est un Dieu parmi les ruines.* Non pas qu'il soit mauvais architecte, mais parce qu'il ne bâtitrait ses demeures que dans sa vraie patrie, le ciel, où il ne serait jamais menacé de surpopulation : *L'affaire de l'artiste est de construire la demeure : pour ce qui est du locataire, c'est au lecteur de le fournir* - Gide. Les ruines n'attirent que les habitués des châteaux d'ivoire.

**Valéry** : *Dieu a tout fait de rien. Mais le rien perce.* Ce qui ne peut que rendre admiratifs ceux qui savent, que le Créateur est *celui qui n'est pas*. D'où l'intérêt de tenir prêtes nos propres vacuités au cas, où Dieu retrouverait l'envie d'agir.

**Unamuno** : *Hemos creado a Dios, para salvar al Universo de la nada* - *Nous avons créé Dieu, pour sauver l'Univers du néant.* Et vous l'avez rempli de telles vétilles, qu'aucun son bien timbré n'y résonne, tandis qu'en le laissant à son vide salutaire vous auriez pu tenter Dieu à y exercer Ses talents d'accordeur.

**Unamuno** : *Creer en Dios es anhelar que le haya - Croire en Dieu, c'est désirer qu'il existe.* C'est plutôt savoir qu'il n'existe pas et L'aimer ou L'admirer. Créer, c'est à dire former son regard, sous l'impulsion du Sien. Croire, c'est créer (*creer es crear*). Et qu'est-ce qu'on ferait de Dieu, s'il existait ? Le sentir, Le toucher, Le comprendre ? Balivernes.

Dieu n'est compréhensible qu'en tant que notre création : *Ce que je ne peux pas créer, je ne peux le comprendre* - R.Feynman - *What I cannot create, I do not understand.*

M.Twain : *We have infinite trouble in solving man-made mysteries ; it is only when we set out to discover the secret of God that our difficulties disappear* - *Tant de tracas pour résoudre des mystères créés par l'homme ; ce n'est qu'en nous attaquant aux secrets de Dieu que nous voyons les difficultés disparaître.* Les premiers promettent du plomb des problèmes ou des semelles des solutions ; les seconds - des ailes, pour un mystère encore plus haut.

P.Claudel : *Dieu n'est pas infini (la Trinité), Il est inépuisable.* On gagne le prix du Saint-Esprit en ne s'arrêtant pas sur la solution du Fiston et en revenant au mystère du Géniteur. Il faut, qu'on Le vide sans cesse, pour ne pas s'apercevoir du peu de ressources qu'il a à un moment donné.

K.Jaspers : *Ein bewiesener Gott wäre kein Gott, sondern bloß eine Sache in der Welt* - *Un Dieu prouvé ne serait pas Dieu, il ne serait qu'une chose dans le monde.* Dieu est la possibilité des preuves et l'obéissance des choses aux lois prouvées.

Einstein : *Hinter all der Welt muß ein großer Orchesterdirigent sein, der unser Gutes will* - *Derrière tout ce monde doit se tenir un grand chef d'orchestre, qui nous veut du bien.* Il créa, dans mon âme, une acoustique, sensible à la musique du monde, musique, prouvant Son

goût de beauté et Son fond de bonté ; mon âme d'interprète et de créateur devrait suivre Sa baguette invisible, pour la traduire en musique du bien.

S.Zweig : *Je mehr sich einer begrenzt, um so mehr ist er andererseits dem Unendlichen nahe - Plus un esprit se limite, plus il touche par ailleurs à l'infini.* Histoire de se débarrasser d'insipides buts ou de se dire : *Ce qui m'ôte une contrainte, m'ôte une force* - Stravinsky. On se limite par deux moyens : en s'imposant d'ascétiques contraintes - la solitude de la lutte nous mettant face à l'infini sans force ni mémoire - ou en se vidant, pour préparer la place à Celui qui pourrait y agir.

Heidegger : *Wenn Gott tot ist, die gerechnete Welt bleibt noch und stellt den Menschen überall in ihre Rechnung - Si Dieu, lui, est mort, le monde, livré au calcul, demeure et inclut partout dans ses calculs - l'homme.* La liberté joua son rôle sinistre : entre le rêve et le calcul, l'homme choisit le calcul, scellant la mort du seul Dieu crédible, celui du rêve incalculable (et non pas celui des valeurs, même transvaluables, qui fut proclamé mort par Nietzsche). Les autres sont pires que l'homme : *Le monde se faisait, tandis que Dieu calculait - Leibniz - Cum Deus calculat, mundus fit.* Les signes, symboles et mythes s'évaluent désormais dans des genèses et non plus dans des exégèses.

J.Borgès : *Dios mueve al jugador, y éste, la pieza - Dieu déplace le joueur, et celui-ci déplace les pièces.* Dieu, *Magister Iudi*, se contente de

définir le jeu costumé ; c'est le diable, *Magister nudi*, qui en fixe l'enjeu cynique. La règle divine doit être lue, ressentie et admirée. Son application est insipide et muette en diable.

Saint Exupéry : *Que m'importe que Dieu n'existe pas ? Dieu donne à l'homme de la divinité.* S'il en avait vendu et non donné, l'homme s'y serait maintenu peut-être. La gratuité fait mépriser les dons aux malotrus.

G.Thibon : *L'étoile divine éclaire l'âme du voyageur et non le chemin.* L'étoile divine s'occupe des illuminations ou des trous noirs, des perditions ou des ignitions de notre âme ou de notre esprit. Les ailes ont plus besoin de feu que de lumière. Que ma lanterne m'aide à chercher le chemin ou l'homme ; le chemin vers Dieu ne quitte pas mon rêve immobile et hors espace.

G.Thibon : *Dieu et le diable nous font la même promesse ; la seule différence est qu'ils ne visent pas la même altitude.* Tant et si bien Dieu tient parfois la promesse du diable et le diable renie la promesse de Dieu, sans que je m'aperçoive de la supercherie. Dieu prônerait l'action et le diable - sa récompense ; même en inversant leurs rôles, l'alternative protestante - ne pas prendre en considération tes bonnes œuvres, mais le Dieu du boniment - ne nous éclaire en rien.

R.Char : *Les dieux ne meurent que d'être parmi nous.* Quand on connaît ses saints, ce n'est plus ses saints qu'on honorera. Dieu est mort, car nous l'avons vu. *En disant 'Dieu existe', on le perd* - Chestov -

Сказавший : 'Бог существует' - теряет Бога. Dans les nues ou sous les toits, notre pensée l'atteint et par-là, le piétine. Il faut confier Dieu aux mots, le reléguer dans les formules. La vitalité de Dieu se mesure en nombre de mystères vénérés : les Anciens admettaient tout mystère, pour s'adresser à Dieu ; les Chrétiens n'en gardèrent qu'un seul ; les modernes les exclurent, tous, pour conclure, que Dieu est mort.

R.Char : *Obéissez à vos porcs qui existent. Je me soumets à mes dieux qui n'existent pas. Quand on s'attache à quelque chose qui existe, on finit par se plaire dans le fumier, que tout existant déjette.*

Sartre ; *Quand Dieu se tait, on peut lui faire dire ce que l'on veut.* Pour l'éviter, on lui défend désormais de fermer la bouche, et il débite, docile, ce que l'on peut et l'on se persuade, que ce soit ce que l'on doit.

S.Weil : *Si on aime Dieu en pensant qu'il n'existe pas, il manifestera son existence.* Exister, c'est se manifester aux sens ; aimer, c'est créer un sens nouveau. Le néant, qui se met à sentir, à toucher, à avoir du goût, c'est ça, Dieu ?

Cioran : *Lors même que nous croyons avoir délogé Dieu de notre âme, il y traîne encore.* Le vide salutaire de l'âme ou le désert prophétique de la raison - pour que Dieu puisse y agir ou s'y révéler (mais ne pas oublier, que le vide de Baal fut censé communiquer avec les étoiles). Déloger ce qu'il y a de meilleur en moi, c'est m'absenter, ironiser ; me manifester par l'acte, c'est traîner.

Plus on est brillant, et plus on se sent proche de tout ce qui est ténébreux. Non pas pour l'éclairer, mais pour s'y exiler comme dans une nouvelle patrie. La lumière divine est une étoile, qui éclaire moins qu'une chandelle, elle guide le regard et non les pas. L'intelligence est la projection d'une image inaccessible préservant sa chaleur ou sa couleur.

Faire du bien est inefficace, il faut beaucoup d'intelligence pour le comprendre. Les progrès de la lucidité rendront nos cœurs opaques. Le magnétisme du bien s'effrite, lorsqu'un cœur isolé se décharge de sa mission au profit d'une cervelle conductrice de troupeaux. De tous les dons, dans le dessein divin, le bien est celui qui se réfère le moins à la géométrie.

Les matérialistes modernes sont bêtes, et les idéalistes – ennuyeux ; pour se moquer du bon Dieu ou pour rehausser des métaphores, il faut du talent d'esthète ou du tempérament de poète, tandis que nos contemporains ne portent qu'un savoir fossilisé et un style protocolaire.

Le sot imagine, que la réalité est plus accessible que les idées. Mais toute idée n'est qu'une tentative de se rapprocher de la réalité, qui ne se laisse jamais toucher. La réalité est ce qui résiste à toute métaphore. *L'homme est en même temps dans la réalité énigmatique et dans le monde clair des idées* - Ortega y Gasset - *El ser humano, situado a la vez en la realidad enigmática y en el claro mundo de las*

*ideas.* L'Auteur de cette réalité échappe à tout attachement essentiel : *Dieu, le vrai, qui sans fin ne pense qu'à se détacher* - Artaud.

L'intelligence divine se manifeste dans l'existence de *valeurs par défaut*. L'intelligence humaine - dans la capacité de rester cohérent avec celles-ci.

Il est possible que l'apprentissage fasse partie des algorithmes de base dans la Création divine. Sa fonction la plus mystérieuse serait le câblage interne, conscient ou inconscient, des représentations réussies, de telle sorte que, dans les activités humaines, on n'observe que des interprétations fulgurantes, sans la moindre trace de représentations utilisées.

On n'admirer ni n'aime vraiment la chose que lorsqu'on n'en connaît pas le *pourquoi*. Même le *comment*, le geste, n'est qu'antichambre du *quoi*, au toit constellé, aux murs mouvants, aux fenêtres en trompe-l'œil, aux portes sésamiques. L'œuvre est fortuite, la force sous-jacente captive davantage, ce qui enfante cette force est proprement divin.

Le ratage le plus irrémisible, celui dans l'art de la *docta ignorance* (où excellèrent [Socrate](#), Pétrarque, Nicolas de Cuse, Cervantès, [Valéry](#), [G.Thibon](#), [Cioran](#)) : une savante *ignorance*, instruite par l'*Esprit de Dieu, qui soutient notre faiblesse* - [St-Augustin](#) - *docta ignorantia, sed docta spiritu Dei qui adiuvat infirmitatem nostram*. Au genre ridicule, la gnose livra plus d'échantillons que la crédulité.

Ces magnifiques triades : œuvre - créateur - principe, éprouver - représenter - interpréter, pouvoir - vouloir - devoir, mot - idée - acte, désir - idéal - miracle - à croire que tout ce qui est beau ne s'exprime qu'en triades ! La gent de plume, de note et de rideau le comprit, pas celle de toile ; ne pas choisir une toile triangulaire est proprement incompréhensible ! Et je ne me moquerais presque plus de ce brave *Cusain* qui prouvait que son bon Dieu n'était qu'un triangle maximal !

Lulle a raison : *J'existe, donc je suis en être.* Il est facile d'être ce qu'on voit ; il est beaucoup plus subtil de voir ce qu'on est. Le Dieu de Maître Eckhart : *Dieu ne pense pas parce qu'il est, mais il est parce qu'il pense* - *Deus non intelligit quia est, sed est quia intelligit* - est étrangement cartésien.

La musique serait la meilleure illustration de ce qu'est une incarnation : on n'y sait plus si Dieu s'y incarne dans une substance humaine, où l'homme s'élève jusqu'à l'immortalité divine. *La musique est une incarnation de la beauté* - Karajan - *Musik ist eine Verkörperung von Schönheit*, d'autant plus fidèle que la vraie beauté, comme la vraie musique, est mélancolique : *Un velo mélancolique enveloppe la Beauté, mais ce n'est pas un voile, mais le visage même de la Beauté* - B.Croce - *Un velo di mestizia par che avvolga la Bellezza, e non è velo, ma il volto stesso della Bellezza.*

Ils ont épuisé l'idée de Divinité et trouvant le *moi* trop transparent se sont rabattus sur l'occulte Être, moins humain et légèrement moins

sot que l'Existence, et dont le moi serait le Berger. L'homme serait l'être à venir et à se réduire à l'histoire, l'auteur serait mort et l'univers se refléterait dans la langue, l'ontologie effacerait la métaphysique. Des sources du nouvel anti-humanisme.

Une image mentale peut avoir nettement fixé une chose, mais pour l'évoquer (viser, référencer, y accéder) on doit bâtir un chemin conceptuel ou linguistique, qui résume la connaissance (compétence) ou la maîtrise (performance) de la chose. Vision sans les yeux, lecture sans le texte jaillissent de l'âme à une profondeur, qu'aucun intellect ni aucune langue n'atteignent jamais. Le plus grand mystère de Dieu : l'esprit connaît l'essence avant d'évoquer la moindre représentation !

Dans toutes les équations de la vie, où figure le monde, je peux lui substituer moi-même. Le *cogito* s'avère équivalent du *Deus cogitat* ! *L'homme est un monde en miniature* - Boèce - *Homo mundus minor*. Quand je le découvre, je me mets à me moquer de solutions, tout en accompagnant le mystère de merveilleuses inconnues, qui aboutissent à moi. *J'aime mon Dieu : lumière, voix, parfum, aliment, étreinte de l'homme intérieur, qui est en moi* - St-Augustin - *Amo Deum meum : lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei*. Surtout, depuis que nous savons que, par la volonté de Dieu, nous ne sommes pas seulement matière, mais aussi onde. Les mêmes forces originaires formèrent et la nature et notre âme.

Sur les chemins des passions comme sur ceux de la connaissance, à tout tournant, il y a deux types d'attitudes : le sacrifice ou la fidélité.

Pour les ancrer à la réalité, on imagine les *lieux* de la fidélité et les *instants* du sacrifice. Ce que sous-tend la fidélité s'appellera - sur ce parcours - l'*être immuable*, et ce qui a la malchance de passer par le sacrifice sera voué - provisoirement - au *néant*. fluide *Ce qui est n'évolue pas ; ce qui évolue n'est pas* - Nietzsche - *Was ist, wird nicht ; was wird, ist nicht*. Dans un langage moins hypocrite on les appelait jadis *Dieu ou Satan*.

Pour celui, pour qui le devenir (et non pas l'*être*) est son élément, la méthode est plus chère que le système, l'inépuisable esthétique du paradoxe - plus chère que l'éthique épuisée de la doxa. *Aucun être à trouver en-dessous de l'action, de l'effet, du devenir* - Nietzsche - *Es gibt kein Sein hinter dem Tun, Wirken, Werden*. En effet, ce qui émane de l'*être* n'est que le commencement : *L'être pur constitue le commencement* - Hegel - *Das reine Sein macht den Anfang*, et c'est aussi lui, l'*être*, qui conduit le pas dernier, au seuil du sens ; le reste, le parcours, la durée, est palabre humaine et silence divin.

Dans la réalité il n'y a que nature, aucune trace de structures ; celles-ci n'ont de sens que dans un modèle. Les structuralistes ont aussi peu de chances d'évincer la nature du paysage du monde que les psychanalystes - la tendresse du climat de l'homme. *L'esprit est la nature invisible, la nature est l'esprit visible* - Schelling - *Geist ist unsichtbare Natur, die Natur ist sichtbarer Geist* - d'où l'admiration qu'on porte à un esprit vraiment naturel et la vénération qu'on voue à la nature témoignant d'harmonie et de beauté proprement divines.

Qu'est-ce que l'esprit ? - une belle intelligence, telle la matière immuable, défiant le hasard.

Après de grands constructeurs ([Kant](#), [Hegel](#)), après de grands déconstructeurs ([Nietzsche](#), [Heidegger](#)), voilà de petits instructeurs (Foucault, Deleuze). Les premiers s'intéressaient aux premiers pas de Dieu imaginant l'homme, les deuxièmes - aux derniers pas de l'homme abandonné de Dieu, les troisièmes - aux pas intermédiaires du mouton imitant le robot.

Pratiquer l'éternel retour : savoir prendre tout état de l'être permanent pictural pour le point zéro du devenir instantané musical. Retour au donné par détours de l'acquis. Festival, sans péché ni Dieu, se substituant au carnaval idolâtre de *a vitio of recirculation* (Joyce) ou de *circulus vitiosus deus* ([Nietzsche](#)).

Ce qui est divin, c'est la faculté même de l'intelligence, et l'intelligence supérieure consiste à en imaginer les ressorts. Mais aucune révélation divine ne nous les a jamais exhibés. À moins que ce soit à travers des mélodies : *La musique, plus que la sagesse ou la philosophie, est une révélation suprême* - [Beethoven](#) - *Musik ist höhere Offenbarung als alle Weisheit und Philosophie*.

Les seuls attributs du réel sont quelques constantes physiques, chimiques et biologiques, fixées par le Créateur au niveau atomique ou moléculaire ; parler d'augmentation du nombre d'attributs, comme le font [Descartes](#) et [Spinoza](#), pour approcher de l'absolu, n'a aucun

sens ; les attributs non élémentaires naissent et existent exclusivement dans la représentation.

La mathématique est la représentation de la réalité ontologique, parce qu'elle part des concepts d'ordre et de mesure - pour refléter l'espace, et des concepts de transformation et de suite infinie - pour prendre en compte le temps. Deux choses, toutefois, posent problème : les trois dimensions spatiales (tandis que pour la mathématique il peut y en avoir autant qu'on veut) et l'irréversibilité du temps (tandis que pour la mathématique l'accès aux pré-images est tout naturel) - les questions à poser au Créateur !

Les particules élémentaires seraient toutes identiques, et donc les substances matérielles seraient totalement définies par les constantes, ces attributs primordiaux, tandis que dans la représentation nous faisons l'inverse – nous définissons une substance, que nous munissons ensuite d'attributs, plus ou moins arbitraires. Donc, soit la détermination divine, absolue et purement quantitative, soit le libre arbitre humain, relatif, qualitatif et multiforme. Et puisque la seconde partie est la seule qui puisse intéresser un philosophe, il faut refuser tout caractère nécessaire à cette panoplie ; même l'essence peut se représenter de multiples façons.

L'espace, le temps, le langage - à ces trois attributs de notre existence correspondent, très précisément, les trois branches de la mathématique : la géométrie, l'analyse, l'algèbre. Le parallèle est si profond, que je serais tenté de l'attribuer au Très Haut.

Refuser à la raison de s'immiscer dans les querelles de l'âme est signe d'une indigence spirituelle. Mais avoir honte de la présence de l'âme confuse et cachottière aux confrontations de l'esprit inquisiteur témoigne de l'indigence plus grave encore. Anémie du serein ou acédie du divin.

Plus vaste est la chose niée, plus bête est la négation. [Cioran](#), rejetant le monde non pas depuis 1920, mais depuis Adam, tombe dans le piège. La *négativité sans emploi* (G.Bataille) paraît être une saine perspective. Je ne nie que le jour sous mes yeux, me voilà déjà en route pour les étoiles. Ou sur les voies apophatique ou apagogique vers le Dieu inconnu, se dérobant sous les noms de l'Un ou de l'Être.

Ce que l'homme imagine, ce sont des états ou des processus, les premiers étant forcément finis, tandis que les seconds ne peuvent être qu'infinis, puisqu'ils sont continus. N'en déplaise à ceux qui veulent protéger Dieu de notre regard scrutateur : *Quoi qu'on imagine, cela ne peut être que fini* - Hobbes - *Whatsoever we imagine is finite*. Et si le Dieu fini se réfugiait dans l'espace, laissant le temps accueillir le Dieu infini ?

L'intérêt du verbe *être* est tout de syntaxe, contrairement à *avoir* - tout de pragmatique. Tandis que seule la sémantique des autres, tel *penser*, qui mérite de fouler vos arènes. Là où, pour abattre des idoles, l'arrogante négation ne suffit plus, on fait appel à la subordination pusillanime : l'homme propose, que Dieu dispose - c'est ainsi, que,

perdu dans le continu, toujours infléchi par des autres, en pli ou en labyrinthe, l'homme veut sacrer ses pointillés par la voirie céleste.

Le bon Dieu ayant fait de la mathématique le fond de la réalité, la liberté du mathématicien ne débouche pas sur un chaos surréaliste, mais sur une harmonie avec le réel docile. Au fond de la mathématique se trouve la liberté.

Tout le galimatias [spinoziste](#) autour des substances absolues et immuables est mis à nu par cet aveu, désarmant et ridiculisant : *La substance ou - ce qui est le même - ses attributs avec leurs valeurs - Substantias sive quod idem est earum attributa earumque affectiones*, puisque les attributs (comme la plupart des substances) sont de libres constructions de nos modélisations arbitraires et non pas un contenu authentique du réel (sauf peut-être un nombre très réduit de constantes universelles). Quand on ne peut pas s'élever aux *effets de soi*, on s'étend en *causes de soi*. *Causa sui* est la réalité, qui dicte et valide nos représentations ; c'est ce que [Heidegger](#) nomme *être*. L'appeler Dieu est prendre une création pour un créateur.

Les forces occultes sont impuissantes devant l'intelligence, mais peuvent s'avérer despotiques avec la volonté et l'imagination. Et la volonté (si souvent démoniaque) lui doit tout, l'intelligence (avec sabots ou sans ailes) - beaucoup, mais l'imagination divine – rien.

On pourrait appeler être d'une chose la différence (mathématique) entre sa réalité et sa représentation. *L'être n'est ni*

*couleur, ni matière, ni idée, ni âme, ni Dieu ; il est la pure Hauteur - A.Lossev - Бытие не есть ни цвет, ни материя, ни идея, ни душа, ни дух, ни бог. Оно есть чистое 'сверх'. Ni l'ampleur ni la profondeur ne peuvent apporter ce que, seule, prodigue la hauteur : la bénédiction, la justification, le sens ; elle est presque la seule à inspirer la prière, le rêve et l'enthousiasme.*

*Cosmos et physis, l'ordre représentatif de l'être et le désordre interprétatif du devenir, Apollon et Dionysos, le passage de la Création divine à la création humaine, la caresse devenant verbe, la vie tournant à l'art.*

Toute philosophie aurait dû n'être que commencements, conceptions, enfantements ; mais ce sont des intermédiaires qui y dominent : *La philosophie commence toujours au milieu, comme un poème épique* - [F.Schlegel](#) - *Die Philosophie fängt immer in der Mitte an, wie das epische Gedicht.* Cette philosophie renia sa mère, la poésie ; et la marâtre, la logique, resta mauvais pédagogue. Chez ceux qui pataugent au milieu des choses je ne vois ni héros ni dieux ni exploits, mais des avalanches de formules (pseudo-)logiques ; les yeux y règnent et pas le regard, ce créateur d'images épiques.

*Âme et esprit* sont deux fonctions, exercées par un même organe, que, faute de mieux, on pourrait appeler *Logos*, se tournant tantôt vers le beau et le noble et tantôt vers le divin et l'intelligent. Une fonction, maîtresse de l'organe, – une très belle idée d'[Héraclite](#) : *À l'âme appartient le Logos, qui s'accroît de lui-même.*

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* – une banalité à bannir ; *être/devenir* – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinites logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* - aucun philosophe (sauf peut-être [Leibniz](#)) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* - aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cogniticiens et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

Nous avons deux esprits : l'esprit câblé, en contact avec les perceptions du corps et exécutant instantanément des pré-traitements des données sensorielles, sans atteindre la surface de notre conscience, et l'esprit-interprète, en contact avec la conscience et s'appuyant sur la logique. Ce dernier ignore tout des perceptions ;

face au monde, il n'est ni fenêtre ni miroir, mais constructeur ou architecte. La divinité du matériel et du spirituel, dans ces deux machines humaines, est du même ordre.

Il n'y a que deux étants : l'homme et le monde, l'œil et la lumière ; comment, de la création de la lumière, passer à la conception de l'œil ? - parfois, devant la merveille du regard, je me dis, que le génie divin devait procéder en sens inverse.

L'immense majorité des genres et des espèces que nous manipulons (à part quelques constantes dans la matière) proviennent des représentations arbitraires, dictées, le plus souvent, par une langue, et ils ne peuvent donc prétendre à aucune universalité. Les seuls universaux divins, ce sont l'aiguillon du Bien, l'illumination du Beau, l'étincelle du Vrai.

Là où s'arrête l'expérience commence la métaphysique. L'expérience fait découvrir la réalité spatio-temporelle ; l'expérience dicte des représentations ; l'expérience forme le langage ; l'expérience compose la société humaine. La métaphysique se réduit à nos trois soucis divins : au Bien, au Beau, au Vrai ; ce qui les résume le mieux, c'est le rêve. La métaphysique aurait dû ne se consacrer qu'à la nature du rêve et oublier les croyances.

La représentation est la fonction centrale de l'esprit et de l'âme : la représentation objective de la Création divine par celui-là, et la représentation subjective de notre création humaine par celle-ci. Et la

vie est la palpitation devant l'être de la première et l'enthousiasme dans le devenir de la seconde. Quand on assez doué, pour munir ce devenir de l'intensité de l'être, on peut dire avec Nietzsche : *L'Être – la seule représentation que nous en avons est vivre - Das Sein – wir haben keine andere Vorstellung davon als leben.*

Je ne vois pas de catégorie aussi hétérogène que la transcendance ; elle se mêle de l'esthétique, de l'éthique, du temporel, de l'inconscient - aucun point commun entre ces miracles ; le Créateur fut un génie du beau, du bon, du temps, de l'âme.

En philosophie, être littérairement nul ne signifie pas nécessairement être bête. L'intelligence kantienne est incontestable ; sa vision de la raison est exhaustive, lumineuse, nous rapprochant de l'œuvre divine dans sa totalité. Mais que penser des premières certitudes cartésiennes, de la méthode géométrique spinoziste, du savoir absolu hégelien ? La nouveauté de leurs vocabulaires séduit les contemporains, inhabitués à tant de liberté, mais situant mal les signes d'intelligence et ignares en logique. Aujourd'hui, force est de constater que ces auteurs sont des ânes.

Toute philosophie, fondée sur les substances, le bon Dieu, les connaissances, la vérité ou l'Histoire, est nulle. Ce qui renvoie à la poubelle 95 % de la production philosophesque.

Exister dans la réalité ou dans la représentation : avoir franchi l'épreuve de l'essence ; celle-ci est spécifiée, pour la réalité - par le

Créateur, et pour la représentation – par l'homme-concepteur. L'avènement de l'existence est précédé par la spécification de l'essence.

Parmi les liens sémantiques, les plus vagues et protéiformes, plutôt pragmatiques que sémantiques, sont la causalité et la composition ; pourtant, ce sont ces vétilles que choisit Spinoza, pour définir l'essence de la *Substance* - ridicule ! Et Kant, en voyant dans la causalité une relation a priori, n'est guère plus brillant.

Toute la métaphysique se réduit aux trois cadeaux divins, harmonieusement liés à nos sens : l'ouïe vague du Bien, le goût intuitif du Beau, la vue certaine du Vrai ; ce sont les seules connaissances a priori, ou plutôt des outils de la connaissance.

L'existence de constantes universelles est un mystère inconcevable, qui ne peut être dû qu'à un arbitraire divin ; toute explication reviendrait à un jeu de dés sous-jacent, quoi qu'en pense Einstein. *La complexité de l'Espace suggère l'illusion d'un libre arbitre d'un Être conscient* - Tsiolkovsky - Сложность Космоса граничит с иллюзией свободной воли сознательных существ.

On peut pardonner à Kant sa lourdeur stylistique, sa piètre vision des fonctions principales de notre conscience, son dogmatisme des catégories et la pauvreté des commencements créateurs – il a le mérite d'avoir bien perçu les dons divins – la Vérité, le Bien, le Beau – auxquels il consacra ses *Critiques*, hélas fastidieuses. On en tire les

mots centraux – *pure, pratique, juger* – et l'on comprend qu'il s'égare partout. De quelle raison *pure* peut-on parler, si l'auteur ignore la place du langage, puisque le support de celui-ci, la représentation, est, pour lui, synonyme de sensation ou de perception et non pas un produit conceptuel d'un *libre arbitre*? De quelle *pratique* du Bien peut-on parler, tandis que c'est la seule merveille refusant toute application pragmatique? De quelle Beauté *jugée* peut-on parler si celle-ci ne produit que des émotions et dont elle est produite elle-même?

L'intuition **kantienne** est unique – avec ses trois *Critiques* et, visiblement, sans s'en rendre compte, il épousa les trois facettes, exhaustives et divines, de l'homme, même si l'ordre qu'il choisit – le Vrai, le Bien, le Beau – n'est pas le meilleur.

Que tout réel, conçu par un Créateur divin, soit rationnel est un mystère certain, bien qu'incompréhensible, mais il n'est pas vrai que le rationnel, ce fruit de ta faible raison, soit toujours réel, car sa partie imaginaire appartient au rêve, à cet opposé de la réalité.

L'immanence et la transcendance : la vie et le monde relèvent de la première, la profonde ; l'être – de la seconde, la haute. Mais elles se trouvent sur un même axe, inépuisable, vertical, de la création divine ; elles y sont même inséparables.

Un signe certain du manque de sensibilité et de nobles contraintes est la proclamation : *je veux tout savoir, tout aimer,*

*m'intéresser à tout.* En philosophie, ce *tout* mirobolant s'appelle être, l'état fixe d'une matière ou d'une conscience (*res extensa* ou *res cogitans*). Pour mieux le situer, on en cherchera un contraire matériel ou un contraire spirituel ; le premier sera soit temporel (le *temps*, synonyme du devenir, d'[Heidegger](#)) soit spatial (le *néant*, synonyme d'absence, de [Sartre](#)) ; le second guide les critiques de [Kant](#), les dons divins qui animent la matière pensante – les sens du Bien, du Beau, du Vrai.

L'intelligence profonde se prouve par la même vénération des trois dons divins – le vrai, le beau, le bon ; l'intelligence haute s'éprouve dans la hiérarchie de ces admirations. Aristote, [Kant](#), [Dostoïevsky](#), les intuitifs, possèdent la première ; [Nietzsche](#) et [Valéry](#), les créatifs, pratiquent la seconde, en plaçant la beauté artistique au-dessus du bien inexprimable. Ignare langagier, [Nietzsche](#) se noie dans le bavardage sur la vérité ; [Valéry](#) y est percutant et profond.

J.de Maistre : *Matérialiser l'origine de nos idées est le résultat le plus avilissant pour l'esprit humain.* Les déclarer innées ne les élève pas très haut non plus. Leur premier pas n'est ni dans notre nez ni dans nos gènes, il est dans la noblesse de notre regard, orienté par le hasard divin.

[Nietzsche](#) : *Dem Werden den Charakter des Seins aufzuprägen - Imprimer au Devenir le caractère de l'Être.* Ce qui persiste dans le devenir (*das Bleibende im Werden* - [Heidegger](#)) est ce qui n'existe pas ; on peut donc le nommer, à bon droit, Dieu ou Être. Mais l'Être

n'est que le Devenir de l'esprit en exil, et le Temps est peut-être l'être du Dieu déchu. L'Être - la puissance de la volonté ; le Devenir - la volonté de puissance. Allant à leur rencontre, l'un vers l'autre, ils se meuvent, respectivement, en l'étant et le devenu, ces synonymes. Le devenir, ayant atteint le caractère de l'être, s'appelle création ; l'intensité expressive en fait une œuvre d'art. Quand on comprend, que l'intensité maîtrisée est le point final des pérégrinations du savoir et de l'intelligence, on vit l'éternel retour du même (on renonce au changement, à la négation, on est dans l'acquiescement cosmique).

P.Claudel : *La faiblesse de la mathématique : elle manipule des entités abstraites et non pas réelles.* Mal t'en prit, toi, qui touchas à la plus grande des abstractions, Dieu ! Ne comprends-tu donc pas, que Dieu est ce principe, qui rend les abstractions possibles et étrangement cohérentes avec la réalité ? Qu'on appellera réminiscences platoniciennes ou ressouvenirs cartésiens.

Valéry : *Toute philosophie, où le mot vie est explicateur, est nulle.* J.Benda t'accuse d'en être l'un des adeptes. La vie, cet implexe hors logique, cette instase sans Dieu, a peut-être sa place dans la philosophie extatique en tant que implicateur.

Valéry : *L'imbécile est celui qui n'a pas l'idée de se servir de ce qu'il possède.* Des trois chambres de trésor, que Dieu a mises en nous - l'âme, le cœur et la raison - seule la dernière est indiquée en chiffres lumineux, jolis taux d'intérêts. D'où le déficit chronique dans les échanges avec deux autres.

Tout le monde veut faire le bien ; et le Mal, ce n'est pas le manque de Bien, c'est une équation impossible entre le Bien inspiré par Dieu et le bien expiré dans l'acte de l'homme.

Dieu crée le remords sans faute, pour nous donner le rêve des défaites ; les hommes créèrent le repentir de la faute, pour que nous rebondissions vers une promesse de victoire.

Au-dessus du Bien et de la liberté de le choisir (*Dieu n'a point fait l'homme droit, mais capable d'être droit* - St-Augustin - *nec Deus fecerit rectum hominem ; sed qui rectus posset esse*) est la miraculeuse faculté d'y prêter attention, faculté, qui s'appelle conscience.

Le vrai appartient à la raison ; le beau réside dans l'âme. Mais nos rapports avec le Bien se forment à travers l'un ou l'autre : *le beau est un enjeu terrible ; pour le gagner, le diable défie Dieu, et l'âme humaine est ce champ de bataille* - Dostoïevsky - красота страшная вещь, здесь Бог с диаволом борется, а поле битвы - сердца людей.

Les actions, censées bonnes, sont souvent plus ambigües et troubles que d'évidents vices ou péchés ; Dieu serait donc plutôt bon, et ce serait l'homme qui inventa le Malin.

Cette sotte fiction : l'âme humaine déchirée entre Dieu et Satan ; le vrai déchirement - trouver satanique toute action s'inspirant de la pensée tournée vers Dieu. Il n'y a pas de Satan, il y a inaccessibilité de

Dieu par l'action. Voir le Satan, c'est manquer d'ironie, qui en confirme l'inexistence : *L'ironie est un trait d'esprit, qui dévitalise la réalité du mal*  
- Baudrillard.

Dieu crée l'axe du Bien, sans en fixer ni le point zéro ni l'unité de mesure ; reconnaître l'inquiétante mobilité de ces deux paramètres est signe de la liberté et de la noblesse d'un homme, mais c'est ce qui le prive et de la paix d'âme et de la sérénité d'esprit. Le sot soit encense un Bien absolu soit fustige un mal absolu, tandis que n'est absolue que l'existence de l'axe. Aucun repère n'éloigne définitivement ton acte de la proximité axiale du mal.

La vision la plus bête - et la plus répandue ! - du problème du Mal : il y aurait deux antagonistes, Dieu et Satan, qui, dans notre cœur, se livreraient à une lutte (c'est une mélecture de [Dostoïevsky](#)) ; je me trompe ou je me laisse séduire par Satan, et voilà que j'œuvre pour lui. Dieu peut se passer de Satan et de luttes ; Il crée notre conscience et nous laisse libres.

Le genre de sacrifices et de fidélités, qui prouve ton attachement au Bien et à la liberté, n'admet aucun principe formel et ne découle d'aucun trait de caractère. C'est pourquoi on sent le sacré et le divin dans le sacrifice.

Ils ont beau aller au-delà du beau et du hideux (Baudelaire), ou du Bien et du mal ([Nietzsche](#)), la bonté et la beauté, inséparables de l'âme, nous rattrapent tous. Les plus obtus, ou les plus rapides, ou les

plus sourds, s'imaginent y tomber seulement sur le vrai livide ou sur l'être insipide et se mettent à hurler à la mort de Dieu, tandis que, par cette fission, c'est leur propre vie qui fiche le camp au profit de la seule cervelle.

Je ne vois pas comment on pourrait assassiner un fantôme et conclure à la mort de Dieu. Je n'en vois ni l'intention ni l'arme ni le lieu. La honte ne serait pas l'effet plausible, mais la cause immédiate de toutes ces confuses annonces. Et l'origine de la honte est toujours la même : le pénible décalage entre le penser et le faire, entre l'image et le mot, entre la hauteur du sensible et la platitude de l'intelligible.

L'une des plus grandes énigmes de la Création : le mal métaphysique, le mal moral et le mal physique auraient la même origine. Et là où le linguiste réclamerait trois noms différents, le sage percevrait le souffle du même Verbe.

La seule haute félicité au monde est le frisson - enthousiaste ou tragique - devant le miracle de la vie (le beau) ou de l'homme (le Bien). La rencontre de ces deux frissons s'appelle amour, ce nom inconnu, qu'on donne souvent au Dieu connu. L'amoureux se sent Dieu ou en est le plus proche.

Qu'est-ce qui nous fait renoncer à l'action et fait plier notre genou ? - Dieu qu'on vénère, la femme qu'on adore, le Bien qui émeut. Rien ne nous apprend mieux l'avantage des yeux fermés et du rêve ouvert.

Il suffit de ne pas quitter le vrai, pour rester dans le bon, - cette funeste sottise **socratique** est à l'origine du plus terrible Mal, qui ait jamais frappé le monde, lorsque, au XX-ème siècle, les fanatiques du vrai unique se transformèrent en justiciers. Que le roi Salomon fut plus intelligent, en ne demandant à Dieu que de lui accorder *un cœur attentif, afin de savoir distinguer le Bien d'avec le mal !*

Ou bien Dieu est assez puissant pour tirer le Bien du mal même (**Thomas d'Aquin**), ou bien Dieu est si puissant, qu'il peut faire sortir le mal du Bien (**St-Augustin**). Le mal n'existant pas à l'origine, ni temporelle ni spatiale (même la Chute l'affirme), **St-Augustin** a doublement raison : toute tentative de traduire le Bien originaire, tapi dans notre cœur, et de le porter à l'extérieur, débouche sur un mal d'action.

Dieu nous fit bons ; l'esprit, en ne nous poussant que vers le vrai, nous fait perdre le sens du bon ; et c'est le sentiment qui en pâtit le plus : hors nature et hors d'esprit, il ne suit que la loi mécanique. *Toutes les aspirations saintes de l'homme sont en lui, dès avant qu'il pense et qu'il sente* - Proudhon.

Tout homme sensible traîne, toute sa vie, le sentiment d'une irréductible faute. On finit par en voir l'origine dans notre naissance même, être né étant semble-t-il le premier délit de l'homme (Calderón). Depuis Sophocle, ne le comprennent que ceux qui, dans la vie patibulaire, se sentent habitués des bancs des accusés. Pour eux,

difficile cohabitation avec la grâce indéniable d'être né ; à tout instant, ils espèrent la grâce, ayant pour circonstance accablante l'inconvénient d'être né. L'homme qui, un jour, comprend, qu'il est né de Dieu, assiste à sa première grâce et à sa seconde naissance, tel Dionysos.

L'ironie est une réaction de la sensibilité au sens, tragiquement intraduisible, du Bien. Quand le Bien théorique (venant de Dieu) fait défaut, on voit dans le bien pratique (allant vers l'homme) - une réaction de l'humour à l'*absurdité du destin*.

La culpabilité, est-elle innée ou acquise ? Rousseau penche pour la seconde réponse, et moi, avec Tolstoï, - pour la première. Le Créateur nous tente par deux sortes d'énigmatique liberté : traduire la voix du Bien en actes, ou celle du beau – en création. Mais si la seconde liberté nous donne des ailes, la première nous conduit, inexorablement, au désespoir et à la honte.

Mauvais cynisme : te moquer du Bien, en mots et en actes ; bon cynisme : ne pas exhiber le Bien sur tes pages, que ton esprit compose, - le laisser dans ton cœur, où, divinement, il repose.

Le regard sur le mal est double : soit on suit l'histoire de la raison, soit celle du rêve – les actes ou les œuvres de fiction, la réalité ou l'invention. Dans la première, on constate des victoires constantes du mal sur le Bien, mais dans la seconde – triomphe le Bien. L'artiste, serait-il celui qui, à l'enchaînement fatal, le rêve – l'acte et donc le Bien

– le mal, ajouterait le deuxième chaînon : le mal – la victoire de Dieu sur le mal ? L'artiste est celui qui crée devant Dieu, surtout devant le Dieu altier, inexistant mais irrésistible ; dans l'élan vers Lui Sénèque voyait : *une vieille maxime : élève-toi jusqu'à Dieu - illud vetus præceptum: sequere Deum*, que tenta de suivre Casanova.

Les métiers en vogue : commissaires de Dieu, juges des Anges, avocats du Diable (Hamlet). La vocation en perte de vitesse : s'attarder sur le banc des accusés (Phèdre).

Le bien humain se traduit en actions, dictées par la générosité et la gentillesse ; la fidélité au Bien divin se reconnaît dans l'écoute, honteuse, du cœur et dans la critique, impitoyable, de tes actes, par l'esprit. *Dans mes actes – rien de bon, mais dans mon âme, ma foi, je fus un homme du Bien* - Pouchkine - *Не делал доброго, однако ж был душиою, ей-богу, добрый человек.*

Faire le bien pour l'amour de Dieu ? - mais les hommes n'aiment que Sa face visible, ils n'écoutent pas Sa voix inaudible et irrésistible, la voix du Bien. On ne peut aimer que l'invisible ou l'illisible, ces belles ruines de l'âme (*Il n'y a dans le visible que les ruines de l'esprit* - Merleau-Ponty),, mais on ne s'intéresse plus qu'à ce qu'on voit ou lit. On fait le bien par indifférence.

Les Idées pour [Platon](#), Dieu pour [Spinoza](#), le Beau et le Bien pour moi-même, ce sont des essences sans existence, des contraintes sublimes sans fins atteignables, l'exercice et la volupté de notre

liberté, la musique interne naissant de la lecture mystique des notes indéchiffrables externes.

La plus grande merveille de la Création, chez l'homme : presque toutes les fonctions, qu'on aurait pu découvrir ou imaginer par la réflexion abstraite, disposent d'un organe ! L'exception la plus énigmatique – le Bien intraduisible, réfugié dans le cœur paralysé.

Sur mon île déserte, après un naufrage immérité, mon message de détresse, indéchiffrable ou effacé, au fond des flots voués aux requins, - je penserai que *Dieu guiderait toute chose avec le Bien pour timon* - Boèce - *Deus omnia bonitatis clavo gubernare credatur*.

C'est l'existence même des axes du Bien et du Beau, et non pas des valeurs extrêmes sur eux, qui empêche que ce monde ne se réduise à une platitude sans dimension divine. *Si vraiment Dieu existe, d'où vient le mal ? Mais d'où vient le Bien, s'il n'existe pas ?* - Boèce - *Si deus est, unde mala ? Bona vero unde, si non est ?*

Tant d'ombres de Dieu, dont on ignorera à jamais la lumière originale ; mais le Bien est la seule lumière de Dieu, ne jetant aucune ombre perceptible. *Croire en Dieu : croire au Bien, sans s'appuyer sur aucun événement* - Levinas.

Que reste-t-il après la mort de l'art (qui est offre de pures beautés) et après la mort de Dieu (qui est appel du pur Bien) ? - des appels d'offres – du pur mercantilisme !

La merveille du Bien, cloîtré dans le cœur, se confirme par la merveille de la larme, qui inonde les yeux, lorsque le cœur se met à vibrer. Quel génie fallait-il au Créateur, pour inventer une telle liaison ! *Si la nature nous donna les larmes, c'est que, sans doute, elle envisageait de nous munir d'un cœur tendre* - Juvénal - *Mollissima corda humano generi dare se natura fatetur, quæ lacrymas dedit.*

La présence du Bien dans mon cœur n'est due ni au hasard ni au calcul, le Bien est une gratuité divine, nullement liée à ses projections dans la pensée ou dans l'acte, où règne le Mal. La Fontaine comprit tout de travers : *Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune.*

L'étroitesse de la gamme du doute explique la prolifération des consciences tranquilles. Le soi connu, le terrestre, se calme en s'interrogeant : *mes réalisations, m'approchent-elles de mes ambitions ?* Le soi inconnu, le céleste, est déchiré par le dilemme : *suis-je un dieu ou une canaille ?*

Il faut avoir du cœur, pour admettre la valeur thérapeutique de nos faiblesses, pour avoir honte d'une force mécanique, pour ne pas avoir honte d'en appeler à la pitié et à la consolation. Je ne sais pas si Valéry avait du cœur : *Rendre faible quelqu'un est un acte non noble.* Oh combien moins noble est de faire oublier nos faiblesses divines !

Dieu-intelligence se reflète dans notre esprit, Dieu-beauté est perçu par notre âme, mais Dieu-bonté ne se démontre jamais et ne

quitte jamais notre cœur, d'où cette tentation : *Le philosophe met sa vision du Bien à la place de Dieu* - Chestov - *Философ своё понятие о добре ставит на место Бога.*

Les triomphes temporels sur les autres ou sur moi-même me laissent dans la platitude du réel, ces adversaires, à la longue, prendront les contours du robot ou du mouton ; la hauteur ou la profondeur de l'imaginaire spatial, je les trouve et les garde, en m'inclinant devant l'ange sans ailes ou la bête sans honte, ces incarnations du Dieu vivant et qui devraient être mes seuls auditeurs ou adversaires.

Ce qui augmente notre puissance correspond à notre intérêt bien banal, bien calculé ; définir cette augmentation comme le Bien même est une goujaterie, dans laquelle tombe Nietzsche (après Platon). Non seulement le Bien ne découle d'aucune force, il ne découle même d'aucune faiblesse ; il est la seule voix divine, ne laissant d'écho ni dans nos actes ni dans nos idées.

Le monde, c'est la possibilité céleste du Bien et la réalité terrestre du Mal ; mais tout le monde pense le contraire : le Bien se lirait dans les actions, et le Mal ne serait que possible.

L'intellect, face au Bien et à l'action : il aide à vénérer le mystère du premier ; par la solution de la seconde, il ne peut que nous accompagner dans le mal. *Tout le mal que j'ai fait, je l'ai fait par réflexion ; et le peu de bien que j'ai pu faire, je l'ai fait par impulsion* -

Rousseau. Le Bien m'interpelle, mais je ne puis en inoculer une trace dans mes actes que par un réflexe aveugle ; la réflexion ne fait qu'illuminer le mal fait ou à faire. Le Créateur mit en nous l'élan d'une flèche, sans donner la moindre indication des arcs à bander ou des cibles à toucher.

Le Bien est une interpellation angoissée, vrillée dans notre cœur, mais interdite de sortie dans le monde des actes ; le Mal n'est pas la privation d'un bien, il accompagne tout acte, qu'il soit agréable, neutre ou nocif. Le seul antonyme crédible du Bien serait l'indifférence, le cœur éteint. Et puisque l'homme se détourne du rêve (cet aliment du Bien) et se réduit à ses actions, l'hypothèse du mauvais Démiurge (moderne) est assez plausible.

Semblable à Dieu, l'homme a plusieurs demeures : son soi connu habite dans le séjour du Vrai, l'esprit, et son soi inconnu se cache soit dans la cage du Bien, le cœur, soit dans le temple du Beau, l'âme. Quand on n'est voué qu'au Vrai, on voit dans son gardien – le *Patron* (Grothendieck) et dans les fantômes des deux demeures restantes – les *Autres*. Je ferais l'inverse.

Le terme de *devoir* est trop galvaudé, pour s'appliquer en tout au Bien ; pourtant il serait le seul à s'opposer assez nettement à la *poursuite de ses intérêts calculables*. C'est ce que fait Kant : *Devoir ! ô toi, nom grand et sublime ! Pas de place, en toi, à l'arbitraire flatteur ! Où gît ta pure source ? Où trouver les racines de ta noble ascendance ? - Pflicht ! du erhabener großer Name, der du nichts Beliebiges, was*

*Einschmeichelung bei sich führt, in dir faspest, welcher ist dein würdiger Ursprung ? Wo findet man die Wurzeln deiner edlen Abkunft ?, sans oser employer le mot Paternel de Bien.*

La liberté banale se manifeste dans tous nos actes, pensées, résolutions ; mais la liberté la plus noble et la plus mystérieuse consiste, en toute conscience, à s'opposer à la raison. Et je sais, que notre sage siècle pense, que ne sont libres que ceux qui se *font guider par la raison* - **Spinoza** - *sola ducitur ratione*. Toutefois, traitée par l'ironie, cette sentence peut devenir juste. Qui est exclu de cette coterie ? - les serviteurs de Dieu, les esclaves de l'amour, les bateliers de l'art. Qui y reste ? - les robots que devinrent nos contemporains, repus de liberté.

La seule étincelle divine, vouée à rester chaleur des sentiments, sans se transformer ni en lumière des actes ni en ombres de la création, c'est le Bien. Et puisque la philosophie est l'art de répartition des ombres et des lumières, la fonder sur l'éthique, sur l'Autre, est une naïveté, du même ordre que la bêtise de ceux qui la réduisent au Vrai, aux connaissances. La philosophie devrait ne partir que du Beau, dont il faut remplir tous les axes vitaux, allant, par exemple, de la comédie de l'essence à la tragédie de l'existence, ou bien des ombres du mot à la lumière de l'idée.

Bien que les libertés d'action du vivant ou d'avis du citoyen soient assez claires et s'offrent assez facilement à la raison, la liberté éthique reste le plus grand mystère divin, échappant à toute raison (qu'elle

soit pure ou pratique). Ces libertés n'ont presque aucun point commun ; pourtant les philosophes ont tendance de les mettre dans un même sac : *Le concept de liberté constitue la pierre définitive de la raison pure* - Kant - *Der Begriff der Freiheit macht den Schlußstein der reinen Vernunft aus.*

Pour que le Mal ne sévisse pas dans nos cœurs, Dieu aurait dû nous priver de la liberté, donc de l'action. Or, le Mal surgit de toute action ; il aurait fallu que Dieu nous privât donc – de la souffrance.

Le Bien, prévu par Dieu à ne pas sortir du cœur humain, se déverse, de plus en plus, dans des actions, où le cœur n'a plus de place. Mais les raisons de ne plus tenir au Bien originel sont désormais morales. Au lieu de vivre le Bien, on le *fait*, et jamais on n'en a fait autant. Sans faire courir à sa fortune le moindre risque et sous la seule pression du fisc. La morale codifiée est un algorithme de plus dans les logiciels, qui gèrent l'homme-robot.

Maîtriser le Bien, c'est en ressentir l'origine divine et ne pas chercher à le traduire en actes humains. *Le Bien est, pour le cœur, ce que la santé est pour le corps : imperceptible quand tu l'as* - Tolstoï - *Доброта для души то же, что здоровье для тела: она незаметна, когда владеешь ею.* Le cœur aime, le corps agit.

Le Bien a, d'un côté, ses sources mystérieuses personnelles et, de l'autre, ses manifestations sociales - problématiques ou pragmatiques. Seules les premières m'intéressent, puisque je sais, que seul un

Créateur génial aurait pu les mettre dans notre cœur, avant notre premier contact avec les autres. En revanche, la générosité ou la magnanimité, l'orgueil ou la dignité, devraient s'évaluer par une législation humaine et non pas par notre dialogue avec le Juge céleste. *Il n'y a rien d'autre, dans la morale, que le sentiment de la dignité* - Alain - on se croirait sous la coupole d'une académie, d'une Bourse, d'un hangar des comices agricoles.

La distinction hésitante du Bien et du Mal provient peut-être de nous-mêmes, mais le sens même du Bien est certainement un don inné, un cadeau miraculeux, incompréhensible, inutile, admirable du Créateur.

Devant l'accumulation monstrueuse du Mal, qu'échafaudent toutes nos actions, on peut faire appel aux trois juges – la raison, les yeux de l'esprit, le regard de l'âme. La première conclut à la liberté déviée de l'homme-scélérat ; les deuxièmes stigmatisent le mauvais démiurge ; le troisième s'émerveille de l'existence même de notre sens du Bien et vénère le Créateur incompréhensible et souvent impuissant.

L'âme est la lumière divine, l'élan ailé, la pureté angélique, l'humilité dans l'action. Créatrice, elle peint des ombres dansantes, à l'opposé de la lourde noirceur, qui surgit de l'extinction des âmes et de la domination des esprits ou de la faiblesse des cœurs. Ce ne sont pas *les noirceurs de l'homme, se livrant, perfidement, à la noirceur des actes* - Soljénitsyne, qui sont à l'origine du Mal, mais le fait, que le

*même cœur déborde tantôt d'un mal à l'apogée, tantôt d'un bien auroral - сердце то теснит радостным злом, то рассветающим добром.*

La sagesse banale classe comme bien ce qui procure un plaisir, et comme mal - ce qui provoque une douleur. C'est un cas du postulat de base : *n'est vrai que ce qui marche*. Pourtant, même les utilitaristes doivent connaître la peine d'amour et la mauvaise joie, à moins que Dieu, juste en répartition des dons de l'esprit et du cœur, prive certains d'entre nous - de l'âme.

Les reflets du Bien, ce sont : la pitié pour le prochain, l'amour pour le lointain, la liberté pour le sacrifice, la honte pour la fidélité. Reflets aléatoires, dans la Caverne immatérielle, sans contact avec la lumière extérieure, de provenance divine.

Le Bien n'est ni une lumière ni un but atteignable ni un mode d'emploi ; Il est un appel divin auquel il nous est impossible de répondre par un geste, un mot, une pensée. Mais la pensée qui n'entend pas cet appel ne peut être que robotique. *La pensée sans morale est un avorton, la morale sans pensée – un fanatisme* - Klioutchevsky - *Мысль без морали — недомыслие, мораль без мысли — фанатизм.*

La voix du Bien est incompréhensible, divine ; et agir, selon elle, c'est être irresponsable et donc libre. Ce qu'on comprend rend responsable et servile (et non pas libre, comme le pensent tous les spinozistes).

Tant de monuments aux bourreaux, tant d'armes étincelantes, tant d'abjects auteurs d'ouvrages sublimes, tant de beaux animaux aux appétits féroces. Mais représenter la Beauté comme combat entre Dieu et le Diable ([Dostoïevsky](#)) est idiot, puisque la Beauté (comme la Vérité) est au-delà du Bien et le Mal.

Dès que mon produit est beau, il n'est plus à moi ; je ne possède que ce qui est médiocre. Le vrai Bien est beau, c'est pourquoi il n'est à personne. Ce bien public fut créé par Dieu comme point de rencontre avec Lui. Si je m'en accapare, je ne penserais qu'au loyer ou aux locataires et je perdrais le sommeil du juste, parsemé de rêves. Il suffit que je ferme les yeux, pour que tout ce que je vois m'appartienne.

Dans le Bien (comme dans le Beau et le Vrai), les bonnes intentions ne valent rien sans un talent - le talent d'entendre la voix divine du Bien (comme, avec le Beau, le talent des yeux pénétrants pour la nature et du regard créateur pour la culture, ou avec le Vrai, le talent de représenter et d'interpréter le savoir).

Ni le culte de la force mentale, ni l'adhésion inconditionnelle à la faiblesse sentimentale ne t'approchent du Bien divin. Le pire, c'est leur fusion. *L'idéal de la force est le sommet de la barbarie ; ses adeptes, il les trouve justement parmi des faiblards* - Novalis - *Das Ideal der Stärke ist das Maximum des Barbaren – und hat gerade unter den Schwächlingen Anhänger erhalten.* Le compromis : vouer la force à la création, et la faiblesse – aux rêves.

Le Beau et le Vrai t'appartiennent ; tu es libre d'en faire usage. Mais le Bien reste un cadeau de Dieu, qui ne peut pas quitter ton cœur, sans être, inévitablement, souillé par une présence du Mal. *Pour faire le bien, il faut d'abord le posséder* - Aristote. Tous le possèdent, tous tentent de le faire, mais peu s'aperçoivent, que la condition humaine mêlera à la pureté du cœur – l'imperfection du fait dévoyé. Pour aimer le Bien, il faut reconnaître qu'on n'en est pas le maître.

À la philosophie naturelle (des solutions résolues des problèmes terrestres) et à la philosophie métaphysique (des problèmes insolubles des mystères célestes) **Socrate** préfère la philosophie morale (des mystères individuels, intraduisibles ni en actes ni en pensées). Le Vrai est commun, le Beau est arbitraire, mais le Bien ne quitte pas ton cœur, reflétant des commandements divins incontournables.

L'origine du sens de justice est à l'opposé de celui de Bien : celui-ci est divin, dans son immatérialité ; celui-là ne vaut que par ses applications. Le Créateur nous propose trois rôles : juge, accusé ou législateur : **Nietzsche** revêt le premier, **Dostoïevsky** – le deuxième, moi – le troisième. Toutefois, plus un législateur est noble, plus d'empathie il éprouve avec un banc des accusés.

De tous les cadeaux, dont nous couvrit le Créateur, le sens moral est le plus mystérieux. N'ayant aucune traduction fidèle dans la réalité, ce sens est immatériel ; c'est pourquoi sa persistance est la

consolation du dernier recours, lorsque le beau sans force et le vrai sans poids nous abandonnent.

Chez les philosophes, rien d'intéressant ne fut jamais écrit sur la nature divine du Bien, qu'il soit idéal ([Platon](#)) ou souverain (Aristote) ; ils parlent de justice, de bonhomie, d'utilité, de bonheur, ces tentatives louables de ne pas être un salaud, mais qui n'ont rien à voir avec l'appel, ardent mais inarticulable, du Bien, qui ne peut jamais quitter son unique demeure, le cœur (et ceci est proprement divin), et se traduire en actes.

Le bien connu se réduit aux actes, dictés par un motif généreux ou débonnaire ; le Bien inconnu est déposé par le Créateur au fond de notre cœur immobile et perplexe. *Je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit* - Chateaubriand.

On connaît le Beau et le Vrai, puisque le sensible et l'intelligible, l'intellect et l'action, s'y fusionnent. Mais le Bien reste inconnu, étant irréductible à l'action et limité au seul sensible. Et quel sens peut-on donner à la non-résistance au Mal, si l'on est incapable d'intellectualiser celui-ci ? Mais l'existence du sens du Bien est peut-être la plus grande énigme du Créateur.

Marc-Aurèle : *On devrait être bon pour les autres comme le cheval qui court, comme une abeille qui produit du miel, comme la vigne porte le raisin, sans penser aux grappes.* Être donc plutôt exécutant d'un algorithme que porteur d'un rythme. Mesquin et prophétique. Le Bien

a une source surnaturelle, qui s'appelle Dieu ; il a un état naturel, qui s'appelle la honte ; mais il n'a pas de traduction naturelle – toute action le dénature.

La seule honte noble est celle que tu éprouves non pas devant les autres ou devant Dieu mais devant toi-même.

[Spinoza](#) : *Nulla actio bona aut mala est, sed una eademque actio jam bona jam mala est - Aucune action n'est bonne ou mauvaise, mais une seule et même action est tantôt bonne, tantôt mauvaise.* Cette nuance est pire que le gros trait initial : faire d'un dogmatique - un cynique. Dans l'action, la conscience, ce Bien inapplicable, impuissant, immobile et intemporel, percevra le mal inhérent à tout bras et à tout pas. Être bon, c'est écouter la voix du Bien divin et rester immobile ; être bon à quelque chose, c'est écouter la voix de son époque et d'y répondre, en agissant.

[Leibniz](#) : *En Dieu, la puissance va à l'être, la sagesse au vrai, la volonté au Bien.* Chez l'homme, en revanche, l'être, la vérité et le Bien sont sans attributs. Ce qui réclamerait, chez lui, et la puissance et la sagesse et la volonté, c'est le beau. C'est pourquoi la théodicée la plus convaincante, ce n'est ni la tienne ni celle de Gödel, mais celle de [Berdiaev](#) : la beauté incompréhensible de la création humaine.

Chateaubriand : *Jadis : soyez vertueux, pour être libres.* *Aujourd'hui : soyez libres, pour être vertueux.* Aujourd'hui, à l'âge de 5 ans on sait qu'on est libre, et à 80 on se dit que peut-être on aurait dû

être vertueux. Jadis, les chaînes contribuaient au sens et au rythme de toute marche, et même au repos final on se présentait en serviteur de Dieu.

Hugo : *Qui donne aux pauvres, prête à Dieu. Qui prend aux riches, plaît à Dieu ! La plus récente bassesse du monde est dans les riches modernes. Qui fait oublier que la pauvreté en est la plus vieille noblesse. Le bavardage sur la lutte - presque inexistante ! - entre le Bien et le mal, camoufle la vraie ligne de front : Le monde n'est pas partagé entre les bons et les méchants, mais entre les riches et les pauvres - Jean-Paul II.*

V.Soloviov : *Истинное - лишь одна из форм доброго - Le vrai n'est qu'une forme du Bien. Le Bien, avec le beau et le mystère, forment l'espace humain, arbitraire puisque divin. Pour communiquer avec lui, comme avec n'importe quel système, on a besoin de langage. Tout langage génère du vrai formel. Le vrai ne peut donc être qu'un accident langagier ; il n'est humainement intéressant que si sa projection inverse touche à toutes les trois dimensions.*

Ne crois pas le poète, qui dit que tout lui est merveilleux. Le poète doit être absent du non-merveilleux, comme le saint l'est du non divin et le héros - du non grand.

Mallarmé : *Le vice, rongeant ma native noblesse, m'a marqué de sa stérilité. Le vice, c'est une sortie du dessein, que Dieu forma pour l'homme. Dieu nous voulait poètes, et nous voilà - robots, ce vice final,*

avec une fécondité matérielle et une stérilité spirituelle. Et la noblesse, en effet, ne peut être qu'innée ; si elle est malléable, c'est que je manque de talent, pour créer, ou d'intelligence - pour rêver.

**Berdiaev** : Зло - страшное благо, плод и доказательство свободы человеческого духа - *Le mal est un terrible bien, fruit et preuve de la liberté de l'esprit humain.* Dieu créa les capteurs du Bien et du beau, pour que la liberté humaine inventât les champs (ou les chants) mettant en mouvement les aiguilles magnétisées ou électrisées.

**S.Weil** : *Le désir de Bien infini n'a d'objet que hors de ce monde.* C'est là où gît le projet divin, l'homme. Mais le prince de ce monde se contente du Bien fini, incarné dans des objets et détaché du sujet.

**S.Weil** : *L'homme voudrait être égoïste et ne peut pas. C'est le caractère le plus frappant de sa misère et la source de sa grandeur.* Les sources divines, celles, auprès desquelles on meurt de soif, et qui portent les noms de bon, de beau et de vrai.

Personne ne sait si Dieu est en nous ou dans l'infini. La vie pratique le situe quelque part entre le muscle et la cervelle, et l'art fait de Son éloignement un prétexte pour chercher Sa proximité. Ce n'est pas Son magnétisme qui Le dévoile, mais la sensation que toute autre attirance le cède en priorité à la Sienne.

L'art naît de l'arbitrage rendu par ma raison, face aux trois discours, deux intérieurs et un extérieur. En moi, parlent mes passions

(goûts, émotions, ambitions) et la voix divine (le beau, le bien, le vrai). Vers moi s'adresse la voix de mes instruments (langue, formes, harmoniques). L'échec, c'est leur rendez-vous manqué, un verdict arbitraire, une peine perdue par contumace.

Je parle à mon semblable, pour en être compris ; j'écris devant Dieu, pour Le comprendre, - il faut écrire à l'absent, à l'inexistant. L'écrit s'inspire de mon soi inconnu ; mon soi connu s'exprime dans l'oral. Deux talents, rarement compatibles.

Un style rêvé : donner l'impression de procéder par raccourcis, tout en faisant entrevoir un regard sur l'absolu. Un style sans intérêt : se laisser guider par la rigueur d'enchaînement. Ne pas quitter la haute contrée, ne pas goûter les bas-côtés.

L'harmonie inarticulée (la voix divine marmonnant ses théories), le chaos pré-articulé (l'obscur justification de mes modèles), l'harmonie articulée (l'impertinence d'un art imposteur, aspiré vers la théorie par-dessus les modèles) - l'art est l'hymne froid au chaos chaud au moyen d'une harmonie chaude et incompréhensible.

Ce n'est pas un hasard que les premiers arts furent la poésie et le théâtre : la poésie satisfait le premier besoin de l'âme – la musique dans le regard, dans le mot, dans le geste ; et le théâtre satisfait le premier besoin de l'esprit – créer des scènes abstraites, sur lesquelles se dérouleraient des tragédies ou des comédies, traduisant le dessein du Dramaturge, mettant en jeu le talent des acteurs, l'exubérance du

décor, les contraintes spatiales, les ressources verbales et les dénouements finals. Et l'intelligence philosophique débuta par le genre le plus poétique – par l'aphorisme.

L'Esprit et le Verbe, c'est tout ce qui me reconnaît pour Père. Quand le Verbe est *vers* Dieu, je suis dans le vers ; quand Il est Dieu Maximus, je suis dans la maxime. Et l'Esprit m'enveloppe d'un fond de silence.

Depuis Aristote et F.Bacon, on répète cette aberration, que l'art, c'est l'homme complétant ou imitant la nature. Dieu crée des algorithmes, auxquels, miraculeusement, obéit la nature ; l'homme crée des rythmes, qu'apprécie ce qu'il y de plus artificiel - notre âme. L'art est dans l'invention de sources et non dans le puisement de confluences divines. Le naturalisme, comme prolongement de l'art, est de l'imitation, où je me ridiculiserais, devant le Créateur inimitable.

La poésie est le sacrifice du connu, et même de l'inconnu, pour sacrer l'inconnaissable. Mais il faut savoir ériger des autels, maîtriser le feu et, surtout, créer des divinités inexistantes et crédibles.

Le poète suit le souffle, non les desseins de Dieu. Manier la voile sans souci d'horizons.

Bien sûr, le mystère de l'homme est au-dessus de l'art, mais il est indicible. L'homme est bien plus grand que le Mot dans le monde de la démesure divine, mais l'art, c'est l'introduction de la mesure

humaine. Donc, résignation, l'art pour l'art, l'art, qui ne dissimule rien, qui ne traduit rien.

Les dieux pris au sens non-figuré ont aussi peu de pouvoir que les pensées sans métaphores - de valoir. *Les dieux sont nos métaphores, et nos métaphores sont nos pensées* - Alain - une pensée sans métaphore est une figure géométrique, un squelette.

Ni donné ni construit (tâches réservées à Dieu ou à l'artisan), mais engendré (tâche d'artiste) – telle devrait être l'impression se dégageant du fruit de ta plume, mais la pudeur et le bon goût t'interdiront de peindre les ébats fécondants, entre l'esprit et l'âme, entre le regard et la langue, entre l'orgueil et l'humilité.

L'artiste d'autan voulait s'adresser à Dieu ; celui de nos jours se produit devant son spectateur ou son lecteur ; l'homme fait la roue devant la femme ; la femme s'exhibe devant l'homme. Dans le lac, l'artiste Narcisse n'avait pas trouvé un miroir, mais une frontière, qui l'isolait des autres (comme la fontaine de Villon ou la mer de Valéry) ; le visage qu'il aimait était peint par son imagination, en tête-à-tête avec le dieu de la beauté. Et le visage est peut-être ce que nous avons de plus intérieur, Socrate, dans sa seule prière : *Cher Pan, donnez-moi la beauté intérieure, et que l'extérieur soit en harmonie avec l'intérieur !* - l'avait bien compris.

L'image de synthèse collective évinça l'image sculptée de solitaires. Plus d'élan indicible, que la netteté d'un verbe fractal. Ils

parlent, discourent, raisonnent, au lieu de chanter. La mort de l'art fut provoquée par celle de Dieu ; l'image, dans sa chute iconoclaste, entraîna l'extinction de tout souffle de caste.

Ce n'est pas l'invasion par le *moi* qui ravagea l'art moderne ; dans l'expression du *moi* il y a une part de l'inertie, langagière ou sociale, et une part spirituelle, en relation avec le Créateur ou avec la création ; c'est l'extinction de la seconde et l'hypertrophie de la première, l'inconscience de son origine, qui firent de l'art exhibition de parties banales et absence d'un tout mystérieux.

Un appel, paternel et divin, est à l'origine de la création artistique ; mais c'est dans l'état d'abandon, d'orphelinat, qu'on atteint, Dieu sait pourquoi, la liberté d'artiste ; donc, proclamer la mort de Dieu est reconnaître la primauté de l'art.

Ils veulent bourrer leurs écrits de pensées et de sentiments (qui peuvent être respectables), tandis que le bon artiste sait, qu'il faut n'y mettre que de la musique humaine et des échos des mystères divins (qui génèrent de la matière et pour l'âme et pour l'esprit). *Ô viens, l'union de mélodies magiques, d'idées et de passions* - Pouchkine - *Ищу союза волшебных звуков, чувств и дум.*

Le talent s'attache au bon, mais le génie vise le meilleur, qui reste pourtant invisible et inaccessible ; c'est cette cible que je dois rendre présente, tout en ne montrant que la puissance de mes cordes. *Je rate la mesure que je vise ; seul un Dieu se doute de mon désir de mesurer*

*le meilleur* - Hölderlin - *Nie treff ich, wie ich wünsche, das Maß. Ein Gott weiß was ich wünsche, das Beste.* C'est la volonté finale qui prend le dessus sur le désir des commencements : *Choisir non seulement le bon, mais le meilleur, est une loi de notre volonté* - J.G.Hamann - *Die Wahl nicht nur des Guten, sondern des Besten, ist ein Gesetz unseres Willens* - heureusement, on s'aperçoit, ensuite, que le meilleur est toujours, en soi, - un commencement.

Les écrits des hommes sont composés, à 95%, dans le genre débrouiller, genre ennuyeux mais utile ; si je l'exclus, il ne me resteront que deux choix : *briller ou brailler* - être sophiste du silence lumineux de Dieu ou activiste du bruit calamiteux des hommes.

Dans le meilleur des cas, le soi connu se verbalisera dans des épîtres ; le soi inconnu a besoin de révélations, pour être entendu, car il est *le moi latent de l'infini patent* - Hugo. Le travail ou la création : *Le talent travaille, le génie crée* - R.Schumann - *Das Talent arbeitet, das Genie schafft*. Le travail t'attelle, la création te révèle : *La création est une révélation de mon moi, devant Dieu et le monde* - Berdiaev - Творчество - это откровение "я" Божу и миру. La poésie, serait-elle l'outil de dévoilement philosophique ? *La philosophie n'a pas le moindre organe pour entendre une révélation* - Heidegger - *Auf Offenbarung zu hören, fehlt der Philosophie jedes Organ*.

Celui qui pense que *l'art de commencer est grand ; plus grand encore celui de terminer* - Longfellow - *great is the art of beginning, but greater is the art of ending* - inverse les poids. L'art est le culte du

premier pas, s'inspirant du point zéro de la création. Le pas dernier (le sens, la portée, la capitulation) est réservé à Dieu et au lecteur. Je ne peux lui adresser que mon soupir ou ma vénération.

L'artiste, c'est l'oreille, qui entend et recueille la voix divine du premier pas, le miracle ordinaire du pur *incipit*, et les yeux, qui, en se fermant, aperçoivent le dernier, l'occulte *explicit*, que l'artiste ne fera pas. Ce que font, entre les deux, les mains, aurait pu se confier à l'artisan. *Parfois, ce qui finit bien, commençait beaucoup mieux* - Guénine - *Иногда то, что хорошо кончается, начиналось гораздо лучше* - pour l'artiste, tout est bien qui commence bien.

Il y a trois sortes de poésie, ayant trois sources totalement différentes, trois lois complètement disjointes, trois langages incompatibles, et pourtant divinement solidaires : ma poésie intérieure, où s'accordent l'appel du bon et l'émotion du beau ; la poésie du monde, où se devine un majestueux Créateur ; et, enfin, la poésie qui sort de ma plume, de mes notes ou de mon pinceau - de ma création, qui achève cet anneau mystérieux. Il doit y avoir un métalangage, un méta-opérateur, qui sacre cette relation ternaire, que la raison refuse et l'âme salue.

Je ne vois aucune échelle, sur laquelle un artiste pourrait rivaliser avec le Créateur du monde. D'ailleurs, tout grand artiste commence par inventer ses propres mesures, indépendantes du monde. Il est musicien, face à l'Auteur de l'harmonie. Il n'est ni transcriiteur ni amplificateur, mais créateur des échelles, c'est à dire - du regard.

Trois niveaux dans mes exercices littéraires : la parole, l'image, la musique – dire, montrer, chanter. *Nous devrions moins parler et peindre davantage* - Goethe - *Wir sollten weniger sprechen und mehr zeichnen*. Si tu chantes devant Dieu, ne te montre pas ; si tu te montres, ne dis rien aux autres. Le *se taire wittgensteinien* est au bout de cette exigence. Mais la chute finale est de descendre du silence même – vers l'action. Puisque, aujourd'hui, *l'action a le mot* ; *si tu as quelque chose à dire – montre-toi et tais-toi !* - K.Kraus - *die Tat hat das Wort* ; *wer etwas zu sagen hat, trete vor und schweige !* - le premier pas, quoique vague, vers la musique.

Tout écrivain se croit regardé ; et le profil du lecteur qu'il cherche détermine la hauteur que son regard placera dans son écrit. S'il est face à ses semblables, il reste dans la platitude ; mais face à Dieu, ses yeux baissent et son regard s'élève.

La chronologie juste du travail d'artiste : *avant de faire parler la créature, créer du silence autour du créateur. La créature est avec, sans, dans, hors de Dieu* ; le créateur doit être *devant Lui* !

Le style, qui se forme sous ta plume, dépend fortement de l'oreille, à laquelle tu veux t'adresser ; c'est pourquoi te tourner vers tes contemporains ou même vers tes complices te condamne à la médiocrité stylistique. Seule une création devant ton auditeur inexistant, te paraissant divin, promet et le style et la hauteur et la noblesse. *Le style doit se plier à ta propre mesure, projetée sur un*

*auditeur clairement identifié, dans lequel tu veux te fondre - Nietzsche -  
Der Stil soll jedes Mal dir angemessen sein in Hinsicht auf eine ganz  
bestimmte Person, der du dich mittheilen willst.*

La métaphore règne aussi bien en poésie qu'en prose et en philosophie ; elle s'attaque, respectivement, au langage, à la représentation ou à la réalité. Les plus connues des métaphores de la réalité : Dieu (pour tous les angoissés), l'Être (de Parménide à Heidegger), l'Idée (Platon), les catégories (Aristote), la perfection (de Spinoza à Valéry), la pensée (Descartes), la chose en soi (Kant), la volonté (Schopenhauer), l'intensité (Nietzsche).

Ils opposent le Je créateur au Vous, ce qui les jette dans le Nous, aussi commun et grégaire. Le Je ne doit pas compter sur la négation ; il doit être motivé par un Tu inspirateur, fraternel ou amoureux, pour mettre le Je enthousiaste face à l'oreille la plus complice, celle de Dieu.

Écrire devant Dieu n'est, évidemment, qu'une métaphore, mais la présence virtuelle d'une oreille, haute et sensible, est une obligation de l'écrivain. *Celui qui s'adresse à quelqu'un, s'adresse à tous. Mais celui qui s'adresse à tous, ne s'adresse à personne - Valéry.*

Dieu serait ou cachottier ou bien amuseur public : *La nature nous cèle le meilleur, afin que nous ayons recours à l'art - B.Gracián - Déjanos comúnmente a lo mejor la naturaleza, acojámonos al arte.* Il faut choisir son angle de vue sur les desseins du Créateur ludique. Ce qui est

certain, c'est que l'art de la nature et la nature de l'art n'ont pas grand-chose à apprendre l'un sur, ou à, l'autre. L'art est à l'opposé de la nature ; il est l'instrument de la culture, pour créer des ouvertures de l'homme sur le monde.

Ne s'adressant qu'au Créateur, mon écrit ne donne rien à ses lecteurs improbables, il s'attend plutôt à en recevoir un double accueil, une double interprétation : par un esprit - recevoir un sens, une répartition de ses profondeurs et de ses hauteurs, et par une âme - recevoir une émotion, se faire aimer. *Le destin d'un livre est dicté par les capacités des lecteurs* - Térentianus - *Pro captu lectoris habent sua fata libelli.*

Toute la puissance et toute la beauté du chêne découlent de la merveille minérale et vitale, programmée par le Créateur dans un gland. L'esprit s'en contente, mais les yeux veulent admirer le tronc et le feuillage. Et puisque l'art verbal, c'est un déroulement virtuel de tableaux que peint l'âme, le talent consiste à n'expliciter que l'énergie du commencement et laisser au lecteur le souci des parcours et finalités. Le chêne à naître, le chêne naissant ou le chêne né peuvent être soit narrés soit chantés. Quand tout instant, toute durée, par une magie du chant, se métamorphosent en commencements, on est en présence d'un talent supérieur.

Rien d'exceptionnel dans le savoir ou dans l'intelligence de Dostoïevsky ou de Nietzsche ; il est ridicule de les comparer sur ces dimensions : Son [Dostoïevsky] savoir n'était pas moindre que celui de

*Nietzsche, mais il savait aussi ce que Nietzsche ne savait pas* - Berdiaev -  
Он знал не меньше, чем знал Ницше, но он знал и то, чего Ницше не знал. Ils ne sont grands que par la qualité du son et du ton, des mélodies et des intensités. Dostoïevsky connaît l'angoisse du Bien (l'amour, le Christ, la liberté), condamné à rester dans le cœur (le corps), et il la rend par une incessante suffocation. Nietzsche connaît la divinité du Beau (l'âme, la création, l'angélisme), dont la noblesse autocratique exige la subordination tragique des autres fibres, fussent-elles divines.

Chez tout écrivain, il est facile de deviner quelle est la voix que l'auteur écoute. Le plus souvent, c'est la voix de son siècle ; ensuite, viennent ceux qui écoutent leurs prédecesseurs ; le cas le plus rare est celui où l'on n'écoute que Dieu, c'est-à-dire son âme.

L'un des buts de l'écriture est d'occulter le comparatif et rester en compagnie du seul superlatif. En exclure tes contemporains est une prévention pédagogique à recommander. *Soli Deo auribus* – aurait pu être ma devise (plagiée de Bach : *Soli Deo gloria*). Quand ton seul auditeur, interlocuteur muet, est un absolu inexistant, appelé Dieu, tu deviens bon Narcisse : *L'âme de philosophe contemple sa propre contemplation* - Dante - *L'anima filosofante contempla il suo contemplare medesimo*.

Goethe ne voyait la littérature cosmopolite (et non pas universelle, comme on traduit d'habitude *die Weltliteratur*) que dans quatre pays européens. Au sens abstrait, cette littérature n'exista jamais ; au sens concret, elle ne pouvait toucher qu'une poignée des polyglottes : ils

étaient des milliers au XVIII<sup>e</sup> siècle, des centaines – au XIX<sup>e</sup>, des dizaines – au XX<sup>e</sup>. Au XXI<sup>e</sup>, il n'y a en pas un seul. Cette défunte rejoint le néant de Dieu, de la poésie, de la tragédie. Quant aux littératures nationales, en Europe, elles sont toutes sorties de [Dante](#).

Si tu n'écris qu'en tant qu'un Exclu, tu adresseras à la foule le Non ampoulé et des gémissements faciles. Il faut que tu découvres en toi aussi un Élu, et tu vivras alors la nécessité de te tourner vers le grand Interlocuteur inexistant, Dieu, auquel tu consacreras ton Oui, humble et enthousiaste.

*Écrire devant Dieu* : si l'on enlève l'emphase, cette devise signifie que mon soi connu écrit sous le regard de mon soi inconnu ; l'humilité du premier s'appuie sur la fierté du second.

La bouche est là pour la communication, et la langue (anatomique et intellectuelle) – pour le goût dans la jouissance des nourritures célestes ou dans la composition de la musique. Le poète ne communique pas, il chante – devant Dieu, de préférence. *Dans le poète : l'oreille parle, la bouche écoute* - [Valéry](#).

Flaubert : *L'Artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature*. L'homme, dans l'artiste, est un objet aussi digne du verbe que les comices agricoles. L'artiste est dans l'œil et non pas dans l'objet regardé. Dieu est dans la possibilité même de l'œil et non dans la texture de la rétine. L'art, c'est faire sentir l'immobilité du principe à travers la vibration de la chose.

Dans l'art, il faut ne s'adresser qu'à soi-même et donc – à Dieu. Après le sublime éclat de ses Cahiers, quelle dégringolade, chez le grand Valéry, dès qu'il cherche, dans un genre discursif, à convaincre les autres de la grandeur de Léonard, Descartes ou Berlioz !

Ta facette réelle, où dominent le calcul et la nécessité, reflète, tout de même, le miracle de la Création divine ; sur ta facette immatérielle, merveilleuse mais imaginaire, se gravent ou se peignent ton rêve et ta liberté. *On se peint dans son art mieux que dans sa vie même* - Suarès.

À l'artiste, la Beauté donne des ailes et ainsi l'éloigne de tous les soucis terrestres, même de ceux, qui sont d'origine divine, tel le Bien. L'art est le culte du lointain, et ce lointain, dans le meilleur des cas, c'est la Hauteur.

Ce sont les caprices des dieux, imprévisibles, vengeurs et songeurs, plus que les péripéties touristiques ou martiales des Terriens, qui font le mérite d'Homère ; mais dans l'Orestie d'Eschyle, prolongeant Homère, le venger efface le songer.

Valéry : *Beauté est négation*. Le contraire, la nouveauté, prétention à la nouveauté. Mais toutes les lumières existent depuis la création, on ne peut créer que dans la sphère des ombres. Mais les ombres sont négation. Dieu même créait dans les ténèbres, qui préexistaient à la Création. Dieu crée l'état de satisfaction, l'homme - celui de manque. Ton art de la négation, l'opposition entre ce qui est fixe et ce qui se

fixe, prouve ton intelligence de tout premier ordre, qu'on hésiterait à reconnaître à celui qui ([Kant](#)) voit le contraire de sa philosophie ... dans la philosophie empirique !

Stendhal : *Le style doit être comme un vernis transparent : il ne doit pas altérer les couleurs, ou les faits et pensées, sur lesquels il est placé.* Qu'est-ce qu'altérer le néant ? Le style, comme le bon Dieu, aime des matériaux inexistants, pour cacher les meilleures sources. La passion colle au style ; c'est elle qui tient la vraie palette (le monde, et ses faits, sont gris) : *La passion peint de ses couleurs tout ce qu'elle touche* - Gracián - *La pasión tiñe con sus propios colores todo lo que toca.*

En approfondissant ton regard sur n'importe quel objet – que ce soit un cristal, un papillon, un rugbyman – tu finiras par tomber sur des mystères grandioses, incitant ta vénération de la Création ; mais l'écrivain, dans son choix d'objets, doit poser des contraintes sévères et remonter aux genres les plus abstraits, où disparaîtraient les atomes, les yeux, les cervelles et ne resteraient que les états d'âme enchantée.

[Heidegger](#) : *Der Künstler ist die Quelle des Werkes. Das Werk ist die Quelle des Künstlers* - *L'artiste est la source de l'œuvre. L'œuvre est la source de l'artiste.* Tous ceux, que l'étincelle divine n'éclaire pas, se prennent pour astres ou astrologues. On n'est artiste que si l'on accepte l'inaccessibilité de ses sources et de ses estuaires et place son *magnum opus* dans les reflets de son étoile. Se chercher ne sert à rien puisque le soi inconnu ne se manifeste qu'a posteriori de l'œuvre : Ce

*n'est pas moi que je cherche, mais mon œuvre* - **Nietzsche** - *Ich will nicht mich, ich will mein Werk.*

Pasternak : *История культуры есть цепь уравнений в образах, попарно связывающих очередное неизвестное с известным* - *L'histoire de la culture est une chaîne d'équations en images, reliant des variables connues à une inconnue nouvelle.* Contrairement à la mathématique, cette substitution (comme aurait dit **Valéry**) n'est suivie d'aucune démonstration en règle de l'art. L'art comme Dieu ne produit que des axiomes. *Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles* - Rimbaud.

Pasternak : *Поэзия - высота, которая валяется в траве* ; надо только нагнуться, чтобы её увидеть - *La poésie est la hauteur cachée dans l'herbe* ; *il suffit de s'incliner pour s'en apercevoir.* Dommage que le Seigneur n'eut pas la même lucidité : *Lève les regards vers les cieux et compte les étoiles* - les hommes désapprirent à baisser les yeux et s'adonnèrent au calcul, et non pas de ce qui fait briller, mais de ce qui brille. Plus bas sont mes yeux, plus haut est mon regard. Dieu est recherché près des autels ou des bibliothèques, tandis qu'il y a plus de chances qu'il se manifeste dans l'herbe.

Tsvétaeva : *Гений : высшая степень подверженности наитию* - *раз, управа с этим наитием* - *два* - *Un génie, c'est primo : le degré suprême d'une prémonition subie, secundo : sa maîtrise.* Prédestination et talent. L'écoute du divin et le regard d'humain. La grâce du soi inconnu, ce seul interlocuteur du divin, et la puissance du soi connu, ce créateur

d'images. Et le génie, c'est l'harmonie du passage de l'Ouvert mystique au Clos problématique.

A.Malraux : *Le seul domaine, où le divin soit visible, est l'art.* Tu veux dire *lisible*. Le divin est surtout visible dans ce qui n'est pas artificiel. Hélas, l'art divinement artificiel (*göttlich künstliche Kunst* - [Nietzsche](#)) est risible. La superstition est l'une des formes du manque de talent qui pousse à placer Dieu au milieu des vétilles.

Sans appliquer à une belle vérité le cycle *ironique*, allant d'un mystère à l'autre, on la condamne au cycle *historique* : divine, naturelle, utile, oubliée.

Pourquoi le sage aime-t-il défier des vérités ? Serait-il plus sceptique que le sot, face aux preuves ? Non, le sage fait davantage confiance à l'Horloger du vrai, mais il sait, par expérience, que plus on soumet la vérité aux épreuves du paradoxe, plus majestueux est le nouveau langage, dans lequel elle se réincarne et se renomme, dans une espèce de tautologie de rupture. *La législation langagièr*e engendre aussi les premières lois de la vérité - [Nietzsche](#) - *Die Gesetzgebung der Sprache giebt auch die ersten Gesetze der Wahrheit*.

L'homme, péniblement, apprend au vrai une langue de symboles, et voilà que le réel, ce vagabond sans famille ni école, s'avère maîtriser sans peine la même langue ! *L'homme mesure Dieu, comme l'image mesure la vérité* - Nicolas de Cuse - *Sic mensura Dei in creaturis sicut veritas in imagine*.

Une déesse voilée, Isis, incarne une Vérité recherchée. Un Dieu incarné et dévoilé prétend être la Vérité trouvée. Et si la Vérité n'était que dévoilement d'un verbe sans incarnation ?

Ce n'est pas le vrai qui est divin, - le vrai est trivial et sans mystère - c'est la volonté incompréhensible du réel de se plier au vrai qui est vraiment divine. Sans le mystérieux, le vrai se fossilise : *Pour préserver les humbles vérités de l'homme, le mystère est indispensable* – A.Tarkovsky - Для сохранения простых человеческих истин нужны тайны.

Si le vrai de l'homme ne loge que dans le langage, la vérité de Dieu est la possibilité même du langage, elle en est la métagrammaire, anti-réflexive. Le langage de Dieu échappe à toute grammaire. C'est ce que voulait dire Tiouttchev : *La pensée articulée est mensonge* - Мысль изречённая есть ложь. L'esclave inconscient croit qu'est libre celui qui peut ne pas mentir. La vérité logique (celle qui s'établit dans le contexte d'une représentation) est un mensonge ontologique (puisque l'ontologie du réel n'a pas de langage, et aucune représentation n'est homomorphe à la réalité).

La vérité (*aléthéia*) doit, en effet, être arrachée à la réalité (représentation, requête, interprétation, sens - les étapes d'arrachement : conceptuelle, langagière, logique, métaphysique) : *La vérité est arrachement en mode de dévoilement* - Heidegger - *Wahrheit bedeutet das einer Verborgenheit Abgerungene* ; seulement, je ne vois pas de place pour dissimulation ou voiles : aucun jeu de dés de la part

du Créateur. Ce n'est pas un dévoilement, mais une unification d'arbres, c'est à dire une substitution d'inconnues réciproques (qui ne sont jamais des voiles, mais des places vides) par des valeurs, qui est le pas décisif vers le surgissement de la vérité.

Il n'y a plus ni maîtres ni esclaves ; une vérité réglementaire est respectée par le marché, que devint la société humaine ; le mensonge n'intéresse plus que l'homme libre, le poète, le marginal. Et qu'on était naïf : *Le mensonge est la religion de l'esclave et du maître ; la vérité est le dieu de l'homme libre* - Gorky - *Ложь - религия рабов и хозяев ; правда - Бог свободного человека*. Quand l'ultime rêve est immolé à l'autel de ce dieu des robots (stade suprême de l'esclave - *раб, robom*), on se moque de sacrifices et ne vénère que la fidélité au syllogisme.

L'univers de **Nietzsche** se moque du réel, il est habité de fantômes : Dieu, la Grèce, le nihilisme, la puissance, la vérité, la philosophie y sont des fantômes – (ré)inventés à chaque retour de l'intense devenir. Tant d'apparentes contradictions, tandis qu'il s'y agit chaque fois de changements de langage.

Le misérable verbe *être* pollua le débat intellectuel jusque dans les Saintes Écritures. Les vrais verbes sacrés, nous sauvant de l'incolore vérité, toujours profane, sont : *pâtir, rêver, créer, penser*. Le verbe être avait, dans l'Antiquité, un sens sacré de l'Être divin, devant engendrer dans les hommes la sensation de la vérité - V.Ivanov - *Глагол быть имел в древнейшие времена священный смысл бытия божественного, чтобы сеять в людях ощущение истины*.

Même l'arbre pousserait en suivant des syllogismes ([Hegel](#)). Il n'y a que Dieu qui sache comment le syllogisme s'exécute en nous - Diderot. Même le Verbe se laisse définir par une grammaire (générationnelle, transformationnelle ou de ré-Écriture !). C'est pourquoi je dédaigne l'arbre des saisons, pour me réfugier dans l'arbre du climat.

Comment aspirer sérieusement à atteindre la paix ou la vérité, si les deux excellents spécialistes en matière, interrogés là-dessus, ne répondirent que par un sourire et par un silence - le [Bouddha](#) et le [Christ](#) !

Au sage, l'impossibilité du dernier mot inspire la vénération de l'indicible vérité de Dieu. Au sot - l'indifférence cynique devant toute vérité.

Obscure hypothèse : entre l'écriture et le Verbe existerait le même rapport qu'entre le vrai de l'homme et la Vérité divine, entre le visage d'homme et la Face de Dieu. Prosateurs et fanatiques vivent, chacun, dans une des extrémités de ce lien, le poète est le lien lui-même.

Le vrai, en tant qu'un des universaux médiévaux, coïncide avec le réel, avec le parfait, avec le pré-créé. Curieusement, c'est par des dyades, plutôt que par des triades, qu'on les perce le mieux : le bien, avec ses facettes de pitié et de justice, le beau, avec celles de création et de jouissance, le vrai, avec celles de représentation et

d'interprétation, - le cœur, l'âme, l'esprit. Nous sommes des Ouverts, sur la première facette, et des Fermés – sur la seconde. Être un Ouvert, c'est accorder à l'inconnu la valeur de nos limites inaccessibles : le bien, net, mais intraduisible en langage des actes ; le beau, inspiré par un obscur idéal et répugnant aux choses mêmes ; le vrai, constatant la merveille de l'horloge et nous faisant nous agenouiller devant l'Horloger inconnu. Tout créateur finit par s'identifier avec ses facettes ouvertes.

Le beau dans la nature, c'est l'affirmation du vrai divin ; mais le beau artistique s'accompagne toujours de ce qui est rare, nouveau, incohérent avec ce qui le précède, - il détruit le vrai courant. Rester fidèle au Dessein de Dieu ou savoir sacrifier la vérité humaine – philosophe ou artiste ; la production du rare aurait pu s'appeler raréfaction.

Apollon et Jésus, s'identifiant avec la vérité, préfèrent l'obliquité de son approche, la parabole ou la métaphore. Leur philosophie est dans la poésie : *Le dieu manifeste la vérité, en la mettant sous forme poétique* - Plutarque.

Le seul point commun de toutes les langues naturelles est la présence lexico-syntaxique de la logique formelle, ce qui confirme l'intérêt du Créateur pour la vérité. Hélas, la saine vision aristotélicienne fut abandonnée par ses successeurs au profit du discours, c'est à dire du bavardage : *Les vérités éternelles sont vraies parce que Dieu les connaît comme vraies* - Descartes.

L'admirable répartition de tâches entre le soi inconnu et le soi connu, opérée par le Créateur : le premier est en charge du bon (ce mystère intraduisible ni en actes ni en mots), le second s'occupe du vrai (des solutions humaines validées). Entre ces deux tâches se trouve le beau (des problèmes, c'est à dire des mystères articulés dans un langage), dans lequel le premier est inspirateur et le second – créateur.

Voir ou formuler le (vrai du) sens de la matière, de la vie, de l'esprit est une tâche humaine et qui sera bientôt à la portée des machines ; voir le miracle de la possibilité même du sens du bien et du beau, c'est croire en Dieu, s'élever jusqu'aux anges.

Avis aux chercheurs de bonnes consciences ou de vérités : le Christ cale à la question *Qu'est-ce que la vérité ?*, le Bouddha est muet, quand on lui demande ce que c'est que le nirvana.

Par la négation, ce qui est imparfait, mesquin, secondaire progresse ; mais le grandiose, le divin, le noble vit d'un acquiescement enthousiaste et inconditionnel ; ainsi s'opposent le progrès mécanique (la dialectique banale) et l'éternel retour organique (la dialectique tonale).

On a maille à partir avec la définition de la vérité : pour l'arbitre nous prenons tantôt la logique, tantôt le bon Dieu, tantôt notre sincérité. En logique, la vérité se réduit au langage ; la vérité divine

est ce qui entretient la soif d'éternité ; la vérité-droiture est le courage d'affronter le constat dormitif. Il faudrait se tenir à la vérité romanesque et au romantique mensonge.

Les réserves de naïveté du sage furent plus vastes et plus sonores que les dépôts du savoir du robot, qui va lui succéder. La vérité de Dieu se manifestait mieux dans l'insu de l'artiste que dans l'omniscience du pédant. Et l'art est un rappel, que le manifeste traduit le révélé.

Le monde émerveille par l'harmonie du Créateur divin ; les représentations bouleversent par l'harmonie des meilleures créations humaines ; et ce ne sont pas les contradictions dans le monde ou entre le monde et ses représentations qui sèment le doute et nourrissent l'ironie, mais l'incommensurabilité entre le réel et l'imaginaire ; les absurdistes et les sceptiques sont parmi les plus bêtes des observateurs et des créateurs – défauts des yeux et de la jugeote.

Pour devenir mouton ou robot, rien de plus sûr que de *chercher la vie dans la vérité ou la vérité dans la vie (mi religión es buscar la verdad en la vida y la vida en la verdad - Unamuno)*.

Tous nos mouvements, de l'extase au calcul, partent du corps ; mais pour devenir intelligible, il doit s'allier avec nos facettes divines. Jadis, il pratiquait la connivence avec le cœur et l'âme, dans le sacrifice ou dans la beauté. **Platon** : *Les philosophes s'exercent à la séparation de l'âme et du corps* - voulut le détacher de l'âme ; le

christianisme l'arracha du cœur ; il ne resta que l'alliance avec l'esprit, pour réduire le corps à l'hygiène et à l'obéissance syllogistique.

Toute l'énergie que tu mets à chercher la vérité, l'absolu (Dieu), le salut, s'en va en pure perte : la recherche de la première se réduit au calcul, le deuxième ne peut qu'être visé, le dernier, calmant ou endormant, tu devrais le remplacer par l'espérance, que tu ne chercheras guère, tu la ressusciteras par des retrouvailles avec tes rêves d'antan.

**Goethe** : *Das Wahre ist gottähnlich ; es erscheint nicht unmittelbar - La vérité est comme Dieu : elle ne se montre pas à visage découvert.* L'homme démasqua ses manigances et s'inventa quelques criardes Apparitions des vérités premières, coulées en lettres de bronze et dépourvues d'esprit. Le vrai, il a bien nos yeux, mais il n'a toutefois pas notre visage.

Tout produit de la science ou de l'art se formule dans un langage (naturel, pictural, musical, technique, mathématique). Même une composition musicale, un tableau, une sculpture tendent à nos oreilles, à nos yeux, à nos esprits et nos âmes des *propositions* à évaluer. Certaines de ces évaluations doivent être validées par l'affrontement avec la réalité ; d'autres – la musique, la poésie, la mathématique – ne vont pas plus loin qu'aux représentations. Dans les deux cas, on fait appel à la *notion* de vérité, dont la première étape se déroule dans la représentation (émotions ou démonstrations), mais dans le premier

cas, la véracité doit, en plus, passer par une seconde étape, pour se confirmer par la réalité, par une satisfaction intuitive. Dans le premier cas, on peut *découvrir* les vérités ; dans le second, on ne peut que les *prouver*. C'est pour cela que la musique et la mathématique sont les domaines les plus purs, les plus nobles et les plus divins ! Dieu est dans l'harmonie du son ou du nombre.

Stendhal : *Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité.* Des vérités se notent et se prouvent par de basses machines. Le soupir est une belle cible des plumes hautes. Je tremble pour tes soupirs restés muets ! Je me moque de tes vérités bavardes. *Ce n'est pas nos voix que Dieu écoute, mais nos passions* - [St-Augustin](#) - *Non vocem, sed affectum audit Deus* - un grand Muet, qui écoute, est toujours préférable à un grand Sourd, qui, soi-disant, parle.

A.France : *J'oserai dire qu'il n'y a de vrai que le beau. Le beau nous apporte la plus haute révélation du divin qu'il soit permis de connaître.* On élit le beau, on adhère au vrai. Peu d'élus et une multitude d'appelés. La beauté n'a que des rapports [platoniques](#) avec le vrai. Elle ne crée pas de balances, elle est le poids même. Le vrai, c'est l'inverse.

Comprendre que l'apport de l'intelligence peut ne faire que souiller une âme dépourvue de filtres aristocratiques. L'aristocrate ne dédaigne pas le nombre ; il sait éléver les meilleures des quantités à la dignité des belles qualités : degré 0 de l'intelligence, 1 - l'auréole de la solitude, 2 - la clé d'accès à l'amour, 3 - celle du beau et du divin.

L'aristocrate se dépouille du nécessaire, pour faire le bien. Le mufle ne lui accorde que du superflu. L'aristocratisme, c'est l'art de s'écartier du calcul et de savoir pratiquer le sacrifice ou la fidélité, ses seules façons de ne pas se laisser entraîner dans des entreprises du mal. Le mal, c'est l'exécution d'un algorithme au moment, où Dieu éprouve ma liberté.

Trois saisons d'ébranchage de l'arbre de la noblesse : je jette au feu, successivement, les branches des gestes, des mots, des pensées (la plus coriace !). L'arbre devient, pour les autres, invisible, et pour moi - indicible. Et je consacre ma vie à le rendre lisible, digne du Jardinier jaloux.

On s'imagine [Nietzsche](#) en surhomme, tandis qu'il est, si nettement, le *dernier homme*, tel qu'il le décrit lui-même, en train de poser les meilleures des *questions* : *Qu'est-ce que l'amour ? Qu'est-ce que la création ? Qu'est ce que le désir ? Qu'est-ce que l'étoile ? - Was ist Liebe ? Was ist Schöpfung ? Was ist Sehnsucht ? Was ist Stern ?* Avec ses réponses, le surhomme, succédant au Dieu mort, est aussi peu crédible que son prédécesseur.

Le monde est plein de musique, c'est une affaire de filtres acoustiques et de choix oculaire de bonnes cordes. Ceux qui n'y décèlent plus de mélodies divines ouvrent trop leur ouïe et pas assez leur regard. *Mon regard et le regard de Dieu, c'est le même regard, la même vision, la même connaissance, le même amour* - [Maître Eckhart](#) -

*Mein Auge und Gottes Auge, das ist ein Auge und ein Sehen und ein Erkennen und eine Liebe.* Mais le regard musical, remplacé par l'ouïe sans musique, fait mettre le monde bavard à la place du Dieu silencieux et me voue à la termitière ou à la machine.

On a besoin de beaucoup de hauteur pour enterrer ses hontes et de beaucoup d'humilité pour n'être fidèle qu'à l'altitude. *La hauteur divine ne vise rien d'autre que la profondeur de l'humilité* - Maître Eckhart - *Die Höhe der Gottheit hat es auf nichts anderes abgesehen als auf die Tiefe der Demut.*

Désirer, c'est avoir une requête à soumettre. Le sot, qui imagine, que les mots représentent le monde, trouve son désir plein. Le désir du sage est vide, et il ne cherche qu'à être rempli par l'interprète le plus inspiré. Remplir, c'est substituer aux inconnues - des représentations d'au-delà des mots. Si l'on manque d'inconnues, si l'on ne cherche pas à s'unifier avec le monde, même imaginaire, on méritera le mot de Lermontov : *L'homme le plus vide est celui qui n'est rempli que de soi* - *Тот самый пустой человек, кто наполнен собою*, à moins que ce vide artificiel ne serve que pour y accueillir une musique ou une voix de Dieu. Le dernier homme est rempli des échos des autres.

Choisir soi-même ses pierres d'achoppement, c'est l'art de ne pas faire un dernier pas, l'art de s'arrêter sur le plus beau des avant-derniers et laisser le point d'orgue à l'interprète divin. On ne finit pas ce qui est beau, on l'abandonne. Tout devenir réussi rejoindra

immanquablement l'être, mais le poète ne s'y attardera pas. *En poésie on n'habite que le lieu qu'on quitte* - R.Char. Le poète vibre du chercher, mais l'exhibe par le trouver : *La poésie est la trouvaille verbale de l'être* - Heidegger - *Das Dichten ist ein sagendes Finden des Seins.*

Mon vrai cœur est peut-être mon imagination, comme mon esprit est mon goût, et mon âme - mes larmes. Mais seul le poète a le droit de prendre les seconds pour les premiers. Ou les fusionner comme le Dieu de St-Augustin, qui aurait vu la flamme divine dans l'homme sous forme de cette magnifique triade : *l'intelligence, le goût, le désir.*

Il est facile de proclamer grand ou inexistant n'importe quoi ; c'est ce qui est grand et inexistant qui mérite notre vénération - Dieu et le bien, le beau et l'amour. Ce sont des arbres, comme tout le reste, mais arbres privés de racines à nourrir ; la terre et l'eau leur manquent, ce qui les voue à l'air et au feu. C'est cette splendide inexistence déracinée, aérienne ou flamboyante, qui élève mon regard, surtout aux moments, où mes yeux sont baissés.

Étymologiquement, être absurde veut dire émaner d'un sourd. La voix du sourd aux appels du siècle fait vibrer mes propres cordes. Celle du sourd à Dieu, me fait regretter, qu'il ne soit pas muet.

Puisque tout est pur aux purs (St-Paul), ceux-ci n'ont jamais peur de se souiller. C'est le contraire de la hauteur qui est un tamis et un filtre, une peur vigilante. Il faut se sentir impur, sans même voir ses

impuretés, ne fût-ce que pour comprendre, que Dieu a plus que les yeux.

Mon vote va au boutiquier, mon désir à l'amoureux, mon regard au philosophe, ma honte à l'ami, ma pitié au faible, mon ironie au fort, mon mot au poète, mon silence à Dieu.

Ne combats jamais les hommes, se réservant le choix des armes, mais un autre homme, un ange, Dieu, un fantôme - et découvre, que ce n'était que le même adversaire et que ta meilleure chance était d'être désarmé.

Le néant fut l'ultime refuge des attributs, qu'on avait tenté d'attacher à Dieu, à l'amour, à l'art. On appela cette tentative désespérée - l'absurde ou l'existentialisme. Sans point d'attache crédible, ces attributs n'ont qu'à se substantiver et à ne se lier qu'avec des conjonctions décharnées.

S'attaquer surtout au non-existant : après la naissance du rêve ou la mort de Dieu - chercher à donner vie au regard.

L'art de la vie consiste à tempérer les trois grandes illusions : celle de la liberté (par l'humilité), celle de la hauteur (par l'ironie), celle de Dieu (par un amour gratuit).

Il est des sensations ou des images, qui envoûtent l'âme, mais désespèrent la langue : le bonheur, Dieu - qu'aucune forme langagière

sérieuse n'épouse ; on est condamné à les laisser dans l'antichambre des métaphores platoniques. L'espérance a besoin des yeux fermés ; l'esprit commande les yeux ouverts, pour nous conduire vers la désespérance ; l'âme, c'est le regard, les yeux fermés, inventant des espérances fugitives.

Pour me proclamer libre, il ne suffit pas que la voix de mon âme s'élève au-dessus de la loi de mon esprit. Il faut, en plus, que cette voix soit de la musique divine et que cette loi ne soit pas lue au ciel. Toute noble liberté est triomphe de l'harmonie interne sur le calcul externe. Un simple interprète, non-compositeur, peut-il être libre ?

Tant que, pour garder la tête haute, on rejette la prosternation et la prière, on prouve, que son âme est d'ascendance basse. Mais si l'on courbe le cou pour témoigner de sa parenté avec une divinité, son âme s'abâtardit. Il faudrait résERVER à la tête - l'horizontalité (*le courage pour l'étendue de la raison* - Benoît XVI - *Mut zur Weite der Vernunft*), pour que l'âme garde sa solitude - dans la hauteur. *La prière est le désespoir de la raison* - Jankelevitch - puisque tout ce qui a la forme de prière a le fond précaire. J'aime la dialectique, approuvée par la prière, et la prière, sacrée par la dialectique.

La culture et la grandeur sont aussi bien dans l'élévation d'édifices que dans l'entretien de ruines ; la rencontre du don d'architecte et du don de chantre, de compositeur et d'interprète ; la conscience que, derrière, se tient le même démiurge : *Tu me fis grand, et tu fais ma ruine* - Eschyle.

Le séjour durable de la sagesse s'appelle ruines, où ne mène aucun chemin. Ceux qui réussissent à traîner leur sagesse sur des sentiers battus prennent l'étable, où ils aboutissent, - pour un palais : *Le chemin de l'excès mène au château de la sagesse* - W.Blake - *The road of excess leads to the palace of wisdom* - une illusion d'optique routière et architecturale te fait ennobrir une étable aménagée. L'excès de vitesse, de puissance ou de charge te fera condamner par la maréchaussée ; le déroutage du sage n'est enregistré que par le Juge suprême.

Notre *terre promise* (par le libre arbitre des profondeurs divines) est peut-être notre *ciel*, cette hauteur *permise* à notre liberté. Pour l'atteindre, il suffit de renoncer à la recherche géographique et de suivre les trouvailles astronomiques.

La vulgarité des victoires, c'est l'affichage, en bonne et due forme, des droits acquis. L'imposture, dans la défaite, est une attitude noble, quand le vrai tenant de titres est un éternel absent, le bon Dieu, par exemple, celui qui est soit la caresse soit la consolation, et jamais - la bénédiction. L'ivresse réelle d'une victoire ou l'ivresse inventée d'une chute, la vérité d'une bouteille vidée ou l'imposture d'une bouteille de détresse.

Talent, noblesse, personnalité – tels sont les dons primordiaux qu'on ne puisse ni hériter ni cultiver ; cette cure divine nous protège de toute contamination grégaire. Curieusement, la foule la plus

compacte et méprisable est composée de médiocrités qui cherchent à être, à tout prix, différents des autres.

L'homme, tel que la Providence l'a conçu, est un Ouvert, c'est à dire il peut tendre vers l'infini inatteignable, sans se quitter. Et cette sublime convergence signifiait la présence divine. Mais l'homme moderne devint un Clos et proclama la mort de Dieu ; tout en lui n'est désormais que fini : *La finitude de l'homme est devenu sa fin* - Foucault.

Je ne dois attendre la grâce qu'en hauteur, loin des choses. Ce sont donc mes propres contraintes qui en préparent la rencontre. *Le libre arbitre me permet d'accueillir Ta Grâce par l'ampleur ou par la contrainte* - Nicolas de Cuse - *Libera voluntas, per quam possumus aut ampliare aut restringere capacitatem gratiae tuae*. Le libre arbitre peut tracer l'ampleur. La contrainte, elle, se dessine par ma liberté.

La fatidique confusion entre le savoir et le désir, qui règne parmi les philosophes : *Je ne désire rien connaître d'autre que Dieu et mon âme* - St-Augustin - *Deum et anima scire cupio, nihil plus* - tu aurais dû admirer l'œuvre de Dieu et mettre en musique ce qu'il y a d'inconnaisable dans ton âme ; tout n'y est que désir comme source et savoir comme contrainte.

Les uns traversent la vie comme un désert, qu'ils peuplent d'oasis et animent de mirages ; d'autres - comme un réseau routier, avec un itinéraire préprogrammé. *Il faut se dépêcher de se gaver de rêves pour traverser la vie* - Céline. La vie a horreur du vide, surtout de celui que

créent les plus beaux rêves, et je pourrai baguenauder et même danser, à cœur ouvert, en n'invitant que les dieux à me remplir. *La vie est plus ardue à traverser qu'un champ* - proverbe russe - Жизнь прожить - не поле перейти.

Le perfectionnement de mon savoir ou de mes capacités ne demande aucun effort de ma volonté, il est presque mécanique. Il s'agit non pas de viser un perfectionnement comparatif, mais miser sur le parfait superlatif de mon soi inconnu, qui n'est que la résurrection du Dieu proclamé mort.

Dieu ou le rêve ne méritent notre emballlement que recherchés et non pas trouvés ou réalisés. Il vaut mieux les perdre de vue qu'imaginer les tenir. Au-dessus de leurs sources je retrouverai toujours une bonne étoile. Mais les pragmatiques vivent des yeux et non pas du regard, c'est-à-dire du rêve : *C'est faire preuve de peu de sagesse que de placer le rêve si haut, qu'on le perde en le cherchant* - Faulkner - *The end of wisdom is to dream high enough to lose the dream in the seeking of it.*

Pour être un ange, il faut : se savoir porteur d'une Bonne Nouvelle et ne combattre que ceux qui défient non pas leurs contemporains mais Dieu – pureté des commencements et pureté des contraintes.

La seule beauté au ciel, c'est mon étoile. Tout ce qu'elle illumine sur terre se met à danser, au milieu de ce qui marche ou rampe. *Comme la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel !* - Loyola - ; Qué

*vil me parece la tierra, cuando contemplo el cielo ! Et le chemin n'est pas long : Dieu est au ciel, et le ciel est en toi - Boehme - Gott ist im Himmel, und der Himmel ist im Menschen.*

Savoir m'incliner devant ce qui me dépasse sur une échelle non-quantifiable, devant mon soi inconnu, par exemple, qui résume ce qu'il y a de divin dans mes frissons. Il y a des servitudes que seul un homme libre peut se permettre.

L'échelle ascendante de la valeur des choses se forme en fonction de mes envies de : les comprendre, les décrire, les célébrer. Il est rare que je parcoure tous les trois niveaux avec le même enthousiasme. D'où l'intérêt exclusif des choses inexistantes – Dieu, l'amour, le Bien – avec lesquelles je peux sauter les deux premières étapes, pour m'éclater dans la dernière.

Dans toutes les profondeurs, sans parler de platitudes, le sage croise nécessairement des sots ; leur écoute profane les discours du sage. La hauteur est son seul refuge solitaire et le seul lieu où s'aventure l'oreille divine.

Vus de trop près, les dieux meurent, et la hauteur devient platitude. *Ne nous foncions pas dans l'Azur* - [Héraclite](#).

Trois sortes de talent créateur : le poétique, le philosophique, l'intellectuel – mais pas de poète sans élan rythmé, pas de philosophe sans élan mélodieux, pas d'intellectuel sans élan harmonieux. Lorsque

ces trois *aspirations* musicales ne se croisent que dans l'infini, on vit l'*inspiration*, on adresse ses soliloques à la seule Ouïe qui anime l'infini muet.

Le nihilisme est une volonté d'un homme d'être créateur de ses propres commencements intellectuels, artistiques ou sentimentaux. Le nihilisme n'est pas le refus de tout héritage, mais l'usage de celui-ci seulement en tant que matériaux ou thésaurus, et non pas en tant que guides ou maîtres. Le nihiliste dédaigne la communication avec ses contemporains, mais vénère la transmission de l'invariant, du noble, du mystérieux. Il est un homme atemporel et atopique, un homme de trop. Il cultive la facette surhumaine de sa nature humaine, en ne s'adressant qu'au grand Inexistant, à Dieu.

Tout est permis est du mauvais nihilisme : le quantificateur universel y est archi-vague, le prescripteur de la permission est indéfini. Qu'est-ce qui se substitue au Dieu mort ? - la justice humaine ou ton cœur souverain ?

**Platon** : *De toutes les choses attenantes au corps, ce sont les ailes qui le plus participent à ce qui est divin.* Le sens de la honte devrait donc me rapprocher des dieux, puisque l'emploi principal des ailes semble être de cacher ma bosse.

Le sens de la vie est déterminé par la division de notre soi en deux domaines – le divin et l'humain, le mystérieux et le créateur, l'éternel et le passager. Et l'art de subordonner, ou même de sacrifier,

la seconde facette à la première donne à la vie le sens le plus net. Ce n'est pas la recherche mais la révélation qui conduit à cette découverte. Mais, hélas, ceux qui *cherchent* le sens de leur vie sont inconscients de la première hypostase.

Le Bien du cœur est réel, et la Beauté de l'âme est imaginaire ; l'écriture est dans l'imaginaire, c'est pourquoi le cœur y doit céder sa place à l'âme. Dans l'ascèse on renonce au luxe ; dans les contraintes on s'astreint au seul luxe. L'illusion divine d'une beauté profonde, le cœur face au monde ; la création humaine d'une haute beauté, dans la solitude de l'âme.

**St-Augustin** : *Funde, ut implearis - Vide-toi, pour que tu puisses être rempli.* Sois tantôt éponge et tantôt fontaine ; mes pores, noyau, foyer et source étant ma soif. Dieu est dans la soif, non dans le breuvage. Je ne trouve pas Dieu à travers mes plénitudes, mais je ne me fais pas trop d'illusions sur ce qui remplira mon vide ; Jean de la Croix est trop crédule : *Les biens de Dieu ne peuvent entrer que dans un cœur vide et solitaire. L'âme doit se vider, pour que Dieu remplisse le vide - Los bienes de Dios no caben sino en corazón vacío y solitario. El alma debe vaciarse del ego para ser llenada por Dios.*

**Maître Eckhart** : *Je edler sind die Dinge, um so umfassender und allgemeiner sind sie - Plus les choses sont nobles, plus elles sont universelles.* La noblesse est dans l'exception ; les règles universelles visent le juste et l'utile communs et terrestres, et la noblesse est dans l'inutilité des sacrifices ou fidélités célestes. Toute noblesse naît d'une

humilité solitaire devant le divin, en absence des spectateurs, elle est donc toujours particulière. N'est universelle que ce qui est partout vrai ; la noblesse est hors langage, hors vérité, elle est donc injustifiable.

Lichtenberg : *Neue Blicke durch alte Löcher - Regards neufs, vieux trous de serrure.* Dans de bonnes cavernes ou ruines, l'artiste invente des clefs pour prouver au Serrurier voyeur, qu'on n'est pas dupe de Ses vieux trous de serrure.

Goethe : *Für jeden Menschen kommt der Zeitpunkt, von dem an er wieder ruiniert werden muß - Pour tout homme vient l'heure, où il doit, de nouveau, retourner dans ses ruines.* Regretter l'édifice écroulé ou saluer l'appel de l'étoile ? Bénies ruines, que deviennent les temples ou les tours d'ivoire, à l'annonce de la mort de Dieu ([Nietzsche](#)) ou de la mort de l'homme (Kojève ou Foucault) ou, le mieux, de ta propre mort (H.Broch de la *Mort de Virgile*).

Les pires tyrans, actuels ou potentiels, sont ceux qui ne reconnaissent ni dieu ni maître. Du saccage de temples et châteaux ne gagnent que casernes et étables.

F.Schelling : *Es gibt gar kein anderes Sein als Wollen : Grundlosigkeit, Ewigkeit, Selbstbejahung - Le seul être – le désir : sans fondements, éternel, dans l'acquiescement.* L'être serait donc l'indépendance face au temps, s'appuyant sur les commencements et l'espérance, c'est-à-dire sur tout ce que promet un Verbe ou une

musique : *La musique, c'est une suspension rieuse, une joie douloreuse, un Dieu languissant* - A.Lossev - Музыка есть смеющаяся беспочвенность, страдающая Радость, тоскующий Бог. Avec le culte de l'impulsion initiale, on peut appliquer au futur comme au passé ce que Mallarmé associe au présent : *ce vierge, ce vivace et ce bel aujourd'hui.*

**Berdiaev** : *Как пережить Божественное, когда Бога нет ; как пережить экстаз, когда мир и человек так низки ; как подняться на высокую гору, когда мир так плосок ?* - *Comment vivre le divin sans Dieu ; comment vivre l'extase dans la bassesse du monde et des hommes ; comment garder la hauteur avec un monde si plat ?* Le doute, en effet, y est permis, mais qu'est-ce qui t'empêche, au lieu de le vivre, - de ne faire qu'en rêver ? Dieu, l'extase et la hauteur ne sont réels et grands qu'en rêve.

L'idée, qu'un homme quelconque en vaut un autre, est une idée aristocratique. L'idée démocratique est qu'il faille permettre à un homme quelconque de dominer un autre, s'il en a des moyens légaux. L'idée tyrannique est, qu'un chef élu de Dieu vaut mieux qu'un élu des hommes : *Il est plus facile à un chameau de passer par un chas d'aiguille, qu'à un grand homme - d'être découvert par une élection* - Hitler - *Eher geht ein Kamel durch ein Nadelöhr, ehe ein großer Mann durch eine Wahl entdeckt wird.*

Zeus poursuit de sa hargne l'artiste Prométhée, père de l'écriture et du nombre, et donne sa faveur à Hermès, inventeur du lucre, c'est ainsi que naquit la démocratie de droit divin.

Leur progression : la morale du sujet, l'éthique de l'individu, la règle du contribuable - l'âme, l'esprit, la machine. De la règle divine, le sage induit une morale humaine ; le sot déduit une règle humaine de la morale de Dieu.

Par contraste avec le Siècle des Lumières, on est tenté d'appeler le siècle dernier - Siècle des Ténèbres, mais le second n'est que l'incarnation de ce qui ne fut conçu que par et pour l'esprit. Les Barbus, dans leurs Écoles ou leurs nuages, n'auraient jamais dû descendre parmi nous et ne pas laisser leurs esprits engrosser nos lettres, par inadvertance.

Il est certain que Dieu créa la liberté, et que l'esclavage est une invention humaine. Pourtant, Dieu sacrificiel se fit esclave, l'homme infidèle s'imagina libre.

Le monde complexe, c'est la stabilité de ses sous-ensembles : le réel (l'horizontalité humaine) et l'imaginaire (la verticalité divine), le réel comprenant, à son tour, le rationnel (l'État) et le naturel (l'homme). Dieu étant proclamé mort, l'État s'éclipsant au profit de l'économie, l'homme naturel raidi en robot artificiel, nous sommes livrés au seul réel, compact et irrespirable. De la triade anarchiste - Dieu, l'État, la Propriété - il ne reste que la dernière hypostase.

Quand il s'agit d'accourir en masse auprès de bon Dieu, celui-ci est volontiers collectiviste ; mais Il pratique un anti-communisme

primaire, lorsque certains pécheurs subversifs se mettent à séduire un bon candidat à faire fortune par leur appel à *faire bourse commune*.

Depuis trois mille ans, un culte de la sagesse, poétique ou scientifique, s'opposait à la vulgaire domination de l'argent. Des idées, civiques, théologiques, philosophiques, politiques, exerçaient un pouvoir d'attraction, modérant la tyrannie mercantile. Mais la Cité céda à la Bourse, Dieu fut proclamé mort, la fraternité se limita à l'art culinaire. Le dernier coup à l'humanisme fut porté par l'écroulement de l'URSS, enterrant l'idée communiste. Toute verticalité s'effondra ; une immense horizontalité règne sur les forums et dans les têtes.

Créer des cités, c'est créer des frontières ; tout être ouvert, muni d'imagination et d'émotions, tend vers ses limites, qui ne lui appartiennent pas, et, en même temps, dessinent ou édifient les remparts d'une polis, la tour de l'ange, la Cité de Dieu ou les ruines du surhomme.

Ce qui prouve, que le sacrifice et la fidélité sont des mouvements innés et divins, c'est le besoin qu'éprouve aujourd'hui le loup de faire des sacrifices, le jour de kermesses ou grand-messes, et le mouton - de rester fidèle au troupeau, tout en proclamant de ne plus en faire partie. L'agneau et le bouc émissaire sont des poses surannées, dont rêvait l'ange, avant de sombrer en elfe robotisé.

Prends à Dieu ce qui est à Dieu ; prends à César ce qui est à César. L'aspiration vers le parfait et le souverain.

L'une des raisons de la paix civile d'aujourd'hui est que ceux qui ont *raison* l'emportent sur ceux qui ont *tort*, c'est à dire sur ceux qui battent leur coulpe (*Prie, pour avoir toujours tort à l'égard de Dieu* - Kierkegaard), les blessés, ceux qui se font rééduquer à l'école des forts, le bâillon bien enfoncé sous anesthésie locale.

Méfie-toi de l'équilibre dans la vie provenant soit de l'acceptation d'une volonté surhumaine, de la reconnaissance donc de l'assujettissement, soit de l'excitation des droits. Soit je confie ma liberté à une idole infaillible, soit je la profane par ses prétentions et ses certitudes. Cherche de belles servitudes et ne crois pas que *la liberté fut le plus grand don que Dieu fit en créant* - Dante - *la libertà, lo maggior don che Dio fesse creando*.

À l'agneau, surpris dans son refuge précaire, le loup assène la bonne règle : *Celui qui abandonne la liberté pour la sécurité ne mérite ni la liberté ni la sécurité* - Franklin - *They that can give up essential liberty to obtain a little temporary safety deserve neither liberty nor safety*. Heureusement, aujourd'hui, il restent tellement de ruines abandonnées d'appétits de rapaces, où se tapissent les agneaux d'un Dieu mort.

Les premiers coups d'une révolution sont des foudres célestes qui frappent une idée, un Dieu, une coutume ; les suivants sont des stratagèmes terre-à-terre des justiciers déchainés et corrompus qui visent des voisins, des rivaux, des veinards. On cherche des idoles à

abattre, et l'on finit par égorger des badauds. Dieu, des effigies, des clercs, des passants.

Aux dieux sanguinaires, le nectar et l'ambroisie, symbolisant une mort vaincue et une vie immortelle, servaient de poudre aux yeux, tandis que leur vraie pitance, c'était la fumée des victimes, immolées sur les autels sacrés. Aujourd'hui, les dieux renoncèrent à l'immortalité et se succèdent, par versions courantes jetables ; leur autel, c'est le marché aseptisé, aucune pollution olfactive ou sonore n'en émane ; les victimes consentantes graissent ou refroidissent les circuits d'un Moloch impassible ; les dieux et les hommes, tous, – robots pré-programmés.

Les tyrans aimeraient qu'on s'adonne, *passionnément*, à une servitude aveugle et béate ; la démocratie cultive l'adhésion réfléchie et *dépassionnée*. Dieu même serait un démocrate, puisque, selon [Descartes](#) et [Spinoza](#), il pratique une *liberté d'indifférence*.

Ils pensent, que le chemin le plus sûr vers la liberté, c'est l'ordre, et que la servitude est au bout du désordre. En cela, les caporaux et les poètes sont du même côté : l'Église sans Dieu vaut mieux que Dieu sans l'Église. Toutefois, l'ordre n'en est que le père adoptif, la justice, la mère, ayant péché avec l'humanisme, récemment décédé et marquant ainsi l'exorde d'un nouveau Moyen Âge.

Le diable est un épouvantail, dont se servent ceux qui connaissent un Dieu *bon*, pour se déchaîner contre ceux qui se placent du côté

d'un Dieu mauvais. Le Malin se réfugie dans tes actions, Dieu s'absente de Sa Création.

Toutes les *têtes pensantes*, aujourd'hui, s'adressent à la foule, ont peur de l'humilier et en cherchent le jugement et même l'éloge. L'artiste devrait ne se tourner que vers une élite, mince ou même inexisteante, comme Dieu, le Bien ou une symbiose, introuvable aujourd'hui, entre l'intelligence, la noblesse et le style.

Le bon Dieu voulut, que tout un chacun poussât de temps en temps quelques lamentos de mascarade. Même aux pachydermiques, l'amour inflige de fausses cicatrices, qui prennent volontiers le nom de souffrances. La douleur est un aliment, qui préserve la pureté de la flamme amoureuse, avant que celle-ci ne se transforme en foyer alimentaire.

S'il n'ajoute pas beaucoup de vérités aux panoplies savantes, l'amour donne le goût des mensonges naïfs et pénétrants. L'amour n'est que le miracle répété du premier pas, le seul réceptacle de la vérité divine, que nous n'apercevons normalement que dans de mornes enchaînements de pas intermédiaires.

En effet, Dieu est peut-être amour. Je me résigne assez facilement, que tous fassent la sourde oreille face aux mots, soufflés par mon esprit, ou que personne ne soit attiré par la hauteur que je vise, - mais, mon Dieu, comme il est difficile de porter la caresse non sollicitée par personne ! Dieu serait-il caresse ? La caresse serait-elle

Son commencement ? Suivie de ou précédée par l'émotion : *Au commencement était l'émotion* - Céline. Même l'éternel retour est le mieux illustré par les métamorphoses de la caresse, vues par Lucrèce : *Vénus-volupté, Vénus-amour, Vénus-paix, Vénus-nature* - le monde, au bout de la chaîne, retombant sur la caresse.

L'amour paternel, illustré par Abraham et Dieu le Père : laisser égorger son propre fils. Heureusement, on trouve toujours, au dernier moment, un agneau ou une colombe de service, pour qu'on ne laisse pas d'encenser le bon géniteur.

On aime le mieux celui qu'on connaît le moins. On doit donc aimer soi-même. Et aimer Dieu est une très sage résolution ; Montesquieu : *Je n'aime point Dieu parce que je ne le connais pas, ni le prochain parce que je le connais* - a de graves problèmes avec ses facultés d'admirer ou de s'étonner.

Pour rappeler aux hommes Son grand dessein, Dieu voulut rendre brutalement et mystérieusement inconnu - l'être, dont ils tombent(ont) amoureux. *Aimer, c'est voir l'homme tel que le vit Dieu* - Tsvétaeva - Любить - видеть человека таким, каким его задумал Бог - sans qu'on sache jamais si au commencement était l'amour ou le mystère. Parmi les dieux païens, Cupidon fut le dernier-né ; d'après la règle *last-in-last-out*, la mort de Dieu(x) signifierait la mort de l'amour.

Plus j'aime ce qui n'existe pas, plus je suis seul ; le plus grand absent, Dieu, généralise cette règle : *Qui aime Dieu ne doit s'attendre à*

en être aimé - [Spinoza](#) - *Qui Deum amat conari non potest ut Deus ipsum contra amet* - plus je m'en approche (*prodeo pro Deo*), plus je suis invisible, même pour un [cartésien](#), caché devant Dieu ou masqué, pour être comme Dieu - *larvatus pro Deo*.

Encore de l'abus de la négation : je suis invité, explicitement, à aimer mes ennemis, mais les ennemis de Dieu ne bénéficient pas de la même faveur écrite ; et puisque tout dévot a la manie de proclamer ennemi de Dieu toute tête qui ne lui revient pas, il détestera, en toute quiétude, tout ce qui lui paraît détestable.

Je ne connais pas à l'amour de talents de prestidigitateur ou de guérisseur ; il est une divinité païenne, divinité créatrice et nullement salvatrice, aimant le temple vide, l'autel ardent et le sacrifice vital. *Notre amour ne peut se maintenir que par des sacrifices* - [Beethoven](#) - *Kann unsere Liebe anders bestehen als durch Aufopferungen* - la fidélité permet de tenir des promesses, mais c'est le sacrifice qui permet d'entretenir la flamme.

L'homme oublia, que l'amour divin et l'amour humain n'étaient qu'un seul et même amour. Aujourd'hui, tous sont persuadés que Dieu aime le chiffre converti et déprimé et l'homme aime le chiffre convertible et imprimé.

L'origine d'un amour véritable échappe à nos facettes divines – au Bien, au Beau, au Vrai ; Dieu en fit un mystère irréductible : moins on en comprend la justification, plus il est juste. *La Beauté engendre*

*l'amour* - Cervantès - *Engendra amor la hermosura* - le Beau faiblit, le Vrai ennuie, le Bien se fane, et seul l'Amour reste au-delà des formes, des certitudes, des émotions.

L'amour, qui est éternel tant qu'il dure, peut être comparé avec le parcours des dieux : *Les Dieux furent immortels* - S.Lec.

Le bonheur, c'est la chance de parler à une oreille infiniment lointaine et compréhensive, ce qui se transforme inévitablement en extase, en délire divin, au contraire du à bout portant, qui est à l'origine des petits bonheurs et des grands malheurs. *On est d'autant plus heureux qu'on a davantage de formes de délire* - Érasme - *Quisque felicior, quo pluribus desipit modis.*

L'âme qui aime n'est plus à l'homme, elle se donne ou se vend à l'ange. Dieu n'apprécie que le troc, le diable tient aux intérêts. Tous les deux sont témoins, quand on déclare la perte.

L'amour est une permanente élévation d'idoles et un besoin de reconversion. Tout charlatan d'encens ou de statues y trouve sa grâce. *Amour, je t'ai servi sous tous les dieux* - C.Marot.

Dieu nous munit d'instincts de l'amour, du bien et du beau, sollicitant notre corps, notre cœur ou notre âme ; l'esprit les prend en charge, et pour cela il dispose de deux structures d'accueil - la raison et l'imagination : pour les développer jusqu'à leur insertion dans des algorithmes du réel ou pour les envelopper de rythmes imaginaires et

mystérieux ; il faut choisir entre la justesse apaisante et la caresse troublante.

Dieu est Éros ou Caresse, puisque c'est bien la caresse qui se trouve à tous les sommets : du sentiment, du verbe, de la pensée. Dieu est Agapé, puisque de toutes les merveilles de la Crédit, seul le bien ne trouve aucune matérialisation crédible. Bref, Dieu est Amour.

Aimer, ce n'est pas se réjouir *de*, mais se réjouir *grâce à*. Le lieu et la source de mon amour, c'est mon cœur, dans lequel le Créateur mit ma capacité d'aimer. L'objet de mon amour y apporte la grâce !

L'art : suggérer, pudiquement, par quelques reliefs, contours ou fragrances, le sens, la charge et la hauteur d'un regard sur ce qui appelle adulation, sacrifice ou possession - tout art est, donc, érotique. Où encore la volupté frôle de si près la honte ? *Mes pensées sont mes catins* - Diderot. Les intentions du bon Dieu n'y sont pas sans ambiguïté non plus : entre être l'Amour ou faire l'amour, Il s'est réservé être et ne nous invita qu'à faire.

Puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore, 'aimer Dieu' est une proclamation, ayant d'excellentes chances d'être vérifique.

Comment échappe-t-on au monde des évidences ? Le philosophe - par la logique, l'amoureux - par le physique, le poète - par la musique. Ils créent des cadences, des transes, des danses, qui ne sont que des apparences de la vie, des rythmes humains extrapolant les

algorithmes divins. *J'existe comme les chiffres de mon rythme* - M.Serres.

Depuis Jésus, on sait que Dieu est Amour (Éros), mais K.Marx lui oppose Polémos, Nietzsche – Dionysos, Freud – Thanatos. Le soupçon tue l'amour.

Qu'a-t-Il créé, notre Dieu, au juste : l'homme, la vie, la matière, l'espace-temps ? On n'y comprend pas grand-chose. Mais encore beaucoup moins – pourquoi Il créa le bien et l'amour, avec leurs flagrantes irrationalité, immatérialité, inutilité ?

Comparée à la Création divine, la création humaine est comme les ruses d'un flirt à côté d'un amour sans rime ni raison.

Dans l'action – aucune trace de Dieu ; dans le vrai, l'homme se passe de Dieu ; dans le beau, il est Son rival. Il reste le Bien, humainement intraduisible et, de toute évidence, - divin ; c'est pourquoi je comprends ceux, pour qui Dieu est Amour, qui est un bien extatique, miraculeusement incarné, la caresse, opposée à la maîtrise. Étant plus près de l'outil que de la fonction, je dirais que Dieu est Caresse, puisque celle-ci traduit l'amour en mystère céleste, au lieu de le réduire en solution terrestre.

L'amour, comme mon soi inconnu, le bien, le bonheur ou Dieu, s'impose comme une pure présence-absence, sans que je puisse manipuler la distance qui m'en sépare ou y ajouter mes propres

couleurs. Ce que tu cherches ou ce que tu fuis ne saurait être du bonheur - Lermontov - *Он счаствия не ищет и не от счаствия бежит.* Le peindre est le recréer.

Le plus convaincant des discours sur le bien est celui, où la bienfaisance est absente. La seule exception est l'amour, qui est peut-être le seul bien, traduisible en actes : parler d'amour sans amoureux est ridicule. Dieu est peut-être le Bien, Il n'est certainement pas l'Amour, puisqu'il est inexistant.

L'amour, la femme, l'image gagnent à n'être vus qu'en tant que fantômes intouchables. Et Dieu mort, c'est à dire, Dieu, qui perdit tout besoin d'une référence au réel, Dieu devenu fantôme, rejoignit les meilleures sources du beau chez les vrais créateurs.

L'âme n'a pas de mots à elle. La poésie seule, en bousculant les dictionnaires, peut jouer à l'interprète imposteur, l'illusion naissant dans l'étrangeté des arabesques et des idéogrammes, à la prononciation gutturale imprévisible. Toute illusion de la vie est plus sonore que la vie, question de la disposition des bonnes cordes. L'âme n'a que des ailes : *L'amour, c'est la paire d'ailes, dont Dieu a pourvu l'âme, pour qu'elle s'élève à Lui* - Michel-Ange - *Amore 'mpenna l'ale, né l'alto vol al suo creatore, l'alma ascende.*

Le mariage est une tentative de fusionner les trois hypostases grecques de l'amour – *agapé, éros, philia* - la sensibilité, l'adoration, l'imagination. Et sa ruine la plus fréquente résulte du manque

d'imagination, comme l'abandon par l'Esprit-Saint nous sépare et du Père et du [Fils](#).

Toute création humaine – de théorèmes, d'arbres, de poèmes – part d'un besoin divin, et Aphrodite, plus nettement qu'Hermès, pousse mon âme ou mes mains vers une rupture avec l'inertie du monde mécanique. Mais pour être complet, c'est-à-dire universel à l'échelle divine, je dois compléter mon jury céleste par Athéna et Apollon, en flanquant l'amour d'intelligence et de beauté. Et je m'adresserai à Zeus, maître des foudres critiques et amateur des volontés de puissance.

Si les raisons d'un engouement sont claires, celui-ci ne mérite pas le nom de *passion*. Le vague en soi ne suffit pas non plus pour le rendre noble. Il doit être d'origine divine, pour donner raison à D.Hume : *La raison est et ne doit qu'être l'esclave des passions - Reason is, and ought only to be, the slave of the passions*. Toutefois, *res cogitans*, qui ne serait pas *res amans*, ne serait que *res extensa*.

La caresse, comme la prière, a besoin d'une foi, c'est-à-dire des chemins obliques, pour ma main, mon regard ou mon mot. Y manquer de foi réveille une mauvaise conscience. *J'ai honte de ma vivante tendresse – sans la foi* - Hippius - *Мне стыдно за свою неумирающую нежность – без веры.*

Il faudrait réserver le terme *d'amour* à ses deux éruptions inconditionnelles : l'amour maternel, viscéral, imbu d'esprit de

sacrifice aveugle, et l'amour sensuel, à fidélité aveugle, porté à un être du sexe opposé ; ce sont des caresses – par le regard, par le mot, par la main. En revanche, l'amour de Dieu, de vérité ou de patrie devrait être réduit aux choses sacrées : le sacré du lointain, le sacré de l'immédiat, le sacré du proche. L'âme sacralise la Création divine, l'esprit - la création humaine, le cœur – l'émotion de notre venue au monde.

Dans chaque être humain il doit exister des traits non-sollicités, cachés, divins, que seul l'amour, qu'on lui porte, peut mettre en évidence. *Je ne suis pas l'homme que tu aimes en moi, il est plus beau que moi* - Prichvine - Тот человек, кого ты любишь во мне, конечно, лучше меня: я не такой. On aime notre soi inconnu, et l'on finit par l'aimer nous-mêmes.

Tomber amoureux, c'est comme être frappé par une œuvre de Dieu ou par une œuvre d'art – d'un coup, on entend la musique et oublie le bruit. Et puisque, avec de l'imagination, on redécouvre toujours et partout ces œuvres, le poète est un éternel amoureux.

Le regard est affaire du créateur ; l'amoureux cesse d'être créateur, pour devenir jouet du Créateur, retrouver la première fonction des yeux – transmettre la stupeur à l'esprit, qui se métamorphosera en cœur.

L'air est rempli d'une musique inaudible ; et l'amour accomplit deux merveilles – il anime les fibres, prévues par le Créateur pour

capter cette musique céleste et il nous rend sourds au bruit du présent.

On tombe amoureux, la première fois, en écoutant Dieu ; toutes les autres fois, on écoutera ses organes. *Le premier amour est toujours affaire de la sensibilité ; le second – de la sensualité* - Pouchkine - *Первая любовь всегда является делом чувствительности. Вторая – дело чувственности.*

Tout amour se réduit à la caresse, et non seulement l'amour, puisque le seul point commun entre le beau, le bon et le vrai semble être la caresse, qu'éprouvent mes sens esthétique, éthique ou intellectuel. Dieu, visiblement, en fut tellement obsédé, que même ma peau en porte des conséquences.

Tu es amoureux, lorsque tout attouchement avec l'être aimé – par le regard, la main, le souvenir, le désir – cesse d'être acte et devient caresse, excitante ou apaisante, voluptueuse ou douce, te précipitant dans l'abîme ou t'élevant dans la hauteur. Tu n'es plus ni les yeux ni le regard, et l'être aimé n'est plus l'objet regardé, c'est toi qui es regardé et aimé par Dieu, qui est Amour.

Qu'on soit de tempérament monacal, narcissique ou donjuanesque, quand on veut passer pour artiste, on cherche la séduction : *Qui séduire, seigneur Auteur, est-ce Mammon, Démos, César, Dieu ?* - Valéry. César et Démos, désormais, sont au service de Mammon ; il reste Dieu, ce guide des amoureux et des poètes.

La volupté est un plaisir d'origine divine ; on pourrait donc dire qu'elle *vaut* l'éternité ou *veut* son retour éternel. La volonté y est secondaire, quoi qu'en pense Nietzsche : *Toute volupté veut l'éternité - Alle Lust will Ewigkeit.*

Ta place dans la vie terrestre dépend, évidemment, de tes forces, que tu arrives à déployer ; mais la place de l'amour céleste dans ton cœur dépend de la capacité de tes faiblesses à déployer leurs ailes redressées. Quand le Dieu biblique t'invite à L'aimer de toutes tes forces, Il s'adresse à l'homme du réel et non pas à l'homme du rêve.

La force de l'amour se mesure par la sincérité et la beauté de l'hymne à ta faiblesse, puisque tu dois être esclave de ce penchant divin. *Je croyais que, pour aimer l'autre, je devais renoncer à ma liberté. Finalement, je sens, que la plénitude de l'amour n'est que dans la plénitude de la force* - Hölderlin - *Ich meinte, um die Menschen zu lieben, müßte ich die eigene Freiheit verlieren. Ich fühle es endlich : nur in ganzer Kraft ist ganze Liebe.* Poète, à tes débuts, tu devins philistin, sur le tard.

Dans l'amour, la croissance ou la régression sont signes de sa nature végétale ou animale ; il doit être un invariant divin – un infini ou un néant.

L'homme ne peut aimer que ce qui est mystérieux - Dieu, la vie, la femme. Ni les hautes joies ni les profondes souffrances ne peuvent le

rendre amoureux ; elles le conduisent vers l'ennui par leur navrante clarté.

Ovide : *Ignoti nulla cupido - On ne désire pas ce qu'on ne connaît pas.* La cervelle et l'âme ont leurs trésors d'ignorance, dont ils n'échangent jamais les clefs. Mais tout savoir est d'usage commun. St-Augustin : *tu ne peux pas aimer la chose, que tu ignores - amare aliquid, nisi notum non potest* - persiste dans la même erreur. Que fait-il de l'ignoré le plus fabuleux, et qui se dit être lui-même Amour, – Dieu !

N.Chamfort : *Plus on juge, moins on aime.* Et quand on prétend pouvoir se passer de juge, on tombe sur un bourreau. Mais en se passant d'amour, on est condamné, par contumace, par le Juge d'exception.

N.Chamfort : *Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître.* Comme on ne peut aimer qu'un Dieu inconnu, un soi inconnu, un rêve d'inconnu.

Tchékhov : *Влюблённость указывает человеку, каким он должен быть* - *Quand on est amoureux, on sent quel homme on doit être.* Et puisque atteindre cette chimère est voué à l'échec, on devrait ne vénérer le côté divin de l'homme que hors de tout acte, y compris l'acte amoureux.

N.Barney : *L'amour, trop grand pour un, trop petit pour deux.* C'est le bon Dieu, qui l'a astucieusement imparти en trois hypostases : regard

paternel, sacrifice filial, fidélité spirituelle. L'amour est une affaire d'une division consubstantielle et non pas de l'addition, même substantielle.

Puisque la réalité figure dans toute définition de représentations ou de langages, il faut en donner l'esquisse d'une (pseudo-)définition.

1. Cette définition est formulée par un Terrien du XXI-me siècle ; il l'appuie sur son bagage intellectuel, constitué par les phénomènes externes perçus et les noumènes internes conçus.
2. Ce Terrien se trouve sur la planète Terre, faisant partie du système Solaire, l'un des cent milliards de systèmes de la galaxie Voie Lactée, celle-ci figurant parmi les cent milliards d'autres galaxies.
3. Ces agglomérats de matière sont constitués à partir des mêmes éléments, énumérés par la table de Mendeleev ; les particules élémentaires communes existent depuis des millions d'années, mais à l'origine de l'Univers la matière fut organisée autrement.
4. La vie dans l'Univers, fort probablement, n'existe que sur notre planète dans les domaines végétal, animal et humain. La liberté se manifeste dans les deux derniers (en dehors de notre planète règne la nécessité minérale), et l'esprit (attaché mystérieusement au corps et possédant la conscience et la créativité) est propre à l'homme.
5. En résumé, l'Univers, qui est un autre nom de la réalité, est constitué de la matière et des esprits – une banalité proclamée depuis l'Antiquité.
6. La matière est soumise au mouvement ; les étapes successives s'associent au Temps irréversible qui traverse l'Espace contenant la

matière. Les esprits étant incorporés dans la matière vivante, ils accompagnent leurs corps dans leur dissolution et s'éteignent.

7. Il est certain qu'un jour toutes les étoiles s'éteindront, les esprits disparaîtront et une matière en décomposition remplira la nuit totale d'un Univers mort.

8. En retournant sur notre planète, nous y voyons quatre mondes : le minéral, le végétal, l'animal, l'humain. La minéralogie, la botanique, la zoologie s'occupent des trois premiers. Le domaine humain se décompose en quatre mondes : le social, le technique, le scientifique, l'artistique ; c'est la seule réalité dont s'occupe la philosophie.

9. À part la réalité, notre existence ne connaît qu'un seul autre objet de réflexion – le rêve. Ce domaine n'est pas éphémère à cause de deux sources d'étonnement, d'admiration et d'enthousiasme : le fait indéniable que le Créateur (de l'Univers ou de la vie ?) ait mis en nous trois sens merveilleux – le Vrai, le Bien, le Beau, et le besoin de créativité que tout homme évolué éprouve.

## ***La Création***

L'homme est un miracle ignorant son thaumaturge. Ce qui le sépare de sa naissance ou de sa mort, d'une pierre ou d'un singe, d'une machine ou d'un dieu, donne une métrique vertigineuse, où l'infini brouille les calculs et inverse les valeurs. La foi est un élan, chaud et soudain, vers une sommation, lacinante et certaine. Quant à celui qui ne l'entend pas, soit il est trop loin de soi-même, soit il ne consulte que ses oreilles, tandis que c'est notre âme qui est sollicitée. L'horreur ou le silence du merveilleux empêchent d'en ressentir la présence.

Ni une foi réglementaire ni, encore moins, une action ne nous rapprochent de nous-mêmes. C'est le désir du point zéro, dans chaque départ, qui donnerait une bonne direction. L'action ne peut unir que les courts désirs, portés par la mesure et l'habitude. Ceux qui se touchent au-delà des choses, réclament le rêve inaccessible.

Le sot, croyant ou athée : le monde est grand et moi - petit. Le créateur athée : le monde est petit et moi - grand. Le créateur croyant : le monde et moi sommes de même taille. Pour le pessimiste, la taille est minable, pour l'optimiste – énorme.

La raison, c'est l'évaluation dans l'existential ou dans l'universel ; la foi, c'est les valeurs dans l'absolu. Et l'intelligence, c'est la

conscience que la foi lumineuse précède le premier pas de l'évaluation, et la foi ombrageuse en consacre le dernier.

Le doute n'est fécond qu'au sujet de ce que nous fournissent les mains ou le cerveau, c'est-à-dire de ce qui nous est proche. Douter du doute, ce serait renoncer à écouter ce qui, au rythme lointain, palpite mystérieusement dans notre âme. La foi, c'est la réalité des cadences, dont on ignore la source, tout en l'admirant.

Ce qu'on entrevoit derrière les choses insécables s'appelle la foi. Ne pas les vénérer nous rend robots. Ne pas en voir, c'est n'avoir que les yeux pour voir.

La géométrie euclidienne, la philosophie [socratique](#) et la foi johannique se reconnaissant la même origine dans le Logos pythagoricien - le Nombre. Qui a ses superstitions, par exemple les sept jours de la Création, les sept Sages, les sept notes, les sept couleurs de Newton : *Dieu créa tout à partir du nombre - Numero Deus omnia condidit.*

Il est dans la nature du vivant de hurler de douleur à la lune. L'oreille n'a que faire avec ces messages, mais son inertie nous pousse à la tendre vers le chaos du firmament et à relever de faux échos. C'est cela, la foi - le miracle d'une réponse dans un vide certain.

Face au monde, je suis une créature de Loi, de Foi ou de Soi - de l'évolution vers la lettre, de la Révélation de l'esprit, de la Révolution par le mot.

L'accès de foi, pour eux, - l'empressement pour dévorer la [Bible](#). Pour moi - regarder, avec les yeux écarquillés, les œillets, écouter, avec les oreilles musicales, les cigales, me sentir, la tête baissée, solidaire des coléoptères.

Les stades - superstitieux, métaphysique, littéraire - du sentiment religieux : se pencher sur l'intemporel, l'inétendu, l'innommé. Reconnaître, avec regret ou enthousiasme, que c'est sur le Verbe que se referme tout pèlerinage, c'est en son nom qu'on vénère l'innommable. *On n'abolit pas la religion en abolissant la superstition* - Cicéron - *Nec vero superstitione tollenda religio tollitur* - mais on en consolide le verbe.

S'est-il passé quelque chose de surnaturel, à un moment bien connu, au mont Sinaï, à Bethléem, à Médine ? La seule question sensée, à adresser à la foi du charbonnier. Tout le reste relève de la poésie, qu'elle ait une coloration eschatologique, mystique ou rituelle. Les questions de la création, du mal, de la liberté, du salut n'ont aucun rapport avec les religions populaires. Rien ne se révèle dans ni par l'Histoire. Dieu n'imprime en nous sa présence que s'il ne s'exprime pas : *Dieu est une parole inexprimée* - [Maître Eckhart](#) - *Gott ist ein unausgesprochenes Wort*.

Pour le fuyard des rigueurs scientifiques et le persécuté par l'imaginaire philosophique ou physiologique, la prière poétique reste l'ultime refuge, l'ultime séjour, renouvelable par la police céleste, avant l'expulsion vers le végétal ou le minéral. *La foi chrétienne est le*

*refuge dans la plus haute détresse - Wittgenstein - The Christian faith is a man's refuge in the ultimate torment.*

Le bon Chrétien devrait être humble non pas parce qu'il serait indigne de la grandeur de Dieu, mais parce que la grandeur, c'est à dire la force, est indigne.

Dans la création se manifeste, étonnamment, la Trinité du Dieu chrétien : le talent, la noblesse, l'intelligence, correspondant à Dieu le Père, son **Fils**, l'Esprit Saint. La suite numérique humaine alignerait la solitude, l'amour, la création. Et pour aller jusqu'au chiffre 6, on peut songer au sang que firent couler la croix et les étoiles à 5 ou 6 branches.

L'homme, à l'apogée de son orgueil, s'exclame : *Je suis libre !* ; notre Dieu incarné aurait dit : *Je suis la Vérité* - pourtant, il y a peu de concepts plus ternes et banals que la vérité et la liberté ; au moins, leur contraires, le rêve et la contrainte, sont plus féconds et stimulent le talent et non pas la routine. Mais on peut animer ce qui est existe, en végétant, – par son plongeon dans l'inexistant : *La liberté n'existe que dans le royaume des rêves* - Stirner - *Freiheit lebt nur in dem Reich der Träume*.

La grâce catholique ou orthodoxe se lit dans la création humaine ; la grâce protestante accompagne le caprice divin. Et puisque plus haute est la grâce, plus basse est la pesanteur, les protestants, si souvent, présentent une rare lourdeur. Mais les protestants ont raison de se moquer de nos actions comme stimulateurs de grâces divines :

nous serions si misérables, si seules nos actions exprimaient ce que nous valons. Et non pas la libre grâce de Dieu ou de notre création ; la grâce suit nos âmes et non pas nos bras.

Dans la peinture, le dessin porte la perspective du tableau et la couleur en détermine la hauteur. Le défi consisterait à intervertir leurs rôles ; dans le domaine *scriptural*, ce serait demander au *nom* de Dieu d'en porter le *Verbe* et à Son *Esprit* - d'en exprimer l'Objet.

Les profils successifs du chrétien : persécuté, persécuteur, créateur de dogmes, barbare, gardien de mémoire, corrompu, inquisiteur, ridiculisé, marginalisé, socialisé (en compagnie des Restaurants du cœur et des Médecins sans frontières). Une religion d'esclaves s'éteint dans une société sans esclaves. La place du dieu chrétien est prise par les Syndicats.

Ce chapitre doit son titre au pouvoir *prochain* de [Pascal](#). Cette anti-grâce inefficace interdisant au mystère (la foi, l'amour) de s'interpréter en problème (la prière, le sacrifice), et au problème - de se réduire à la solution (le rite, la fidélité). En plus, ce fut la métaphore centrale de [Hölderlin](#), qui dans la tension *proche - lointain* voyait les mêmes ressorts que dans *péril - salut*.

L'homme et ses frontières : il est un espace, fermé à l'horizontale et ouvert à la verticale. Toutes ses bonnes limites - lorsqu'on tend vers un soi ascendant ou transcendant - se trouvent hors de lui. *Toutes mes frontières me fuient* - [Rilke](#) - *Alle meine Grenzen haben Eile* - mais moi, je suis dans l'élan vers mes frontières. Être un Ouvert, c'est vivre de la

hauteur, de l'être : *L'être est la frontière du devenir* - F.Schlegel - *Das Sein ist die Grenze des Werdens*. Le Chinois, qui pourtant ignore l'Être et vit presque exclusivement dans l'horizontalité, pousse jusqu'à voir dans la Clôture (non-communication) la source de tout Mal.

La foi catholique est la religion des mains, la foi orthodoxe - celle du visage. Les mains jointes, dans un retable, ne renient ni le poing ni la chaîne. L'icône invite un regard ou une larme, chauds, recueillis et hypocrites.

La foi vient à coups de défaites, que les yeux, pleins de larmes, finissent par transformer en victoires de leur faiblesse. Les yeux restés secs cultivent l'incrédulité et la force.

La foi, même vide de contenu mais puissante de forme, peut être précieuse en tant que récipient de ce qui est au-dessus de la véracité coulante. Par exemple - du scepticisme : *On peut se payer le beau luxe du scepticisme, quand on a une foi forte* - Nietzsche - *Hat man einen starken Glauben, so darf man sich den schönen Luxus der Skepsis gestatten*.

La foi ne serait que l'émoi au seuil et le refus des murs, des fenêtres et même du toit.

La foi, c'est la muraille. Le savoir, c'est l'arme. L'ironie, c'est l'armistice avec l'étranger. La vie, c'est le sentiment d'assiégé transformé en chant de cloîtré. On ne les trouve durablement ensemble qu'en solitude. Les plus beaux exercices sont de nature

monastique : *La mathématique, c'est la liberté de cloître, face à la vie* - Chafarévitch - *Математика - свобода от жизни - в монастыре.*

Les uns pensent, qu'il se passe plus de choses dans une tête d'homme que dans l'univers entier, d'autres pensent le contraire. Le premier est plus près d'une foi.

Dans les châteaux forts des convictions on ne trouve que pierres et tyrans ; dans les chaumières de la foi - grains et mages.

Ce n'est pas le respect du sacré qui dévoile un homme de foi, mais sa capacité d'intégrer au sacré - des sacrilèges. Ce n'est jamais le tabou, le rejet du sacrilège, qui crée le sacré, il le profane.

C'est bien la foi qui te dit, s'il faut déplacer la montagne, la conquérir ou l'approcher. L'athée dit : *La foi déplace les montagnes, le doute les escalade* - E.Jünger - *Der Glaube versetzt Berge, der Zweifel erklettert sie.*

Retour des religions ne signifiera pas que les thuriféraires moyen-orientaux ou himalayens retrouveront leur prestige, mais qu'on reconnaîtra, de nouveau, que derrière toute solution et tout problème, concernant tout vivant, se tapit un authentique mystère.

Je ne peux respecter une foi que si son symbole est intouchable. Par exemple, le Chrétien élevant la Croix si haut qu'elle en devient invisible et donc impalpable. Et non pas celui qui l'enfouit dans des

profondeurs en laissant sous le nez ses mots - et ces choses ! - navrants et trop vraisemblables de *Roi, Nazareth ou Juif*.

La grâce ne peut accompagner que le mystère du premier pas (et peut-être la solution, le sens, du dernier) ; elle ne peut rien ajouter à un parcours problématique déjà partiellement effectué. C'est pourquoi je ne crois pas à la grâce dans des religions.

La philosophie est une poésie avec intelligence, comme *la religion est une poésie avec espoir* (Cocteau).

La vérité sacrée ou le sacré véridique n'émeuvent ni convainquent que l'idiot du village. La religion ne crée que dans le rite, et la philosophie - que dans le sophisme. *Pour la religion n'est vrai que le sacré ; pour la philosophie n'est sacré que le vrai* - Feuerbach - *Der Religion ist nur das Heilige wahr, der Philosophie nur das Wahre heilig*. Le sacré et le vrai réunis ne s'entendent que chez le poète.

Il faut beaucoup de sang-froid et de calme pour embrasser, pour de bon, une foi ; l'excitation ne favorise que la connaissance. Et Chateaubriand : *J'ai pleuré et j'ai cru* - est certainement tombé sur des balivernes.

Le nihilisme, et non pas l'athéisme ou le panthéisme, est le véritable antagoniste de la *vraie* foi. Celle-ci explique les origines et déduit les fins ; le nihilisme, c'est la libre sophistique des sources et la libre dogmatique des finalités, la vénération et l'espérance ne découlant pas du passé et n'étant pas tournées vers l'avenir, mais

remplissant le présent plein de magie. Le nihilisme est le fond altier de la foi, comme le panthéisme est *la forme altière de l'athéisme* - Schopenhauer - *die vornehme Form des Atheismus*.

Un homme à genoux - trois lectures ou justifications différentes : car il ne peut, ne veut ou ne doit pas rester debout - la prière, le rêve, la honte.

Même débarrassés de toute transcendance, la foi mystique et le regard poétique trouveront toujours assez de ressources dans la réalité sans voiles ; quand le Dieu profond des apparences est mort, ressuscite celui de la réalité, le haut.

Très nette analogie entre la religion et le sexe : un mystère bouleversant - la terrible puissance des pulsions ; un minable problème - la dissection psychanalytique ; une pitoyable solution - le morne priapisme. Ainsi, de même, un mystère religieux - la vénérable foi ; son problème savant - la théologie robotique ; sa solution humaine - le rituel moutonnier.

La science : rendre intelligible ce qui est visible ; l'art : rendre visible ce qui est crédible. La foi se rapproche de l'art : *La lumière de la foi fait voir ce qu'on croit* - Thomas d'Aquin - *Lumen fidei facit videre ea que creduntur*.

L'origine grammaticale des religions : l'homme fourmille de mots et encore davantage de signes de ponctuation, dont les plus lacinants sont le point d'interrogation et les points de suspension. Et voici que

quelqu'un de bien exclamatif prétend apporter des réponses ou, au moins, réduire le nombre de points...

J'ai presque de la tendresse pour la religion chrétienne, puisqu'elle est, en Europe, le dernier refuge de la poésie. Celle-ci est, en effet, chassée de la philosophie, de la littérature, de l'amour humain et de l'amour divin. La poésie est un état de suspension ambiguë entre les abstractions mystiques et les rites mécaniques, ces deux extrêmes, dans lesquels se vautrent les autres religions.

L'opium ou l'eau-de-vie, telle est la fonction de la religion, chez les sauvages. Chez l'homme moderne, le raz-de-marée du solide débarrasse du réquisit du gazeux ou du liquide : regardez le sort pitoyable de l'encre, du souffle, de la sueur, du firmament, du sang, des aromates, des larmes, et l'eau-de-vie, avec l'opium, n'y échapperont pas non plus.

La pensée vivante est la pensée des commencements, cette poésie naissante ; la pensée soi-disant religieuse (oxymoron !), qui se tourne vers les fins ultimes (par exemple, *Endzweck* de Heidegger), est de la poésie sans élan.

Les questions, à l'origine d'une foi : à Qui est l'œil posé sur moi ? pourquoi mes yeux ? comment se forme mon regard ?

La musicalité de l'existence gagne de l'extrémisme des positions horizontales - politiques, esthétiques, sentimentales - mais dans la verticalité, au contraire, il lui faudrait davantage de dialectique, de

complémentarité : plus haute est mon espérance, de plus profonds désespoirs je pourrai m'accommorder ; plus profond est mon savoir, plus audacieuses seront les hauteurs de ma foi ou de mon rêve.

La foi, comme tout ce qui est grand, peut être vécue sur les trois niveaux : le mystère de la création, le problème de la mort, la solution d'une religion - l'admiration, l'angoisse, l'ordre - choisis donc entre l'enthousiasme, la paralysie ou l'ennui.

Il faut laïciser la foi, l'infini, la puissance et diviniser l'intensité, la noblesse, l'amour. Douter ou savoir - sur un forum public ; vibrer ou chanter - dans son propre temple.

Pour se permettre le luxe de ne pas partager la foi réglementaire, il faut porter en soi l'ironie ou la pitié, c'est à dire l'intelligence ou la bonté : *Pas un sur mille n'a d'esprit assez fort ou de cœur assez tendre, pour être athée* - Coleridge - *Not one man in a thousand has the strength of mind or the goodness of heart to be an atheist.*

Être un Ouvert, c'est, au-delà d'un désir fini, savoir deviner un désir infini, c'est à dire un désir dont la source devient horizon ou firmament, et dont je me sens infiniment proche, tout en me rendant compte, que je ne la toucherai jamais, même par ma raison ou ma foi. C'est la nature des contraintes, humaines ou divines, qui reconnaîtra la nature du désir. C'est l'insensibilité au second type de contraintes qui fait dire à Heidegger : *L'Ouvert est le Tout de tout ce qui ne connaît pas de contraintes* - *Das Offene ist das Ganze alles dessen, was entschränkt*

ist. D'autre part, être sans contraintes (et, donc, Ouvert, pour Heidegger) ne signifie nullement être infini.

La foi grégaire et réglementaire se formait autour de mythes ou de rites : le sacrifice des angoissés ou la fidélité des forcés. Mais la vraie foi devrait venir de l'esprit équilibré et libre, dominant les troubles ou les ténèbres de l'âme. On crée par et dans des ombres, on croit dans la lumière, illuminant simultanément l'âme et l'esprit. *La foi consiste à ne jamais renier dans les ténèbres ce qu'on a entrevu dans la lumière* - G.Thibon - la fidélité dans les ténèbres est aussi belle que le sacrifice dans la lumière.

Techniquement, la religion se maintient surtout grâce au langage d'outre-tombe qu'emploient les prédicateurs. Et puisque le besoin d'absolu par les moyens du langage, est le souci commun du poète et du philosophe, ils se placent, eux aussi, sur le terrain des croyants. *Si vous essayez d'unifier la poésie et la philosophie, vous n'obtiendrez rien d'autre que la religion* - F.Schlegel - *Versuchet ihr Poesie und Philosophie zu verbinden, und ihr werdet nichts anders erhalten als Religion.*

Ce n'est ni salut ni indulgence que visent leurs prières, mais une réussite, et ces prières sont juste bonnes pour être récitées dans une école de commerce. Tout ce qu'apporte la prière est précaire. Munie d'une visée quelconque, elle est même source du mal, pour les plus purs : *En priant quelque chose, tu pries mal ou pries le mal* - Maître Eckhart - *Petens hoc aut hoc malum petit et male.* Je n'imagine une prière qu'aboutissant aux belles ruines et aux défaites glorieuses.

On ne connaît que trop l'angoisse du héros et la sérénité du prêtre. Je salue le martyr serein et le mystagogue angoissé. Et si Dieu, lui-même, manquait d'assurance et, à l'image de l'homme, était aussi fragile que lui ? Et la grandeur d'un philosophe serait d'apporter à l'Un ou à l'autre, - de la consolation vibrante et non pas une infâme paix ?

Un miracle, qui ne contredit en rien la mécanique, qui ne manifeste rien de surnaturel, qui ne se perçoit qu'en hauteur et qui te donne le vertige, s'appelle mystère. Un mystère, qui défie la nature, n'est qu'un miracle de superstitieux. Dans le déisme – aucune trace d'un quelconque (poly-, mono-, pan-)théisme.

L'extase, c'est une prière de prières. Face au mystère, l'esprit se méfie des paroles, cherche un état supérieur à celui de la prière et passe ainsi à l'extase.

Si je veux passer quelques instants délicieux, en simulation d'une prière berceuse, une provision d'œillères, de bâillons et de bonne cire en est une sage solution. *Durant la prière, il faut faire de grands efforts, pour rendre sourd-muet son esprit* - Nil de Sora - *Подвизайся ум свой во время молитвы соделывать глухим и немым.* C'est ainsi que naît la piété des contraintes.

Aucun fil - matériel, factuel, spirituel - ne nous relie plus aux sources des religions actuelles. Un Éthiopien, aujourd'hui, est, sans contredit, plus près du Chrétien originel que nous. Nos théologiens ne peuvent être que poètes, de gré ou de force, doués ou débiles - la

théologie de la grammaire. Et tout sérieux dogmatique est ridicule - la grammaire de la théologie. *Dieu n'a pas de religions* - Gandhi.

Comme la poésie est une haute religion des non-croyants, la religion est une basse poésie des non-poètes.

Il n'y a plus de foule dans la rue : l'homme moderne la porte en lui, aussi bien pendant ses prières que dans ses révoltes. L'idéologie n'a aucun impact sur l'homme seul ; l'homme, plongé dans la foule, est perdu pour la religion.

Le fond de l'écriture est une question de type de foi ; ce fond est iconographique, totémique ou idéographique, en fonction de la place du Verbe : dans l'image, dans l'effroi ou dans le rêve.

La philosophie s'intéresse à ce qui, tout en étant vrai, n'admet pas de règle, c'est à dire au religieux ou au poétique ; c'est pourquoi la religion est une poésie de la philosophie.

Croire, c'est la volonté de joindre deux bouts de la chaîne, que la raison échoue à réunir. C'est aussi le vœu pieux des philosophes professionnels - garder présents à l'esprit deux termes de l'alternative, s'interdire toute forme de l'énerguménite. Croire, c'est aussi agiter les encensoirs ou polir les chaînons et oublier jusqu'à l'existence de chaînes.

Si la raison cède à la foi, c'est la raison et non pas la foi qui doit en donner la raison. La foi n'accompagne que les commencements et

les fins (où la raison est impuissante), tandis que tous les parcours doivent être guidés par la raison.

Toute foi part des miracles. La foi collective, héritée, se fonde sur des miracles surnaturels, admis par l'esprit capitulard et fixés dans des calendriers. La foi individuelle, spontanée, renvoie aux miracles naturels, reconnus dans chaque élément de la nature par le regard de l'âme. La foi réglementaire est affaire de l'esprit ; la foi mystique est œuvre de l'âme. Quant aux miracles *résultant* d'une foi, c'est une affaire des psychiatres ou des chamanes : *Le miracle doit provenir de la foi, et non pas la foi – du miracle* - **Berdiaev** - Чудо должно быть от веры, а не вера от чуда.

Nos meilleures attentes – d'amour, de consolation, de caresse, de fraternité – ont toujours quelque chose d'affolant, d'impossible, d'incompréhensible. Elles deviennent prière, lorsque aucune oreille, aucune main, aucun cœur ne s'en aperçoit plus.

La prière – la volonté de confier à la hauteur ce qui ne peut pas agir sur terre. Agir au ciel, c'est vibrer, être de la musique muette. Dans ce sens, celui qui dit, que sa prière, ne provoquant pas d'écho sur terre, agit peut-être au ciel, formule une belle espérance.

L'accessible et le faisable devraient être exclus de nos prières et de nos rêves. Demander trop, telle doit être notre attitude face à la religion et à la philosophie. L'une des attentes d'un homme de foi ou d'esprit est, par exemple, la chaleur au cœur, et lorsqu'il ne reçoit, à sa place, que de ternes prétentions à la lumière (du salut ou de la vérité),

il est si frustré qu'il devient facilement misologue ou misanthrope. *Une misologie apparaît, quand on trouve la philosophie ingrate, puisqu'on lui avait trop demandé* - Kant - *Eine Misologie entspringt daraus, daß man die Philosophie undankbar findet, weil man ihr zu viel zugemutet hat.*

Les âmes dites basses se contentent de la superstition, cette seule religion, qui leur est accessible. Les âmes, qui se disent hautes, en revanche, s'adonnent, de préférence, à la seule vraie religion, celle qui est enregistrée au Ministère des Cultes et tournée vers Hermès. L'âme garde de la hauteur, tant qu'une hérésie l'accompagne.

Les seules hérésies, aujourd'hui, touchent au rituel et laissent se pétrifier le sacramental. La vie en gagne, l'esprit y perd. Les convictions inventent des bûchers, le doute - des sacrements. Au-dessus des deux se trouve le regard ; lui, il lit des mystères (ce beau nom poétique grec, soumis à la prose latine, fut traduit par *sacrement*).

La ligne de démarcation la plus nette n'est pas entre athées et croyants, mais entre les pleurnichards crédules du manque et les enthousiastes incrédules de la plénitude. Le même mystère guette l'âme du croyant et l'esprit de l'incroyant.

Toutes les religions racoleuses me tendent leurs paris pascaliens, dans lesquels ne figurent aucune date, aucun nom, aucun événement ; une fois que je l'ai accepté, ils me ressortent des mages, des archanges, des navettes entre terre et ciel, et, dépité, abusé, je renoncerai aux dés, aux jeux, aux rébus, et je resterai avec le mystère de mon âme inexpliquée.

Même la simple raison nous pousse à chercher du merveilleux dans l'harmonie du monde, mais seul la grâce le fait découvrir, sans recherche ni attente. La grâce se passe et de raison et de foi, et Cioran a doublement tort : *L'attente de la foi est un autre mot pour grâce.*

Qu'on suive la transcendance ou qu'on poursuive l'immanence des choses, notre distance avec elles reste d'une même grandeur ; seul, change le signe de cette mesure, évaluée de la hauteur ou calculée dans la profondeur, minimisant soit l'interprétation soit la représentation.

L'action traduit un millième de ce que je suis, la réflexion - un centième, le rêve - un dixième. Si, dans le vide de ce qui reste, je n'étouffe pas, si une joie ou un amour, sans aucun appel d'air, dilatent mes poumons, alors, mon souffle ne peut me porter que vers la foi.

Ils ne quittent pas des yeux – la chose. Cette scrutation est déclenchée par la raison, mais, arrivés à une certaine profondeur, ils avouent les limites de la raison et laissent la parole à ce qu'ils appellent la *foi*, cet aveu d'impuissance de la raison. Tandis que le bon relais devrait être assuré par l'âme, qui abandonnerait la chose pour le rêve, c'est à dire pour des images pleines d'intensité musicale. Dans ce rêve, la chose, au lieu d'être sondée dans son fond, serait enveloppée d'une forme nouvelle.

Le fait religieux est la forme la plus primitive du sacré, déjà le sacrifice lui est supérieur, tout en étant accessible même aux athées.

Pour atteindre ce stade, il faut avoir abandonné le parti pris des choses (le premier stade, celui des prix) et s'être hissé par-delà le bien et le mal (le deuxième, celui des valeurs), tout en leur restant fidèle. Le sacrifice déchire les fratries et scelle les fraternités.

Je commence par chanter la force, le bien, la beauté ; porté par ma plume et ma noblesse, je touche aux autres cordes, plus étonnantes et délicates – la faiblesse, le mal, l'horreur – et je comprends, que mon chant est plus important que la chose chantée, que l'élargissement de gammes est plus porteur que l'approfondissement de thèmes, que la hauteur de ma voix assure la même intensité de mes fibres au-dessus de tout axe de valeurs. Au pays de mes pensées païennes, je dois être missionnaire, pour les convertir en une foi des rêves ; c'est le retour à la pureté initiale (le *retour nietzschéen*, *die Wieder-Kehre*, est une tentative de conversion !).

Tout le monde est conscient du mystère de la divinité méconnue, mais le scientifique l'abaisse au niveau d'un problème d'astrophysique, et le religieux le profane par sa solution de métaphysique.

La foi a bien sa place à elle, et lorsque elle s'installe dans celle que lui cède, magnanimité, le savoir ([Kant](#)), elle n'est pas à sa place.

Le mystère – une perplexité et une admiration, que la connaissance ne réfute pas et que la foi, peut-être provisoire, bénit. De notre regard sur la vie, il faudrait bannir la religion et garder la foi et le mystère. Pourtant, [Nietzsche](#) et [Tolstoï](#) formulent une religion sans foi ni mystères. L'aigle et la colombe manquent de dons de la

chouette. Mais à la religion de la tête ou à la religion du cœur il faut préférer, au moins, la religion de l'âme, la poésie.

Il y a trois familles mystiques : les eschatologiques du Jugement Dernier, les cléricaux du parcours salvateur, les nihilistes des points zéro de la réflexion, du regard, de la passion. Les deux premières sont constituées, essentiellement, de nains ahuris, balançant sur les épaules des géants ; la dernière se dévoue à fabriquer elle-même les mesures ironiques de la grandeur et de la vision.

Le même irrespect des miracles : croire, que les collisions des atomes puissent aboutir, dans l'espace-temps, au miracle de la vie et de la raison ; croire, que ce dernier miracle fut déjà dévoilé ou révélé quelque part dans le temps. La croyance populaire n'a d'égale en niaiserie que l'incroyance populaire.

L'arbre du Bien et du Mal devint symbole de la religion chrétienne. La bestiole, qui s'y niche et pullule, est toujours aussi absorbée par la cueillette. Et la vraie croix est de supporter tant de fruits insipides et aseptisés.

La vague consolation est le premier volet d'une philosophie noble, là où la religion s'y prend avec des dogmes nets et définitifs. Le discours sur le langage, inséré entre la représentation et la réalité, tel est le second volet philosophique, où la science fournit des solides théories et l'art – des images inexplicables. Le philosophe n'a ni le fanatisme du prêtre ni la maîtrise du savant ni le don de l'artiste, il ne lui restent que des métaphores. Au lieu de cette humble résolution, les

philosophes médiocres s'accrochent aux concepts, domaine, où ils sont incompétents et ridicules.

La vraie foi surgit avec la magie du nombre, le regard initial ne naissant que dans la superstition de l'âme. *La mathématique nourrit la conversion du regard* - [Platon](#). Mais mal digérée, la mathématique dévaste les âmes et les pousse à l'apostasie au profit des idoles désincarnées.

Les étapes nous débarrassant de superstitions : la religion - penser, sérieusement, que sur notre planète, à une date et dans un lieu connus, un événement surnaturel se produisit, sacrifiant l'homme ; la foi – ressentir, émerveillé, l'incompréhensible harmonie d'un monde sacré ; l'utopie – rêver, ironiquement, d'un monde noble et fraternel et bâtir sur son impossibilité une espérance sacrée.

En temps de détresse physique, la foi héréditaire peut servir de ferveur et jamais – de consolation ; celle-ci n'apaise que les détresses immatérielles – la lente extinction de nos rêves fervents.

La philosophie, comme la religion, s'articule autour de deux concepts – Dieu et l'existence, pour que nous admirions la merveille de l'inexistence du Premier et la merveille de la divinité de la seconde. Pour leur trouver un terrain conceptuel commun, on forgea la notion saumâtre d'être, synonyme de la merveille ou de l'étonnement. Le croyant, qui marmonne : *Dieu existe*, ne sait jamais définir ni la sphère de cette existence ni l'interprète de sa démonstration. Le philosophe, c'est un représentant, flanqué d'un interprète. Le

philosophe est celui qui sait tirer de bonnes conclusions des preuves de l'inexistence de l'essentiel, du néant.

Les premiers protestants (Luther, Th.Müntzer) conçoivent la vision la plus intellectuelle de la foi : elle serait l'unification de deux arbres – de l'Ancien et du Nouveau Testaments - avec le troisième, celui du croyant lui-même ! Seulement ils n'évaluerent ni les différences des lieux de ces variables (racines, troncs, branches, fleurs, fruits, cimes, ombres) ni le nombre de variables qu'exigerait une unification féconde ; l'arbre uniifié comporterait davantage de variables que ses sources et n'apporterait donc rien de significativement nouveau.

Dans les affaires des religions officielles, le dernier mot aurait dû appartenir au savant : historien, biologiste, physicien, et non pas aux enfants ou poètes. C'est le savant qui touche au rêve divin, mais c'est pour l'interpréter, dans un modèle scientifique, et c'est le poète qui s'occupe de l'activité divine, mais c'est pour la représenter, dans un modèle artistique. Le plus grand mystère est la rencontre de la Beauté et de la Bonté, dans le dess(e)in divin.

**St-Paul** : *La foi est la réalité de ce qu'on espère.* La certitude étant cette chose éphémère, qu'on tient pour gagnée. Les deux se placent de plus en plus près du cerveau, les deux ignorent le vrai doute, qui s'appelle la honte et se niche près de l'âme. La *honte*, ou le *sens du scrupule*, telle serait la première acception du mot *religion*. Curieusement, ton mot s'enchaîne avec un autre, aussi de ta plume, et qui nous apprend, que *la foi et l'espérance passeront* - détournons-nous donc de la réalité, pour nous vouer à l'amour inventé.

Jean de la Croix : *En esta noche oscura de la vida, qué bien sé yo por fe la fonte frida, aunque es de noche - en cette nuit obscure de la vie, la foi me dit où est la source fraîche, bien que de nuit.* De jour, je n'ai que l'entretien crédule de l'eau courante ; de nuit j'entretiens ma soif incrédule, auprès de la fontaine invisible.

F.Bacon : *A little philosophy inclineth man's mind to atheism, but depth in philosophy bringeth men's minds about to religion - Un peu de philosophie fait incliner les hommes vers l'athéisme, mais une profondeur en philosophie les ramène à la religion.* La connaissance commence à justifier son beau nom dès qu'elle nous libère des noms et des dates et nous fait aimer la profondeur de leur conception et la hauteur de leur interprétation. Mais votre religion est toute de noms et de dates. Il faudrait garder à leur place – la caresse ! Ne pas épurer la jouissance spirituelle des images corporelles. La vraie religion est l'adoration de ce qui enfante les verbes sauveurs caressants.

Diderot : *Si la raison est un don du Ciel et que l'on puisse dire autant de la foi, le Ciel nous a fait deux présents incompatibles.* Heureusement, sur les trois Ministères-clefs - Mystère, Problème et Solution - la foi n'a qu'un seul porte-feuilles et laisse deux autres à l'arbitre serf (*Érasme*) de la raison.

J.Fichte : *Das System, in welchem von einem übermächtigen Wesen Glückseligkeit erwartet wird, ist das System der Abgötterei - Le système, qui consiste à attendre d'un être tout-puissant le bonheur, c'est le*

*système de l'idolâtrie.* Trouver le bonheur dans l'avoir sans référence à l'être, c'est votre vraie religion. Ni moutons ni loups ne furent jamais soupçonnés d'idolâtrie. La toute-puissance se fait traduire dans le culte païen des mots et des notes.

**Hugo** : *La religion n'est autre chose que l'ombre portée de l'univers sur l'intelligence humaine.* L'ombre est l'élément le plus propice à l'éclosion de vérités, mais aussi, malheureusement, le lieu recherché par la bêtise pour s'adonner au sommeil.

**K.Marx** : *Die Religion ist der Seufzer der bedrängten Kreatur, das Gemüt einer herzlosen Welt, der Geist geistloser Zustände - La religion est le soupir d'une créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, l'esprit d'une époque sans esprit.* Le monde comblé d'aujourd'hui affiche, dans toutes les foires, son cœur sans plaies ; l'époque est régie par l'esprit aseptisé et triomphant ; la religion en conserve s'accorde des règles générales de consommation de produits périssables, sans âme ni esprit.

**Nietzsche** : *Wenn man den Glauben hat, kann man der Wahrheit entbehren - Quand on a la foi, on peut se passer de la vérité.* La foi, c'est ce qui te pousse à chercher, en vain peut-être, la vérité. Sans la foi l'homme est tellement sûr de posséder la vérité, qu'il ne se donne même pas la peine de la chercher.

**Nietzsche** : *Der Wiederkunftsgedanke soll die Religion der freisten, heitersten und erhabensten Seelen sein - La pensée du retour doit devenir une religion des esprits les plus épris de liberté, d'extase et*

*de hauteur.* Et voilà qu'une permanence du devenir évince l'éternité de l'être, l'indifférence dans le temps l'emporte sur l'identité dans l'espace, un cercle vicieux du retour se substitue aux girons infernaux et captivants. Il est bête de faire d'un chant - un libelle ; encore plus bête est d'en faire un missel.

**Berdiaev** : *Знание принудительно, вера свободна* - *La connaissance est contraignante, la foi est libre.* La même liberté honore l'erreur, le mensonge, l'ignorance. Tant que l'objet de la foi est fantomatique pour l'esprit, mais irrésistible à l'âme, cette liberté est respectable. L'esprit consentant et l'âme fière. Malheureusement, les croyants veulent l'acquiescement de l'esprit libre à une âme servile.

**Wittgenstein** : *Das Gebet ist der Gedanke an den Sinn des Lebens* - *La prière est la pensée du sens de la vie.* La ponctuation en décide : un point d'exclamation matérialiste, un point d'interrogation idéaliste, ou, pour un croyant, - les deux (!?). Mais les plus belles prières se réduisent aux points de suspension, qui s'adressent à la hauteur et deviennent : *une attente d'un bonheur mystérieux, la vie tout empie du sens le plus haut* - **Tchékhov** - *ожидание таинственного счастья, жизни, полной высокого смысла.*

**A.Malraux** : *Une Vérité existe pour tout art sacré, quelle que soit la foi, sur laquelle il se fonde.* Tout vrai art est sacré. Quand la Vérité s'en mêle, elle réduit toute foi en superstition.

**Levinas** : *Que la proximité soit plus précieuse que le fait d'être donné, n'est-ce pas là la hauteur de la religion ?* La proximité verticale,

à l'opposé du savoir et du donné, est à l'origine de ces choses incompatibles et inexplicables que sont l'amour, la noblesse, la foi.

**Cioran** : *Imagine-t-on une prière, dont l'objet serait la religion ?*

Oui, car la prière fait partie de ces méta-outils, qui peuvent servir pour fabriquer d'autres outils. Le mot n'aiguise-t-il pas le Verbe ?

**Cioran** : *La poésie, qui approche de la prière, est supérieure et à la prière et à la poésie. Elle ravit la prière à la vue des choses et se libère de la recherche d'oreilles.*

Le christianisme initial prônait la repentance, l'ascèse, la haine de l'argent. Aujourd'hui, il s'entend parfaitement avec des valeurs contraires. *L'argent, verbe du diable, par lequel il a tout créé dans le monde, comme Dieu crée par le vrai verbe* - Luther - *Geld ist des Teufels Wort, wodurch er in der Welt alles erschafft, so wie Gott durch das wahre Wort schafft.* À part quelques préfixes de pacotille, le verbe de Dieu préconise visiblement la même rection.

Le bouddhisme, paraît-il, répugne aux triades : les quatre bons chemins, les cinq interdictions, les six vertus, les dix péchés et les dix-huit enfers ! Il reste la trinité : Vishnou, le Père, Dieu créateur ; Brahmâ, le Fils, Dieu conservateur, le Verbe ; Shiva, l'Esprit, Dieu destructeur.

La chance unique du christianisme - la fusion entre un Dieu juif et un Dieu grec, entre un étant, qui chante et résonne, et un être, qui alimente et raisonne, entre celui qui hésite, dans la douleur du bien, et celui qui crée, dans la certitude du beau. C'est Dionysos qui souffla au

**Christ** sa plus belle leçon : *L'œuvre essentielle du Christianisme, c'est d'avoir révélé que la vie la plus misérable peut, par la hauteur de son intensité, acquérir une estimable richesse* - **Nietzsche** - *Wenn das Christentum etwas Wesentliches getan hat, es war die Entdeckung, daß das elendeste Leben reich und unschätzbar werden kann durch eine Temperatur-Erhöhung.*

**Dostoïevsky** : *Если Христос не правда, то уж лучше я буду вне правды, со Христом* - *Si le Christ n'est pas la vérité, être plutôt hors de la vérité, avec le Christ.* Pourtant, le **Christ** dit *Je suis la Vérité...* et **Maître Eckhart** est plus circonspect : *Si Dieu se détourne de la vérité, je l'abandonne et reste avec la vérité* - *Möchte Gott sich vor der Wahrheit kehren, ich wollte mich an die Wahrheit halten und Gott lassen.* La métaphore au-dessus de la formule logique : *Je refuse d'être Aristote si c'était pour me séparer du Christ* - Abélard - *Nolo esse Aristoteles ut secludar a Christo.* Ceux qui abandonnent leur ami, pour une vérité, deviennent peut-être des **Aristote**, mais ils n'auront connu ni le vrai amour ni la vraie amitié. Peu sont capables de faire confiance à l'inexistant, donc de croire, sans le profaner en l'introduisant dans l'existant : *Celui qui prétend aimer le christianisme plus que la Vérité, finira par aimer sa secte et, ensuite, par aimer soi-même plus que tout le reste* - Coleridge - *He who begins by loving Christianity more than Truth, will proceed by loving his sect and end in loving himself better than all.*

Les hommes ont tort de croire **Dostoïevsky** : comme quoi le Grand Inquisiteur laisserait recrucifier l'imprudent **Jésus**, redescendu sur Terre. Dans l'autre camp, ils sont encore plus bêtes : *Si Dieu existait, il faudrait Le supprimer* - Bakounine - *Если бы Бог существовал, то было бы*

необходимо Его уничтожить. En gros, c'est ce que fait la démocratie : la liberté est cet infortuné bébé, qu'on jette avec l'eau du bain, ou, au moins, qui au lieu de devenir pur devient aseptisé ou stérile. Toute tyrannie commence par proclamation d'un nouveau Dieu, fier de sa boue ou de ses stigmates.

Il faut reconnaître, que le corps n'est que notre surface, notre profondeur étant confiée à l'esprit et la hauteur - à l'âme ; mais toutes les deux, pour se rester fidèles, doivent passer par un sacrifice corporel, tel Dieu le Père et l'Esprit Saint, devant la Croix expiatoire, où expire le [Fils](#). Et la poésie est une imitation de la Passion : *De leur hauteur, les âmes pleurent le corps, qu'elles viennent d'abandonner* - Tiouttchev - *Души смотрят с высоты на ими брошенное тело.*

Deux genres d'hommes, qui profanent le problème du Bien : ceux qui ne suivent que leur foi et ceux qui n'obéissent qu'à leur raison. Les deux finissent par voir le Bien, qui ne l'est qu'invisible. Le Mal, lui, n'est visible qu'à ceux qui n'ont pas que les yeux pour voir.

Le bileux, celui qui se ronge, se réjouit de l'appel d'aimer son prochain comme soi-même. Le fielleux, celui qui ronge les autres, s'en moque. Mais moi, qui aime déjà et mon prochain et moi-même, je me dis : *Et alors ?* J'envie la foi de ceux qui prêchent le désamour ; je n'envie pas l'amour de ceux qui y arrivent par la foi.

[Berdiaev](#) : *Жалость может привести к отказу от свободы, свобода может привести к безжалостности* - *La pitié peut conduire au renoncement à la liberté ; la liberté peut rendre impitoyable.* Le cœur a

des raisons, que la liberté ignore ; l'inverse est rarement vrai, à moins que le cœur soit devenu de bronze. La liberté est la religion des impurs ; la pitié est la foi des purs. La pureté ne devrait pas agir ; sinon elle devient, par un mécanisme d'héritage, impitoyable.

Dans l'écriture pleine se croisent crier, créer et croire.

Les passages entre la nature (réalité) et la liberté (jugement de valeur) : par le sacré, par le bien, par le beau, par le vrai. Le sacré est entièrement dans le conçu de mon âme, le bien - dans le perçu de mon cœur, le beau comme le vrai métaphorique sont des navettes entre le représenté et le réel. C'est pourquoi l'art et la science sont plus complets que la religion et l' thique.

On doit entrer dans ton livre comme on entre dans un temple païen en ruines, sans objets familiers, sans confort ni viable ni vivable. Dans les livres d'aujourd'hui on entre comme dans des archives de l'année passée, tout y est pour héberger le promeneur de dimanche.

Je dois régner déjà, en hauteur, sur le pays du regard et de la musique, avant d'envisager la cérémonie scripturale, qui assoit ou sacre ma tyrannie. Mais la foi précède l'onction, contrairement à ce que dit K.Kraus : *C'est dans l'écriture que se décide ce que je crois - Was ich sagen will ist was ich schreibe.*

La naissance d'une œuvre d'art est vécue par l'artiste comme jaillissement immanent d'une liberté, relevant de son soi inconnu, son seul dépositaire, et que l'artiste, ce soi connu, subit. Mais la perception,

par le spectateur, d'une œuvre réussie doit être empreinte d'une nécessité presque transcendante. *La création comme liberté sans transcendance* - Jaspers - *Schaffen als Freiheit ohne Transzendenz*, dont l'artiste n'est qu'instrument. Cette dualité entre la hauteur visée et la profondeur atteinte est presque la définition même d'une œuvre d'art.

L'art, comme la religion, commence par l'intérêt qu'on porte à ce qui n'existe pas, n'existe déjà plus ou n'a pas encore existé. Même si la vision y compte moins que la création. L'artiste est celui qui ne peut pas vivre sans ce qui n'existe pas. Les yeux, qui en vivent, s'appellent regard. *Il me faut ce qui n'existe pas* - Hippocrate - *Мне нужно то, чего нет на свете*. Pour en vivre ou pour le réinventer : *La mission du poète est d'inventer ce qui n'existe pas* - Ortega y Gasset - *La misión del poeta es inventar lo que no existe*. Et Kierkegaard - *Le génie ne désire pas ce qui n'existe pas* - veut faire de l'acteur - un figurant.

Des preuves et des vérités n'ont pas grand-chose à apporter, pour appuyer nos choix les plus vitaux, qui relèvent de la foi, des croyances, de l'intuition, bref - du goût, c'est à dire du pari pascalien.

Le goût de la perfection est un état d'esprit impossible, seule la réalité étant parfaite. Cioran, bêtement, le voyait chez Valéry, en y reconnaissant même un désastre (mais pourquoi ne salues-tu pas le désastre, que les vaincus inscrivent dans leurs bréviaires ?). Dans l'art, ce qui est le proche de la perfection du réel, c'est la musique. Et effectivement, tout goût, indifférent à la musique, mène au journalisme, au présentisme, à la routine. Que la perfection, c'est la réalité, fut connu et de Spinoza (*perfectio est gradus realitatis*), et de Nietzsche

(*die Welt ist vollkommen*) et des sages orientaux de l'immanence (le bon chrétien, lui, place la perfection dans la transcendance, que Nietzsche appelle *surhomme*). Et la *nature parfaite* d'Aristote est un pléonasme. Musil : *une vie parfaite rendrait l'art inutile* - *das vollkommene Leben wäre das Ende der Kunst* - se trompe également.

Nietzsche : *Poesie - abergläubische Nützlichkeit - La poésie - nécessité superstitieuse.* Ce qui est nécessaire à la superstition (qui est une religion du cœur) est suffisant pour la religion (qui est une superstition du cœur).

R.Tagore : *L'ambition de la religion du poète n'est pas de dompter l'Infini pour des fins domestiques. Elle est la musique, qui nous distrait de nos pensées.* Le poète serait donc ce fakir solitaire, devant un cobra sans fin, en train d'extraire de sa flûte les mélodies, qui projettéraient le reptile le plus haut possible.

A.Malraux : *La peinture n'est plus pour la foi ou pour la beauté, elle est pour l'individu.* Cet individu ne lit ni Homère ni St-Augustin ni Vasari ; il est PDG, golfeur ou spéulateur, à l'offre et la demande robotiques. Et je ne sais plus où le robot est plus présent : dans les yeux de cet individu ou dans le pinceau du gribouilleur.

La vérité se livre à la mémoire et à l'ironie. Elle y prend la forme d'idole incontournable ou de contrainte pour une nouvelle circulation de croyances. La vérité humaine est celle qui garde de l'attrait après la péremption du langage, dans lequel elle fut mise au monde. L'ironie est l'asile des vérités abandonnées par des grammaires défaillantes.

Les transcendantaux : le Bien, le Beau et le Logique. Mais ni les bonnes actions, ni les beaux objets ni les vérités ne le sont pas. Le Vrai ne quitte presque pas le domaine langagier, effleure à peine le conceptuel et ignore le réel. Le Bon ne loge que dans l'âme, se tait ou se profane dans le réel et se chante ou se rehausse dans le langagier.

La logique ne peut pas être subjective (comme le prétend, pourtant, Hegel, pour qui la *logique* relève d'une théologie...) ; la même logique s'applique aux systèmes conceptuels différents. Mais, pire, la *logique objective* (toujours du même Hegel, en tant qu'étude de l'être, ne peut être ni logique ni objective, puisque ce fumeux être reste non-formalisable, toute référence à son *adéquation* avec la représentation ou avec l'interprétation ne pouvant s'appuyer que sur l'intuition.

L'être et le devenir dans les transcendantaux : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le bien se traduit en sacrifices, le beau est affaire de création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent.

Il y a trois sortes de vérités : des dogmes, des preuves et des métaphores, et les reconnaître, c'est reconnaître leur portée. Le nihiliste évalue leurs rayons respectifs à - nul, jusqu'aux frontières du

langage, l'infini. Il refuse de n'être que croyant, scientifique ou mystique, il aime se mettre à l'origine de toute mesure. *Les nihilistes dénient l'existence de toute vérité* - Benoît XVI - *Die Nihilisten leugnen die Existenz jeglicher Wahrheit* - ils ne nient que son existence hors tout langage.

Dans les nations robotisées, la vérité vit, mettons, 2 ou 12 ans ; dans les superstitieuses, elle se réincarne ou ressuscite. Chez les positivistes, elle vit jusqu'au moment, où l'on lui administre de telles greffes, que les non-familiers la prennent pour une mutante.

En matière de vérités, le seul mérite de la foi est de nous rappeler, qu'il existent des domaines passionnants, où l'on puisse se passer entièrement de vérités. *Chanter la vertu et la trahir, vénérer la vérité et ne pas la posséder* - *tel est le sort pitoyable d'une morale qui ne s'accroche pas à l'ancre de la foi* - Batiouchkov - *Поклоняться добродетели и изменять ей, быть почитателем истины и не обретать её* - *вот плачевный удел нравственности, которая не опирается на якорь веры.*

Les attributs transcendantaux - le bon, le beau, le vrai - s'appliquent aussi bien à la représentation qu'à la réalité, ou plutôt à l'esprit du réel ; ces deux sphères, l'humain et le divin, n'ont ni les mêmes critères ni les mêmes sources ; le bon réel est dans la pitié, le bon humain - dans la honte ; le beau réel est dans la conception, le beau humain - dans la création ; enfin, le vrai réel est dans le mystère de l'harmonie, le vrai humain - dans des problèmes bien formulés et dans des solutions bien déduites. Le bon et le vrai représentatifs peuvent s'écartier largement de leur homologues réels ; dans le beau,

ou bien le réel est entièrement absent, ou bien un accord profond doit exister entre eux - je ne crois ni en *Charogne*, ni en *Finnegan's Wake*, ni en *Carré Noir* ni en *4'33''*.

La foi, chez un homme, ne peut être intéressante que s'il en a trop ou trop peu, trop de chaleur ou trop de froid. Tout le contraire de la vérité, où seul compte un parfait équilibre entre la représentation et l'interprétation. Le Seigneur promit de cracher de Sa bouche ceux qui ne sont ni chauds ni froids. Sortant, désormais, uniquement de Son cerveau thermostatique, les vérités apportent au monde le salutaire équilibre de la platitude.

Avoir besoin d'une vérité, d'une foi, d'une liberté ou les maîtriser - deux cas, qui presque s'excluent ; seul un maître peut se permettre les fastes du cynisme ou le luxe du scepticisme. La plus précieuse des maîtrises - l'art des contraintes, qui entretiennent une distance irréductible entre moi et l'absolu et en chasse toute familiarité. Le cynisme - liberté du goujat ; le scepticisme - liberté de l'indifférent ; l'ironie nihiliste - liberté enthousiaste, naissant des nobles contraintes !

Pour un philosophe *pratique*, qu'est-ce que la logique ? - une représentation, un *langage* de requêtes, bâti là-dessus, et un *interprète*, qui établit la véracité de requêtes, en unifiant l'arbre-requêteur. L'être, si galvaudé par les Anciens, ainsi que par [Hegel](#) et [Heidegger](#), n'y a pas de place, ni sous forme d'Idées immuables, ni de dialectique sujet-objet, ni de souci métaphysique. L'être est le contenu immanent du réel modélisé, servant de justification de représentations et de donation de sens (transcendant, par une gratuité bénédiction - Segnen

*sinnt !) aux vérités (toujours évaluées dans le contexte représentation-discours).*

Certains imaginent, qu'il suffise qu'une idée soit claire et distincte, pour être vraie : *La vérité est une notion si transcendantalement claire, qu'il est impossible de l'ignorer* - Descartes, tandis que d'autres, moins touchés peut-être par la transcendance, mais pétris de logique, réclament, que l'idée soit formulée dans un bon langage, prouvée par un bon interprète et munie d'un bon sens.

Se soucier du vrai, c'est se soucier du soi connu : *Si je connais ma relation à moi-même, je l'appelle vérité* - Goethe - *Kenne ich mein Verhältnis zu mir selbst, so heiB ich's Wahrheit.* Là où commence la foi, initiatrice et invérifiable, gît mon soi inconnu, dont je ne vois aucune relation traçable.

On n'interroge jamais la réalité ; toute requête, inévitablement, naît déjà au-dessus d'un modèle ; à la réalité on ne peut adresser que prières, hymnes ou malédictions.

Cocteau : *Le poète est un mensonge, qui dit toujours la vérité. La poésie est la conscience de sa vérité* - Mandelstam - *Поэзия есть сознание своей правоты.* *Le poète a toujours raison* (J.Ferrat), ou il a des raisons, que les autres ignorent. *Tout mon pas est mensonge, mais c'est la vérité qui me met en marche* - Dostoïevsky - *Пусть это лжи, но движет нас правда.* L'art est invention de nouvelles grammaires ; pour qui l'ignore, la nouvelle poésie est une erreur ; pour qui s'en enivre, la vérité est adhésion. *Ex vero quod licet ; ex falso quod libet !* Le poète

falsifie le mensonge avec tant de liberté et d'autorité, qu'on y adhère. Avoir une conscience de poète, s'élevant *forcenément dans le Rêve, proclamant devant le Rien, qui est la vérité, ses glorieux mensonges* - Mallarmé. Un beau mensonge est une vérité enivrante, un *mentir-vrai* (Aragon), me mettant en danse, en transe : *Si la vérité ne vous enivre pas, n'en parlez point* - J.Green. Aristote fut le premier à préférer une vérité prosaïque à l'amitié d'un poète - l'une des premières goujateries des raisonneurs.

Penser avec son cœur et sentir avec son esprit, folie raisonnable et ratiocination tout de cœur - ne serait-ce pas cela, l'âme de la féminité ? Ou de la croyance populaire : *Voici le fruit de l'esprit : amour, paix, bonté, foi, maîtrise de soi* - St-Paul, puisque tout, dans cette liste, ne peut être que fruit d'une folie, d'une résignation ou d'une méprise, et jamais - de l'esprit.

Les pauvres en esprit et riches de cœur ne comptent que sur une foi. L'amour est une foi ; la vie - une hérésie, une superstition, un choix (*hérésie = choix !* ). Aimer signifie ne rien attendre ; vivre - prévoir. L'amour n'est souvent qu'une parabole, que la vie prend à la lettre, pour s'en rire.

On n'arrive à associer l'idée d'immortalité ni au corps, ni à l'âme, ni à la conscience ; ce qui s'en rapproche le plus, c'est la caresse que je voue à un visage, à un souvenir, à ce qui m'avait muni de regard, aux mains de ma mère, bref à l'absurdité insondable d'un aveugle amour, qui ne dure qu'un moment : *L'immortalité : un instant, pour le génie, une longue vie – pour les médiocres* - Prichvine - Для гениальных бессмертие

- в мгновении, а для обыкновенных - в долготе жизни. L'immortelle caresse, au-dessus de l'immortalité d'une conscience selon Pythagore, ou Socrate, d'une pensée selon Aristote, d'une foi selon le Christ, d'une création selon l'Artiste.

On n'atteindra jamais les derniers ressorts de la mystique, mais pour vivre sa vivante projection sur nos sensations rien ne vaut l'érotisme, qu'il serait également bête de ramener aux instincts, à la survie de l'espèce, à la morale, à la religion.

La première fonction de la consolation, aussi bien en religion qu'en philosophie, c'est de nous retourner vers l'amour. *La consolation nous sert à prévenir la désaffection* - Jankelevitch. Comme la première fonction de l'analyse langagière devrait être d'entretenir la passion des métaphores.

L'amour est un vecteur et non pas une valeur ; il est le contraire d'une foi, c'est un diktat du cœur déraisonnable et libéré, comme une religion est un diktat de la peur raisonnable. Le cœur croyant, d'habitude, y capitule, au nom des valeurs insidieuses ; c'est la raison méfiante de notaires qui commande les prix à afficher. Toutefois, l'amour est plus près d'un confessionnal que d'un ambon.

La foi et l'amour, ces supports palpables de nos espérances, quittent les coeurs avilis des hommes. L'espérance, c'est l'appel et l'attrait des chimères, et ce qui la remplace, dans nos coeurs, est le calcul, qui est l'appât du visible. *L'espérance est ce rêve, qui tient en éveil ton âme* (Aristote), apothéose d'une âme vaincue : *L'espérance est*

*la plus grande victoire, que l'homme puisse remporter sur son âme - Bernanos, et même son agonie : Se déshonore quiconque meurt escorté des espoirs, qui l'ont fait vivre - Cioran.*

L'amour et l'intelligence, deux scintillements intérieurs indicibles, et il y a un net parallélisme entre les tentatives de les dire à autrui : la foi et le poème - pour l'amour, et pour l'intelligence - la philosophie et l'intelligence artificielle.

Être vieux, c'est ne croire plus que ses yeux. Des rides dans les cerveaux sont précoces, de nos jours, tandis que chez les jobards même le cœur est sans rides. Dans la jeunesse, le cœur iconoclaste entraîne une âme crédule ; dans la vieillesse, c'est l'esprit incrédule qui entraîne le cœur sans foi.

L'amour étant une superstition, on est toujours placé devant les autels. Avec la vraie religion on se sacrifie, avec la fausse - on sacrifie les autres. L'amour est une prière, une *oratio ignata* ; seule la superstition me fait entendre une réponse déchiffrable. Dans l'art, il vaut mieux en avoir la religion que l'amour. Et d'ailleurs : *L'amour vrai dégoûte de l'art* - Van Gogh.

Le cœur et l'ancre forment la croix camarguaise – les trois vertus théologales réunies (comme dans les seuls prénoms féminins proprement russes - *Вера, Надежда, Любовь*). La croix et l'encre sont pour nous, et nous ne partagerions avec le Christ que le cœur, puisque Lui, d'après Thomas d'Aquin, Il n'eut ni foi ni espérance, mais le seul amour. L'éventail évangélique y ajoute Verbe et Vérité, la grisaille

**spinoziste** - Nature, Substance, Attributs. Les plus russés se contentent de synonymes aussi inexistantes que Dieu lui-même, par exemple – Être.

La créature animale et la créature divine, en nous, ne se trouvent jamais aussi fusionnées que lorsqu'un amour aveugle envahit notre âme. Mais l'ironie humaine aide à n'y voir qu'un stratagème du pécheur, une inversion diabolique : la honte du divin, tempérée par la foi en l'animal.

La hauteur semble être la seule position, où l'on puisse aimer sans attache (l'amour tout court, ou la charité de **Pascal**), espérer sans attache (la philosophie de transcendance, ou la *spem sine corpore* d'Ovide), croire sans attache (la philosophie d'immanence).

Tant qu'on voit dans une chose - des métaphores, elle restera un miracle, qui animera une ironique foi des ermitages. Dès que la poésie s'en évapore, la chose se pétrifie dans des archives ou temples, vides et graves : grandiloquence ou mémoire.

La musique et l'amour restèrent peut-être les seules échappatoires à la tyrannie des codes et servent de refuges de superstitions, d'hérésies et de croyances. *L'amoureux est néophyte* - Pasternak - Любовь есть переход в новую веру.

N.Barney : *La religion de l'amour comporte moins de croyants que de pratiquants.* L'amour se banalise comme la foi : en réduisant aux rites ce qui ne vit que de mythes. Le toit, absent, anime la foi ; les arcs-

boutants rassurent la pratique. Mais ce qu'on pratique dans des ruines est plus près de l'amour que ce qu'on croit dans des temples. Ce que tu imagines en matière de reproduction d'espèces est valable aussi pour la production de genres.

Aimer est assez proche de croire : on aime l'inconnu, on croit en l'inconnaissable. Si l'on connaît, croire est bête et aimer est banal.

F.Mauriac : *Aimer quelqu'un, c'est être seul à voir un miracle invisible pour les autres.* L'amour serait donc affaire de foi et de désespérance. Une hérésie, pour les yeux ouverts des autres, et une révélation pour moi, le prosélyte, aux yeux fermés, puisque j'entends des voix.

La langue - une grâce de l'esprit ; l'amour - une grâce du cœur ; la foi - une grâce de l'âme ; l'inspiration - une grâce de la poésie ; le visage de femme - une grâce d'autre-formes.

Comment pratiquer le sacrifice et la fidélité ? - s'inoculer l'infériorité du fort ou la supériorité du faible. Sache que la force infeste ce qui naît dans tes strates inférieures, et la faiblesse assainit ce qui soupire dans tes hauteurs. Le sacrifice est le frère de l'injustice (la fidélité-foi serait la sœur de la justice - Horace - *iustitiae soror, incorrupta Fides*).

De la précision du verbe : vénérer le mystère, admirer le problème, respecter la solution. Et lorsqu'on réussit à en faire un cycle, on est prêt à adorer.

En séparant ton désir de son objet, garde l'étonnement de celui qui entre dans ce monde. Le rêve, c'est un petit miracle se déployant en toi-même. Tant de stériles croyances naissent d'un miracle extérieur, tant de stériles désenchantements produit un miracle raté. La promesse tenue ou la magie cruelle sont de mauvais pédagogues, mais de bons philosophes.

Notre sympathie hésite entre l'homme qui croit, l'homme qui crée et l'homme qui crie : la foi, l'art et la souffrance ; la mystique, l'esthétique et l'éthique.   partir de ces trois dimensions, ou bien on réussit à en faire un espace électif, discret et Ouvert vers l'intemporel - la noblesse, ou bien on les projette sur la continuité, l'irréversibilité et l'ouverture au temps - l'inertie, le conformisme.

La rencontre du vrai et du beau produit l'intelligence, celle du beau et du bien - l'amour, celle du bien et du vrai - la foi. Mais le faisceau de ces trois axes crée un seul foyer, à g ale distance des origines et des fins, - la noblesse.

Qu'est-ce que le rêve ? - une prière vers l'inexistant, un élan vers l'inconnu, un attachement à l'impondérable, un détachement de l'évident, un sacrifice des horizons et une fidélité au firmament, une reconnaissance que l'essentiel n'est pas dans le réel, une solitude du bien et une sacralité du beau.

Dans l'édifice intellectuel, le faite du sacré crée une *transcendance verticale*, mais la platitude du sol, de cette immanence

horizontale des appétits, crée la grisaille sacrilège et nous éloigne des hauteurs étoilées. Mais c'est le seul écran à garantir la portée minimale des ombres.

On vaut par la noblesse et par le génie ; et la modalité du valoir, justement, est celle qui convient le mieux à la hauteur ; le vouloir et le pouvoir ne constituent qu'une épaisseur déterminée et finie ; la hauteur est dans l'inabouti réel et dans l'infini virtuel. *Être dans la hauteur, le pouvoir et le devoir, c'est être transcendental ; vouloir la hauteur, sans le pouvoir ni devoir, c'est être transcendant* - [F.Schlegel](#) - *Transzental ist, was in der Höhe ist, sein soll und kann ; transzendent ist, was in die Höhe will, und nicht kann oder nicht soll.*

Montaigne : *Rien de noble ne se fait sans hasard.* Comme l'ignoble suit de plus en plus des impératifs irréfutables. Je n'imprime de la noblesse à mes pas qu'en laissant le hasard divin m'inspirer le pas premier et en offrant au hasard d'une lecture la portée du dernier pas, qui dépasse ma vie, mon livre, ma foi. *L'art et le hasard s'exercent dans le même domaine : l'art aime le hasard, comme le hasard aime l'art* - Aristote.

La philosophie ne devrait se dédier ni à l'explication du monde ni à sa description, mais à la défense de la musique, pour consoler l'homme ou pour faire aimer la vie, à travers un langage métaphorique. Deux tâches, la première a pour partenaires – la religion et l'art, et la seconde – la science. La science s'occupe de deux choses – du langage et du sens. *L'art n'a que deux thèmes : l'appel et la*

*consolation* - Iskander - *У искусства всего две темы : призыв и утешение* - l'appel étant une consolation, il y aurait encore moins de thèmes.

Le terme de *système* fut compromis par les charlatans de la *théorie des systèmes* et par les sots hermeneutes, exploitant, toute leur vie, un seul filon académique. Pourtant, la présence d'un système est une condition nécessaire de toute pensée complète, c'est à dire se penchant sur toutes les facettes irréductibles de la création divine – le bien, le beau, le vrai. D'où le respect qu'on doit porter aux Anciens (avec leur piété et curiosité), à [Kant](#) (avec sa triade de *Critiques*), à [Nietzsche](#) (avec l'art couronnant tout).

Deux familles de philosophes : partant des sciences ou animés par l'art, charlatans ou poètes. Chez les premiers, deux sous-espèces : obnubilés par les sciences anecdotiques ([Hegel](#), [K.Marx](#)) ou abusés par les sciences rigoureuses ([Spinoza](#), Husserl). Chez les seconds : se tournant vers notre facette religieuse ([Nietzsche](#)), langagière ([Valéry](#)), stylistique ([Cioran](#)).

L'esprit expert et l'âme créatrice, tels sont deux éléments interpénétrants de notre intelligence ; le premier justifie le libre arbitre de nos représentations nouménales et le second anime la liberté de nos interprétations du monde phénoménal ; explorer le monde réel ou se réjouir du monde des apparences ; la transcendance la plus rigoureuse est compatible avec l'immanence la plus débridée.

La part de mystère accordée à la vie ou à notre regard, tel est le meilleur critère de toute philosophie. La vie mortelle et le regard

mortel - l'immanence. La vie mortelle et le regard immortel - la transcendance. La vie immortelle et le regard mortel - le matérialisme. La vie mortelle et le regard immortel - l'idéalisme. À chacun – son chatoiement sur la facette immortelle qu'il adopte. Et c'est pourquoi l'Asiate immanent nous laisse sans voix, nous, qui rêvons du chant et de l'entente fraternelle entre Castor et Pollux.

C'est bien la lourdeur et non pas la légèreté qui est insoutenable dans cet être substantivé, se vautrant dans l'existence et se gonflant d'essence. Pour que son glacis, dans le morne paysage philosophique, ne soit pas seulement verbal, on devrait y planter aussi quelques adjectifs chétifs, comme *transcendantal*, *l'Un*, le *Multiple*, le *Même*.

L'homme est intelligent, quand il comprend, qu'il ne communique jamais avec le réel (mais avec ses modèles, d'où l'irrecevabilité de l'idée [platonicienne](#), qui serait à la fois le réel et le modèle). Il y a de l'esprit religieux, chez lui, quand, en plus, il admire le réel.

Des vulgarisations de la poésie : la foi - des signes des choses sont des choses ; la philosophie - la raison des choses est leur seul intérêt ; l'art - le chemin vers le divin passe par des choses. La poésie - ne pas s'attarder sur la chose visible ou intelligible, se faire regard lisible.

En dehors du savoir, on ne peut parler de l'être que sous forme de prières ou poèmes, car l'être ne nous est accessible que par le savoir. Le savoir est l'être modélisé. Le philosophe dissertant sur l'être,

et qui ne serait ni prêtre ni poète - est en proie à la logorrhée. *Prier est dans la religion ce que penser est dans la philosophie* - Novalis - *Beten ist in der Religion, was Denken in der Philosophie ist.*

Les parallèles entre le monde réel et le monde de la pensée sont si mystérieusement complets, qu'il doit y avoir une analogie parfaite entre la métaphore et une beauté réelle quelconque, de la famille de l'arbre. Mais entre elles, il y a un étrange vide, qu'anime la foi ou remplit la religion : *Toute la clef des religions, c'est ce vide effrayant qui se trouve derrière les métaphores* - Alain.

Je ne vois que trois choses ne dépassant pas le stade de l'intuition exclusivement intellectuelle : Dieu, l'esprit et le Moi. D'où mon scepticisme face à la religion, au savoir et à l'authenticité.

L'objectivité, si elle existe, se manifesterait dans nos représentations (la topique) ou dans nos interprétations (la critique), mais nullement dans nos requêtes (la poétique). Et puisque l'homme est requête, appel ou prière, sa pensée et son sentiment doivent être subjectifs.

Le désir et la foi en philosophie : la transcendance est le désir de preuves ; l'immanence est la foi, qu'en dernière instance, toute preuve est tautologique. Et l'on finit par comprendre, que seule leur valeur, l'intensité simultanée du désir et de la foi, la hauteur, qui en résume l'essence ; cet état ek-statique s'appelle éternel retour : *le retour à sa source, au suprême désir, au premier don de la nature* - [Dante](#) - *lo ritornare a lo suo principio, sommo desiderio, prima da la natura doto.*

La mathématique est la seule science divine, car elle est la seule à avoir, dans les fondements, une pure foi, une croyance n'ayant besoin ni des faits ni des preuves. *Au cœur de toute croyance bien fondée se trouve une croyance sans fondement* - [Wittgenstein](#) - *Am Grunde des begründeten Glaubens liegt der unbegründete Glaube.*

Dans toutes nos représentations abstraites, même dans les plus immatérielles, comme les objets mathématiques, les expériences de nos sens sont omniprésentes. Donc, leur fichue *réduction phénoménologique* et l'existence d'un *moi transcendental* sont des fumisteries gratuites, nées dans les cerveaux des bavards, enivrés de verbiages.

La transcendance s'associe avec tout Ouvert, dont l'essence serait capable d'une projection par l'infini, et tendrait vers une valeur aux frontières, dans cette clôture inaccessible de l'Ouvert transcendenté. *Tu ne trouverais pas les limites de l'âme, même en parcourant toutes les routes* - [Héraclite](#) - et si l'on les trouve, on ne serait plus chez soi.

La philosophie se profana en tant qu'ancilla theologiae, se crétinisa en tant qu'ancilla sapientiae et éructe désormais ses insanités en tant qu'ancilla logorrheae et que gregi.

Le futur robot humanoïde commencerait l'analyse de la réalité à partir des données sensibles immédiates. Mais le cerveau humain n'a d'accès conscient ni à la rétine, ni aux membranes auriculaires, ni aux papilles ; il a toujours affaire aux données médiates, déjà modélisées

par notre machine intello-sensorielle. Une raison de plus pour se moquer de l'ego transcendental, qui n'est en rien supérieur à l'ego psychologique ; les deux partent avec exactement les mêmes prémisses, emploient les mêmes moyens et arrivent aux mêmes conclusions.

L'être, c'est ce fond de la réalité, matérielle ou mentale, qui joue trois rôles dans trois domaines disjoints : il guide la représentation, inspire les requêtes, sert de référence pour valider la représentation. Et son maître s'appellerait le *moi transcendental*, celui qui défie toute science ; il est le complément intellectuel de son homologue artistique, du *moi inconnu*.

L'artiste complète le philosophe, en munissant d'intensité et de musique l'être, le savoir et la transcendance, qui se transforment en devenir, intensité et immanence. La honte, cette profondeur de l'être, et l'intensité, cette hauteur du devenir, créent l'axe, sur lequel le surhomme surmonte l'homme. L'isosthénie, dépassant le conflit, l'ataraxie, surpassant l'indifférence, - telles sont les forces antisceptiques, à l'origine d'une noble axiologie.

Le côté poétique des questions philosophiques les laisse souvent prendre pour religieuses, ce qu'elles ne sont que dans la recherche de consolations, ce premier chapitre philosophique, le second étant la musique des rapports entre la réalité, la représentation et le langage. Orphée semble être la figure la plus emblématique de cette philosophie. Il n'y a donc pas une, mais deux philosophies premières : l'éthico-religieuse et l'esthético-scientifique.

Que je réfléchisse sur le désagrément d'une piqûre d'abeille, ou sur l'origine de mon angoisse, ou sur le fondement de mes connaissances, je mets en œuvre le même cerveau, je m'appuie sur les mêmes expériences et la même logique, la part de l'abstrait est la même. Terroriser les gens avec des *méditations transcendantales*, opposées aux méditations empiriques ou psychologiques, est une fumisterie des rats de chaires universitaires. Le moi transcendental, le moi sensoriel, le moi psychique est le seul et le même personnage, qui, une fois passé à l'action, devient le moi connu ; resté au stade de puissance il s'incarne dans le moi inconnu.

Je vois trois clans adversaires de la philosophie : le robot et le mouton (la raison ou l'imitation s'opposent à l'âme et à la personnalité du philosophe), les linguistes (qui observent la langue de l'intérieur de sa grammaire, tandis que le philosophe y voit une couche instrumentale au-dessus des représentations), la religion (avec ses promesses, placées dans le réel, tandis que la consolation philosophique provient du rêve).

Ni science ni religion ne sont rivaux de la philosophie ; elle n'en a qu'un – la poésie.

Transcendance ou immanence, dehors ou dedans, être ou étant, nature ou histoire, essence ou existence - aucune métaphore intéressante n'est jamais sortie ni de leur dialectique ni de leur opposition. Ce débat ne put jamais attirer que des rats de bibliothèques. Et comme ce bon vieux Voltaire a, une fois de plus,

raison : *L'idée de l'être en général - j'ai soupçonné, qu'il n'était point nécessaire, que nous le sussions !*

Le monde n'est qu'esprits et atomes, et non pas volonté et représentation ; c'est la philosophie qui est soit cantate de la volonté (et donc nous dégageant, comme une religion, des griffes de la mort), soit symphonie, langagière ou matérielle, artistique ou scientifique, autour de la représentation (nous élevant au-dessus de tout bruit partiel de la vie).

Le sentiment s'entendra toujours, implicitement ou explicitement, avec la raison ; le vrai contraire de la raison est la folie. Celle-ci peut être : la mystique (discours philosophique ou religieux sur le mystère de la matière, de la vie, du temps), l'éthique (l'énigme du sacré, du sacrifice, de la fidélité), l'esthétique (le goût et l'émotion face au Beau, l'inspiration, l'imagination), la poétique (la créativité verbale ou musicale), l'érotique (la sensibilité du corps, verbale ou gestuelle). Toutes ces folies se réduisent aux caresses irrationnelles, opposées aux actes rationnels.

La tentation de me dire : Dieu est contre moi ; Il doit n'exister pour moi qu'ironiquement et jamais sérieusement, une espèce d'hurluberlu muet. Dans ma cage et, simultanément, en dehors. Être mon regard, perçant mes barreaux et accompagnant mes évasions.

Sangloter, en me relisant, dans ce mélange obscur de fierté, d'humilité, de grandeur, de désespoir et de communion avec le dessein divin ; cent fois j'ai vécu cette bizarrerie larmoyante et

irrésistible, que seul **Nietzsche** connaît, en revisitant son Zarathoustra, et qu'auraient pu connaître **Bach** et **Mozart**, s'ils étaient moins casaniers ou moins bêtes.

Le meilleur en nous n'a ni langage ni émetteur ni force - ce terrible constat est source de la vraie souffrance. Ne communiquer avec le ciel qu'avec notre épiderme - et l'esprit et la langue en font partie - à croire que Dieu n'est pas amour verbeux, mais souffrance muette.

Pour qu'un désespoir nouveau-né puisse affermir sa voix, le vide est le meilleur berceau ; mais lorsque meurt l'espérance, surgit un vide - de Vinci - *il vuoto nasce, quando la speranza more* - vide infécond, qui nous laisse sans voix. Ce qui suit immédiatement la souffrance, c'est le vide - Spengler - *Was dem Leiden auf dem Fuße folgt, ist die Leere* - que le sot remplit de sa faible voix, tandis que le sage y invite la voix divine.

Le monolithe de la raison robotique phagocytait la science et l'art ; il ne reste au souffle de Dieu, pour atteindre nos âmes, qu'un seul trou (**S.Weil**) - la souffrance humaine. L'amour et la beauté y mesurent leur profondeur. *Dans l'art, la souffrance est la bienvenue* - Rostropovitch - Страдание, в искусстве, - необходимо - mais pour que la palette d'artiste soit complète, la félicité y est indispensable au même degré, elle y apporte la hauteur.

La fonction musicale de la philosophie : composer une mélodie vitale à partir des hurlements aigus de la douleur et de la plate gravité

de la raison : *Là où tu restas muet de douleur, Dieu m'envoya le don de dire ce que je souffre* - **Goethe** - *Und wenn der Mensch in seiner Qual verstummt, - gab mir ein Gott zu sagen was ich leide.* Mais dans ce que le philosophe dit, la douleur et la raison doivent nous chanter ou nous faire chanter.

Entre l'être et le devenir, ces deux mystères de la création divine ou humaine, s'incruste l'existence. Entre le vertige admiratif et l'extase inventive s'installe l'angoisse existentielle. Les pédants, ruminant leurs classifications mécaniques, ne sont pas touchés par ces soubresauts ; jaloux des poètes, ils se prennent pour des savants imperturbables : *Les ignares se représentent la matière d'une manière si subtile, si raffinée, qu'ils en attrapent le vertige* - **Kant** - *Unwissende denken sich die Materie so fein, so überfein, daß sie selbst darüber schwindlig werden.*

Pleurer dans l'intérieur aide à faire avaler ma honte, honte des larmes, que je n'aurais pas versées. *Nous n'avons jamais à rougir de nos larmes* - Dickens - *We need never be ashamed of our tears.*

Le soi connu succombe au désespoir ; le soi inconnu se nourrit d'espérance. C'est à ce second soi que pense, peut-être, **Kierkegaard** : *Le péché : se trouvant devant Dieu dans l'état du désespoir, ne pas vouloir être soi.* Le vrai de l'esprit désavoue toute espérance ; le beau de l'âme neutralise tout désespoir. Et c'est dans la capacité de l'esprit de n'être soudain qu'âme, et de l'âme - de devenir spontanément esprit, que se résume la sagesse de la vie. Ce balancement produit la musique tragique de l'existence.

Si ce n'étaient pas des contraintes mystérieuses, l'harmonie mystérieuse nous rendrait fous de joie. Les messages en clair, qu'on croit envoyés par bon Dieu, parlent d'une folie heureuse. Mais en temps de doute, le chiffre des contraintes est appliqué aux textes du malheur. L'inévidence des contraintes nous pousse à créer, l'évidence du bonheur ne permet que de procrérer.

La honte d'une âme dénudée nous dévoile Dieu, que tout vêtement gestuel voile. Heureusement, il restent des ténèbres : *Je voudrais, que votre ombre au moins vêtît ma honte* - Verlaine.

C'est la difficulté de défendre un *oui* monumental au monde, qui le rend sacré ; il est si facile de dénigrer, de geindre, d'appeler la mort ou le Dieu vengeur, de se vautrer dans l'absurde et d'étouffer dans le désespoir ; que vivent l'espérance, l'étonnement et la joie des couleurs, des mélodies, de la pitié et de la noblesse !

Le bonheur inspire le malheureux ; le malheur aspire l'heureux - l'adjectif est à nous, et le nom est à Dieu. Je suis malheureux, puisque je souffre ; je suis heureux, puisque j'ai une paix d'âme. Mais c'est la souffrance qui m'élève, et c'est la platitude qui m'écrase. Le bonheur est en-haut, le malheur est rampant.

La hauteur, qualité permettant de moduler, dans une même mélodie, l'emballément le plus haut d'avec la plus profonde tristesse. Les autres dimensions apportent de l'amplitude humaine, mais diluent l'intensité divine.

La victoire spirituelle *sur ou par* la souffrance - ces deux voies vers le salut chrétien sont également vaines : la première, à cause du moyen (c'est à l'âme et non pas à l'esprit qu'il revient de maîtriser la souffrance), la seconde, à cause du but impossible (la souffrance ne s'apaisant que dans une résignation). Il faut voir dans la souffrance une contrainte divine, qui aide à vouer nos meilleurs regards au rêve et non pas à la réalité.

Dieu voulut, que l'œuvre d'une vie, même vécue par un grand solitaire, fût symphonique. Le manque d'un seul instrument peut la gâcher sans retour. Le bien et le mal, l'espérance et le désespoir, les cieux et la terre doivent y être présents, même fabriqués de toutes pièces. Le soliloque est le genre des plus bêtes, voire ridicules.

Il ne faut pas chercher à vaincre le désespoir, pour, ensuite, sereinement, pratiquer une espérance ainsi renforcée. Rien ne peut empêcher l'esprit d'aboutir dans un profond désespoir, mais il faut savoir, aux moments décisifs, transformer l'esprit en l'âme, qui, seule, peut s'adonner, aveuglement, divinement, à la haute espérance.

L'espérance et la désespérance cohabitent en moi, puisqu'elles proviennent des organes différents : le cœur ou l'âme, pour la première, l'esprit ou le corps, pour la seconde. Les origines, elles aussi, sont différentes : divines ou humaines. On se désespère dans l'action, on espère dans le rêve. *Agir dans le négatif nous est encore imposé ; être dans le positif nous est déjà donné* - Kafka - *Das Negative zu tun ist uns noch auferlegt, das Positive ist uns schon gegeben.*

Vivre enthousiaste, avec une souffrance vrillée à l'âme, semble être l'état divin. Celui qui surmonte la douleur, dans la fadeur de l'indifférence, est plus proche de la bête que de l'ange. Et la projection de Dostoïevsky : *Celui qui triomphera de l'angoisse et de la souffrance sera Dieu lui-même* - *Кто победит боль и страх, том сам станет Бог* - aboutira plus certainement au robot terrestre qu'au Maître céleste.

Qu'elle soit lumineuse ou ténébreuse, grave ou espiègle, toute belle musique nous fait venir les larmes aux yeux. Le fond même de notre âme, qui est essentiellement musical, serait donc, par un étrange caprice divin, promis à la mélancolie : une fois nos fibres ébranlées, une secousse irrésistible atteint nos yeux sans défense.

Le sens du beau, évidemment, nous est donné par Dieu, c'est pourquoi *l'art est une lamentation désespérée de l'homme tourné vers Dieu* - Méréjkovsky - *Искусство* - это безнадёжный плач человека о Боге. Et qu'il soit proclamé vivant ou mort, par chantres ou pleureuses, ne change pas grand-chose à la prière, que toute œuvre d'art est. *Le sage s'apitoie sur soi-même* - heureux - Canetti - *Der Kluge klagt sich glücklich*. L'artiste a deux sources : Dieu et le hasard ; éliminer une part du hasard, c'est augmenter la part du divin.

Le travail de l'oubli ou du deuil : chaque époque débusque ou enterre ses disparus : Dieu, l'histoire, le hasard. La pensée réfutée, la femme indifférente, le mot qui échappe devraient être traités en *disparus* et non en perdus. La mélancolie de la disparition plutôt que la tristesse ou la nostalgie de la perte.

Mon espérance est une foi en une lumière, qui ne ressortira jamais de mon âme et qui n'effleurera jamais mon visage ; elle appartient à la nuit de mon désespoir. *L'espoir est de jour, l'espérance est nocturne* - M.Serres. L'espérance est une œuvre humaine et nullement divine, mais elle est aussi immatérielle que le Bien divin, déposé dans nos cœurs, sans effleurer nos gestes.

Une consolation est comme une foi – un soulagement, résultant d'une justification, brumeuse, plus ou moins poétique, de Dieu ou de la souffrance : une théodicée ou une algodicée. Leur contraire – la morne désespérance.

La prosaïsation du monde est due peut-être à la disparition de la souffrance noble. *Le concert du monde n'est perçu divinement que du fond de la douleur* - Hölderlin - *Das Lebenslied der Welt tönt uns göttlich erst in tiefem Leid.*

La grande tragédie, ce ne sont pas des tracas publics des princes de ce monde, mais la langueur solitaire des serviteurs de Dieu, dont les talents, les sentiments, les rêves s'évaporent, face au vide des cieux.

Gagner en savoir - gagner en douleurs ; aux uns, le savoir est un mode d'emploi, aux autres - un pourvoyeur d'entrées des dictionnaires ou de couleurs des palettes. Pour peindre des béatitudes, la pauvreté des ressources n'est pas un handicap ; c'est pourquoi l'artiste déploie ses dons surtout en peinture des désastres. En plus, le savoir nous

apprend, qu'aucun Créateur ne nous surveille et que seule notre propre création nous mette en contact avec l'éternité; ceux qui ont besoin de maîtres ou de guides, en éprouvent une douleur à part à reproduire. En tout cas, le savoir n'est pas l'ivresse, mais une coupe, n'est pas une fontaine, qui r eveillerait nos meilleures soifs : *La soif de savoir est donnée par Dieu à l'homme pour le mettre sur le gril* - la [Bible](#) - le savoir peut élargir ou approfondir mes plaies, il n'est pour rien dans la hauteur et l'intensité de ma flamme.

[La Bible](#) : **Puisque tu es tiède et non pas chaud ni froid, je te vomirai de ma bouche.** Je soupçonne ici une faute du traducteur : *tiède* y correspond au mot grec, duquel provient notre *hilare*, au sens *ardent*. Notre Dieu y serait donc le contraire d'un extrémiste (ce que confirme *l'un* de Ses héritiers : *Dieu n'aime pas l'excès*). La version russe, la plus ambiguë, emploie le mot *т плый*, voulant dire *tiède* en russe moderne, mais *ardent* – en vieux russe !

Celui qui n'a pas besoin de consolation est mouton ou robot. Comme l'est celui qui ne vibre pas à la vue de la beauté divine de notre planète. *Une consolation, venant de l'harmonie du monde, m'indigne* - [Berdiaev](#) - *Умешения мировой гармонии вызывали во мне возмущение*. L'indignation, comme toute négation, est la forme la plus banale du conformisme moderne.

Tout créateur connaît les assauts du désespoir, que n'arrive à endiguer aucune autorité – que ce soit le savoir, la puissance ou Dieu. Pourtant, le désir de la consolation ne se laisse pas éteindre et trouve son assouvissement éphémère et furtif dans la tentative de munir la

création humaine de l'intensité du créé divin, qu'on finit par confondre : *Quelle consolation – la représentation d'un Dieu du devenir !* - **Nietzsche** - *Was für ein Trost in der Vorstellung eines werdenden Gottes liegt.*

Les abattements, dont je cherche une consolation, sont surtout ceux que je ne partage avec personne, ou, plutôt, que j'envisage sous un angle de vue exclusif. Les leurres collectifs sont de l'opium, et je veux de l'ambroisie, réservée aux divins.

Derrière l'espérance, telle que je la conçois, il n'y a ni paradis, ni redressement de tête, ni réparation des torts, ni aplatissement des routes – il n'y a qu'un regard, attendri, désespéré, éternel - sur le Bien irréalisable et sur la Beauté incompréhensible – regard qui va s'éteindre, mais dont les ombres de ma création veulent prolonger la bouleversante lumière du Créateur, qui m'avait accompagné dans cette vie terrible mais merveilleuse. Le Non n'exprime que ma rancune terrestre, le Oui témoigne de ma vénération céleste.

D'innombrables horreurs, dans la nature ou dans la morale, et qu'on peut énumérer sans peine et à l'infini, résultent dans deux attitudes types : soit on s'effarouche et maudit la Création divine et l'on est homme du ressentiment, soit on trouve une consolation dans la création humaine, où le Beau s'émancipe du Bon et résume en soi l'essence du monde et l'on est homme de l'acquiescement.

Le bonheur, c'est un regard apaisé sur le Bien gratuit ou sur le Beau si cher. Mais l'angoisse trouble ce regard, et la raison créée,

fatalement, cette angoisse. Si tu cherches le bonheur, fais donc taire la lourde raison, fais parler le rêve léger, qui constitue la seule consolation humaine, bien que malhonnête, opaque, endormante – serait-elle divine ?

Consoler, ce n'est pas redonner l'envie des départs dans la vie, mais le goût des commencements dans les rêves. Le désespoir est dans la vie agonisante, l'espérance – dans le rêve renaissant.

Les auteurs tragiques grecs et latins s'adressaient aux héros tourmentés ou aux dieux capricieux (trop de *grandes* malchances), Shakespeare – à lui-même (trop de *grandes* malveillances), les Espagnols et les Français – aux courtisans (trop de *grandes* minauderies), **Tchékhov** – au seul personnage vraiment tragique, par la *hauteur* de sa souffrance, - à l'homme sensible, blessé, solitaire, inspirant une pitié ou une compassion.

Les soucis sentimentaux, médicaux, vitaux accablent avec la même acuité, qu'on soit un plouc ou un sage ; les incantations stoïciennes n'offrent aucune défense contre cette fatalité, puisque la vie, son support, nous dote de mêmes organes bien fragiles. Heureusement, notre existence a une seconde facette, cette fois d'origine divine, - le rêve ; ici, tout est personnel, tout est dans les commencements créateurs, tout est défi à la souffrance et, plus généralement, à la tragédie.

Toutes les tentatives épiciennes ou stoïciennes de conjurer l'angoisse face à ta mort sont vouées à l'échec. Aucune consolation

par un rêve retrouvé, aucune résignation par un esprit capitulard, aucune fierté des souvenirs d'un cœur généreux, aucune pénitence des bras fautifs, aucune étendue d'une âme créatrice, aucune surabondance de la foi – rien de noble, rien de vrai, ne peut te garantir un paisible trépas.

La tragédie classique : le mal triomphe du bien ; la tragédie dostoïevskienne : le mal se faufile dans toute œuvre du bien. Vincent, enfin, Nietzsche et Tchékhov, pour se mettre au-delà du bien et du mal, et placer le tragique non pas dans l'éthique mais dans l'esthétique. *Vous, spectres de ma jeunesse ! Vous, tous les regards d'amour, regards divins ! Ah, comme votre mort fut si soudaine !* - Nietzsche - *Oh ihr, meiner Jugend Erscheinungen ! Oh, ihr Blicke der Liebe alle, ihr göttlichen Augenblicke ! Wie starbt ihr mir so schnell !*

Si le bon Dieu et le diable se réfugient *dans les détails du parcours*, l'Ange, lui, inspire l'essence des commencements, la musique sans finalités, la mélancolie ou la tragédie d'une sainte solitude. *Toute la musique de Bach est une tragédie angélique* - Cioran. La mélancolie est de Mozart.

Platon : *Vous ne sauriez être assez petits pour vous cacher sous la terre, ni assez grands pour vous élancer dans le ciel, mais vous subirez la peine, qui vous est due.* Plus profonde est ma résignation et plus haut est mon rêve, plus intense sera ma musique, qui couvrira peut-être mes gémissements inévitables. Sur terre, mes mains et mes pieds se prosternent devant un ciel compréhensif et muet ; c'est à mes soupirs, enterrés ou envolés aux nues, que désormais le Dieu vengeur en veut.

Plutarque : *Les impies n'ont besoin d'aucun Dieu pour les tourmenter.* Que l'impie vive pour souffrir, ou que l'homme pieux souffre pour vivre, la somme me paraît être la même. Dans le monde de demain, il n'y aura ni vie imprévisible ni coupures de souffrance, mais branchements et extinctions programmés.

Pétrarque : *Né so se guerra o pace a Dio mi cheggio, ché 'l danno è grave, et la vergogna è ria* - Je ne sais si c'est la guerre ou la paix que je demande à Dieu, et la honte en est tout aussi grande. La guerre contre autrui et la paix avec soi-même - source de la plus grande des hontes. *Bellum omnium contra omnes*, ce fut le cas jadis ; désormais, c'est *pax omnium cum omnis*. Le sage vise la paix avec autrui, et il trouvera toujours une *causa belli* contre soi-même. *Des conflits avec autrui, nous retenons la rhétorique ; des conflits avec nous-mêmes - la poésie* - Yeats - *Of our conflicts with others we make rhetoric ; of our conflicts with ourselves we make poetry*.

A.France : *La souffrance ! Quelle divine méconnue ! Nous lui devons tout ce qu'il y a de bon en nous.* L'homme est libre, dès qu'il se débarrasse de la souffrance et ne se sent plus redévable devant le Créditeur céleste. Et cela engendre la bonne conscience, bien connue chez tous les salauds terrestres.

Schopenhauer : *Jedes einzelne Unglück erscheint zwar als eine Ausnahme ; aber das Unglück überhaupt ist die Regel* - *Chaque malheur particulier semble être une exception, mais le malheur général est la règle.* Tandis qu'un bonheur particulier semble être prévu par une

règle divine, mais le bonheur universel, prédit par [K.Marx](#), est ubuesque. L'uniformité du bonheur (par exemple, du bonheur familial, pour [Tolstoï](#)), face au malheur protéiforme, si docile sous la plume des acariâtres. Un bonheur – trouver une forme heureuse – au fond malheureux.

[Tolstoï](#) : *Ежели бы не было страдания, человек не знал бы границ себе, не знал бы себя самого* - *Si la souffrance n'existe pas, l'homme ne se connaît pas de limites, il ne se connaît pas lui-même.* Grâce à la souffrance, l'homme reconnaît, que ses limites ne lui appartiennent pas, qu'il est donc un Ouvert inconnaisable, tendant à s'unifier avec le Créateur de ses limites.

[Unamuno](#) : *Sólo por la congoja se adueña de sí mismo un espíritu humano* - *Seule la détresse fait l'esprit humain maître de soi.* Puisque le soi est ce qui nous relie au divin, et avant la détresse, tu croises et le beau et le bon et même le grand - [V.Rozanov](#) - *до горя нам открывается прекрасное, добroе, даже большоe.* La détresse fait regretter à l'homme d'avoir été esclave des choses. Ou du regard des autres : *Là où personne ne te connaît, tu es maître de toi-même* - [H.Arendt](#) - *Where no one knows you, you are master of yourself.*

[H.Hesse](#) : *Die Verzweiflung schickt Gott nicht, um uns zu töten ; er schickt sie, um neues Leben in uns zu erwecken* - *Dieu nous envoie le désespoir non pas pour nous tuer, mais pour réveiller en nous une vie nouvelle.* Le bonheur, c'est un aboutissement, une convergence, qui traduit une continuité. Mais la souffrance, c'est une rupture, un début

incertain, une porte entrouverte vers l'inconnu. Et l'art et la vie ont tellement besoin de commencements désespérés et imprévisibles.

**P.Claudel** : *Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance, il est venu la remplir de Sa présence.* Elle est si énigmatique, portant en soi des réorientations de nos regards. Elle nous détache si radicalement du réel, pour nous livrer à l'imagination angoissée, qu'elle ne peut émaner que de ce qui n'existe pas.

La pire dégringolade intérieure est de ne plus ressentir l'intensité des notes et des mots, qui, jadis, te bouleversaient et scandaient ta vie. C'est ce qu'on appelle peut-être – perdre la foi, se résigner à la monotonie de l'âme.

*Sola fide fit miroiter aux hommes un bel horizon, et solo dolore - une belle hauteur ; sola ratione ou sola mens permettront d'en reproduire des ersatz virtuels, impies et indolores.*

Impossible de nous débarrasser ni du désespoir ni de la croyance ; mais sur la gamme qu'ils forment il est loisible au talent philosophique de composer une musique de consolation. L'espérance n'est que frêle croyance, bâtie au-dessus de la certitude du désespoir : *Le contraire de désespérer, c'est croire* - **Kierkegaard**. Le contraire de désespérer, c'est s'enthousiasmer pour un rêve sublime et impossible.

La consolation, cette visée centrale du prêtre et du philosophe, consiste à dévier le regard angoissé, fixé sur l'irréparable, vers une permanence quelconque, à laquelle on collera des étiquettes

d'éternel, d'absolu, d'infini. Ce qui est curieux, c'est que les acceptations qu'attachent à ce jargon les religieux ou les écolarques sont incompatibles. Pourtant, le bien et la beauté, ces cordes on ne peut plus fragiles, soumises aux caprices et aux hasards, sont les seuls supports d'une véritable consolation.

Quel est le point commun entre ces deux branches philosophiques – la recherche de consolations et la recherche autour du langage ? Peut-être la reconnaissance de la divinité de ces deux tâches – ennobrir la souffrance humaine et bâtir une maison langagièr pour notre esprit et notre âme. Ce foyer philosophique commun s'appellerait sentiment religieux (*religiös zentriert* – Husserl).

Et la religion et la philosophie naissent dans le naufrage, dans la détresse de la vie, et elles ont le même but : contrer le néant, apporter un semblant de consolation (*la tâche de la philosophie est d'inventer le mot qui sauve* - Wittgenstein - *die Aufgabe der Philosophie ist, das erlösende Wort zu finden*) - et les mêmes moyens que la poésie - créer une tempête dans un verre d'eau, imaginer un message à destination lointaine et chercher fébrilement une bouteille : *Le poème est une bouteille jetée à la mer, abandonnée à la foi chancelante qu'elle échoue quelque part sur une terre d'âme* - Celan - *Ein Gedicht ist eine Flaschenpost, aufgegeben in dem nicht immer hoffnungsstarken Glauben, irgendwo an Land gespült zu werden, an Herzland vielleicht.*

L'immortalité est une image trop bête, pour servir de consolation ; mais la foi en intensité du beau peut faire oublier la désarmante certitude du vrai. Cette intensité est au cœur de la

métaphore de l'éternel retour, qui serait *un succédané de la croyance en immortalité* - **Nietzsche** - *ein Ersatz für den Unsterblichkeitsglauben*.

La vie heureuse, dont prétend s'occuper une philosophie hédoniste, n'est pas à portée des discours. Si le verbe fut élu, pour y placer une part du divin, la vie humaine alors ne serait faite que pour aboutir à un beau livre (aboutissement verbal, mais qui devrait s'interdire d'aboutir !). Tout autre aboutissement est soit banal (force ou chance) soit épouvantable (beauté ou amour). Le Verbe essaya de s'incarner en un corps (son porte-parole minaudant : *Jouis !* devant une impuissante d'amour) ou en un livre (le même jouvenceau gouailleur : *Lis !* sous le nez d'un puissant analphabète) - deux désastres d'une sagesse, infidèle à sa hauteur.

La souffrance noble est inconsolable ; c'est pourquoi je me moque de la religion, de la victoire et de l'action. Je ne compte que sur la caresse.

Tu prônes un dynamisme – un désespoir aigu t'attend ; tu prêches une abstinence – t'attend un désespoir obtus. La plus noble fonction de la volonté consiste à entretenir l'espérance, celle qui croit, que le bon et le beau ne sont pas dus au hasard, en absence du sacré. L'espérance n'est que croyance, tandis que le désespoir ne vient que de l'absence de preuves, une raison indigne, pour un philosophe.

La pitié, le plus noble des sentiments, le contraire de l'amour, la lucidité d'une défaite face au fantôme aptère des triomphes, la révérence l'emportant sur la référence, la foi en une merveille

inexprimable face à la connaissance d'une fibre traduite en sons ou même en rythmes.

Dans l'âme de mécréant, que je suis, le rêve occupe la place que le croyant accorde au paradis, le refuge ou la destination de l'espérance. Dans l'esprit, où sévit le réel, éclot le désespoir, l'anti-chambre de l'enfer. *Tout lieu serait enfer, s'il n'est le paradis* - Ch.Marlowe - *All places shall be hell that is not heaven.*

**Kierkegaard** : *Pour se chagriner, il faut du courage moral ; pour se réjouir, il faut du courage religieux.* La résignation, dans les deux cas, est préférable : elle rend le chagrin plus profond et la douleur - plus haute. La religion est toujours au-dessus de la morale, puisque se laisser guider par ce qui n'existe pas est plus noble que consulter les normes qui existent bien.

**Nietzsche** : *Das Leiden ist kein Argument gegen das Leben - La douleur ne peut pas servir d'argument contre la vie.* La vie s'évalue surtout d'après le type des opérateurs passionnels composés, plutôt que des opérandes événementiels imposés. Et le sens est donné à la valeur de vérité par un *acquiescement religieux*.

**Berdiaev** : *Христианство есть религия распятой Правды* - *Le christianisme est la religion d'une Vérité crucifiée.* Pour qui connaît la solitude et la souffrance, le **Christ crucifié** est le plus sublime de tous les symboles - **Nietzsche** - *Christus am Kreuz - das erhabenste Symbol.* La vérité persécutée et le mensonge triomphant disparurent, la vérité mesquine triomphe et le mensonge rêveur périclite.

Rozanov : *Боль жизни сильнее интереса к жизни, и поэтому религия всегда будет одолевать философию* - *La douleur de la vie sera toujours plus forte que l'intérêt pour la vie.* C'est pourquoi la religion l'emportera toujours sur la philosophie.

De nos jours, où l'intérêt pour la vie est indolore, et la douleur - inintéressante, la religion et la philosophie vont main dans la main et servent la même cause - assurer aux hommes une équanimité infatigable, garante de la platitude.

Si les prières peuvent se déclamer entre quatre murs, aux actions il faut une scène. Le vrai solitaire est sifflé même dans un spectacle solo. Reproduire, seul, ce que je suis capable de faire devant les autres, n'est pas un signe de braverie mais de bêtise. L'action n'a de sens que pour la galerie ou pour l'acteur, pas pour le dramaturge et, encore moins, pour le démiurge.

La création divine - acte sans acteur ; la meilleure création humaine - acteur sans acte. *Prie, comme si tout ne dépendait que de Dieu, agis, comme si tout ne dépendait que de toi* - Loyola - *Ora como si todo dependiera de Dios y actúa como si todo dependiera de ti.*

On se révèle par le mot dans un langage, par la pensée dans un modèle, par un acte dans une réalité. L'équivalence entre les deux premiers - création humaine, entre les deux derniers - divine. Au commencement divin était la pensée ; le verbe n'annonce qu'un commencement humain.

L'être éloigne le néant, le connaît, l'approfondit, le faire le camoufle. On y reconnaîtrait la main créatrice, triadique et cachottière de Dieu, puisque *l'être de Dieu ou le savoir de Dieu, c'est la même chose* - Hegel - *das Sein Gottes und das Wissen Gottes ist eins.*

Dieu est visiblement sensible à la beauté, au bien et à l'intelligence ; en revanche, je ne vois aucune trace de son intérêt pour la puissance (ni pour l'éternité ni pour l'infini) qui, pourtant, sauterait aux yeux de tous les théodicéens.

La conscience tranquille est possible, tant que mon action se déroule face à autrui ; mais quand j'agis face à Dieu, je suis condamné à la plainte de David : *contre Toi, et Toi seul, j'ai péché.*

Le contraire de *travailler* aurait pu s'appeler *prier*, devant Dieu, une femme ou une feuille blanche. *Le travail est la prière des esclaves.* *La prière est le travail des hommes libres* - Bloy. L'homme libre, étant meilleur calculateur que l'esclave, comprit, que tout travail, utile aux yeux de l'Éternel, fut assorti d'un décent salaire et il transforma sa prière, qui fut jadis une demande de l'impossible (*La grandeur de la prière réside d'abord en ce que n'entre point dans cet échange la laideur d'un commerce* - Saint Exupéry), en offre de services lucratifs en rapport avec la demande des mécréants solvables. Il devint *esclave des bagnes mercantiles* - Ch.Fourier.

Trois étapes de justification de l'action : le naturel, l'humain, le divin, dont l'action serait un lieu géométrique ou une modulation, et où

se rencontreraient le bruit naturel, la voix humaine et la musique divine. Mais c'est prendre des casseroles ou des soupirs pour instruments de musique. Pour ton œil musical, toute action est du silence. À l'opposé de l'action se tient le rêve avec ses cordes, ce centre, à partir duquel se tracent les circonférences de nos horizons ou les firmaments de nos étoiles.

En quoi consiste mon bien palpable ? - seul un bien calculable peut s'y réduire, et agir contre ce bien est l'un des rares moyens de prouver notre liberté. Le bon Dieu, à travers son minable serviteur : *Dieu n'est pas offensé par nous, si ce n'est quand nous agissons contre notre propre bien - Non enim Deus a nobis offenditur nisi ex eo quod contra nostrum bonum agimus ut dictum est* - fait preuve d'un goût détestable en faveur de la servilité de l'homme.

La sélection des candidats à l'enfer ou au paradis se fait d'après les actions, et une toute petite correction suffirait, pour changer de destination. Tandis que l'essentiel réside en inactions osées, qui auraient pu servir de critère autrement plus rigoureux. Le Dieu vengeur est partisan des filtrages, dans l'inessentiel fade ; le Dieu rétributeur penche pour des multiplications, dans l'essentiel intense.

Dès que j'emballe mes muscles, je perds le contact avec Dieu ; de même, la tête basse, mieux que la tête haute, convient à mes rendez-vous avec Lui ; les yeux plutôt fermés. Et non pas à cause de Sa puissance, mais, au contraire, puisqu'il est non seulement dans la faiblesse, mais peut-être Il est même inexistant, comme mes rêves ou mes prières. Ce qui est divin est sans effort - Eschyle.

Le sens du sacrifice et le rêve sont chassés comme déviations du scénario unique des hommes. Ce qui disparaît est l'*Action*, niant le donné, et l'*Erreur* - Kojève - sans lesquels l'Homme disparaît des horizons divins, la platitude des hommes fêtant la fin de l'Histoire.

L'action est masculine, et l'oisiveté serait féminine, puisque, en position debout, on est tenté par le diable, mais, en position couchée, on tente le diable. La tentation divine consiste à produire ce qui existe, dans l'oisiveté de ce qui n'existe pas.

On pense, généralement, que le ciel observe nos mains ou nos cœurs, pour juger de nos mérites civils, mais le **Seigneur** sans obliquités ni ambages : *Je scrute les reins pour rendre à chacun selon le fruit de ses actes.* Sisyphe serait récompensé, et non pas Orphée. Pourquoi ne scruterais-Tu pas nos yeux, où Tu verrais les fleurs des rêves accomplis ou des actes non accomplis, par égard à Ton regard ? Et nos oreilles, tournées vers Ta musique ? Je Te préfère en fleuriste ou chef d'orchestre qu'en contre-maître

La vie réelle peut être vue en tant qu'un atelier, un autel ou une prison, où je testerais mes dons, mes prières ou ma liberté.

Ni mes actes ni mes pensées ne sont jamais en contact immédiat avec mon soi inconnu ; chercher à me détacher de celui-ci, à lâcher prise, pour atteindre la sagesse, chinoise ou stoïcienne, sont des appels aussi creux que ceux qui m'inviteraient à renoncer au ciel, puisqu'il n'y aurait rien de solide. Dès qu'une musique émane de mon

soi connu, je peux être certain de l'existence de la partition divine, soufflée par mon soi inconnu.

Tant de litanies, pour qu'on accomplisse chaque acte de sa vie, comme s'il était le dernier. Tandis que l'artiste, jaloux de bon Dieu, le veut premier, sans qu'il soit le dernier. *Vis chaque jour, comme s'il était le premier et le dernier - Angélus - Lebe deinen Tag als ob es dein erster und dein letzter wäre.* Le sage, cherchant un écho, s'arrête à l'avant-dernier. Les autres accumulent les  $n + 1$  - èmes.

L'existence, c'est ton action (ou l'inaction, le rêve), et l'essence, c'est ta capacité de sentir et de penser. De tous les temps, la bonne précédence fut accordée à la seconde, ce que résume le cogito cartésien. Il fallut attendre K.Marx, avec son action collective, ou Sartre, avec son rêve individuel, pour proclamer l'inverse. *Il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu, pour la concevoir - Sartre* – mais c'est refuser le mystère, puisqu'on n'en voit pas la solution !

L'amour est la seule manifestation palpable du bien ; mais si le bien répugne à l'action et ne se donne qu'au rêve, l'amour a son action, qui s'appelle caresse. L'amour divin, semble-t-il, en est dépourvu : *Pour imiter l'amour divin, il faut aussi ne jamais faire appel à l'action - Platon.*

Passée l'épreuve par la chose, qu'elle évoque, la pensée a le choix entre l'assujettissement à la chose et la liberté hors la portée de la chose. Dans le premier cas, la pensée consacrera, ou plutôt profanera, son propre souffle, façonnant la chose. Dans le second, elle

assistera au miracle d'unification entre la chose pensée et la chose réelle, la parfaite. La perfection de l'aérodynamique divine - belle ondoyance entre pensée et chose - finit par rendre presque inutile l'examen par la chose.

Penser avant d'agir ou après, le résultat est presque le même - voyez le Zeus moqueur, face à d'Épiméthée, *celui qui pense après*, ou à son frère Prométhée, *celui pense avant*, - et qui, Zeus, finit par faire appel au dieu du lucre, Hermès, pour suppléer à leurs lacunes - l'oubli de la loi et de la honte.

Le renoncement honorable à la lutte n'est pas dicté par la peur de perdre, ni même par sa certitude, mais par l'impossibilité de rencontrer un ange ou un démon et par la profusion de moutons et de robots, sur toutes les arènes. Avant de tirer l'épée, pense à la fin d'Ajax : une méprise avec le troupeau surévalué, la honte, la folie, le suicide. Mais ce n'est peut-être qu'à cause du fait qu'il fut le seul héros de l'Iliade à ne pas avoir été assisté par les dieux vengeurs : *Si Dieu veut te perdre, il te rendra d'abord fou* - proverbe latin - *Quem deus vult perdere, dementat prius* - cherche donc la bienveillance des dieux ou la complicité des anges.

Le culte de l'avant-dernier pas a des noms malheureusement compromis : avant-décision - *hypo-crisie*, ou avant-jugement - *pré-jugé* (l'exemple célèbre est donné par la mort, qui, aux yeux de Dieu, n'est qu'un *pré-jugé*, *Vor-Urteil* - [Nietzsche](#)). Il ressemble au désir d'Aristote ou [Spinoza](#) - vision des *fins* dépourvue de *moyens* - mais je l'associe

plutôt au repérage de *contraintes*. Cette recherche débouche souvent sur un autre nom compromis : la *scolastique* - la noble oisiveté.

Tout geste de liberté prouve la divinité de notre nature ; en être conscient et ébloui est peut-être le sens même de la vie. Aux moutons manque la conscience, et aux robots – l'éblouissement.

On prouve sa liberté intérieure en ne mettant sur la balance divine que l'impondérable volonté et non pas le poids des actes. La corde tendue et non pas les flèches décochées. Aucun acte extérieur ne fut commandé par Dieu ; dans la hauteur de Son Bien se trouve la honte, et dans la profondeur – l'humilité, les deux - sans ni quoi ni pourquoi.

On vit au milieu des actes, on rêve au milieu des fantômes – l'horizontalité et la verticalité ; et une bonne philosophie ne devrait s'occuper ni de la vie ni de la mort, ici-bas, mais de l'élan vers le haut : la sublimation de nos joies et l'évaporation de nos angoisses. Et puisque la soif de Dieu prend source dans les mêmes thèmes, la philosophie, en effet, devrait être *ancilla theologiae*.

On agit pour *parfaire* le relatif, ce qui explique son succès auprès des dépourvus d'éternité. *Agir, c'est forfaire à l'absolu* - [Cioran](#).

Dans chaque action, ma liberté s'éprouve dans : la noblesse des contraintes, le talent des commencements, l'intelligence des parcours, la sagesse des fins. Quoiqu'en pense [Platon](#) : *Le dieu tient en mains le commencement, la fin et le milieu de tous les êtres*, Dieu en est absent,

et la chiquenaude initiale ne laissa aucune trace, aucun écho. En tout cas, au savoir et au savoir-faire ce Dieu délicat semble préférer la noblesse, pour représenter ma liberté.

Le premier pas, même le premier pas précédent un geste sensible, est déjà dans le divin. La mystique est peut-être dans le refus de sublimer le sensible temporel (la contrainte) et dans l'art de l'élever vers l'intelligible spatial (le talent).

Ils accordent à Dieu un rôle honorable, en se demandant : qui propose et qui dispose, qui s'agit et qui mène ? Plus l'homme pense être mené par Dieu, plus il se fourvoie et plus Celui-ci doit être ennuyé, face à la navrante similarité des sentiers battus, auxquels aboutit toute virée vers les Béatitudes, qu'elle soit dictée par la haute Providence ou par un bas calcul. Les méfiants se contentent de leurs culs-de-sac, aménagés en temples laïcs - en nobles ruines.

Le Daimôn [socratique](#) : *Quelque chose de divin et de démoniaque, une voix qui se fait entendre de moi, mais qui jamais ne me pousse à l'action* - correspond à cette source de création et de passions que j'appelle mon *soi inconnu*. Comme [Descartes](#) avec son Diable, et [Cioran](#) avec son Mauvais Démiurge.

La hauteur du ciel s'offre à tous, mais son appel est perçu de deux manières : soit il fait chercher des chemins et met en marche nos pieds et nos calculs, soit il se transforme en élan et réveille nos ailes et nos âmes. Et [Goethe](#) : *Du ciel, en passant par le monde, vers l'enfer* - *Vom Himmel durch die Welt zur Hölle* - parle d'un enfer collectif.

Nietzsche voit un ciel et un enfer personnels : *Le sentier vers mon propre ciel passe toujours par la volupté de mon propre enfer - Der Pfad zum eigenen Himmel geht immer durch die Wollust der eigenen Hölle*, tandis que le ciel, ou Dieu, est toujours commun pour les hommes fraternels. N'est personnel que l'élan, mais il exclut tout chemin.

La vie est faite d'actions et de rêves. Les premières sont interprétées par l'esprit, à travers l'intérêt, la société, le savoir ; les seconds sont représentés par l'âme, à travers les dieux, la musique, la noblesse. L'ivresse, devant mon étoile, ne s'évente pas par l'astronomie. Et Épicure : *Il vaut mieux croire aux fables qu'on raconte sur les dieux, que de s'asservir à la nécessité des physiciens* - est bien bête.

Mon tribut à la phénoménologie : toutes mes facettes peuvent se réduire aux relations binaires : l'être – moi et mon Créateur ; le devenir – moi et ma création ; le faire – moi et l'époque ; l'avoir – moi et la chose. Je dois tenir à la seule facette, où agit mon soi inconnu, - au devenir.

L'opposé le plus précis de l'action serait peut-être la foi. Et alors, je me rends compte, que voir le Mal surgir derrière toute action, comme je le fais, n'est qu'une reprise de l'adage de St-Paul : *Tout ce qui ne vient pas de la foi est péché.*

Impuissant d'interpréter les actes, sous l'angle de la morale, l'homme libre vénère le sens même du Bien dont le dota le Créateur. L'esclave ne voit que les actes courants et ne se doute pas du Bien

originel. *Le monde moral paraît être le produit des caprices du diable* - N.Chamfort.

Un être est libre, lorsqu'il accomplit des gestes, dont est incapable un être minéral ou robotique. Un animal peut donc être libre, mais l'homme, en plus, en est conscient. Et le sommet de la gloire humaine est que sa liberté peut être commandée par trois dons, ou organes, divins – le cœur (liberté éthique), l'âme (liberté esthétique), l'esprit (liberté intellectuelle).

Vivre, c'est faire ; rêver, c'est admirer. Un être noble, c'est l'admirateur de l'œuvre divine lumineuse ; un devenir créateur, c'est l'action de consolation de l'existence humaine, pleine d'ombres.

Tu vaux par ce que tu es et par ce que tu fais. Ce que tu es se décompose en ton soi inconnu, l'inspirateur, le représentant de Dieu dans ton âme, et en ton soi connu, la volonté et le talent de ton esprit, avec tes connaissances et tes goûts. Ce que tu fais se divise en création, scientifique (l'esprit) ou artistique (l'âme), et en actions sociales, pour t'incruster dans la société et pour survivre. L'essence et l'existence, le virtuel et le réel.

Le résumé intellectuel de tout acte se réduit aux abstractions, celles-ci s'appuyant sur des postulats-axiomes, ces derniers, pour se rapprocher d'une bonne philosophie, s'inspirant des merveilles divines – le Vrai, le Bien, le Beau – ou de la merveille de tout vivant, la liberté. Mais le bavardage académique tourne autour de l'Être (un fantôme, pivotant entre la réalité et la représentation) et des

connaissances (des effets des raisonnements au-dessus de la représentation, celle-ci étant recouverte d'une couche langagière). Les doigts d'une main suffisent, pour énumérer tous les bons philosophes, ensevelis par des hordes d'ignares.

Toutes les finalités essentielles sont déterminées (sans nécessairement être atteintes) par ce qui anime le premier pas : le regard – vers Dieu, le rêve – vers la consolation, l'intelligence – vers la vénération, la noblesse – vers la hauteur, l'enthousiasme – vers le bonheur, l'ironie – vers le style, le talent – vers la beauté, l'amour – vers le mystère. Dans cette banalité, ce qui est surtout à retenir, c'est l'irréversibilité entre l'effet et la cause.

La raison et la liberté choisissent ton action ainsi que ses causes. La liberté découlant de ta raison n'est que raison. La liberté est un vague appel du Bien, elle est ton goût du Beau et tes contraintes du Vrai. Ta raison, ne connaissant que ton intérêt immédiat doit être absente du tribunal du vrai Bien (du Bien divin) ; ta raison entoure de contraintes ta créativité dans le Beau ; ta raison est seul juge du Vrai. À la sentence, totalement vide, de Rousseau : *sous la loi de raison, rien ne se fait sans cause* - tu préféreras celle-ci : grâce à la liberté, tu peux échapper à la raison égoïste et préférer la musique insensée du Bien à son bruit mécanique et trouver ton propre chemin dans les labyrinthes du Beau. *Les causes humaines se fabriquent ou s'inventent ; les causes divines enchantent ton soi inconnu.*

K.Jaspers : *Das Scheitern ist das Letzte* - L'échec est le terme dernier. L'avant-dernier est une fête ! Son titre de gloire est qu'entre lui

et le terme dernier, qui est la chute finale vers le Seul, il n'y ait pas de termes intermédiaires, que le vertige d'un regard entier, bénissant mes ruines.

Kafka : *Zwei Möglichkeiten : sich unendlich klein machen oder es sein. Das zweite ist Vollendung, also Untätigkeit, das erste - Beginn, also Tat - Le choix : se rendre infiniment petit ou bien l'être. Le second cas, c'est le dernier pas, donc inaction ; le premier cas - le pas premier, donc action.* La démesure et l'immobilité égalisent ces deux choix par l'action de Dieu et ma propre inaction. Si je crée ou j'admire, comme si c'était pour la dernière fois, je me libère du prurit de l'action ; le vrai commencement n'est pas une action continue, mais une initiation discrète. *Tout ce qui nous aidera à nous dégager de nos déconvenues s'assemble autour de nos premiers pas* - R.Char.

Que ce soit la main ou l'esprit, je suis amené à mesurer la distance avec ce qu'ils touchent ; et c'est le début d'une foi ou d'un goût de la possession. Le sens de la proximité dévoile les voyants ou les croyants. Plus de variables contient ma métrique, plus enivrante sera la cadence de mes rapprochements et de mes éloignements.

La liberté la plus mystérieuse est celle de l'action (avec la liberté abstraite – en pensée, en foi ou en politique - les choses sont beaucoup plus simples). Un scénario se déroule ; ma raison pèse mes acquis, mes contraintes, mes buts, pour choisir le décideur de mon prochain acte (partie du scénario) - entre mon esprit ou mon âme ; le décideur suit sa logique (le bien aveugle ou la cohérence lucide), formule l'objectif et s'adresse à ma raison, pour qu'elle conçoive l'acte,

en accord avec l'objectif ; la raison élabore l'acte et le transmet à ma volonté ; ma volonté déclenche l'acte. La volonté ne coïncidera avec la liberté que si le décideur fut mon âme. [Descartes](#) ne voit pas cette nuance : *La volonté et la liberté ne sont qu'une même chose.* N'empêche que mon âme ne se reconnaîtra jamais dans mon action. L'âme est dans l'impuissance, la cécité, l'intraduisibilité du bien.

On peut juger de la liberté de l'homme par le degré d'inaction, qu'il accorde à ses rêves. À une substitution près, c'est du [St-Augustin](#) : *posse non peccare, non posse non peccare, non posse peccare.* Mais c'est une voie qui mènerait à la molle inertie ou à la molle incroyance : sans grand péché – pas de grande foi.

Ni ponts ni gués entre le rêve et l'idée, entre l'idée et l'acte. Il faut beaucoup de foi pour prendre ces passages pour ce qu'ils sont : marche sur les eaux ou entre les murs d'une mer qui s'écarte. *L'idée ne peut être réalisée sans finir d'être une idée* - Stirner - *Die Idee kann nicht so realisiert werden, daß sie Idee bliebe.*

L'utopie du passage à l'acte engendre la spirale : prophètes, apôtres, inquisiteurs, fripons, prophètes...

Le mobile de l'action est comme l'étymologie du mot - plus intéressant que la chose, mais sans aucun droit discriminatoire. *L'énergie, qui n'est fournie par aucun mobile, est seule bonne* - [S.Weil](#). Comparez les dernières paroles du [Christ](#) et de Mahomet : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* et *Que la malédiction d'Allah soit sur les juifs et chrétiens, car ils ont établi....*

Prier sur mon étoile ou la suivre, tel est le choix vital (à condition préalable de ne pas prendre pour elle - la lumière de la rue). En priant, je suis sûr de m'égarer, mais je sauve mon regard ; en marchant je suis sûr de me retrouver sur des sentiers battus, avec mon regard éteint.

De la vie, qui est un autel, l'*homo faber* fait un atelier ; l'*homo sacer* fait de son atelier - un autel.

Ni la sagesse ni la grâce ne se trouvent à l'origine de l'appel d'agir. Celle-ci est si ténébreuse, que l'*homo sapientis* trouvera toujours quelque disgrâce dans nos mobiles. Plus nous sommes conscients de notre vide, mieux nous sommes capables d'y puiser de la grâce en *homo nobilis*. Et l'on devient *homo credens*.

Même dans la religion, ce culte des genoux pliés et des mains ne s'occupant que de nos visages ou de nos cœurs, le chemin peut remplacer l'œuvre : *Ça ne sert à rien de marcher partout pour prêcher, à moins que la marche soit un prêche* - François d'Assise. Toutes les positions furent tentées pour attirer des ouailles : dansant ou courant (David), assis ou debout (le [Christ](#)). Mais on ne trouva rien de meilleur que la position couchée, pour s'écouter soi-même en tant que chemin et s'imaginer voyageur : *Le chemin appelant des voyageurs* - [St-Augustin](#) - *Via viatores quaerit*.

Chaque fois que je pense avoir agi pour une bonne cause, la honte me rattrape, pour me rappeler, une fois de plus, que tout bien,

représenté par une action, est un blasphème, comme toute image du prophète Mahomet. *Aucune bonne action ne reste impunie* - Wilde - *No good deed goes unpunished.*

Le hasard – mon rôle social, mon talent, mon énergie - prouve ce que je peux. La liberté – mon cœur, ma honte, ma foi – souffle ce que je veux. L'acte visible face au rêve invisible. Ceux qui n'ont que les yeux pour voir n'en perçoivent pas la différence : *Seuls les actes décident de ce que l'on a voulu* - **Sartre**.

Face à la prolifération de gourous et manitous, performants et transparents, je me rapproche des saints, moyenâgeux et ombrageux.

Qu'on puisse, dans la solitude, continuer à aimer, à tendre vers le beau ou le bien, à tenir au vrai est une chose incompréhensible, divine. Ils disent : *sans toi, pas de moi*, ce qui est disconvenant à mon matérialisme agreste ; *sans moi, pas de toi* - disconvenant encore davantage à mon torve idéalisme.

**Maître Eckhart** : *Die Werke heiligen nicht uns, sondern wir sollen die Werke heiligen* - *Ce ne sont pas les œuvres qui nous sanctifient, c'est nous qui devons sanctifier les œuvres.* Si ton œuvre n'est pas une simple empreinte de l'époque courante, si elle est une proclamation de foi et de rêves, elle grandirait de ton propre élan. Sois plutôt ton propre inquisiteur que l'hérétique des autres. Les autres sanctifièrent l'agriculture bio, l'aile aérodynamique, le suffrage universel, et oublièrent le silence du **Christ** devant le Grand Inquisiteur, le **Christ**, incapable de transformer pierres en pain, refusant de se jeter du haut

du Temple ou d'accepter le sceptre. Ta propre sanctification en miniature sur l'échelle de la puissance : par le sacrifice de la force ou par la fidélité à la faiblesse, et c'est le soi inconnu qui en est seul capable, notre œuvre étant un produit du soi connu.

**Pascal** : *On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux.* La fidélité et le sacrifice, la pitié et l'ironie, la passion et le génie, l'humilité et l'outrecuidance, la foi et le doute, la justice et l'intimité, le héros ou l'ermite, le nihilisme et l'acquiescement. On peut toucher aux oasis opposées et mirifiques des mots-mirages, sans remplir le désert de la narration. Tout remplissage des bas-fonds rabaisse les sommets. Ce dont rêvait **Pascal** fut accompli par **Nietzsche** ! L'axe, chargé d'une même intensité !

R.W.Emerson : *A man's action is only a picture book of his creed - L'action de l'homme n'est qu'un livre d'illustrations de sa foi.* En arrachant ces pages nous ne devrions guère nuire au contenu du livre de nos rêves. Les illustrations devraient n'être scrutées qu'à travers un texte agrandissant et tout de couleurs. *Tout homme contient de bonnes pages, il suffit d'avoir tourné les mauvaises* - E.Jünger - *Jeder Mensch hat seine guten Seiten. Man muß nur die Schlechten umblättern.*

R.W.Emerson : *Many a man had taken the first step. With every additional step a great master enhances immensely the value of his first - Beaucoup d'hommes font un premier pas. Mais les Maîtres, avec chaque pas nouveau, améliorent la qualité du premier.* Qui ne leur appartient pas et auquel on voudrait un culte ! La maîtrise la plus ample, c'est la

prêtrise dans un temple ! Chez les dilettanti, tout pas n'est relié qu'au pas précédent et s'appelle *n + 1*-ème - une addition. Le maître, à tout moment, bâtit un château ([Kierkegaard](#)), et non pas un *n + 1*-ème étage, même s'il continue d'habiter dans ses ruines. Le maître crée une école, même s'il n'a aucun élève ; le mot même d'*école* ne remonte-t-il pas à *rupture* ou *arrêt* ?

Pour m'isoler des miasmes humains, il me faut une bulle, il faut que je la gonfle, tout en sachant que la moindre piqûre pourrait la faire éclater. Vise le haut, puisque toutes les épines poussent en bas. En haut, il n'y a que des foudres des dieux.

La sensation d'exil naît d'une méconnaissance soudaine, salutaire et solitaire, - je ne comprends plus qui m'a pétri et pour quel contenu. Et je me désintéresse des breuvages et m'enivre des étiquettes ou de la forme des flacons.

Il est plus noble de m'immoler à un autel vide, au lieu de *Tout immoler à l'autel de nos dieux* ; la fumée y gagne en pureté, le feu - en intensité, l'étincelle - en hauteur. Mais cet autel, où je dépose mes trésors, est une ruine ; je devrais m'y moquer des offrandes d'[Héraclite](#) au Temple d'Artémis, de [Rousseau](#) - à Notre-Dame, de [Valéry](#) - au Palais Chaillot.

Être intéressant, c'est abonder, en même temps, en goût sélectif, en intelligence affective et en tendresse élective ; j'y gagnai quelques mesures, bien que personne ne s'aperçût de ma *stature* ! Mais au lieu de maudire, aux heures sombres, ce monde de minables, je bénis mes

heures astrales, qui me laissent si souvent en compagnie de Celui, qui est beaucoup plus intéressant que moi.

On cherche humblement à accorder sa voix à la symphonie du monde et l'on finit par comprendre, que l'humilité de la musique divine consiste à jouer *seul vers le Seul* ([Plotin](#)).

La Panthère de [Rilke](#), l'Animal intellectuel de [Valéry](#), le gorille de [Nabokov](#), le cachalot de Melville, l'orang-outan mélancolique d'Ortega y Gasset : un regard, dont la beauté ou l'intelligence se reflètent dans les murailles ou dans les barreaux de leurs cages. *Nous vivons tous derrière des barreaux, que nous traînons avec nous-mêmes* - Kafka - *Jeder lebt hinter einem Gitter, das er mit sich herumträgt*. Quitter cette cage, serait-ce rencontrer le Dieu innommable ? - *Pour retrouver Dieu sans le Nom ou le Mot de ce qui est ou n'est pas, il faut franchir cette cage d'Être* - Artaud. Ma cage prouve-t-elle la liberté divine ? Ou l'inverse : mieux je vois mes barreaux, mieux je comprends la (com)passion de leur créateur. Mais ma cage à moi, c'est la langue, ce français, qui grossit les barreaux, rapproche l'horizon et rabaisse le ciel.

Le premier souci de l'homme grégaire, c'est de se trouver de la compagnie. C'est ainsi qu'il trouve un complice, une victime ou une idole.

Quand ton exaltation te porte à croire entendre une *vox Dei*, dis-toi que ce n'est qu'une *vox populi* - tu retrouveras vite le bénii silence de tes dialogues inentamés, où naissent et le sentiment et la pensée :

la pensée est un soliloque de l'âme sur le chemin vers elle-même ([Platon](#)). L'âme est muette ; c'est dans des impasses de la raison que je la comprends le mieux ; un moyen, incertain mais indicatif, pour que mon esprit en soit son porte-parole, est de ne pas me laisser envahir par le bruit de mon siècle. L'esprit, détourné des choses, et si c'était l'âme même ?

La solitude réussie - ou l'enfer en pleurs ou le ciel d'une divine complaisance. La solitude rat e - le ciel désacralisé ou l'enfer sans révolte.

Le regard le plus borné est celui qui s'adresse à un clan ; il faut, au contraire, se tourner vers tous ou vers personne, c'est à dire vers ce qui n'existe pas. Tous : ton frère en souffrance ou une créature d'un Dieu inconnu ; personne : un poète sans forme ou un rêve sans fond.

J'ai peur, que celui avec qui je reste, une fois en solitude, ne soit guère le soi, mais l'homme tribal ; à peine je me réjouis de ne plus me trouver en compagnie des autres, et voici que je ne m'entends plus et je découvre, que je me suis devenu, à moi-même, d'autant plus ´tranger. Dieu, accordez-moi quelques contacts avec le troupeau, pour qu'en le fuyant je m'attrape moi-même !

Pourquoi m'étonner du doute autour de l'existence de Dieu, si la mienne propre n'est guère plus convaincante, puisque, à part le cogito intérieur, la meilleure preuve de mon existence est un ´cho extérieur, qui ne me parvint jamais ; sache te rendre à l'évidence : 50.000 de tes concurrents, aujourd'hui, ´criraient mieux que toi.

Impossible de trancher, si au commencement était le verbe ou la concordance verbale ; en tout cas, ces deux faces de Dieu, dédiées à la création ou à la perpétuation de l'espèce, ne sauraient relever du Diable : *Le Nous est de Dieu, le Je est du Diable* - Zamiatine - *Мы - от Бога ; Я - от Дьявола.*

J'ai mon soi séculaire, temporel, connu et mon soi divin, intemporel, inconnu. Le premier communique avec le monde, et le monde veut que je partage ses soucis et ses valeurs ; le second porte de vagues échos de l'univers et me souffle le sens de ses vecteurs. Est nihiliste celui qui dit fermement son *non* aux échelles séculaires, tout en offrant son *oui* à l'envol du second. Condamné à la solitude dans le monde transparent, il est entouré d'un univers étoilé.

L'image de l'homme, émergeant, par hasard, des collisions d'atomes, dans l'immensité indifférente de l'univers, où il est tragiquement seul, est tout aussi belle que celle d'un Magicien barbu bricolant une femme avec une tête d'homme. Mais je préfère admirer un Horloger hypothétique plutôt que régler des horloges mécaniques.

L'un des avantages de la solitude est que je ne remplisse pas de vétilles trop visibles nos vides communs et que je les peuple de fantômes – voilà ce que m'apporte le désert, contrairement à la forêt. Ce vide n'est pas moins béant dans la multitude, mais je n'y fourre que des choses ou des valeurs. Le vide du solitaire est conçu pour être peuplé de voix de Dieu ou d'autres spectres, en musique ou en mystique, non en mécanique ou en axiologie. Privé de la compagnie

des hommes, le solitaire finit par se dire, que *l'amour des fantômes a plus de hauteur que celui des hommes* - **Nietzsche** - *höher als die Liebe zu Menschen ist die Liebe zu Gespenstern*, mais ce fantôme ne sera que la quintessence de l'homme réel - le surhomme imaginaire.

Le bagne fut ma première patrie ; ensuite, d'un exil je fis l'une des suivantes, ce qui me permit de ne recevoir que des mains de Dieu le permis de séjour au pays des frontières, des horizons et surtout - des firmaments.

On ne sait jamais d'où vient notre *vocation* : d'une *voie tracée par des autres*, ou d'une écoute solitaire de certaines *voix*. Ne te moque donc pas de ce stratagème de coquin : *Il n'y aura œuvre si vile ni sordide, laquelle ne reluise devant Dieu, moyennant qu'en icelle nous servions à notre vocation* - Calvin - où tout honnête homme a des leçons à tirer.

Le troupeau m'atteint, avec la même probabilité, des deux côtés de l'épiderme. Sortir de moi-même, pour rejoindre Dieu, seul à seul avec Dieu ou seul avec moi-même. Celui qui compte sur un dialogue avec Dieu se trompe d'interlocuteur ou surestime ses dons d'interprète. Celui qui se résume en monologue surestime ses dons de représentateur.

La solitude favorise l'expression fragmentaire, dans laquelle manquerait un commencement, un développement ou un achèvement ; la solitude elle-même y est une bonne contrainte. *L'âme isolée n'envisage que des fragments* - **Plotin**. L'âme grégaire et

cohérente subordonne son action aux Codes et modes d'emploi. Le fragment artistique est un écho de l'Un divin, surtout lorsqu'il découle des hauts commencements et vise des fins profondes.

La solitude, ce n'est pas tellement l'absence d'yeux, qui m'observent, mais beaucoup plus probablement - l'absence d'oreilles, capables d'interpréter mes silences. *Ne dis jamais être seul ; tu n'es pas seul, car Dieu est en toi, et ton génie aussi ; et ils n'ont nul besoin de lumière pour voir ce que tu fais* - Épictète. Ton génie a beau ne parler que de son voisin de cellule, il est condamné d'emprunter les ombres et la langue des autres, puisque Dieu est sourd, muet, aveugle et analphabète.

La valeur de l'homme serait son cri (son prix - Hobbes !), qui ne serait même pas une question, mais un soupir ou murmure mi-muets. Au cri le penseur préfère le silence : *tout être, qui pense ton univers, fait monter un hymne de silence* - Grégoire de Nazianze. Que de réponses, en revanche, se réfèrent à la parole de Dieu, chez les sourds ! C'est le silence de Dieu, qui divinise le cri de l'homme - [G.Thibon](#).

[Cioran](#) écrit pour le salon (d'où l'importance du style) ; [Valéry](#) réfléchit devant Dieu (cet inexistant, indispensable pour une belle intelligence) ; [Nietzsche](#) s'extasie devant lui-même (dans une solitude du mot et de l'idée, nous bouleversant par leur musique). Je tente de réunir ces trois milieux, en un lieu que j'appelle mon soi inconnu. Mes trois confrères ont leur voix propre, puisqu'ils n'ont pas de collègues à rassurer ou à flatter ; pourtant, c'est ce que cherche la gent professoresque, en écrivant dans un jargon, miteux, lourd et farfelu.

Le talent arrange la rencontre de la solitude et de la noblesse, qui sont à l'origine et de la musique et de la poésie. La solitude en exclut l'hypostase collective, et la noblesse – l'hypostase communicative ; il n'y reste que la face de Dieu, devant laquelle aurait créé le poète-musicien.

Quand on dit, que nous sommes en dehors de nous-mêmes, le premier nous désigne le cerveau et le second - l'âme ou Dieu (selon St-Augustin) ; le premier évalue et le second juge ; le premier dialogue, le second est voué à la solitude ; le premier comprend - pige - le second, et le second comprend - inclut - le premier.

Pour la qualité de l'écriture, l'une des contraintes les plus difficiles à respecter, est l'oubli des oreilles des autres et le choix, pour seul destinataire, - de Dieu. Une délicieuse sensation : *Dieu m'entend, c'est à Dieu que je casse les oreilles* - Sartre – surgit !

Déçus par le refus de piédestal, que leur oppose la société, les plus aigris des intellos se vouent aux égouts ; ils ne comprennent pas, que ceux-ci, pas moins que les statues, sont des œuvres collectives, et que le seul moyen de porter des lauriers personnalisés est de ne s'adresser qu'à Dieu, inconnu, muet, mais peut-être pas sourd complètement.

Un reclus involontaire, Boèce, attend de la philosophie – une consolation céleste ; un reclus volontaire, Abélard, espère la consolation dans la résignation terrestre ; un reclus du pouvoir,

Sénèque, fait de la consolation – un outil de sa rhétorique ; un professeur grégaire, Hegel, impose sa dialectique mécanique aux rapports entre la philosophie et la consolation : *La philosophie n'est pas une consolation, elle réconcilie* - *Die Philosophie ist nicht ein Trost; sie versöhnt.* La philosophie n'est pas une paix des profondeurs, mais une consolation dans les hauteurs.

Je lis, chez les philosophes-raseurs, une prétention à l'universalité, mais je n'y vois que de l'arbitraire, consensuel et banal ; je pars de l'arbitraire de mes états d'âme, mais j'y découvre, chaque fois, de l'universel insoupçonné. Dans l'univers entier, ceux-là ne perçoivent que de l'arbitraire commun ; de mon arbitraire spontané naît une universalité divine imprévisible, j'en suis davantage imitateur que créateur.

Même des penchants solitaires se peignent, aujourd'hui, sur un fond grégaire des vitupérations, luttes, critiques. La noblesse et l'ironie devraient s'exercer surtout par un Narcisse, hors des regards des hommes et s'adressant à la seule ouïe divine.

Se suffire à soi-même – une ambiguïté : ni tes émotions ni tes réflexions n'ont de sens qu'en présence de celui qui a une ouïe et un regard infaillibles – ton soi inconnu ou Dieu.

Aucun dépit, aucune surprise, aucune amertume du fait d'être incompris ; non seulement j'emploie un langage, étranger à tous mes contemporains, mais aucun d'eux ne fut envisagé comme destinataire de mes messages. Le temps est mon ennemi : le passé, le présent, le

futur sont trois n ants : enseveli, inanimé, inconnu. Et hors du temps, il n'y a que le Créateur et ses anges, qui captent non pas les mots, les images, les idées, mais les vibrations des cordes humaines.

Je r alisa  tout ce dont je rêvais dans ma première jeunesse. Personne ne l'admire ni le reconnaît ; pourtant je ressens cette solitude comme une immense gloire – je suis digne de mon seul Interlocuteur, si présent dans mes rêves et si absent dans la réalité, et dont l'inexistence rendit mes extases d'autant plus pures. Sa reconnaissance surclasse la non-reconnaissance par ma minable époque.

Ton soi inconnu est ton interlocuteur idéal ; il est dépourvu de langage, comme Dieu ou ton propre rêve, et tu t'adresseras à lui, pour être surpris par ta propre création, imprévisible et solitaire.

Il faut relever de l'espèce grégaire, pour attribuer à une d it , au Mauvais Démiurge, les imperfections de vos cohabitations conflictuelles. Le vrai nom de ce Méchant est – mouton.

Dans ma riche collection de solitudes, celle qui me fait le plus mal est la solitude du regard. Elle n'est pas du tout de nature transcendante, mais *gustative* et respiratoire : en hauteurs béantes, non en épaisseurs dominées.

Aristote : *Le solitaire est dieu ou démon.* Son inspiration, comme son acte, peuvent être ou divins ou diaboliques. *Celui qui est ravi d'être seul est une bête sauvage ou un dieu* - F.Bacon - *Whosoever is delighted*

*in solitude is either a wild beast, or a god.* C'est le seul à imaginer sa tanière sur Olympe. Quand on est les deux, à la fois, on est philosophe ([Nietzsche](#)). *Celui qui sait vivre seul ne ressemble en rien à une bête sauvage, en beaucoup - au sage et en tout - à Dieu - Gracián - Aquel que puede vivir solo, no se parece en nada a la bestia bruta, se parece mucho al sabio y se parece en todo a un dios.*

Marc-Aurèle : *Il est parfaitement possible d'être un homme divin et de n'être remarqué de personne.* Tout encourageante que cette sentence est pour les candidats à la divinité, il vaut mieux penser à sa propre vue, à ses propres toges, harangues et foudres, que je suis le seul à endosser, proférer ou entendre. Je sais bien, qu'on ne remarque, aujourd'hui, que des livrées, uniformes et beuglements.

[Pascal](#) : *Pour vivre seul, il faut être un ange ou une brute.* Volé chez Aristote. Je renonce aux ailes et aux rauques, me voilà attrapé par la multitude, rampante et glapissante. *La solitude exige une vie d'ange, elle fait périr les malhabiles* - Nil de Sora - *Уединение требует ангельского жития, а неискусных убиваεт.* Une fois les ailes pliées, l'ange, comme l'albatros, se rapproche dangereusement de la brute ; il est rattrapé par la routine ou par les fins, alors que n'est angélique que le commencement : *L'ange doit déployer ses ailes, pour que Dieu se remette aux obscures pages des commencements* - [Rilke](#) - *Nur wenn die Engel ihre Flügel breiten, als ginge Gott im dunklen Buch des Anbeginns.*

A.Musset : *Dieu parle, il faut qu'on lui réponde. Le seul bien, qui me reste au monde, est d'avoir quelquefois pleuré.* On ne peut comprendre

cette bizarrerie larmoyante, que si l'on a connu une vraie solitude, quand le poids de tous les souvenirs se mesure sur une balance innée et partielle, avec une préférence donnée à l'aérien et au liquide. Quant à Dieu, Le prier est tout de même un mode de dialogue plus honnête que Lui répondre. Quand Dieu se met à parler, on est sûr, qu'un ventriloque traîne quelque part dans les parages.

S.Lec : *Le plus horrible, c'est d'être solitaire en son for intérieur.* Le comble de la solitude : ne pas savoir bâtir un dialogue. Ne pas entendre de voix derrière des requêtes étranges. Ne plus savoir placer des inconnues dans mes propres interrogations. Ne plus savoir interpréter mes propres ordres, aux destinataires inaccessibles. Prendre mes soliloques pour du texte en format libre, sans contraintes divines.

O.Paz : *El hombre, inventor de ideas y de artefactos, creador de poemas y de leyes, es un incesante creador de ruinas - L'homme d'idées et de machines, auteur de poèmes et de lois, est un inlassable créateur de ruines.* Où, enfin, ne l'encombreront ni lois ni machines ni idées. Et où le poème lui offrira un toit, pour admirer les étoiles. Et que le créateur de ruines, à partir de n'importe quelle demeure, chaumière ou château, m'est plus cher que celui que *le Seigneur nourrira dans le désert et appellera le restaurateur des demeures en ruines* - la [Bible](#) - la paix restaurée ou l'inquiétude des ruines, pour les touristes ou pour les ironistes.

L'humanisme, c'est le respect de la solitude de l'homme (face à Dieu, à l'Histoire, à la biologie) et de sa grandeur (face à l'économie, à

la machine, à la nature). Exemples de l'anti-humanisme : la religion, le marché, l'État. Mais, un jour, inévitablement, je perds le respect pour ma propre solitude et je vois l'insignifiance de ma grandeur, et voici le début d'un vrai enfer, pour mon amour-propre, ou d'une vraie béatitude - pour mon amour.

Chercher à échapper à la solitude, c'est fuir la pensée de la mort. Tous les moyens sont bons : avoir le pouvoir de dresser des échafauds, de m'absorber dans des prières, d'écrire un livre, de me fondre dans de beaux yeux, de donner naissance à un arbre ou à une fortune. C'est la perspective la plus égalisatrice, la plus lucide et la plus désespérante. D'où l'intérêt de m'imposer moi-même mon propre et irrévocable exil. Toute échappatoire ne menant que vers moi-même.

Les hymnes et les églises – deux profanations de la musique et de la foi, qui auraient dû ne me laisser qu'en compagnie de moi-même.

On échoue à rendre un *vrai* état d'exil (Ovide, Pétrarque, [Dante](#), Pouchkine, [Dostoïevsky](#), H.Arendt, S.Zweig), on ne réussit qu'à en esquisser la pose (Sénèque, Casanova, Byron, [Nietzsche](#), Kafka, [S.Weil](#), [Nabokov](#), [Cioran](#)). Et l'exil n'est pas le seul état d'âme, qui reste toujours à *inventer*, je soupçonne, que l'amour, la foi et la noblesse possèdent la même étrangeté.

On reconnaît un grand esprit par la facilité de rapporter ses discours à une poignée d'idées, voire à une seule. [Heidegger](#) n'a pas tort : *Le penseur né est prédestiné à se limiter à une seule idée - Die*

*gezeichneten Denker sind bestimmt, einen einzigen Gedanken zu denken.* Ou bien les idées se rangent en troupeau, ce danger des fleurs, de l'edelweiss du mot isolé ou du lys d'un pur bouquet. Ou bien elles se transcendent pour donner vie à une seule idée générique. *Sur un même arbre ne poussent jamais deux sortes de fleurs* - proverbe chinois.

Discours solitaire, où le honteux et le pathétique gardent, contre toute logique, leur sens, s'appelle prière.

Caresses non-sollicitées, prières cong di es, défis périmés - passée la date-limite, ces élans larmoyants, jadis tournés vers l'extérieur, finissent par fermenter en bile noire et nauséabonde, qui jaillira vers l'intérieur par des coulées ravageuses.

Le silence comme support de notre musique intérieure, l'exil comme ambiance de nos rêves, la maîtrise comme outil de nos prières - et si c'étaient les seules tâches que l' me aristocratique formulerait à l'esprit démocratique ?

J'aime entrer dans une lice vide ; j'aime me sentir être dans un temple où aucune idole n'occupe encore des niches ; ce genre de lutteur ou de prédicateur me convient.

L'aculturation est plus certaine, quand la culture est placée à côté de la comptabilité plutôt qu'à côté d'une idéologie ou d'une religion. La terreur, l'humiliation ou l'humilité préservent la culture ; la bonne conscience, la dignité intacte ou l'orgueil l'érodent.

Les choses aussi disparates, comme religion, conformisme, écriture, naissent du même besoin de remplir le vide, dans lequel se trouve, un jour, notre soi connu trop matérialiste, trop fini. Et l'on fait appel, respectivement, au besoin de consolation, de reconnaissance, d'écoute de son soi inconnu, infini.

Cocteau : *La poésie est une solitude... et nous sommes des moines, qui échangent des silences.* Le mot poétique devint prière silencieuse depuis que d'autres ne communiquent qu'en litanies ou sermons. Mais attention : le silence tout seul, sans la prière, peut être forumique : *C'est en nous qu'il nous faut nous taire* - Aragon.

Conversion fut affaire d'âme ou d'épée. Désormais, être convertible est anodin aussi bien en matière religieuse que monétaire, le mouton et le veau assurent le pouvoir du rachat ou d'achat.

On ne dénoncera jamais assez la règle tyrannique : *cujus regio ejus religio*, mais voyez l'ennui de sa contrepartie démocratique : *cujus religio ejus regio* et consentez, que la meilleure attitude est peut-être : *religio sine regie*.

A. Malraux vit juste, en prédisant au XXI-ème siècle un *mainstream religieux* (avec les dieux *réintégrés*), mais il ne pouvait pas se douter de sa vraie raison – la désintégration des poètes, la sécularisation des penseurs, la perte de vocation des martyrs. Le rouge au front, on se jettera dans les bras du Pape, du Dalaï-Lama, de l'Ayatollah, en fuyant le seul occupant de la scène publique - le

marchand. Ou, tout au contraire, on congédiera les héritiers de Sabaoth, du **Bouddha** et de Lao Tseu, pour adhérer, conscience en paix, au seul dieu qui ait réussi, à l'Hermès des marchands. La seconde issue est plus probable.

Le triomphe du christianisme est dû surtout à l'efficacité de son message moral – il donne de l'espoir aux Spartacus et modère les appétits des Crassus. *La religion chrétienne élève le peuple à l'intérieur et abaisse le superbe à l'extérieur* - **Pascal**.

Chaque fois qu'un État avait cherché à nous rendre heureux, il devenait des plus injustes. La justice se formule par les heureux, c'est à dire par les loups. L'agneau en supporte la charge, décorative, religieuse et gastronomique.

Avant de te faire l'apôtre de quoi que ce soit, pense à l'inquisiteur, qui prendra ta suite. Ne vise aucune foi réglementaire, pour que la tienne propre ne soit jamais traitée d'hérésie.

Jadis, on se faisait tuer pour la liberté ; aujourd'hui, on se suicide pour profiter, dans l'au-delà, des quarante vierges, ou pour confirmer, ici-bas, que le piteux état de sa trésorerie rendait la vie sans intérêt(s).

Dans l'unité européenne actuelle, économique, on ne trouve aucune trace de la religiosité hébraïque, de la philosophie grecque, de la justice romaine – ces trois piliers de l'unité spirituelle d'antan.

**Platon** : *Un seul et unique chemin conduit au salut public, à savoir l'égale répartition des biens.* On peut appuyer cette espérance par un *fait religieux* : *Le marxisme est une religion du salut collectif de l'humanité* - **Berdiaev** - *Марксизм - это религия коллективного спасения человечества.* L'appel de fraternité gémit quelque part dans notre âme bicéphale, intime et tribale. Hardiment, j'y préconise un chaud *chaos du bien*. Le salut public - ou plutôt son *ordre froid* ! - se reconnaît dans le culte du mérite, euphémisme né dans le troupeau ; dans la jungle ancienne il s'appelait privilège. **Valéry** : *L'idée que la vertu doit être récompensée ruine toute vertu.*

Les tyrans – politiques, religieux, pécuniaires – furent tellement agacés par la résistance contre leur arbitraire, qu'ils la marquèrent de titre infamant d'orgueil et firent de cette attitude anodine l'un des crimes, péchés ou misères les plus condamnables.

L'ironie du sacrifice : ne t'assombris pas trop en portant la main sur ta progéniture - le Dieu espiègle veille à la substitution in extremis de la victime. Le plus souvent, il s'agira d'un bouc ou d'un âne de passage.

La hauteur de l'illusion peut en faire une divinité inaccessible, la profondeur - seulement une idole familière. La vérité, qui selon **Nietzsche** serait une illusion, peuplerait soit temples soit usines. Mais en matière d'illusions, l'agitation ou la drogue ont le même but que l'art : *L'art au service de l'illusion, voilà tout notre culte* - *Die Kunst als die Pflege des Wahns - unser Kultus.*

La particularité de l'homme : animal à la fragilité des pieds sans souliers, du corps sans habit, de l'esprit sans proie clairement désignée. Mais je vois le premier Créateur, qui aurait vu l'homme immobile, nu et se sculptant soi-même. Hélas, le second fut plus rusé et moins artiste.

On fait appel à l'optique à la place de la mystique, et l'on descend au fond du puits, pour voir les étoiles. On prend la mystique au lieu de l'optique, et l'on voit Dieu dans un vide translucide.

Je ne suis ni l'homme de la lumière, ni l'homme de l'un des quatre éléments, ni l'homme de la quintessence - je suis l'homme du septième jour, homme du dieu couché et désœuvré, réfléchissant sur le Verbe à venir.

L'ironie du portraitiste : refuser de regarder et de reproduire la vie en face, car les traits de noblesse vont mieux aux profils. Le bon Dieu **biblique** refuse de faire voir Sa Face, mais promet de montrer Son Dos. Le Dieu coranique est plus libéral et franc : *Tout passera, seule subsistera la Face de ton Seigneur.*

Le Dieu tonnant se nourrit d'ambroisie ; le Dieu de l'amour se moque des légumes de Caïn et se régale du sang de l'agneau d'Abel.

Seuls les poètes et les ... logiciens voient dans l'inexistence d'objets ou de faits une grande et belle source de leurs (é)preuves. Les autres se contentent de l'inexistence divine.

Il n'y a que ton étoile qui peut te combler aussi bien par une lumière, qui te fait ouvrir les yeux, et par des ténèbres, qui te les font fermer au bon moment. *Cette obscure clarté, qui tombe des étoiles* - Corneille. Rebondissant en obscurité ostentatoire (telles les valeurs somptuaires **valéryennes**, opposées aux valeurs *fiduciaires*) et remontant au ciel. L'état d'âme embue l'œil, l'état d'esprit le dissipe et dessèche. *Dieu, ce mot ténébreux, gonflé de clarté* - **Hugo**.

On connaît beaucoup moins la lascivité de Sabaoth que celle de Zeus, puisque celui-là faisait appel à l'engeance volatile, pour s'y identifier, voire pour s'y hypostasier ; et si Héraclès doit sa puissance à l'interminable nuit, que Zeus s'offrit pour cocufier Amphitryon, **Jésus** doit la sienne à la nuit des temps, qui s'abattit sur l'Europe pour un millénaire.

Il faut reconnaître, que l'homme devient de plus en plus théophore, semblable à ce Dieu, qui serait démuni de frissons et tropes et s'occuperait directement d'intellections : *Ni la sensation ni l'imagination ne peuvent L'habiter, et Lui embrasse du seul intellect* - Abélard - *Deo nec sensum nec imaginationem inesse posse, sed eum cuncta intellectu*. Le plus curieux serait qu'entre-temps le robot apprenne à pleurer et à rêver !

Chose, objet, substance, essence, existence, étant, être, l'Un, Dieu - quand je réussis à les traiter, tous, comme des objets, je peux proclamer la mort de Dieu comme l'aboutissement de l'éternel retour du Même, étalé en mille facettes : *Dans l'infini - l'éternel retour du même ; au ciel, le multiple devient l'Un, le système* - **Goethe** - *Wenn im*

*Unendlichen dasselbe sich wiederholend ewig fließt, das tausendfältige Gewölbe sich kräftig ineinander schließt. Semper alternum des commencements extérieurs n'est possible que grâce à semper idem des naissances intérieures.*

Où peut mener la création *ex nihilo* est bien illustré par l'étymologie du Plan divin : *Je créerai comme c'est écrit ! Ce qui, en araméen, se dirait - abracadabra !*

*L'oubli de l'être est une paraphrase de la mort de Dieu*, et pour ces deux carences, les remèdes respectifs, le souci et l'intensité, sont des synonymes. Curieusement, même leur *demeure* serait la même - le langage ! Mais tous les deux ne sont peut-être que l'incapacité d'y lire un retour éternel du Même.

On ne voudra pas à l'outil le même regard qu'à son œuvre. (*On est toujours fils de son œuvre* - Cervantès - *Cada uno es hijo de sus obras* ; mon moi est dans mon outil, ce moulin à vent du verbe : *Don Quichotte, mon Ego, Sancho Panza* - *mon moi* - W.Auden - *Don Quixote, the Ego, Sancho Panza - the self.*) L'idéal, c'est, après l'écrivain, chercher à rencontrer Dieu, le troisième niveau d'admiration et d'étonnement.

Qui, aujourd'hui, est philosophe universitaire ? - c'est celui qui, sans vergogne, alignera des centaines de pages charabiques, partant de *Le non-être* (*néant, rien, ensemble vide, inexistant*) *n'est pas* ou de *Penser, c'est penser à quelque chose* (*à Dieu, au bonheur, à la liberté*), et développant ces abortons par ce qui aurait pu les précéder ou s'en ensuivre. On tire, au hasard ou en suivant la routine séculaire, des mots

dans un sac, avec une douzaine de verbes et une douzaine de substantifs. Dans la logorrhée ainsi produite, toute négation s'accole et s'insère sans aucune résistance ; l'interchangeabilité verbale et conceptuelle y est un jeu d'enfant.

Ils écrivent paisiblement au salon, en compagnie des dieux du foyer, protégé contre les caprices du ciel. Que peuvent-ils comprendre d'une écriture, née dans des ruines, désarmée et vulnérable, face à son étoile, sans connaître de lieu à soi ? Ses dieux l'y abandonnent, et l'inquiétude remplit son exil.

D'après nos expériences terrestres, l'Auteur du bel univers doit être un personnage sans charme. *Rencontrer un auteur, dont on admire l'oeuvre, est comme manger du foie gras et ensuite vouloir rencontrer l'oie* – A.Koestler – *To meet an author because you have admired his work is as to want to meet a goose because you like p t  de foie gras.* Les gourmands seraient décès comme les gourmets : *Certains aiment des livres, mais détestent les auteurs ; rien de surprenant : qui aime le miel, n'aime pas forc m nt les abeilles* – P.Wiazemsky – *Иные любят книги, но не любят авторов* – и не удивительно : *кто любит мёд, не всегда любит пчёл.* En gastronomie ou en astronomie, on n'est pas guidé par le même appétit.

De tous temps, les dieux se laissaient fléchir, que ce soit à Troie, au Pont Milvius ou à Tolbiac, mais sans polythéisme le fair-play est impossible ; les gros bataillons l'emportent désormais systématiquement en favoritismes divins.

Le médiocre aime la peinture de la fin du monde, le scientifique en scrute le commencement, et l'ironique cherche, chez les deux, de la hauteur, celle d'un déluge ou celle d'une source, pour y deviner la solution d'une vie humaine ou le mystère d'une vie divine.

Les Olympiens se livrent au stupre avec des titanesses ou gonzesses, mais l'on hésita longtemps, pour reconnaître aux anges la possession de l'outillage, nécessaire pour de tels exploits ; heureusement, une nuit printanière, près de Nazareth, vint l'Archange Gabriel, pour dissiper ce doute, en rendant heureuse, peut-être, une seule vierge, et mettre dans l'embarras l'impotent Joseph. Pour le Divin Enfant, quel patronyme est le plus plausible ? - Joséphovitch, Santospiritovitch, Sabaothovitch, Gabriélovitch ?

Le premier mérite de l'au-delà est qu'il n'existe pas, ce qui permet au bon créateur de le réinventer, à la place du Démiurge, faiblard ou cachottier. Il y a des malins, des anges, pour qui l'en-deçà et l'au-delà ne forment qu'une grande unité. Ange est le nom qu'on donne à celle des bêtes, qui vit davantage de ses barreaux que de ses terreaux ; elle prouve sa liberté par le respect des contraintes mystérieuses et non pas par la connaissance des buts problématiques ; elle reconnaît ne pas se connaître ; elle *devient* le soi connu, tout en voulant être le soi inconnu, être messager de ce qui n'existe pas.

L'éision du dernier pas et la majuscule du premier - signes du respect pour la phonétique et l'orthographe divines.

Tant de dithyrambes à la pensée libre, mais je fais le tour des pensées proclamant la liberté, et les compare à celles en proie à l'esclavage passionnel, face à Dieu, à la femme, à la mort, et j'y trouve plus de profondeur, de couleurs, de hauteur et de ... liberté. La liberté apriorique est st ile ; seule la liberté finale est fertile.

Aucune définition opératoire du monde, de la substance, de la liberté, de Dieu n'est possible. Et pourtant, tant de raseurs dissident sur l'indécidabilité des antinomies [kantien](#)nes...

Dans les *Actes d'une conférence académique*, je tombe sur cette phrase : *l'Idée d'une communication des informations sans limitations*. Je pense, naturellement, aux aveux croustillants d'un polisson d vergond . Eh bien, je me trompe ; pour toute l'assistance, il était évident qu'il s'agissait d'un personnage beaucoup plus espiègle – Dieu !

Il est absurde de convoquer Dieu, au moment de ta mort, – il y sera manifestement absent (les infirmières ne sont pas, hélas, Ses ambassadrices). Confus, Il est présent, en revanche, à ta naissance, si merveilleuse, mais où toi, tu y est encore absent.

Pauvre Nature, géométrisée par [Descartes](#) et d ifi e par [Spinoza](#) ! Pauvre Nature, profan e par l'austère *Naturphilosophie* des rats de bibliothèques allemands ! La prose de Lucrèce, après ces bavards, semble bien relever de la poésie.

On appelle les échecs – jeu royal ; cette définition s'applique-t-elle à l'art ? Un échéphile exalté monte même d'un cran : *L'art est un jeu divin* - Nabokov - Искусство — божественная игра. Chez l'artiste, divin est le désir de maîtriser le beau, et dans le jeu, ce qui le passionne, c'est d'en inventer des règles.

Aucun non-mathématicien n'a jamais formulé quelque chose de philosophiquement profond ou divinement haut sur la nature de la démarche mathématique (ni Spinoza ni Valéry ni Wittgenstein ni A.Badiou). Mais les mêmes tentatives des mathématiciens eux-mêmes débouchent dans de franches platiitudes. Einstein, ni mathématicien ni philosophe, est le seul à avoir la-dessus des avis enthousiasmants.

Puisque je ne vois pas de lecteurs, même potentiels, de mes exercices inactuels, j'en fabrique un dans des hauteurs désertes ; en voyant le profil de ce personnage de plus en plus aspiré par les cieux, je finis par l'appeler Dieu – inexistant, mais indispensable pour un dialogue.

Dans les contes de fées, on étale des princes, des sorcières, des contrées bienheureuses, des hommes se transformant en crapauds, en ours, en chats, et l'on bâtit la-dessus des récits qui nous invitent à rêver. Il y a un parallèle assez net avec la philosophie académique, avec ses lourds borborygmes, d'où émergent des chimères de substance, d'être, de vérité, d'altérité, de savoir, de déconstruction, de néant, de liberté, d'existence, de pensée, de dualité. *Dans la philosophie moderne, certains débats tordus ressemblent aux légendes sur les dieux de la poésie ancienne* - F.Schlegel - Manche verwinkelte

*Streitfragen der modernen Philosophie sind wie die Sagen und Götter der alten Poesie* - aujourd'hui, il n'y a plus ni légendes ni dieux ni poésie – qu'un bavardage cryptique ou décousu.

Dieu commença sa carrière en créant le monde à partir de rien ; nos absurdistes veulent retourner ce monde merveilleux – à rien.

Il est normal de traiter Dieu de sourd et muet, puisqu'il n'entend pas nos questions ni n'émet de réponses. Mais on doit vénérer en Lui un Créateur incompréhensible et génial.

Lichtenberg : *In drei Etagen lebt der Leib : der Kopf, die Brust und der Unterleib. Ich wünsche öfters, daß sich die Hausleute der obersten und untersten Etage besser verträgen* - *Le corps habite en trois étages : la tête, la poitrine, le bas-ventre. Souvent on réclame, que les habitants des étages inférieurs et supérieurs fassent moins de tapage.* De jour, je devrais me réconcilier avec mon voisin d'en haut, de nuit - avec celui d'en bas. Hors du temps, Salomon et Freud se repentent devant [Jésus](#). *Le corps est outil de l'âme, et l'âme est outil de Dieu* - Plutarque - l'âme serait donc l'outil, servant à fabriquer ou animer d'autres outils – l'un des métiers les plus nobles ! L'âme représente l'esprit et interprète le corps.

Le paradoxe ne mérite pas qu'on lui voue un culte. Il est juste une hérésie gymnique (une mise à nu par un gymno-sophisme) servant à remettre d'aplomb une foi essoufflée.

Cocteau : *La poésie est un exhibitionnisme, qui s'exerce chez les aveugles.* Car la poésie, c'est l'art de suspendre le regard, avant qu'il n'atteigne l'objet du délit, le mot viril. C'est devant Dieu, ce grand muet et peut-être même ce grand aveugle, qu'il faut exercer notre virilité. *J'écris, toujours, comme si je priais* - Hippius - *Cmuxu я всегда пишу, как молюсь.*

Les agrandissements ironiques nous autorisent de parler de proximité, lorsqu'un éloignement vertigineux nous arrache des aveux ou des prières. Pour t'adresser à Dieu, commence par évaluer la distance, qui t'en sépare. Tout prurit aux pieds ou dans la cervelle, qui m'en rapprocherait, est signe, que je me trompe d'interlocuteur.

Que je m'y fie ou que je m'en méfie, je me sépareraï de la foi réglementée. Vis de la relecture des prémisses des règles, non de l'application de leurs conclusions. La grammaire de la création engendrant la création s'appelle Verbe, toujours à l'infini(tif). Dès qu'on passe à l'impératif, commence la servitude.

Prendre de la hauteur - décoller les choses élevées de leur inévitable côté niais tourné vers le bas : la foi, la bile, l'orgueil.

La superstition anti-poétique : dans une paix d'âme, croire en irréalité de la mort, s'accrocher, par l'action, au réel de la vie ; la foi poétique : trembler, dans son esprit, devant la réalité de la mort, vibrer, dans son âme, pour l'irréel de la vie, c'est à dire pour son rêve.

Les plus pures des abstractions antiques se trouvaient à l'aise en compagnie des ivrognes, hétaïres ou pâtres ; de quelles ivresses, de quelles voluptés peut se réclamer ce sage moderne, dont les seules quêtes sont : l'Être, l'Un et l'Ego (si envirants et banals pour un Athénien et si sobres et ampoulés pour un Parisien), sont-ils transcendants ou transcendantaux, immanents ou réels ? - des robots enrayés, des programmes, qui bouclent dans un vide stérile des circuits sans vie.

Le sérieux, c'est l'impossibilité de falsifier un fait ou un dogme ; il a sa place en sciences, en religion, en amour, en musique ; mais nos facettes, créatrices ou libres, brillent par le contraire du sérieux qui est l'ironie - l'invention de nouveaux langages, par de nouveaux soupirs, grimaces ou rires, qui redressent les valeurs installées dans l'habitude ou la platitude.

Les idéalistes et les matérialistes s'anathématisent mutuellement, mais quand un observateur impartial compare leurs summums respectifs - la relation Père-Fils, en partant du sujet transcendental, ou la relation Être-Étant, en partant de l'objet immanent, - il est face au même degré d'aberration que dans le mystère du sexe des anges ou du clinamen de Lucrèce.

Un Valaque, lecteur béat de *Vies de Saintes*, admirateur attendri de la profondeur et du néant de la duchesse de Chaulnes, résume ses abscondités par la phrase sirupeuse de la marquise du Deffand : *Rien de plus insensé que de demander à une prière d'avoir de l'élégance*. N'empêche qu'il fut le meilleur styliste français du XX<sup>e</sup> siècle.

Un magnifique exemple de naissance de métaphores vibrantes à partir d'un impassible concept : *l'Ouvert est une chose qui coïncide avec son intérieur* - une sobre définition mathématique, qui, transposée au domaine spirituel, redessine les frontières et les limites de nos aspirations ou de nos espérances : tout point, où le moi n'est plus seul, ou s'arrête, sans continuer à me toucher, ne m'appartient pas ! De même : *le Clos - la différence entre la chose et son intérieur appartient à la chose*. Toute limite de mes élans, toute frontière de mon identification, m'appartiennent - le refus de la transcendance.

Les gouffres apocalyptiques modernes ne me font pas pousser les ailes ; l'abolition du Jugement Dernier ne me décloue pas du banc des accusés.

L'homme esthétique admirerait ce qui est hors de lui, l'homme éthique - ce qui est une réplique de lui-même, l'homme religieux - ce qui est en lui ([Kierkegaard](#)). Que l'homme ironique, sans longue-vue ni miroir ni baume, leur est supérieur - admirer sa capacité d'admirer !

La lumière pragmatique inonde le quotidien des hommes, qui vivent de plus en plus dans l'illusion d'un milieu sans ombres. D'où la chute de l'art et de la philosophie, qui ne vivent que des ombres. *Au fond de chacun, il y a son noyau inconnu, masse d'ombre, qui joue le moi et le dieu* - [Valéry](#). Dieu voulut, à l'opposé de [Nietzsche](#), que ce noyau fût fait de faiblesses (*Kern voll Schwäche* - [Rilke](#) !) ; dans l'inconnu de la volonté de puissance il y a autant de sources d'ennui que dans le

connu de nos défaites : *L'inconnu passe pour grandiose* - Tacite -  
*Ignotum pro magnifico est.*

Celui qui est dépourvu de musique intérieure, de bonne ouïe ou de bonne attente, ne voit pas l'intérêt de disposer d'un vide extérieur, de son acoustique humaine et de son silence divin.

Les yeux sont un organe de l'esprit, et le regard – celui de l'âme ; l'âme, c'est l'esprit, visité par une grâce. *Tout ce que nous voyons sans la lampe de Sa grâce, ce n'est que vanité* - Montaigne - donc, apprécions Son voir plus que le savoir.

Le pur savoir se moque d'expériences et de vécus ; la mathématique s'en passe et ne s'appuie que sur l'esprit pur, comme notre Dieu ; elle a donc le droit de prétendre à une proximité privilégiée avec Dieu - Lichtenberg - *Anspruch auf eine nähere Verwandtschaft mit Gott machen* - et comme le bon Dieu cachottier elle laisse le souci du sens – aux philosophes !

Un jour on comprend, qu'aucune voix divine n'anime l'univers, que même son bruit ne porte aucun message ; on ne s'abandonne plus à son ouïe, on se fait regard ; d'entendeur on devient compositeur ou interprète ; c'est dans la naissance de ma musique à moi que je finis par reconnaître le créateur : *Dieu est mort ; traduisez : Dieu, c'est moi* - Lacoue-Labarthe.

Être sage dans ce qu'on sait n'est que de l'intelligence ; la vraie sagesse est l'art et la manière de vénérer ce qu'on ne saura jamais,

c'est à dire le mystère de la création divine, mystère omniprésent pour celui qui est pourvu du regard créateur et noble.

L'âme est ce qui vit, organiquement, directement, aveuglement, le mystère indicible du monde ; l'esprit est ce qui, par un doute ravageur, le traduit en problèmes conceptuels ou langagiers. Deux observateurs s'en mêlent, le corps et la raison, qui en cherchent des solutions - la caresse ou l'algorithme, les deux faisant visiblement partie du dessein divin.

Dès que tu crois être en communication directe avec ton meilleur soi, le soi inconnu, pense au mot **augustinien** : *Si tu le comprends, ce n'est pas Dieu - Si enim comprehendis, non est Deus* - laisse les meilleures voix à leur miraculeuse inexistence.

Dans un carré, on peut voir un triangle, qui réussit dans la vie, ou bien un cercle, qui tourna mal aux virages vitaux. De même, une circonférence est un carré, qui sait arrondir les angles, ou une sphère, qui se dégonfla. De qui s'y moque-t-on ? *Dieu peut faire un âne à trois queues, mais non pas un triangle à quatre côtés* - Paracelse.

Ils voient dans le mythe de la Caverne - l'apologie de la lumière, tandis qu'il me dit, que le jeu des ombres est mon seul original, une traduction d'un texte divin, dont je ne maîtriserai jamais la grammaire. *Nous sommes une ombre profonde, laissez-nous en paix, les ignares* - G.Bruno - *Umbra profunda sumus, ne nos vexetis inepti.*

Il est trop facile de chanter l'obscurité de ce qui est, par défaut, obscur : la nuit, la mort, Dieu – ma lumière fixe suffit, pour leur rester fidèle. Mais l'obscurité de l'espérance, du rêve, de l'ange ne peut enchanter que grâce à mes ombres créatrices.

Si rien ne remplace l'oreille pour l'ouïe, une bonne vue peut se passer d'yeux, quand on possède une bonne cervelle. C'est pourquoi la musique est plus proche des dieux que la peinture. Le cœur complète le travail de l'oreille, le cerveau - celui de l'œil. La science et l'art sont ce qui permet aux aveugles de voir et aux sourds – d'entendre.

L'inappartenance de l'artifice à l'ordre du naturel - l'un des plus beaux mystères de la création divine ! L'homme est condamné à la création d'apparences et de rêves, qui apportent autant à la perception du réel que les lois et la logique.

Le non-poète ne veut pas de paupières ; il veut avoir ses yeux ouverts en permanence, pour se saisir du monde. Le poète a les paupières les plus lourdes ; il a tant besoin d'yeux fermés, pour rêver. Qui s'identifie aux choses vues ? - des entités périssables : les dieux, les manuels, les mémoires.

Tel le Dieu des Chrétiens, le soi inconnu s'incarne en plusieurs hypostases, plus ou moins équivalentes, mais dont les domaines d'excellence n'ont pas de frontières communes ; elles ne collaborent ni ne se chamaillent ; **Pascal** sème des zizanies impossibles : *Chaque moi est ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres.*

L'une des plus grandes perplexités de la Création divine : qu'est-ce qui est plus originaire, la chose ou la fonction ? La lumière ou l'oeil, la beauté ou l' me, l'harmonie ou l'esprit, la bonté ou le cœur ?

Ils veulent tout réduire 脿 ce qui leur paraît être connu : au Moi et au Monde - vouloir et pouvoir. Je ne suis attiré que par deux monumentales inconnues : Soi et X - souffle divin et substitutions harmonieuses.

On ne peut poursuivre le visible qu'en profondeur ; là, soit je me contente de le maîtriser ou de le posséder, pour retourner ensuite 脿 la surface de la vie, 脿 la platitude donc, soit j'en vis l'attouchement ou l'illumination, qui me propulseront vers la hauteur, où me rencontre l'invisible, - parcours humain, parcours divin.

On ne peut *connaître* ni soi-même ni ses limites ; on ne peut que *croire* en un soi divin, soi inconnu, et l'on peut éprouver l'élan vers ses limites inaccessibles ; dans les deux cas, on perd sa paix d' me, fondée sur la connaissance, et l'on vit de son *cor inquietum* ([St-Augustin](#)).

Si, dans le fatras [hégélien](#), la logique reste introuvable, rappelez-vous que, pour ce bavard, elle fut *un royaume des ombres, une image de Dieu, un royaume de la pensée pure*. Dans ce domaine immaculé et majestueux, sans contraintes des négations, connecteurs, quantificateurs, toute élucubration est régalienne, normative.

J'oublie, qu'à côté de la réalité (le savoir pragmatique) et du rêve (le vouloir romantique), il existe un troisième séjour de nos lubies – l'idéologie (le pouvoir politique). Ainsi, après la logorrhée scolaistique sur l'Un, l'Être, Dieu, l'omniscience, l'omnipotence, la vérité – la banalité **cartésienne** ou les finasseries **spinozistes** sont perçues comme presque anti-chambres du réel ou du rêvé. **Hegel** nous replonge dans le délire.

Pour notre bon sens, et même pour notre imagination aussi bien de la matière que de l'esprit, les dernières certitudes atomiques ou cosmogoniques restent totalement incompr ehensibles, mystiques. Seule l'implacable mathématique nous conduit à ces stup ifiantes et incontournables conclusions. L'esprit de l'intelligible s'incline, mais l'esprit du sensible garde toute sa perplexité. La Création, ce devenir divin, commence et se termine dans infinit sal, où se confondent le continu et le discret.

L o  mon regard est absent, toutes mes négations sont fades ; et c'est la première de mes contraintes – ne m'impliquer que dans le divin, dans l'intensité de mon acquiescement. *Que ma seule négation soit de regarder ailleurs !* - **Nietzsche** - *Wegsehen sei meine einzige Verneinung !* La négation n'a de sens qu'en tant que position, tandis que la résignation ne vaut qu'en tant que pose. La résignation a donc plus de ressources en expressivité, comme la négation - de sources d'ennui. Mais, en restant dans l'immédiat, *l'acquiescement*  claire le visage, *le refus lui donne la beauté* - **R.Char**.

L'erreur la plus impardonnable, c'est de nous d閝ier de notre tâche divine – r ever et créer, ou de nous vouer ´a la fonction animale – chasser et dominer. La raison soutient celle-ci, l'âme – celle-là. *La raison nous trompe plus souvent que la nature* - Vauvenargues. La raison pêche par calcul, la nature – par omission.

La logique, déduisant des vérités math m tiques, ou le langage, ´evaluant les vagues certitudes jugementales, n'ont rien en commun. Mais même d'excellents géomètres les confondent : *Il est aisé de montrer que l'ath e -géomètre ne peut rien savoir avec certitude* - **Descartes** - mais il omit d'en exhiber la démonstration.

Tout discours est un défi, que tu adressez soit ´a Dieu soit ´a tes collègues ou contemporains. Seule la première ´eristique te libère des conventions de ton ´epoque ou de ton métier, et rend ton discours atemporel, tendu vers les ombres immuables, plutôt que vers la lumière de ce jour.

Le même monde peut être vu comme mécanique ou comme divin, défectueux ou parfait, méritant un Non mesquin ou un Oui grandiose. On peut être intelligent dans le premier ; dans le second on peut, en plus, être noble. Le mécanique appelle au combat ; le divin suscite la vénération. Tout combat peut être couronné de gains et de succès ; la vénération ne promet que consolation et création. Tout combat finira dans la platitude ; la vénération peut nous maintenir en hauteur.

Pour celui qui ne s'exprime que par des ombres, l'extinction de toutes les lumières est la fin du monde – la mort. Lumière du ciel,

lumière de l'esprit, lumière du Bien. Des hypostases divines de l'homme, la dernière à mourir, en tant que lumière, c'est l'âme.

Le contraire du doute s'appelle proclamation des valeurs absolues. Je colle à celles-ci l'étiquette d'*Universaux*, terme médiéval, dont le sens originel est sans intérêt. Ces Universaux sont connus depuis Aristote et sont bien sondés par [Kant](#) – le Bien, Le Beau, le Vrai. Douter de l'existence de ces trois *hautes* hypostases divines dans l'homme est de la niaiserie ; on ne peut profondément douter que du secondaire, du moins signifiant, du passager. C'est pourquoi on trouve chez les douteurs systématiques surtout des personnages médiocres, ennuyeux, esclaves du présent, prenant leurs cloaques verbeux pour des profondeurs savantes. S'exprimer sur les Universaux, c'est montrer sa sensibilité, ses goûts, son intelligence.

Le soi inconnu n'est que lumière, et le soi connu est imprégné de ténèbres, occultant notre origine et notre fin. Quand le premier pénètre ou anime le second, l'homme devient penseur, créateur d'ombres. *La lumière divine met en fuite les ténèbres de l'âme* - [St-Augustin](#) - *Lux divina, animae tenebras fugat.*

Aucune mystique dans le langage, dans le rêve, dans la représentation, dans l'interprétation ; la mystique ne se trouve que dans la réalité. Pour tout esprit sain et objectif, cette réalité, qu'elle soit minérale, vitale ou spirituelle, est impossible, inimaginable, mystérieuse. Un philosophe devient mystique, s'il reconnaît le mystère du réel, ne se contente pas, dans son discours, de ne toucher que le connu, admet la présence d'éléments divins dans cette partie de sa

conscience que j'appelle son soi inconnu. Le mystique est admirateur du Créateur (d')Inconnu.

Chronologiquement, notre vie traverse trois étapes, en fonction du rôle qu'y joue le doute : l'introduction, la contemplation, la création – une croyance en ordre universel, des images du chaos ambiant troublant, une invention d'un ordre particulier, personnel, harmonieux, divin.

Ce qui est le plus important pour toi – Dieu, l'amour, le rêve, la création, le Bien, la noblesse – n'existe pas, puisque exister, c'est d'avoir un nom univoque. Or, ces mots ne couvrent qu'une partie infinitésimale de ce que tu éprouves à leur évocation. Presque toutes les autres choses sont déjà pleinement nommées et donc existent ou vivotent.

La science émet des lumières, et l'intelligence les reçoit ; ce sont des fonctions rationnelles de l'esprit. Mais le cœur reçoit une lumière intérieure, irrationnelle, le mystère y est plus profond, car il atteint l'amour ; l'âme émet des ombres, irrationnelles, le mystère y est plus haut, car il s'y agit d'une création humano-divine.

Le papillon et la fleur sont de beaux symboles des commencements, ne promettant aucune beauté durable, aucun fruit, entretenant la soif, pour le lendemain, réel ou imaginaire. *Le fruit est pour l'homme, mais la fleur est pour Dieu* – P.Claudel.

Aucune logique n'explique les valeurs des constantes universelles, ce sont des caprices impénétrables du Créateur. Ne sont divins que Ses caprices avec les trois universaux – le Bien, le Beau, le Vrai – la honte, l'émotion, l'intelligence.

On n'atteindra jamais la chose en soi ; l'existence d'une faille entre elle et l'état de nos connaissances entretient notre sens ou notre goût du mystère. C'est comme la convergence certaine d'une suite, en mathématique, vers une valeur fini, mais – en infini nombre d'étapes. L'élément fractal élémentaire, visiblement, n'existerait pas. Et ceci est aussi vrai pour les particules élémentaires, que pour nos pensées ou nos extases, afin que vivent notre admiration et notre enthousiasme face à cette œuvre divine.

La croyance la plus haute est formulée par un esprit, en bout de course vers l'origine du savoir. Le savoir le plus profond est adoubé par une âme, bouleversée par l'harmonie divine du monde.

Le regard perçant de l'esprit suffit pour trouver de la grandeur dans tout ce qui vient de la Création divine. Ces créatures devraient être presque les seules que viserait le regard créatif de l'âme. Pour le reste, celle-ci devrait s'imposer la contrainte la plus utile – éliminer de son champ de vision les choses n'ayant aucune chance d'être peintes en grand.

On pratique trois sortes de philosophie : celle qui croit avoir résolu un problème et veut exhiber ses solutions ; celle qui reste insensible aux mystères du monde et leur substitue ses problèmes ;

celle, enfin, qui s'adresse au Créateur des mystères indicibles et cherche à en composer des conceptuels. Trois sortes de regard – pratique, mécanique, extatique.

Semblable en cela à Dieu, ton soi inconnu, ne possédant aucun langage, est incapable de dialogue, ou, tout au plus, te gratifiant d'un entretien *du moi avec soi, de telle manière que le moi finisse par être résorbé dans l'autre* - **Cioran** - l'unification d'un arbre problématique avec un arbre mystérieux !

L'irréalité héberge les visiteurs nocturnes de notre conscience, les fantômes – Dieu, le rêve, l'espérance.

Pour raisonner sur des notions vagues, telles que Dieu, âme, esprit, liberté, le mode opératoire est la formulation d'hypothèses (qui ne fassent pas partie de la représentation stable, avérée). Toute la poésie est un exemple de raisonnement hypothético-déductif !

La certitude qu'un Créateur est à l'origine du monde ressemble à la certitude de l'existence de mon soi inconnu, sans corps, sans volonté, sans langage. *Le soi est regardé comme inconnu et comme certain* - **Valéry**.

Si tu te penches intensément sur le thème le plus intime de ton soi – sur les états de ton âme - tu finis par comprendre qu'ils sont faits, essentiellement, de silences – ni le son, ni l'image, ni le mot, ni l'idée ne s'associe avec eux. Tu ne les traduis pas ; de leur obscure profondeur tu essaies d'extraire ta propre lumineuse hauteur ; tu leur

chantes des hymnes comme on adresse des prières aux dieux inconnus et sourds. Ton esprit est esclave de ton réel ; ton âme est libre créatrice de ton rêve.

Qu'y avait-t-il avant la création du monde ? Ou quelles idées guidaient le Créateur ? La seule réponse qui me vient à l'esprit, c'est – la mathématique. Et la matière et l'esprit s'y soumettent. C.Villani : *Les mathématiques sont le squelette du monde, la physique en est la chair* – sous-estime la mathématique et surestime la physique.

De toutes les libertés, c'est la liberté du vivant qui est la plus divine, grandiose, inconcevable – la magie de l'effet et la mystique de la cause.

**Hegel** : *Der Mensch ist nur das, was er von sich weiß* - *L'homme n'est que son soi connu*. Le soi connu, c'est le *quoi*, le *pourquoi*, le *comment* de cet être, se réduisant au faire, au connaître, au représenter ; mais il existe (on aurait dû dire - *est*) un autre soi, le soi inconnu, dont l'être s'identifie au *qui*, dans lequel trouvent leur source et le rêve et la pensée et la foi.

Mallarmé : *Le coup de dés jamais n'abolira le hasard. Le tirage de loterie n'exclut pas ma chance ou le coup d'œil préservant le regard* – c'est aussi profond et bête. Et dire que *hasard* veut dire *jeu de dés*... Un autre a dit cette ineptie : *Le calcul vaincra le jeu*. Pour Einstein, Dieu répugne le jeu de dés probables et se consacre aux lois nécessaires (*Gott würfelt nicht*) ; tandis que **Nietzsche**, en extase devant les coups de

*dés divins, pour de nouvelles créations - zitternd von schöpferischen neuen Götter-Würfen,* en fait l'initiateur du possible artistique.

Les contraires de croire : dans le mystère - supposer ; dans le problème - prouver ; dans la solution - douter. Le doute, sur cette échelle, n'est pas si glorieux à côté des preuves et des hypothèses.

La précision est primordiale, quand la requête est de forme : Que vaut (*pourquoi, comment, quand, où*)  $X$ ? Mais l'intelligence, c'est la *spécification* de  $X$ : modèles (substances), qualificatifs, négation, quantification, liens entre objets, tournures verbales. La présence d'inconnues, dictée par une intuition ou une foi, peut être plus féconde qu'une mécanique précision en résolution.

Dans l'urbanisme de l'esprit, le doute, contrairement à la foi, s'occuperait de voirie plutôt que d'architecture. Entretenir les impasses, où sont logées des vérités. L'ironie serait au service social : brasser les niaiseries et loger les révélations aux mêmes adresses et sous les mêmes enseignes.

L'ambition suprême de ma réflexion, face à l'insondabilité et l'ineffabilité de mon moi : être une belle ombre d'une lumière inaccessible, ombre projetée en hauteur. Je plains ces piteux connaisseurs ou maîtres de leurs soi-mêmes transcendantaux ou immanents, se vautrant dans leurs profondeurs viabilisées : *L'objectif suprême de ton évolution : devenir maître de ton soi transcendental, être le soi de ton soi* - Novalis - *Die höchste Aufgabe der Bildung ist, sich seines transzendentalen Selbst zu bemächtigen, das Ich seines Ichs zu*

sein. Quand je suis dans la forme, je ne peux être que dans le nous dialogique, du côté des ombres.

Tout le monde cherche le nom, pour désigner la grandeur du monde, et l'on le trouve en fonction de ses faiblesses : le rêveur, au regard ahuri, l'appelle Mystère, le je-m'en-foutiste, devant les choses vues incompréhensibles, - Absurde, l'angoissé, aux yeux pleins de voix, - Foi. Le déracinement, qui voue à la hauteur complexe ; l'ironie, qui réduit tout à la platitude réelle ; la pitié, qui promet d'imaginaires profondeurs.

Paradoxalement, les tentatives de rationaliser le soi inconnu débouchent soit sur la superstition (la représentation religieuse), soit sur le charlatanisme (l'interprétation psychanalytique) ; seuls les doux rêveurs se contentent encore de le vénérer, irrationnel et irréductible.

Zarathoustra, à midi sans ombres, la lumière étant portée par l'aigle et le serpent - comment s'imaginer le *retour* de cette aveuglante foi ? - à minuit, où tout n'est qu'ombre dévoilante, un chien hurlant à la lune, - une conversion, grâce au même vecteur, plutôt qu'inversion ou réévaluation des valeurs, le nihilisme extérieur (*derrière moi, en-dessous de moi, hors de moi* - *hinter sich, unter sich, außer sich* - [Nietzsche](#)) se convertissant en nihilisme intérieur (mon meilleur moi m'est inconnu).

À l'échelle verticale, la vie de l'esprit, comme celle de l'âme, est fonction de la profondeur du doute sur ce qui existe (la négation ou le nihilisme) et de la hauteur des certitudes sur ce qui n'existe pas (la foi

ou l'acquiescement). Le doute doit être plein d'ironie et les certitudes - pleines de tendresse.

Deux déviations de la pensée : la sécheresse monocorde d'une réflexion ou la sourde fébrilité d'une foi ; la musique est née de l'accord entre la méditation de mon soi connu et la préméditation de mon soi inconnu.

Avec la seule religion, comme fond spirituel, la vie fut pleine d'émouvantes obscurités ; la science et l'incrédulité la rendirent insupportablement transparente et insipide. *S'il n'y avait que l'obscurité tout serait clair* - S.Beckett. Le trop de lumière fit, qu'il n'y eut plus rien à voir.

La transcendence, l'écran cachant le premier et les derniers pas, est l'opération inverse de la descendante, le culte de la succession de pas. Plus on s'émerveille de l'absurdité de la recherche, plus on est pertinent dans l'interprétation des trouvailles. *La vraie connaissance consiste à comprendre que ce qui est cherché transcende la connaissance* - Grégoire de Nysse.

L'esprit de suite est bon pour l'ingénieur et néfaste pour le poète. Le rêve n'est traduisible qu'en pointillé, les actes remplissent des chaînes. Je connais les autres par la mémoire en continu et je me découvre moi-même dans l'oubli des traces. Répète la noble prière de [S.Weil](#) : *Que je sois hors d'état d'enchaîner par la moindre liaison deux pensées*. J'aime la raison qui prie et la foi qui lie.

J'ignore le sens de la vie, mais la vie n'est que de perp etuelles naissances du sens : le désir (le *mystère* de son orientation ou focalisation), la conception (le *problème* de la prière, des références, de la négation), la délivrance (la *solution* dans la vérité, les substitutions).

Oui, il n'y a, dans le monde, ni couleurs ni sons, mais seulement des ondes ; pourtant, nos récepteurs, captant ces ondes, nous bouleversent par des tableaux et des mélodies ; la réalité passive enjoint de la mimesis 脿 notre idéalité active. Le besoin de couleurs, dans notre esprit, dans l'*homo faber* ou l'*homo pictor*, r eveille le souci de l'être, au-delà de l'espace ; le besoin de sons provient de l'âme, du devenir intemporel, de l'*homo sacer* ou l'*homo poeticus* ; l'art ou la science, dans le premier cas, la foi ou la philosophie - dans le second.

Que la qualité de nos certitudes ou de nos doutes dépende de la musique, qui s'en dégage, est démontré par l'assurance (sereine ou angoissée) de Mozart et Beethoven et par l'hésitation (religieuse ou honteuse) de Bach et Tchaikovsky.

La philosophie est pourvoyeuse de fausses et salutaires espérances : *La métaphysique leurre l'esprit humain d'espérances toujours inassouvies, jamais atteintes* - Kant - *Die Metaphysik hält den menschlichen Verstand mit niemals erl schenden, aber nie erful ten Hoffnungen hin* - la métaphysique représente donc un Ouvert, toute religion formant une Clôture.

Le grand peut-être rabelaisien est pire que les petites certitudes des grenouilles de bénitier ; le néant absolu, qui t'attend, ne doit pas être entaché de relativisme. Vu en grand, même les certitudes apportent de la saine anxiété à l'allergique du sédentarisme. Ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude - **Nietzsche** - *Nicht der Zweifel, die Gewissheit ist das, was wahnsinnig macht.* C'est le hasard matérialiste (le *fors* de Lucrèce) qui ne promet que la certitude d'ennui et d'horreur.

Toute représentation, qu'elle soit savante ou loufoque, garde plus d'utopie que d'homotopie. Et c'est de la profondeur ou de la hauteur de sa quête fictionnelle par un vaste regard que naissent la transcendance ou l'immanence.

Le domaine de l'esprit, c'est le progrès des solutions ; le domaine de l'âme, c'est l'embellissement des problèmes ; le domaine du cœur, c'est l'éénigme des mystères. Je suis progressiste du premier, réactionnaire du deuxième, croyant du troisième.

La foi peut être aveugle (la religion), charlatanesque (le progressisme révolutionnaire ou l'apocalyptisme réactionnaire), poétique (quitter la réalité, pour se réfugier dans un rêve). Les deux premières prônent l'esprit rigide et fermé, la dernière adore les productions de l'âme ouverte.

**Nietzsche** : *Niemand wußte vor mir den rechten Weg, den Weg aufwärts - Personne avant moi ne connaissait le droit chemin, le chemin qui monte.* Au Sinaï et au Golgotha, d'autres spécialistes de voiries

prétendirent à la même exclusive. Les chemins ne servent qu'à ceux qui marchent ; pour la danse que tu proposais conviendrait plutôt une scène, dans la hauteur d'un théâtre en ruines, mais sous les yeux d'un Spectateur, qui en commande la musique. Ailleurs, tu disais mieux : *Les faibles suivent le droit chemin, les héros suivent les hauteurs - Die Schwächlinge gehen den geraden Weg, die Helden gehen über die Gipfel.*

**Valéry** : *Une idée est claire quand nous faisons convention avec nous-mêmes de ne point l'approfondir.* Le vague des profondeurs la munit souvent d'ailes, pour nous rendre moins crédules mais plus attirés vers la hauteur. *N'a de convictions que celui qui n'a rien approfondi* - **Cioran**. Mais ce n'est pas la pauvreté de notre cervelle qui est en cause, mais la richesse des langages, créateurs d'ombres nouvelles. *Tout n'est que brouillon ; la notion de texte définitif relève de la religion ou de la fatigue* - Borgès - *No puede haber sino borradores ; el concepto de texto definitivo no corresponde sino a la religión o al cansancio.*

Le langage des actions est peut-être aussi riche que celui des mots, mais il nous manque une clef pour sa lecture. La clef, que le bon Dieu met miraculeusement en nous, pour insuffler une vie au mot. Le verbe et l'action furent peut-être tous les deux au commencement, mais le troisième témoin, la perversion, s'allia à l'action, ce qui me rapproche du faible, du mot.

Après les yeux, le mot est le meilleur créateur de la proximité. Si je ne m'extasie pas moi-même devant mes écrits, je ne me suis

rapproché ni de Dieu ni de moi-même ; j'écris pour des étrangers mécréants, dont la louange ou le ricanement resteront blasphématoires et intraduisibles. Le mot ne doit pas coller aux choses, s'il veut nous en approcher.

Les plus belles pensées ne seraient que des regards (*Er-eignis* - *Er-äugnis* - [Nietzsche](#)) et non pas des événements (qui, étrangement, nous dévoient vers le *devenir* ou vers l'*être* - *со-бытие* - le *co-être*, ou vers leur fusion dans le *soi*, qui serait un événement d'appropriation : *Er-eignis der Er-eignung* - [Heidegger](#) - un joli jeu de mots, en allemand, et un impossible charabia en français). *Le regard*, c'est une flèche visuelle décochée vers *l'infini* - Ortega y Gasset - *Mirar es disparar la flecha visual al infinito* - c'est l'absence des choses qui fait de l'infini une vraie cible. Dieu même, au moins le Dieu des Grecs, hésite entre le regard (*theoro* - je vois) et l'action (*theo* - je cours).

Les mots devraient faire deviner mon âme comme les caresses, qui sculptent un corps, ou comme le regard, qui cligne à Dieu et dédaigne de s'attarder même sur l'air. Le mot, c'est Orphée, l'idée, c'est Eurydice ; et je sais ce que doit devenir l'idée, une fois que je lui aurai adressé le regard définitif.

La vie, et aussi les mots, peuvent être vécus en longueur, en largeur ou en profondeur. Il suffit de garder les yeux, comme le voulut le Dieu du jour, tournés vers le bas. Quand on les ferme ou les tourne vers le haut, comme le veut le Dieu de la nuit, on vit ou l'on délire en hauteur. *Nuit*, l'un des rares mots à rester le même dans toutes les langues indo-européennes, comme les noms des chiffres, pour nous

rappeler que le Logos signifie eurythmie, équilibre, proportion, mesure, donc – nombre ; la nuit, et non pas le jour, servit d'unité de mesure du temps.

La langue parlée, dans ce livre, ne retrouvera pas toujours, sur la même longueur d'ondes, la langue parlante (comme les messages hermétique et herméneutique de Plutarque, discours préféré ou discours proféré ; Hermès : se savoir un Dieu, mais ne pouvoir être perçu que comme un simple messager des autres Dieux) ; et dans ce couple, avec cette dissonance entre le message et la messagerie, la loi et l'élection, - les frictions et les rejets mènent si facilement au divorce.

Dans l'esprit s'entrechoquent des *images*, dans l'intellect - des représentations (*idoles*), dans la langue - des *signes*. Chez tout le monde - trois voies vers Dieu ; chez les créateurs - trois voix à partir de Dieu. Le mot, au sens noble, est un habile et *haut* réseau de signes, s'inspirant des images ou représentations *profondes* ou s'y adressant.

Le mot *idole* est à réhabiliter ; son contraire le plus en vue est l'*idée* ; je préfère l'objet de prières au projet grégaire, que devient, tôt ou tard, toute idée. Et puisque on prie le mieux, face à l'inexistant, on n'a même pas besoin de justifier les auréoles qu'on est peut-être le seul à voir.

Valéry a de la répugnance pour ce moi impur, moi qualifié, et lui oppose l'ange pur, Dieu sans nom, la femme sans ombre, l'homme sans qualités ou les qualités sans l'homme. Mais il oublie, que tout

qualificatif (satellite de syntagme), dans un autre langage, peut aboutir à une pureté conceptuelle (paradigme).

Dans les bouteilles, qu'avait bénies le mot, le message promet plus d'ivresse que le breuvage, même d'appellation contrôlée. Ne jalouse pas les bouteilles pleines – pleines d'idées, de messages, de liqueurs, et qui ne sont bonnes que pour les épiceries. Et que vive le vide salutaire du mot, où le poète invite Dieu à agir !

Le *Logos* est bien un *Verbe* des langues latines et non pas un mot (*Word*, *Wort*, *Слово*) des langues germaniques et slaves. Le verbe détermine l'essence grammaticale, la réction articulée, tandis que le mot n'en est qu'un membre désarticulé. Dieu inventa une grammaire de la création ; l'homme en produit des prières, des chants ou des modes d'emploi.

Ce sont ceux qui n'ont pas leur propre souffle, pour enfler leurs basses voiles, qui dénoncent la hauteur d'un ton *boursouflé* ou *enflé*. Il appartient à l'homme de lever une voile, même une voile en berne, dès qu'il se sent porteur d'un souffle. Aux meilleurs navigateurs, Dieu inspire le pathos du dernier message à confier à la dernière bouteille.

Dieu aurait dit un seul mot - qui se trouverait être un Verbe - et ce fut son **Fils** (Jean de la Croix : *Una palabra habló el Padre, que fue su Hijo*). On devrait en prendre un exemple, éviter tout mot désincarné.

La poésie est incompatible avec l'humilité et la compassion, ces valeurs chrétiennes ; elle est fierté et souffrance sacrée, elle est

païenne. Quand le feu des autels parvient jusqu'aux dieux, ils accordent aux mots poétiques immolés des réincarnations ou des résurrections, dans un genre prosaïque. La poésie engraisse la prose.

Même en matières théoriques la vue cède à l'ouïe et aux choses vues, au culte des déjà-vu et encore-entendu. Pourtant, *théorie* signifierait *je vois Dieu*.

Exemple d'un éternel retour : la *vérité de Dieu* se muant subrepticement en *dévoilement de l'être* (aléthéia - éclaircie - vérité). Pitoyable est le *dévoilement qui se voile* ; on devrait ne cacher que les contraintes et non pas l'être.

En grec, la mystique de *l'Un* se greffe, le plus naturellement du monde, sur la branche poétique, à la métaphysique de *l'Être*, le verbe *être* (*estin*) y provenant du nombre *un* (l'article indéfini s'en mêlant majestueusement, cela débouche sur le bronze fêlé canonique du : *Ce qui n'est pas un être n'est pas non plus un être* - [Leibniz](#) ; les Allemands devinrent facilement friands de ce calembour, car une innocente substitution de lettres fait de *Eins - Sein* ; le nom du Dieu hyperboréen, Odin, signifie l'*Un*, en russe - *один*). À comparer avec la mystique du nombre cinq, grâce à son voisinage phonétique : *penta – panta*.

*Arc*, en grec, *bios*, est homonyme de *vie* ; l'art est possible grâce à sa bonne tension ; les cibles atteintes quittent la vie et rejoignent les archives ! *L'arc : son nom, vie, ce qu'il fait, mort* - [Héraclite](#). On peine à admirer la corde tendue, sans avoir constaté une mort qu'elle ait infligée ; Dieu, serait-il, Lui-même, à ses heures sombres, un archer et

un poète ? - *À la mort d'un homme, un chapitre est retranscrit en un meilleur langage* - J.Donne - *When one man dies, one chapter is translated into a better language.*

Quel est le degré de mon arrogance, si je me prends pour un Dieu ? Les réponses varient, selon les traductions de St-Paul : je m'en saisis (*something to be grasped*), j'en fais mon butin (*proie à s'approprier*), je commets un larcin (*Raub, хищение*). D'où le degré de la paix de ma conscience.

Ces innombrables états d'âme, qui traversent ma conscience, mais qui n'admettent aucune étiquette verbale exhaustive ou définitive, - existent-ils ? Ou bien faut-il les classer à côté des autres grands inexistants – Dieu, le Bien, le mystère ? *Ce qui n'est pas nommé n'existe pas* - Nabokov - *To, что не названо, - не существует.*

Je suis sûr de la divinité de mon Enfant ; je sais, que Sa Mère, la langue, s'offre à tout le monde ; mais j'en fais une Vierge et de mon message - une Bonne Nouvelle.

La parole et la pensée sont hors de moi, et le chant est en moi ; que, dans des édifices durables, le Dieu de l'horizon et de la profondeur soit mort, ne doit pas troubler le Dieu de la hauteur, éphémère et éternelle, qui est en moi, au fond de mon puits, de mon souterrain ou de mes ruines. Monuments aux morts hantés, monuments aux mots chantés. On chante dans les ruines, on hante les cavernes : *Dans la grotte de Platon nul mot pour signifier la mort* - Blanchot.

Pascal a raison : ce qui est le plus grandiose et énigmatique dans le monde garde un terrible silence. Les mots ne l'atteignent pas et s'arrêtent sur la surface des choses ; seule la musique semble parfois surmonter la pesanteur et se fondre en grâce divine. *Peut-être, pour la dernière réalité il n'y a pas de mots du tout* - H.Broch - *Vielleicht gibt es überhaupt keine Worte für die letzte Wirklichkeit* - une bonne raison pour s'y taire et ne compter que sur le chant.

Plus le mot est riche, plein et ouvert, plus il ressemble à un arbre et non pas seulement aux matériaux de construction, ombrages ou fruits. *Le mot juste est un bon arbre - ses racines sont fermes, ses branches touchent au ciel, il porte des fruits en toute saison d'après la volonté de Dieu* - le Coran. Si, en plus, des inconnues se faufilaient dans cet arbre, on pourrait l'unifier avec un autre, pour un beau dialogue, et les racines se trouveraient unifiées avec les fruits de l'autre, et les branches - d'avec des cimes. Et dans l'arbre unifié, le dernier serait le premier.

Le seul degré de création, qui nous soit accessible, est la traduction. Du lisible (l'interprétation ou la parodie) ou de l'illisible (la transmutation ou la métamorphose), mais toujours dans une langue des mots. *La véritable créativité commence souvent là où s'arrête le langage* – A.Koestler - *True creativity often starts where language ends*. La langue d'idées n'appartient qu'à Dieu de la médiation. Là où s'arrête le langage s'arrête la création, mais peut se mettre en branle la créativité.

Le poète qui brandit ses *idées*, que lui inspirent des faits, est plus terne que le scientifique qui crée ses mots, pour peindre des *faits*. Dans un fait, ce qui compte, c'est le langage de son énonciation. Les idées naissent auprès de Dieu, ne séjournent que dans le langage, elles effleurent les têtes et se moquent des faits.

Tous nous avertissent : la langue ne doit pas devancer la pensée. Mais on ne peut pas devancer ce qui ne bouge pas ; la pensée est un arrêt d'image d'un mot, la *flèche qui ne vole pas*, Achille immobile à grands pas. Ta langue devrait donner plus souvent la sensation d'un arc tendu, plutôt que des cibles visées ou atteintes. Méfie-toi de ce qui sauve en te faisant saliver, méfie-toi de Dalila scélérates, qui révèlent aux Philistins, que ta seule arme performante n'est qu'une mâchoire d'âne, que tu cachais sous ta fière crinière, méfie-toi du Sauveur même qui, caché sur ton dos ou derrière ta plume, te ferait passer pour *asinus portans mysteria*.

Tout message est composé d'un pathos et d'un logos : le premier naît de l'interprétation du mot, le second réside exclusivement dans la représentation sous-jacente. L'écho hautain du soi inconnu, l'œuvre profonde du soi connu ; si je veux m'adresser à Dieu, je dois chercher le pathétique lointain, même au détriment du logique proche.

Quand on n'a plus d'essor pour entraîner des verbes, lourds de promesses, on finit par poursuivre le plus vaniteux, le plus flotteur, le plus dégonflé des verbes - *être*. *Déification du verbe être*, voilà la moitié de la philosophie - Valéry. C'est même pire : il s'agit de la déification de la copule. Et ils s'imaginent, en plus, que leur idole est

monothéiste, tandis que c'est un monstre, avec une douzaine d'hypostases mécaniques, l'une plus raseuse que l'autre...

Avec la mort de Dieu, être *enthousiaste* (possédé par Dieu) devint incongru ; tout le monde serait aujourd'hui d'accord avec [Voltaire](#), pour qui l'enthousiasme fut *l'émotion d'entrailles, tremblements de la Pythie possédée, l'inspirateur de la Saint-Barthélémy.*

J'ai une tendresse particulière pour l'initiale *I* (même si Rimbaud se trompa de sa couleur – elle est bleue et non pas rouge), elle forme l'anneau de la création : idée, icône, idole (que la mauvaise hiérarchie [platonicienne](#) associait à Dieu, à l'artisan, à l'artiste). Tous en créent, mais seul l'artiste rend l'idée – palpante, l'icône – vivifiante, l'idole – sacrée. Dieu nous munit d'instruments, pour les représenter, et d'organes, pour les interpréter.

La  *crainte de Dieu* n'est qu'un *doute* en Dieu (*Il est ou Il n'est pas*), puisque *douter* (deux choix) est lié à *redouter*. Les Russes sont étonnamment sages, faisant se voisiner *doute* et *avis* (*сомнение* et *мнение*), les Allemands – pathétiques, faisant découler *désespérance* (*Verzweiflung*) de *doute* (*ZweifeI*), les Indiens – optimistes, avec *nirvana*, appelant tes deux soi (le connu et l'inconnu) à s'unifier.

Notre conception du monde, c'est-à-dire la représentation, le langage, l'interprétation, se construit dans cette chronologie : **A.** les connaissances aprioriques se représentent ou s'implémentent ; 1. les relations spatio-temporelles (anthropomorphiques), 2. la hiérarchie (anthropomorphique) des classes, 3. la logique (universelle) ; **B.** la

langue maternelle s'adapte aux représentations et se prête aux interprétations : 1. une grammaire de la langue maternelle se câble dans le cerveau, 2. son lexique s'enrichit et 3. la mémoire fixe se remplit. Mais si les grammaires nouvelles s'intériorisent, comme la première, dans une mémoire magique, les lexiques nouveaux restent hors de nous, sauf quelques cas invraisemblables de polyglottes surdoués, auxquels le Créateur ne pensa guère.

Dieu nous fit présent de l'intelligence et de la liberté, pour que notre contemplation objective accompagne notre création subjective, les deux formant notre *regard*, ce juste homonyme de Dieu dans *théorie*.

*Servir* Dieu ou la Patrie, signifie, de plus en plus, servir à faire tourner la machine, servir d'outil. De l'esclavage noble ou du haut sacrifice – au bas algorithme. Du grand transitif au petit réflexif.

La virgule - *Dieu, ou la Nature* (au lieu de *Deus Naturaque* - G.Bruno ou *Deus sive Natura* - [Spinoza](#)) – permettrait de distinguer la disjonction d'identité de la disjonction d'alternative - *la raison ou la conscience* (*ratio vel conscientia* - [Thomas d'Aquin](#)). Malheureusement, [Thomas d'Aquin](#) visait plutôt *la raison, ou la conscience*, puisqu'il ignorait la conscience morale.

Dans les interjections les plus courantes, Dieu est *aimable* en allemand (*lieber Gott*), *juste* en russe (*Боже правый*), *gentil* en français (*bon Dieu*).

Le vocable *mot* est masculin en français, neutre – en allemand et en russe, féminin – en italien et en espagnol. Il est féminin aussi en grec, et l'on comprend alors pourquoi, pour les Grecs anciens, le mot était une hétaïre (les pensées, elles, deviennent, toutes, de simples catins) et devait s'adonner à la prostitution sacrée. Se soumettre aux caprices des dieux ivres. Ne pas former de famille en s'acoquinant avec un seul concept.

Il y a le monde de la Loi et le monde de la Beauté ; la mathématique universelle aide à comprendre le premier et la littérature individuelle chante le second. Il y a une concordance merveilleuse entre le libre arbitre mathématique et l'objectivité du monde ; mais aucune alliance ne peut subsister entre la liberté du mot et la nécessité du monde. Dans ce dernier cas, on abandonna le chant au profit du récit ; mais dans le genre discursif le journaliste est en train de surclasser Homère ; tandis que les alliances avec des dieux se raréfient, et les voyages lointains n'apportent que des améliorations à la technique de tissage. Toute belle Hélène devint patiente Pénélope.

On aurait dû avoir trois mots différents à la place du verbe exister, appliqué à la *réalité*, au *modèle* et au *discours*. Dans la réalité, comme nous le savons depuis Descartes, n'existent que des combinaisons d'atomes, *res extensa* (instances des classes physiques, chimiques et biologiques), et des manifestations de l'esprit, *res cogitans* (sujets qui créent, représentent et interprètent). La *phusis* et le *logos*, un couple, où le genre en dit long sur le rôle du géniteur respectif, et dont les définitions ne vont pas au-delà de : *What is mind ? No matter. What is matter ? Never mind..* Dans le modèle existent des objets ; dans le

discours existent des références d'objets renvoyant, par substitutions, aux objets du modèle.

Le *Logos johannique* pourrait se traduire par *entendement* ([Tolstoï](#)), ce qui est déjà au-delà non seulement du Verbe (collé directement à la représentation) mais aussi de la phrase (qui n'est qu'une requête langagière, loin du sens conceptuel). L'entendement est dans l'interprétation, aboutissant au Sens, - trop d'étapes pour prétendre d'être aux origines. *Au Commencement était le Verbe, et à la Fin – la Phrase* - S.Lec. Et puisqu'il n'y avait rien à représenter, au Commencement était, peut-être, l'*idée* (le dessein divin) de la représentation.

Le locuteur, le son et le contexte, qui déterminent le mot, ne résument pas la chose réelle visée ; ils donnent des indices pour interpréter ce mot ; la chose se reflète, le plus fidèlement, dans un modèle extra-langagier, formé dans notre conscience ; ce modèle est notre seul vrai savoir et il peut se passer de mots. Bref, entre le mot (la création intuitive) et la chose (la création divine) s'interpose le modèle (la création consciente). Le mot est dans le Vouloir (d'une interprétation), et la chose – dans le Savoir (d'une représentation).

J.G.Hamann : *Reden ist übersetzen - aus einer Engelssprache in eine Menschensprache : Gedanken in Worte, Bilder in Zeichen - Toute parole est de la traduction - d'une langue des anges en une langue des hommes : les pensées en mots, les images en signes.* Dans cette traduction, on néglige beaucoup la phonétique, en prenant la musique primordiale pour des accents trop graves. On prend la grammaire de

la création pour une vulgaire grammaire générative. Et le Verbe divin n'est souvent rendu que par une ponctuation sans substance ni hypostase. Les pensées et les signes, avant les mots et les images, et les pensées et les signes après, ce sont deux univers différents, le second étant, chez un talent créateur, beaucoup plus riche et beau que le premier. La langue, qu'il s'agit de traduire, n'est pas la langue des pensées humaines, mais celle des merveilles divines.

Byron : *But words are things, and a small drop of ink, falling like dew upon a thought... - Les mots sont lourds, et, telle une rosée, l'encre appesantit l'idée...* Si l'idée brille, c'est à cause de la rosée verbale. L'idée n'est qu'un poids fortuit, sans âme, et servant à éprouver les bonnes balances. Dieu même ne fait le poids que sur une balance céleste, la seule, où l'on puisse se féliciter de la hauteur du plateau vide.

Nietzsche : *Ich fürchte, daß wir Gott nicht loswerden, solange wir noch an die Grammatik glauben - J'ai peur qu'on n'arrive pas à se débarrasser de Dieu parce qu'on continue à croire en grammaire.* Pourtant, c'est l'existence même des excellents analyseurs sémantiques de la langue qui témoigne de la présence d'un excellent synthétiseur mystique du Verbe.

La haute création, la *poïesis*, sera toujours de la traduction, de la *mimesis*. Le jardinage divin du mot vivant sera au-dessus de l'artisanat (*démiurgie*), de la *tekhné*, de l'idée mécanique. La fidélité chevaleresque au mot vulnérable ou la maîtrise intéressée de l'idée : *Ton chevalier, ton artisan jaloux, te portent leur prière, ma douce*

*langue ! - Nabokov - Так молится ремесленник ревнивый и рыцарь твой, родная речь ! - et que ta prière ne se confonde jamais avec le sermon.*

G.Bataille : *La poésie est le sacrifice, où les mots sont victimes.* Quand le feu des autels parvient jusqu'aux dieux, ils accordent aux mots poétiques immolés des réincarnations ou des résurrections, dans un genre prosaïque. La poésie engraisse la prose.

L'être, c'est-à-dire l'âme invisible, est destiné au regard, c'est-à-dire à la prière et au rêve. Mais ils en firent l'objet culte de leurs syllogismes bancals, où le tragique se banalise et la logique s'enlise.

*Religion* viendrait de *relier* ou *rassembler* (*religare* ou *religere*, bien que Cicéron penche plutôt pour *relegere* - *relire*), et *temple* - de séparer ; *con-templation* serait un moyen d'éviter ces rassemblements (églises).

Avec un regard, à la fois pénétrant et caressant, appuyé par un mot sésamique, toute chose endormie peut se mettre à chanter. Dans les mêmes choses, il y a aussi, malheureusement, des litanies bien éveillées et criardes, que tout le monde narre avec des mots de robot. Répète la belle prière d'Hésiode : *Donnez-moi le chant de mon désir !*

Dans l'écriture, le seul domaine, où le mot n'a pas besoin de définition, est la poésie. Et, en particulier, la philosophie, qui aurait reconnu, humblement, d'être une des branches poétiques. Partout ailleurs, l'incapacité de définir un mot-concept devrait priver l'auteur du droit d'en disposer. Ainsi, dans la philosophie académique, on

devrait bannir les mots : la métaphysique, l'être, le néant, la transcendance, la vérité, le sujet, la conscience. Son malheur, c'est que, une fois cette purge effectuée, il n'en resteraient que des platitudes, ce qui correspondrait à sa juste valeur.

La parole fut donnée aux vulgaires, pour traduire leur pensée (Talleyrand), aux sages - pour la déguiser ([Dante](#) et Machiavel), aux intuitifs - pour la dépister, en passant. Les uns forment, avec la vérité, un couple, les autres s'en réjouissent comme d'une maîtresse, enfin les troisièmes l'approchent en dilettantes et vivent les faveurs des Muses comme promesses de rendez-vous. Convention (la règle), religion (la honte), superstition (l'extase). La poésie est la superstition du mot.

L'incapacité de percevoir le mystère miraculeux du monde est une cécité intellectuelle (dans le pire des cas - un matérialisme primitif), qui, inéluctablement, conduit au désespoir, tandis que l'admiration, ou même la vénération de ce mystère est la source de la seule espérance, espérance mystique. Ceux qui espèrent vivent du commencement de tout ce qui est haut ; les aveugles pleurent les finalités, incompréhensibles, plates ou absurdes. *Notre âme porte en elle des embryons du désespoir dans l'incroyance, dans l'absurdité des fins et des aboutissements* - W.Kandinsky - *Unsere Seele birgt in sich Keime der Verzweiflung des Nichtglaubens, des Ziel- und Zwecklosen.*

Dieu le juste, ou la Nature maligne, munirent l'homme de bons outils, pour affronter le monde, aussi bien en représentation - les notions aprioriques d'espace-temps, qu'en interprétation - la logique. Je soupçonne, que les seuls éléments grammaticaux, présents dans

toutes les langues du monde, soient de nature logique : connecteurs, déterminants, négations, quantificateurs. Ces deux outils (que de savants jargonautes appellent, respectivement, grammaire de transcendance ou grammaire d'immanence) ne s'opposent absolument pas, mais se complètent.

La bonne écriture, pour mieux garder sa face, gomme sa trace (sacrifice de la profondeur-pesanteur au bénéfice de la hauteur-grâce) ; elle se concentre dans la brisure du pointillé. Le désert de l'écriture hors pistes garde les mirages, ces jardins des mots, où l'on chutait, priait, expirait. *L'écriture se déplace sur une ligne brisée entre la parole perdue et la parole promise... Le jardin est parole, le désert - écriture* - Derrida.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

*- Création -*

## ***La Cr é ature***

Impossible de partager avec quelqu'un une évocation de Dieu. Il ne s'adresse jamais à une tribu, une planète ou une époque. Il ne se manifeste que quand toute image du prochain a disparu et je m'ouvre à l'admiration, à la paix ou au suicide.

Entre l'esprit et la lettre, ces langages divins, s'insère le concept, cette invention humaine. On peut comparer ces trois langages interprétatifs, dans l'exemple des trois regards sur les Saintes Écritures : l'esprit elliptique des Juifs, la lettre hyperbolique des Musulmans, le concept parabolique des Chrétiens. Et puisque le progrès n'est jamais divin (Dieu se plaçant du côté de l'immuable), les Chrétiens sont les seuls à progresser.

Dès qu'on est sûr de bien communiquer avec les hommes on perd tout contact avec Dieu et vice versa. Aaron et - c'est-à-dire ou - Moïse !

La représentation, c'est à dire une traduction des phénomènes en noumènes ou mathèmes, pour mieux comprendre ou mieux sentir le monde, est incontournable presque en tout ; je ne connais que deux exceptions – la beauté de l'œuvre divine sur la Terre et la musique humaine, nous ouvrant au ciel, – elles frappent l'âme sans intermédiaires.

Les hypostases divines chez l'homme : le cœur (pour tendre vers le Bien), l'âme (pour s'émouvoir devant le Beau), l'esprit (pour prospecter le Vrai). Les sens produisent ses hypostases humaines : le regard, le goût, l'intuition, la musique, la caresse.

Pour affirmer que Dieu est mort, il n'y a qu'un seul moyen - prouver qu'au commencement était le Hasard et non pas une Chiquenaude divine. Pour conclure, que la fin est dans le robot et le mouton : *Là où il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus d'homme non plus* - Berdiaev - Где нет Бога, там нет места и для человека. La volonté ou l'intensité, en revanche, ne sont que d'anodins sobriquets de Dieu.

Immortel, omniscient, omniprésent, tout-puissant, aimant tout le monde - ce que l'homme ne peut pas être, il l'attache à Dieu, au lieu d'en faire un étranger merveilleux, sans attributs lisibles et se foutant de nos misères. Mais le plus lamentable, c'est encore de Le rendre égal de l'homme : *Agir, sans suivre la raison, est étranger à l'essence divine* - Benoît XVI - *Nicht vernunftgemäß handeln ist dem Wesen Gottes zuwider*. Même le bon Dieu serait condamné à devenir machine comme les autres... *Il n'y a pas de contradiction entre les vérités révélées et les vérités de raison* - Averroès.

Dieu est mort, puisque l'homme apprit la sage parole et désapprit le chant fou : *Dieu serait l'excitation et la terreur de la folie humaine* - Nietzsche - *der Gott wäre der entzückte und entsetzte Wahn der Menschen*. La poésie, la musique, le rêve ne sont que des folies nous

sauvant de la solitude ; Dieu, c'est l'impossibilité de la solitude du chant ; tandis que ni la parole, ni même le cri, ne m'ouvrent plus à l'écoute divine. Non, Dieu du chant, de l'intensité, qui n'est pas la force, ce Dieu n'est pas mort ; s'il l'était, je serais condamné au soliloque ; une sensation impossible pour tout créateur de mélodies.

La création humaine, c'est à dire le Qui et le Comment artistiques, complète admirablement la Création divine, qui se ramène au Quoi et au Pourquoi vitaux.

Dans le modélisé et verbalisé - peu de traces de divin ; n'est vraiment divin que le réel ; dans les premiers on trie, dans le dernier on prie : *Il faut user des moyens humains, comme s'il n'y avait pas de divins, et des divins, comme s'il n'y avait pas d'humains* - Gracián - *Hanse de procurar los medios humanos como si no hubiese divinos, y los divinos como si no hubiese humanos*.

On ne jugerait les hommes qu'après leur mort ; et si la même chose valait pour les dieux ? On comprendrait alors l'annonce calculée de la mort de Dieu par Nietzsche : *Pour les dieux, la mort n'est jamais qu'un pré-jugement (préjugé)* - *Den Göttern ist der Tod immer nur ein Vor-Urteil*. On comprend l'avantage (*Vor-Teil*) d'être prescrit qui, sans solidité des pièces à conviction, n'est qu'une partie (*Teil*) d'un bref sursis.

Les poètes inventèrent les dieux, les moutons les mirent aux temples ; les poètes compriront pouvoir s'en passer, les robots se

crurent libres. Virgile se trompe dans sa chronologie : *De Jupiter commenç a la muse - Ab Iove principium musae.* Et puisque le terrible précède ou suit le poétique, c'est Pétrone qui a raison : *La terreur donna au monde ses premiers dieux - Primos in orbe deos fecit timor.*

Dieu voulut que je Le trouvasse sur le chemin de la liberté, dont le premier pas serait de me débarrasser de la bête sociale, mouton ou robot, qui se faufile en moi et me défigure. *Plus on approche de Dieu, plus on est seul* - Bloy.

Quand on m'apprend, que la conscience a pour structure constitutive – la transcendance ([Sartre](#)), je me dis, qu'au même titre le miaulement (facticité) est comportement processif durant la rossée du chat (l'acte de néantisation).

Quand j'ai le courage de constater, que ce qui est le plus précieux pour mon regard est tout simplement invisible, je comprends, que rien - ni les images, ni les idées, ni, encore moins, les actes - ne puissent le dissimuler ou le défigurer ; je m'identifierai avec la matière et avec l'instrument, et je me fierai à mon talent, solidaire de l'invisible. Les sots, évidemment, ont le risible privilège de voir l'invisible : *Bienheureux les pauvres en esprit - ils verront Dieu.*

Dieu cr éa les axes (*Dieu est jour/nuit, satiété/faim* - [Héraclite](#) ; les oppositions [héraclitéennes](#) semblent être l'approche du divin la plus sensée de tous les temps), la liberté de l'homme y lit - plus qu'elle ne choisit ! - des valeurs (l'ombre, à laquelle on tient, et la soif, qu'on

entretient, désignent les plus libres). La terne dialectique hé g é lienne profana ce beau culte des axes, que reprit Nietzsche, avec *vie-art, bien-mal, nihilisme-acquiescement, chute-élan, puissance-résignation*.

Le bon choix de rep è res redresse les courbures, mais n'efface pas la singularité divine : les points de discontinuité, où je suspends mon vol. *Dieu écrit droit avec des courbes* - proverbe portugais.

J'ai beau m'évertuer en inventant du possible, je n'arrive jamais à la profondeur du nécessaire divin ou à la hauteur de mon propre suffisant. Il faut inventer de l'impossible, pour atteindre à de la grandeur.

Dieu est affaire du lointain ou du prochain ; il ne risque ni de jaillir de la profondeur, ni de descendre de la hauteur ; l'homme ne devrait pas tenter de se mettre sur le même diapason que Dieu, et Heidegger a tort de déclarer l'homme - *l'être du lointain (das Sein der Fernen)* ; l'homme atteint son meilleur - dans la hauteur, cette belle contrainte, tout en s'appuyant sur la profondeur, qui en donne des moyens.

Dieu est le plus terrien de nos fantômes ; il n'habita jamais nos temples ni nos châteaux ; s'en débarrasser n'enlève au monde aucun mystère et n'accable les hommes d'aucune nouvelle permission. Et que les étables s'en trouvent transformées en salles-machine, ce n'est pas ton problème.

Le Seigneur, a-t-Il une main, dont sortent toutes choses parfaites ; il paraît que la main de l'homme les profane ou déprave, toutes.

Dommage qu'on ne prête pas à Dieu une paire d'ailes. Dieu serait à l'aise en chirurgie (œuvre des mains, chiromancie), mais malhabile en thérapie (thaumaturgie du regard ailé).

Toute représentation est fermée, et le réel est ouvert ; mais l'homme, intuitivement, cherche des clôtures à tout système, et c'est ainsi qu'il produit l'idée de Dieu comme d'une clôture du réel.

Une légende bien naïve, que même [Nietzsche](#) entretenait : jadis, il aurait existé des valeurs suprêmes, témoignant de la présence divine dans les affaires des hommes, et qui auraient sombré, suite aux réévaluations nihilistes, et le vide ainsi créé justifierait le constat de mort de Dieu. Ces valeurs n'existent jamais. Ce qui est beaucoup plus dramatique, c'est que les vecteurs disparurent, ces porteurs d'élangs et d'enthousiasmes, de tours d'ivoire, de temples et de ruines.

Le Dieu populaire s'avéra être aussi vulnérable que toute belle idée : il serait mort sous les coups de la mesquinerie humaine, grégaire dans les buts, avide de moyens et indifférente aux contraintes. Heureusement, le Dieu des commencements ne s'en mêle guère et se recueille dans sa belle inexistence.

La nature est divine, mais Dieu n'est certainement pas naturel - telle peut être la réplique à nos contemporains, pour qui le monde n'est ni divin ni naturel, mais exclusivement - mécanique ; ce qui, à son tour, est à l'opposé de *deus sive natura* ([Spinoza](#) – l'Horloger confondu avec Son horloge) et de *aut deus aut natura* (Feuerbach – aime

l'horloge ou l'Horloger). Jadis, le poète discourait sur les merveilles de la nature, et l'on aboutissait tout naturellement à Dieu ; aujourd'hui, le robot discourt de Dieu comme s'il s'agissait des faits de la nature.

Dieu brille surtout par des constantes universelles, physiques, chimiques ou biologiques, et l'homme - par des variables, intellectuelles, artistiques ou sentimentales, qu'il met dans ses requêtes, et qui sont pr étes à s'unifier avec l'arbre divin ou avec celui des autres humains.

Pourquoi, en m ême temps que les idoles, s'ent n èbrent, s'éclipsent ou m ême meurent les Dieux ? Parce qu'on désapprit à faire de beaux r êves en plein midi ; et les nuits et les cr épuscules disparurent des cadrans humains.

Le lieu des sacrifices, c'est la hauteur, le lieu des autels et des gloires, comme la fid elit e sied surtout aux profondeurs, aux lieux des d éfaites et des hontes. Mais les hommes perdirent ce sens des dimensions divines : *Les hommes, pour ces dieux, disposent leurs tisons non point sur des autels, mais dans des trous profonds* - J.Donne - *Men to such Gods, their sacrificing Coles, did not in Altars lay, but pits and holes.* Qu'il s'agisse de souterrains ou de femmes, trop de fenêtres et pas assez de murs laissent refroidir ma flamme.

Perdre la sensation du lointain ou du proche infinis, c'est ainsi qu'on peut d éfinir la mort de Dieu et/ou du soi inconnu, chez l'homme impie et robotisé. *Si tu te d ébarrasses de grands lointains, tout te sera*

également éloigné et également proche, dans un monde sans distances - Heidegger - Durch das Beseitigen der grossen Entfernung steht alles gleich fern und gleich nahe, ohne Abstand.

Dieu ne cr éa que le mouvement, mais les hommes Le prennent pour un agent de voirie - que mes chemins soient droits ! ou pour un chauffeur - ralenties pour éloigner la destination finale ou pour un gendarme - comment peux-Tu tolérer ça ?.

Dans l'évolution de ces cadeaux divins, esprit et âme, l'homme imita Dieu, en cr éant le langage, qui comble l'esprit, et en devenant sensible à la musique, ce qui ravit l'âme.

Le nom que je voudrais donner au monde idéal - la soif inassouvie de Dieu. Le nom promis par mon époque - la Satiété Générale. Le monde sans fin calmante, le monde sans faim alarmante.

L'intuition du divin et la consolation humaine - leurs rôles ressemblent beaucoup : l'esprit, avec de bonnes raisons, proclame la mort de Dieu et la nature illusoire de toute consolation dans le réel ; mais l'âme aspire au grand Inexistant et s'enivre d'une consolation désincarnée, atemporelle, atopique.

La puissance, la connaissance, l'amour sont des attributs anthropologiques ; Dieu n'est envisageable qu'en tant que Créateur, sans le moindre attribut (comme l'être), contrairement au néant, qui est déjà dans la représentation, avec sa notion d'existence, inapplicable ni

à Dieu ni à l'être ontologiques, à ne pas confondre avec leurs homologues représentationnels. On connaît donc le néant mieux que Dieu et l'être.

L'une des métaphores les plus immédiates de l'Ouvert humain est le Ciel, vu comme la limite de la Terre (en plus, ils seraient créés au même moment par l'Ensembliste universel !). Je deviens un Ouvert le jour, où à l'appel de l'horizon je préférerai l'élan vers le firmament.

Faire d'un Fermé humain un Ouvert divin, c'est à dire dessiner des limites, qui ne nous appartiennent pas, mais qui nous appellent et nous interpellent, c'est créer du sacré. Tout sacré est une création humaine, qui nous tourne vers l'inaccessible extatique.

Au lieu de cette bêtise : *tu es responsable devant les hommes, puisque tu es libre*, il faut se dire : *tu es libre, puisque tu es responsable devant Dieu*.

Il faut reconnaître, que l'esclave, ou le serviteur de Dieu, a plus besoin de sacré que l'homme libre. *Voulant rendre les hommes libres, il les rend sacrilèges* - St-Augustin - *Dum vult facere liberos, fecit sacrileges*.

Imagine que tout le baratin biblique est définitivement expurgé de toute trace de surnaturel. Quels nouveaux dieux, quels nouveaux miracles, quelle nouvelle théodicée se fabriquerait l'homme moderne ? En termes de champ, de polarité, d'antimatière... Quelle

chance que nos dieux furent concoctés par des sauvages ! Tant de poètes, de musiciens et de peintres y répondirent. Aujourd'hui, les seules réactions viendraient des laboratoires d'astrophysique.

Il ne suffit pas de parler devant Dieu ; encore faut-il qu'on parle à soi-même, comme Hamlet, comme Pascal, comme Valéry. Et c'est ce qui manque à Cioran, qui se tourne tout le temps vers les autres, tout en se lamentant d'être obligé de s'adresser aux mortels. Même le destinataire de Nietzsche, le surhomme, n'est qu'une seule facette de soi, portant la puissance et méprisant la faiblesse. Mais ce qui est vulnérable en nous est plus noble.

La musique, et non pas la vérité, nous conduit à Dieu. Je soupçonne, que la vérité de Dieu est dans la musique. Et si l'on s'égare aujourd'hui, c'est que tous les chemins en sont dépourvus et ne sont tracés que par la vérité des hommes.

Seul un Créateur génial aurait pu imaginer cette époustouflante coordination entre les organes du vivant et les signaux qu'ils reçoivent de la matière ! Notre sens du beau, réagissant à la beauté incarnée des choses, en est l'exemple le plus éblouissant ! La bêtise des platoniciens (les Formes, indépendantes de l'homme, préexistent) et des phénoménologues (l'homme ne découvre la beauté qu'au contact avec le beau).

Dieu n'est certainement pas une lumière, il est plutôt les ténèbres mêmes, inentamées et inscrutables ; toute lumière est dans ton esprit.

Mais la propager est futile, puisqu'elle est la m ême dans toutes les t êtes. Il te restent les ombres de ton âme, que tu chercheras à rapprocher des ombres divines, pour clore le cycle de la cr éation.

On voit dans l'homme (ou dans le vivant) la meilleure preuve de l'existence de Dieu, et l'on a raison. Mais arrivent les hommes - pour Le traîner dans l'église, le surhomme - pour se substituer à Lui et, surtout, le sous-homme - pour Le placer dans le troupeau ou la machine. Les dieux pr ésents sont sans intérêt : *Seule l'absence divine aide - Hölderlin - Gottes Fehl hilft.*

Le miracle de la sensation et de la pensée humaines est si inconcevable hors dessein d'un Cr éateur, qu'il, ce miracle, les place résolument hors de la réalité, et tout cr éateur devrait donc se tourner vers ce Cr éateur irr éel, s'adresser seul vers le Seul ([Plotin](#)) et non pas vers ses semblables, porter l'étonnement infini et non pas les soucis de ce jour.

Tout dans la nature divine, c'est-à-dire dans la matière et dans l'esprit, est très compliqu é et littéralement inépuisable en mystères. La culture humaine est la tentative d'imiter le Cr éateur, elle ne peut donc être que compliqu ée ; l'homme blasé se tourne vers le simple, qu'il proclame sa nature, et qui s'av ère toujours étre tout simplement bête.

Ma conscience, c'est ma surface, ou ma fronti ère. À partir d'elle, je peux soit me livrer à l'introspection de ma profondeur divine, soit me vouer à la hauteur de la cr éation humaine. l'Être ou le Devenir, et ma

conscience inaccessible me rend Ouvert dans les deux directions. Mais je dois munir ce Devenir d'assez de mystère et d'intensité, pour le rendre digne de mon Être. Me sentir dans un même milieu, en franchissant la frontière – le plus haut bonheur !

La volonté de puissance est une pulsion que n'éprouvent que les scientifiques et les artistes, puisque leur regard est tourné vers l'absolu, vers ce Dieu, Créateur de notre esprit curieux et de notre âme inapaisée ; la volonté divine sous-jacente serait l'asile de leur créativité, tandis que chez les autres, *la volonté de Dieu est l'asile de l'ignorance* - Spinoza - *Dei voluntatem, hoc est, ignorantiae asylum.*

La mort de Dieu est un effet du progrès social : depuis que la charité, la correction politique, la transparence bancaire ridiculisèrent l'énigme du Bien sois-disant divin, toute perplexité humaine se dissipa et rejoignit une conscience tranquille ; depuis que les enchères et les subventions publiques valorisèrent l'art, le goût, jadis gratuit, du Beau se plaça à côté de tout autre lucre. Quant à la troisième facette divine, celle du Vrai, elle se contente de ne plus communiquer qu'avec la machine, extérieure ou intérieure à l'homme. L'intérieur humain devenant aussi mécanique que son extérieur, et Dieu étant une affaire intérieure sentimentale, l'inexistence avérée de Celui-ci ni n'inquiète ni n'interroge.

La consolation la plus bête et la plus servile est celle qu'on chercherait dans une religion, fondée sur un dieu connu. En revanche, le Dieu inconnu, se foutant de Ses collègues patentés, ce Dieu créateur

de merveilles, mat érielles et spirituelles, ce Dieu m erite bien nos enthousiasmes et nos v n rations, qui sont un seuil de la consolation.

La pens e sans Dieu connaissable peut ttre divine ; la pens e avec Dieu connu ne peut ttre qu'humaine.

Le Bien et le Beau, ces cordes, biologiquement inutiles et irrationnelles, furent plac es par le Cr ateur dans mon co ur et mon ame en tant que supports de la consolation divine, face la trag die de la vie et l'horreur de la mort. La consolation humaine, se logeant dans l'action et non pas dans le r ve, m'eloigne de la hauteur et me replonge dans la platitude.

Dire que Dieu est la Nature ([Spinoza](#)) est aussi idiot, que dire que l'horloger est l'horloge. Dieu cr ea cette nature merveilleuse, couronn e par la vie ; Dieu mit dans l'homme trois sublimes facult s – le co ur, l'am e, l'esprit ; mais si le Bien reste une tincelle divine, r echauffant notre co ur mais intraduisible en actes, la Beaut et la V rite (l'art et la science) sont des œuvres enti rement humaines. L'art est affaire de sensibilit et de g nie ; la science est affaire de repr esentation et de langage. Dieu, apparemment, n'a pas besoin de ces attributs ; par ailleurs, tous les attributs, qu'on lui pr te, sont anthropomorphes ; Dieu n'est pas seulement muet, mais nu et peut- tre inexistant.

Le monde mat riel, grandiose et myst rieux, suit, visiblement, un beau calcul divin, num rique et logique. Mais aujourd'hui, je ne vois

que les hommes, obsédés par le calcul mesquin, et le Dieu officiel, affichant ses préférences de gestionnaire.

Dieu se fiche de nos regards sur Lui ; pourtant toutes les religions, surnaturelles ou laïques, commencent par dénoncer des hérésies et pourchasser les déviationnistes.

Dieu est un génial dramaturge ; Il n'est ni acteur ni spectateur ni salle de spectacle ni éclairagiste ni décor ni bâtisseur de salles de spectacle. La langue, dans laquelle il rédigea son chef-d'œuvre, est oubliée, morte ; on se contente de ses reconstitutions actualisées. On invente des témoignages oraux ou oculaires, on Lui attribue des qualités humaines, ce qui fait de Lui rival de l'Etat, des idéologies, de l'Histoire, dont les idolâtres proclament, de temps en temps, Sa mort.

Celui qui ne croit pas en l'inexistant ne sera jamais consolé. *On naît avec les hommes, on meurt, inconsolés, parmi les dieux* - [R.Char](#).

Rien d'humain ne dépasse le Vrai, le Beau, le Bien, qui sont des créations divines ; et chercher toute forme de mystère au-delà de ces trois hypostases signifie chercher Dieu.

C'est avec la même profondeur que se manifeste la présence du Dieu-Créateur dans les mystères de la matière, du temps, de la vie, de la liberté. Aucun recoin de la réalité n'échappe au merveilleux. Inventer un langage de ce merveilleux muet est la tâche de tout créateur humain.

L'un des usages les plus répandus de la liberté de l'homme consiste à employer des dons divins à des fins, indignes du Créateur. *Donne-moi ce qui est digne de Toi, et non pas ce qui est digne de moi* - Saadi – une bien belle prière !

Bach humanise le divin, Mozart divinise l'humain, mais Beethoven a la même répugnance pour Dieu et pour l'homme, l'éloignement de l'Un et de l'autre – la barbarie. Sublime, mais barbarie tout de même. Depuis *Apologie de la Barbarie* de Cioran, ce genre abjecte est définitivement compromis ; j'en convainquis un autre *habitant de la rue* de l'Odéon, qui envisageait une *Apologie de l'Union Soviétique*.

Dieu, Lui aussi, a peut-être un cœur, une âme, un esprit. Être divin consisterait à te rapprocher de l'une de ces hypostases – l'amoureux, le poète, le penseur. Tenter de les embrasser, toutes les trois à la fois, serait tenter d'être philosophe.

Tout, dans la nature, est une merveille folle ; l'existence de ces mystères impossibles ne peut le devoir qu'à un Créateur fou, mais qui, visiblement, n'existe même pas. On a beau constater que *la nature tout entière nous dit qu'il existe* - Voltaire, ou proclamer *Il est éperdument !* - Hugo, Il ne se montra jamais, et nous mourrons, ignorant l'Auteur de nos jours.

Dieu est jaloux de la hauteur humaine ; la sienne lui sert pour cacher son inexistence. *Si tu t'accroches à la hauteur de l'aigle, si tu*

*t'attardes au milieu des étoiles, je t'en arracherai, dit le Seigneur - la Bible.*

Dans ce monde, créé par Dieu, il y a assez de fatalités horribles, pour justifier une révolte ou comprendre une résignation ; mais le regard le plus profond sur Dieu doit aboutir à la plus haute admiration de Son œuvre.

La religion est un mystère pour les démagogues (qui ne veulent pas y voir de problèmes), un problème pour les pédagogues (puisque'ils se moquent de solutions), une solution pour les nigauds (qui ignorent le ridicule des mystères et la gravité des problèmes).

Tant de tributs à la beauté, à l'intelligence, à l'art, chez les dieux grecs ; et l'indifférence des ploucs évangéliques pour ces signes divins des humains évolués. En revanche, chez les chrétiens, - une première reconnaissance du Bien en tant que le mystère le plus divin. Une humble faiblesse, opposée à la force orgueilleuse.

La troisième hypostase du Dieu des Chrétiens porte un nom, dû à un malentendu linguistique ; sa fausse unité, Esprit, correspond aux trois hypostases humaines – cœur, âme, esprit.

Le Créateur a muni ce monde d'autant de rigueur, pour notre esprit, que de mystères, pour notre âme. La pensée humaine ne dévoile pas Dieu plus que le rêve humain. Dieu ne prête pas plus l'oreille aux calculs qu'aux chants, aux rires et aux larmes de l'homme.

Dieu est une idole sachant se cacher dans un rite, lequel est placé par l'idolâtre au-dessus du Dieu caché. L'idole est un dieu se méfiant de la crédulité des hommes et se manifestant au grand jour dans des choses.

Chez Bach - aucune trace d'un Dieu tout-puissant, je n'entends qu'un hymne à la solitude humaine. L'omniscience divine est incompatible avec la musique de Mozart, il crée une divinité de l'émotion pure. En fin de compte, la tonalité sûre et triomphante de Beethoven est plus proche des croyances populaires en Dieu tonnant et rassurant.

Faire cohabiter un désespoir réel et une consolation imaginaire est un privilège des rêveurs ; le désespoir est humain et la consolation est divine. *Ceux qui pensent croire en Dieu, sans le désespoir dans la consolation, ne croient qu'en idée de Dieu, non en Dieu Lui-même* - Unamuno - *Los que, sin la desesperación en el consuelo, creen creer en Dios, no creen sino en la idea de Dios, mas no en Dios mismo.* Dieu n'est qu'une idée, comme l'est la vraie consolation ; c'est l'incapacité de projeter l'idée magique sur la réalité tragique qui nous prive de noblesse.

Le visage humain est l'appel le plus immédiat à croire en Créateur. Le sourire au visage, sa grimace, son accablement, son mutisme même nous signalent la présence d'un grand Étranger, l'auteur des élans de nos cœurs et des envolées de nos pensées. Dieu

est dans un grandiose éloignement, vécu comme une ardente proximité.

Les croyants disent, qu'en se tournant vers un Dieu consolateur connu, ils en furent, un jour, illuminés ; les agnostiques sont illuminés par le mystère de l'homme et se mettent à vénérer un Dieu créateur inconnu.

Tout animal est un témoignage de son origine divine, puisque il est porteur d'une vie, rationnellement impossible ; mais c'est seulement la conscience, qui nous rend, nous les hommes, des Dieux-Créatures créées par le Dieu-Créateur, - la conscience du monde, de la vie, et surtout – du Bien, du Beau et du Vrai, la conscience d'être une bête d'action et un ange de création.

Tant de définitions farfelues de ces termes ‘métaphysiques’ – Grâce et Créateur. Je dirais que la grâce est toute sortie inexpliquée de l'inertie des Lois, et le Créateur est l'auteur anonyme de nos trois hypostases : le Bien mystérieux, le Beau inutile, le Vrai universel. Mais les attribuer à Dieu : *L'âme, le cœur et l'esprit, c'est la trinité qui est dans l'unité de l'homme comme dans l'unité de Dieu* - Hugo – est un anthropomorphisme gratuit.

L'esprit divin introduit la perfection en pénétrant les univers minéral (les pierres précieuses), végétal (la rose), animal (le papillon). L'esprit mathématique humain (re)découvre cette grâce en formalisant l'universel ; l'esprit musical humain la (re)crée en se focalisant dans le

particulier. Ces talents, conscients dans le premier cas et inconscients – dans le second, s'appellent génies.

Nous pouvons toujours améliorer nos *pourquoi* et nos *pour quoi*, mais nous n'atteindrons jamais leurs limites, qui appartiennent au Créateur.

Croire en Créateur, c'est savoir que le parfum de la rose n'appartient pas à nos sens, mais à elle-même.

Dans la création humaine, l'œuvre dépasse le créateur ; dans la Création divine, j'admire davantage le génie du Créateur que l'admirable harmonie du Créé, de la Nature. D'où mon scepticisme face à la déification de la nature par Spinoza ou Schelling. Dieu parle, la nature est silencieuse.

Les cinq sens *humains* sont vrillés dans la matière, le corps d'homme ; les trois sens *divins* – le Bien, le Beau, le Vrai – animent son esprit, sachant se métamorphoser en cœur ou en âme.

Volontairement ou non, la tâche d'artiste consiste à mettre au même diapason son âme et son esprit. Or, l'image qui se devine dans mon soi inconnu possède deux facettes, l'une humaine, orientant mon esprit, l'autre divine, excitant mon âme. Le devoir d'artiste est d'adresser son message à une personne, virtuelle ou réelle ; ne voyant aucun visage réel, je me tourne vers le virtuel, que j'appellerais mon soi inconnu ou Dieu.

Confucius : *Sans savoir servir les hommes, comment sauriez-vous servir les dieux ?* Les dieux qui attendent les mêmes services que les hommes, sont bien bas d'appétit. Les services humains s'incrètent dans la platitude et, parfois, dans la profondeur. Mais c'est la hauteur divine qui est désertée par les hommes. Le service des hommes rend inapte au service des dieux.

Pascal : *Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi.* Dieu est derrière moi ; en face du *moi* se tiennent *eux, vous et nous*. Seul, le dernier observateur me comprend et m'accuse. Les deux autres sont encore plus haïssables, même s'ils réveillent le revers de l'ironie - la pitié.

V.Soloviov : *Бог вочеловечился в том момент, когда человек обожествлялся в лице римского кесаря - Dieu s'est fait homme au moment, où l'homme se faisait Dieu dans la personne du César romain.* Il est temps, que Dieu s'élève un peu, puisque l'homme ne se plaît plus qu'à ramper. Aujourd'hui, Dieu accompagne la marche et oublie la danse ; Il fréquente les foires et évite les ruines.

C'est par le chemin de l'immanence que l'Asiatique approche de Dieu, tandis que l'Européen l'attend sur les sentiers de la transcendance. La lumière versée vers l'intérieur, l'immobilité, l'exercice du regard ; ou vers l'extérieur, la création, l'exercice de l'esprit. De leur rencontre fortuite, hors des méridiens, naît l'ego poétique ou phénoménologique (l'immanence de la transcendance des Chinois ou *la transcendance - caractère d'être immanent, qui se*

constitue à l'intérieur de l'ego - Husserl - *Transzendenz ist ein immanenter, innerhalb des ego sich konstituierender Seinscharakter*).

L'homme d'aujourd'hui est soumis à un bombardement continu de paroles et d'images ; ce qui est source première de toute incroyance ; la foi est capacité de silence et de regard, avec les oreilles et les yeux fermés.

La foi leur sert pour mettre en marche l'imagination ; l'imagination sert à l'artiste pour croire ensuite. La simultanéité n'est possible que chez les inspirés : *Ils inventent et croient en même temps* - Tacite - *Fingunt simul creduntque*.

L'homme est un mystère, dont la vénération aurait dû être à l'origine de toute religion. Mais le XX-ème siècle proclama, que l'homme ne fût qu'un épineux problème, et le XXI-ème - qu'il ne soit plus qu'une banale solution. Au lieu de fêter un mystère, comme l'espérait [A.Malraux](#), on exploitera une solution.

La religion n'est pas une maladie (Lénine) ou névrose (Freud) *infantile*, mais un remède d'adulte. Non pas un opium ([K.Marx](#)), mais un calmant, mieux - un anesthésiant, administré par une piqûre de la honte. Le patient, le petit peuple, privé de ces soins abrutissants et livré à sa douleur insoutenable, cherchera le suicide.

L'uniformité de pensée populaire, est-elle une précondition ou une conséquence du développement de la démocratie et de la

religion ? Le rétrécissement des circonvolutions allait de pair avec l'élargissement des portes des églises ; aujourd'hui, il accompagne plutôt la sacralisation des portes des banques.

Les trois hypostases chrétiennes sont étrangement peu solidaires entre elles et semblent même s'ignorer complètement. On peut dire la même chose de la trinité humaine : l'intelligence, la création, la noblesse, qui vivent en toute indépendance les unes des autres. En imaginer l'unité est un exploit des théologiens ou des poètes ; *Celui qui connaît, celui qui crée, celui qui aime, c'est tout Un* - **Nietzsche** - *Der Erkennende, der Schaffende, der Liebende sind Eins*. Qu'est-ce qu'un homme ? - sa foi ! Le surhomme est l'homme trinitaire.

Sous quel masque se présente la religion ? - le mensonge des hiérarques, la bêtise des grenouilles du bénitier, le mythe du poète. Le mérite de la laïcité française est d'être courtois avec le premier aspect, de se moquer du deuxième et de sacraliser le troisième, tandis que chez les autres, où le religieux se mélange d'avec le politique, les deux premiers dominent lamentablement.

Comprendre ce qu'il faut pour rester Marc-Aurèle sans empire, Job sans lèpre, Byron sans titre, G.Bruno sans anathèmes, un saint sans Dieu.

Personne ne chanta mieux l'ombrageuse fierté de la faiblesse que **Nietzsche**, mais les hommes ne retinrent de sa métaphore ironique (*spöttischer Ingrimm*) de surhomme (*über sich selbst hinaus*) que des

mots de puissance et d'orgueil. Ce qui est au-dessus de l'homme, c'est la volonté et non pas la puissance ; la puissance divine, salutaire et solidaire de la faiblesse humaine, s'appelle hauteur ou surhomme.

La préservation d'une intranquillité d'âme est l'un des soucis permanents d'un poète, mais le chemin le plus sûr, qui y mène, est paradoxal : le culte de la faiblesse du geste, la paix des idées, la puissance des mots. *Voici un grand projet : avoir la faiblesse d'un homme et la tranquillité d'un dieu* - Sénèque - *Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, securitatem dei.*

Nietzsche prône la guerre – ni de races ni de classes ni de masses – mais la guerre de faces, à l'intérieur de l'homme seul et acquiescent, dont la face à défendre, ou plutôt à sauver, s'appelle surhomme, la seule face divine et immortelle. Les trois autres faces – l'homme, les hommes, le sous-homme – constituent mon soi connu mortel, muni d'auto-défenses suffisantes.

La pesanteur a deux contraires : la légèreté et la grâce. L'esprit léger, par un vent du hasard, peut être soulevé de quelques coudées, pour être remarqués par ses voisins ; dans la vraie hauteur, accordée par la grâce, on peut rester invisibles aux hommes, tout en restant en compagnie du seul Très-Haut.

C'est d'après la place que j'accorde au *nihil* qu'on reconnaît le genre de nihilisme que je pratique. Dans le meilleur des cas, c'est le point de départ qui est visé, l'origine ou le point zéro de mon regard

sur le monde, et que j'aurai débarrassé de la présence d'autrui. Mais les démons de Dostoïevsky le placent dans les finalités, et Nietzsche – dans le parcours ; on devient, chez eux, adversaire de Dieu ou des hommes, au lieu de soi-même.

Sans l'intelligence, les hommes auraient pu continuer à croire vaguement en poésie, en fraternité, en souffrance. Mais la lucidité rigoureuse les transforme de plus en plus en salopards transparents et efficaces. Les dieux les menaçaient de foudres, les calculs permettent surtout de fabriquer des paratonnerres et d'authentiques indulgences.

S'adresser à son soi inconnu, c'est parler devant Dieu, c'est avoir des choses à se dire. L'intello parisien est sûr d'avoir beaucoup de choses à dire, mais il ne parle que parce qu'il n'a rien à se dire.

Notre époque : la déification des choses et la réification du divin. Dieu est de plus en plus accessible, et les choses se réduisent de plus en plus à leurs images normalisées.

L'homme est un miracle grandiose, et lui inculquer qu'il n'est rien, qu'il n'est même pas dieu, comme le dit l'une des interprétations de la sottise delphique, est une profanation. Et si l'homme doit être humble et honteux, c'est parce que ce miracle ne se traduise ni en actes ni en pensées ni en images.

Comment se forme l'universalité moderne : tous les critères sont ramenés à l'économie, tous les résultats sont numérisés et munis de

coefficient de réussite, la moyenne est calculée et proclamée universelle et désirable. La vraie universalité est métaphysique, qualitative, au-dessus des statistiques ; elle est la hauteur du mystère divin, dont le monde est le vaste problème et l'homme – la profonde solution.

L'éviction successive de la poésie de toutes les sphères de l'intelligence. Aux origines, il suffisait au Poète de pratiquer l'interprétatif - les dieux, l'Histoire - (le scribe attitré le supplanta, avantageusement) ; ensuite, le Poète se reclassa dans le représentatif - les idées et les justifications - (l'érudit reçu ou admis le ridiculisa) ; hier, le Poète se réfugia dans le discursif - les images et les sons - (mais les bonnes oreilles se firent rares et l'image synthétique contenta les autres). Aujourd'hui, rien d'étonnant que le Poète s'accroche au non-figuratif, où l'on le confond avec l'idiot du village.

Deux démarches opposées : désenchantement du monde par l'humanisation du divin, enchantement par le monde dans la divinisation de l'humain.

L'homme est un miracle si grandiose, que ceux, qui se reconnaissent comme néant, sont fous, privés non seulement d'yeux, mais de raison ; l'humilité devant Dieu est de l'hypocrisie ; il faut être humble devant le projet divin qu'est l'homme.

Que diraient de l'état de nos goûts les générations précédentes, mieux pourvues en talents, si elles découvraient les œuvres des

number one français officiels, en philosophie, en littérature ? Peut-on les imaginer au salon de Mme Geoffrin ? Signes communs : inattouchement par la noblesse et par l'esprit, métaphores flageolantes, incapacité d'admirer l'œuvre de Dieu, culte de l'homme *relatif*. Se consoler, dans une mauvaise joie, que chez les voisins, la dévastation est encore plus désolante ?

Aujourd'hui, ne plaît qu'à l'élite n'est qu'absurdité et orgueil, puisque les goûts de cette élite sont horriblement proches de la vulgarité commune ambiante. Il fallait être solitaire, pour faire partie de l'élite ; aujourd'hui, il faut être solidaire de la foule. D'ailleurs, on ne parlait ni devant les hommes, ni devant l'homme, mais devant Dieu, que symbolisait la beauté, la féminité ou la bonté.

Pour s'élancer au doux ciel il faut être enveloppé d'obscurités amères ; mais la mièvre lumière des hommes les expose à l'insipide platitude ou les fixe dans la sèche profondeur, qu'ils prennent pour un puits de sagesse, où ils ruminent, doctes. Le [Bouddha](#), au moins, inversait ce regard, pour sonder le firmament en y croisant le *regard du Dieu de Maître Eckhart*.

Les hommes d'aujourd'hui s'agitent dans la certitude, se reposent dans le doute, s'oublient dans l'erreur. Je m'agite dans le doute, me repose dans l'erreur, m'oublie dans la certitude. Dieu s'agit dans l'erreur, se repose dans la certitude, s'oublie dans le doute. La certitude, lieu idéal pour faire des sacrifices. Le doute, moment idéal pour être fidèle.

Ils libèrent leur âme des tyrans, de Dieu, des censeurs, pour se retrouver avec leur seule cervelle, sans liberté, sans hauteur, sans originalité. L'âme, dépourvue de tous ses attributs, devint atavique.

Du spectacle du monde, un bon spectateur, l'homme du regard, retient l'harmonie grandiose du dramaturge divin, l'ingéniosité inventive du metteur en scène, l'expressivité unique du jeu des interprètes ; l'homme de la rue, c'est à dire l'homme de la seule écoute, n'y aura perçu que des sifflements, des claques ou des éternuements.

L'homme est fait pour vivre de sa soif, de l'éprouver par sa liberté, en vouant son regard aux bons cieux ; au lieu de cela, il se vautre dans la servitude de l'eau courante, fixe de ses yeux rassasiés le robinet ou le bouton le plus proche et oublie la hauteur de l'étoile. Qui encore verrait dans l'homme – un *dieu tombé qui se souvient des cieux* (Lamartine) ?

Ils colmatent leur vide en remplissant leur vie : par le travail, par la gamberge, par la reconnaissance ; tandis qu'il est essentiel de créer et d'entretenir en soi un vide, où continuerait à retentir la voix du Dieu, qui n'est pas mort, du Dieu vivant, de Celui du rêve et de la musique.

Il n'y a aucune raison de pester contre la modernité, puisqu'elle se serait éloignée de la Nature ; le bon Dieu ayant créé la vache, l'arbre et la rivière, prouve, par là même, que l'homme d'aujourd'hui est plus près du dessein divin que l'homme préhistorique. Mais un *bug* se

serait glissé dans le programme thuriféraire, car le cerveau, contre toute attente, l'emporta sur le ventre, en privant ainsi le mouton de la victoire finale, pour offrir le podium au robot.

Les femmes se trouvent aux sources des grands *oui* et *non* des hommes. Le *non* à l'œuvre des hommes, le *non* de la raison pratique, le *non* de l'homme du ressentiment, bref, le *non* d'Athéna, - si je m'en laisse guider, je finirai dans la platitude du pugilat humain ; le *oui* absolu, au monde divin, m'ouvre à la profondeur apollinienne du consentement ou à la hauteur dionysienne du sentiment, au *oui* de Cybèle, qui initia les dieux aux mystères, le *oui* porté par des nymphes et des Bacchantes. Les maîtres de [Socrate](#) s'appelaient Aspasie et Diotime.

L'humanisme : non pas l'humanisation du divin, par un cerveau suffisant et impassible, mais la divinisation de l'humain, par une âme hésitante et palpitative. Mais aujourd'hui, hélas, c'est l'âme qui, sobrement, humanise, c'est à dire banalise, son rêve, et le cerveau, enivré, divinise, c'est à dire innocente, son acte, ce qui rapproche l'homme du mouton et du robot.

Une bien étrange règle, et qui traduit peut-être une justice, qui nous échappe : les hommes peuvent proclamer la grandeur divine sur trois registres disjoints : par l'acte du cœur, par le mot de l'esprit, par la musique de l'âme, mais les meilleurs écrivains sont éclopés du geste, les meilleurs musiciens sont débiles dans le mot, les meilleurs des actifs se foutent et du mot et de la musique. Et puisque, sur cette

échelle ascendante, la musique paraît être le langage de Dieu et le geste - Son modèle, la portée du mot consisterait à savoir composer ou peindre des gestes musicaux.

La vie du regard comprend trois étapes, en fonction de son inspirateur : autrui, Dieu, le soi ; curieusement, l'ontogenèse y reproduit la phylogénèse : comme dans la vie d'un homme, les hommes connurent le refus d'une tyrannie élitiste (adieu, le maître de race), ensuite - la mort du Dieu collectiviste (adieu, le sauveur de masses), avant de proclamer le règne du soi individualiste (bonjour, le produit de classe). Chez l'homme particulier, ce cheminement peut être plat, descendant ou ascendant ; dans le meilleur des cas, celui du danseur, il suit la ligne - solution (autrui), problème (Dieu), mystère (soi), et non pas l'inverse, comme chez le calculateur.

L'apprentissage et le partage (ces *donations par esquisse* des phénoménologues), deux sources humaines préprogrammées du dessein divin, aboutissant aux algorithmes ou aux fraternités, et, en même temps, deux grands sujets de l'informatique et de la pédagogie, ainsi que deux tristes justifications de l'évolution de l'homme vers le robot ou vers le mouton, ou deux bienfaits apportant le bonheur - l'habitude et l'amitié.

Deux mille ans d'histoire de l'homme, déchiré entre la bête et l'ange, qui l'habitaient en se chamaillant ; aujourd'hui, les hommes, une fois constatée la mort de Dieu, se débarrassèrent aussi de l'ange, pour ne rester qu'en compagnie de la bête ; apprivoisée et dressée, celle-ci

devient robot ; la bête, c'est l'expérience, l'apprentissage, et son contraire s'appelait toujours pureté, c'est à dire - voix de l'ange.

Au sens le plus dramatique, *Dieu est mort* signifie *l'homme est mort* ; non pas que l'âme divine, en nous, cessa de battre, mais qu'on ne l'entende plus ; la vie des hommes est désormais si remplie de bruit et de platitude, qu'aucune musique céleste ne les atteint ni ne les soulève.

Le dessein divin plaça dans notre enfance les traits les plus humains : hurler de surprise, pleurer de désespoir, rire à gorge déployée, jouer pour ne pas voir la vie, transformer les percepts et affects en concepts - partout le commencement, la découverte du vertige initiatique du regard et du sentiment. Mais l'adulte suivit le sentier moutonnier et le circuit robotique - le morne enchaînement, dans un rôle banal et interchangeable. Ce n'est pas seulement l'enfance qu'on trahit, mais aussi bien Dieu lui-même.

Mon soi se forme en fonction de ma propre identification : ma maison et mes muscles, mes livres et mon pays, mon Dieu et mon étoile - et mon soi se propagera dans une platitude commune, prendra du poids dans une profondeur anonyme, vivra un vertige dans une hauteur où retentit mon nom.

Ce qui est le plus grand - Dieu, l'amour, la beauté - n'existe pas ; ce, qui est notre essence, est commun à tous les hommes ; donc, il faut se rire de toute gravité autour de l'existence intelligible ou de

l'essence visible - chanter l'inexistant, aux sommets de l'essentiel invisible.

Oui, pour eux, Dieu est bien mort ; ils n'entendent plus Sa voix, au fond d'eux-mêmes, voix qui les appelait au bon, au beau, au vrai ; pour eux, le beau est conservé dans des musées, car ses œuvres sont chères, le bon ne sert qu'à ériger des règles morales, protégeant l'ordre établi, et le vrai ne se reflète que dans une législation mécanique.

Le monde perd l'obscurité bouleversante, que créaient Dieu, la solitude, la servitude ; le monde d'aujourd'hui est trop transparent, il baigne dans une plate lumière, que Heidegger, curieusement, traite de *obscurcissement du monde : la fuite des dieux, la grégarisation de l'homme, la suspicion haineuse envers tout ce qui est créateur et libre - die Verdüsterung der Welt : die Flucht der Götter, die Vermassung des Menschen, der hassende Verdacht gegen alles Schöpferische und Freie* - tandis que la suspicion se transforma, depuis longtemps, en confiance, dictée par le marché, en tout ce qui est créateur et libre.

La musique est le moins humaniste des arts ; nulle part ailleurs le sublime ne côtoie d'aussi près l'horrible. Comment peut-on croire que *la vraie musique n'exprime que des sentiments et idées humanistes* - Chostakovitch - настоящая музыка способна выражать только гуманные чувства и идеи ? Le vrai humanisme est solitaire, immaculé et sacré : Bach - solitude du Dieu humilié et sali, Mozart - solitude du Dieu pur, Beethoven - solitude de l'homme pur se passant de Dieu, Tchaïkovsky -

solitude de l'homme, entre la pureté divine et la boue, elle aussi divine. Le vrai humanisme ne quitte pas les têtes et les âmes, pour se traduire en actes ; l'humanisme activiste pouvait visiter jusqu'aux mélomanes des *Einsatz-Kommandos* et des *Troikas* du NKVD.

Enfants des mythes, enfants de l'Histoire, nous voilà orphelins de Dieu, orphelins du rêve ; et dans notre arbre généalogique croît et s'approche de nos branches le robot impassible et prolifique.

Évidemment, le corps humain, comme celui d'un clopotre, comme la matière elle-même, - ce sont des miracles. Même l'esprit devrait adhérer à cette vision, sans parler de l'âme ; ceux qui sont dépourvus et de l'un et de l'autre pensent que *Dieu a fabriqué notre corps comme une machine* - [Descartes](#).

La divinisation ou la diabolisation de balivernes est la voie la plus sûre, aujourd'hui, vers la platitude. Et c'est l'acquiescement ironique aux deux, l'intensité axiale pathétique qui conduit soit à une indifférence profonde, soit à un haut regard.

L'homme se compose de deux facettes : la mystérieuse ou la divine, qui nous projette vers la hauteur, et la problématique ou l'humaine, qui nous voue à la profondeur. Je soupçonne que le meilleur soi, le soi inconnu, soit exactement cette hauteur divine, qui, tout compte fait, n'est pas moins humaine que la platitude ou la profondeur du soi connu. *L'homme ne doit pas se tourner vers soi-même, mais vers la hauteur, qui vit en lui* ; ce qui n'est qu'humain est en-dessous de cette

*hauteur - Weidlé - Человек обращён не к себе, а к тому высшему, что в нём живет. Всё только человеческое - ниже человека.*

Le Créateur créa l'esprit, pour qu'il explore les profondeurs, et l'âme, pour qu'elle aspire vers le haut. Souvent, on se trompe de dimension : *Connaître ce qui est plus haut que l'homme, tel est donc l'apanage de l'homme accompli* - Diogène Laërce - et voilà que la raison de cet *homme accompli* a bien appris ce qui est plus haut que l'homme : le commerce et la force. Aujourd'hui, on est marchand triomphateur ou homme écrasé. Une défaite annoncée, désormais, c'est croire en l'homme comme couronnement de l'univers.

Le sacré des dieux, le pathos des héros, le délire des solitaires ne peuvent plus porter le message de leurs contemporains, message devenu *algorithmique*. Le vulgaire bâillonna le héros et apprit aux dieux à parler sa langue. Et regardez le bonheur des peuples, qui se passent de héros, tout en représentant les héros d'antan en innovateurs méritants et en proclamant héros moderne tout gagnant monétaire. Après les langues divine, poétique, sociale, nous ne communiquons plus qu'en quatrième langue, celle des robots.

Oui, non seulement l'homme est joueur, mais il participe, simultanément, aux trois jeux - le jeu de hasard, le jeu musical, le jeu intellectuel, où il donne sa procuration au corps, à l'âme ou à l'esprit. On y devine les trois joueurs : l'homme d'action, l'artiste, le philosophe. Mais l'idéal ludique est leur combinaison : un jeu d'idées musical, dû aux hasard divin de sa source.

Si l'on creuse le vivant, le végétal et même le minéral, partout on aboutit au divin, aux essences réelles et pas seulement nominales. C'est la sagacité de notre regard qui place et déplace la frontière entre le divin et le naturel, entre le sacré et le mécanique, entre la Loi et le hasard.

Pourquoi Dieu a-t-Il créé le lyrisme ? Ne savait-Il pas que l'homme se détournait de toute musique et se vautrera dans le calcul et l'avarice ? Un cynisme inconscient règne dans les têtes des hommes, qui ne rêvent plus que de diriger d'autres hommes et de posséder un joli compte en banque.

Dieu ne nous envoya aucun indice du sens de Sa création ; face au monde réel ou imaginaire, c'est à l'homme lui-même qu'il appartient d'en déterminer la hauteur ou la bassesse, la profondeur ou l'étendue, la grandeur ou le poids, la largesse ou le volume. *L'homme est la mesure de toutes les choses, de celles qui existent et de celles qui n'existent pas* - Protagoras. Mais seul l'homme de la démesure produit de bonnes unités de mesure. L'homme est plutôt le choix des échelles que la mesure même. Les choses, qui existent, prirent du poids, sous forme de marchandises, elles deviennent souvent la mesure des hommes. Les choses, qui n'existent pas, n'intéressent plus que le poète, qui les trouve dans son soi inépuisable.

Le contraire d'organique s'appelle mécanique, le contraire de naturel s'appelle robotique. C'est ainsi qu'il faut comprendre les appels

au retour à la nature (de Rousseau à Nietzsche). Le robot, c'est la fusion des hommes avec le sous-homme (l'homme de la nature s'identifiant avec l'homme des hommes), l'oubli de l'homme (côté divin) et le désintérêt pour le surhomme (côté créateur).

Si je m'épanche, c'est surtout parce que Quelqu'un m'écoute ; mais si s'y mêle la bile, c'est parce qu'aucune oreille d'homme n'est en vue. Ce siècle maudit ne prête l'oreille qu'au fait divers des cloaques ou au compte-rendu des colloques.

L'attitude type des incompris modèles consiste à *rejeter le monde*, qui les rejette, et à *couper tous les liens* avec lui, qui les révulse. L'écriture n'a que faire de ces liens. Maudire les hommes, en être ostracisés, défier Dieu - seuls ceux qui ne parviennent pas à s'expurger du mouton en soi-même entendent dans ces beuglades une intelligence ou une rébellion !

L'origine de la mesquinerie de notre époque : quand manquent les faveurs divines, commencent aussi à manquer les ferveurs humaines. Et sans prodiges – pas de vertiges.

Jadis, la hauteur de l'art et la profondeur de la philosophie se projetaient sur les étoiles, ce qui enthousiasmait nos yeux et nos regards et faisait honte à nos bras. Depuis que ces projections se font exclusivement sur la platitude de notre existence terrestre, règne la raison technico-scientifique. La disparition de la honte a pour conséquence l'inutilité de toute consolation. Le sobre calcul remplit les

regards et les vide de leurs vertiges d'antan. Au lieu de Dieu, on aurait dû pleurer l'art et la philosophie.

Dans le dessein divin concernant l'homme, l'imitation, ou l'adaptation, évidemment, précèdent la création ; mais, l'original nous étant caché, la vie ne fait que l'effleurer, tandis que l'art semble entrer avec lui en contact plus révélateur ; hélas, ces temps derniers, l'homme crut avoir trouvé dans le robot l'original divin jadis inaccessible, ce qui accélérera la disparition de l'art.

Être intellectuel, c'est savoir se mettre au-dessus du temps et s'enthousiasmer de la grandeur ou de la beauté des invariants humains ou divins. Le romantisme peut se traduire par l'invention d'un passé épique, par le rêve d'un futur lyrique, par l'élan, partant d'un présent tragique. La modernité : tout horizon est tracé par un présent, vécu sans élan, sans angoisse, - l'effacement du passé et du futur des regards des hommes, tous les soucis individuels – l'amour, la fraternité, la noblesse – rapportés à l'échelle sociale et, donc, robotisés.

L'homme est juge du dire, les dieux ou les sirènes arbitrent le chant. L'intelligence, la parole et la marche jouent leur partie, face à la machine, et l'on peut être sûr de leur pitoyable déroute finale. Le rêve, le chant et la danse nous mettent face aux anges, où même les défaites sont glorieuses.

La différence centrale entre les hommes n'oppose pas ceux qui restent sourds à la mouvance musicale du devenir à ceux qui ne voient

pas la fixité divine de l'être ; cette frontière passe entre ceux qui élèvent en hauteur le devenir et touchent à la profondeur de l'être et ceux qui placent dans la platitude et le devenir et l'être.

L'homme d'aujourd'hui se réduit à ses *fonctions* robotiques – l'apprentissage de formes, l'imitation d'actes, l'exécution de tâches. Jadis, on le représentait en tant qu'organes divins – le cœur, l'esprit, l'âme – dont, respectivement, passions, désespoirs, consolations furent la forme, et l'héroïsme, l'intelligence, la noblesse - le fond.

Dieu n'est intéressant que par ce qu'il imagina au Commencement ; s'Il est mort, l'homme-créateur devrait se vouer aux commencements humains ; la matière et l'esprit étant déjà suffisamment dessinés par Dieu, il nous restent le cœur et l'âme, le Bien et la Beauté. Si l'on n'est pas créateur, on peut se lamenter : *Les dieux, les démons, les génies étant morts, le monde se laissa submerger par des commencements* - Chestov - *Боги и демоны и гении умерли — мир заселился началами* - j'avoue n'apercevoir aucun déluge, c'est la sécheresse qui nous *inonde*.

L'homme, au *naturel*, ressemblerait au loup, au paon, à la macaque, sans les dépasser d'une manière significative. Dieu se chargea de créer la merveille de la nature ; à l'homme – de s'occuper de la merveille de la culture, de la création humaine.

La décadence commence par la domination du sens de l'existence sur la musique de l'essence ; et ceci se produit aussi bien

dans la culture que dans les passions et les goûts. La tragédie grecque – l'affirmation du sens ; Bach – l'équilibre entre le sens et la musique ; Mozart et Beethoven – la domination de la musique ; Wagner – le retour vers le sens. Le sens incontrôlable étouffe nos fibres divines et se dévoue aux fils robotiques.

Dans le domaine social, matérialiste, tout est robotisable ; dans le domaine intellectuel, idéaliste, tout est divin, puisque humain. Les adeptes du premier cherchent à *comprendre la vérité* – tâche du futur robot ; ceux du second veulent *juger selon les valeurs*, tâche artistique et narcissique.

Mon acquiescement enthousiaste s'adresse à la sublime œuvre divine et nullement - aux institutions humaines. Mais ce Oui extatique condamne à la solitude, tandis que toutes les révoltes sociales rameutent aujourd'hui des tas d'aigris, d'incompris, de laissés pour compte. *Toute révolte ne précipite-t-elle pas l'homme dans un isolement sans issue ?* - K.Marx - *Brechen nicht alle Aufstände in der heilosen Isolierung des Menschen aus ?* - où il faut remplacer toute par une bonne.

Une fois proclamé mort, Dieu a d'innombrables échappatoires, pour ressusciter, ce qui n'est pas le cas de l'art, dont la mort paraît être définitive et constitue le côté le plus original de notre époque. Le constat clinique se confirme par ce symptôme infaillible – les voix des derniers artistes devinrent inaudibles, dans le brouhaha des chœurs mécaniques.

Parmi les défaites de l'homme, la perte la plus fatale est celle de sa divinité (que d'autres appellèrent mort de Dieu). Tant que le prêtre, clérical ou laïc, s'adressait aux fantômes invisibles, le paroissien pouvait se persuader de leur présence virtuelle ; mais depuis qu'il ne harangue que le contribuable, aucun voile, aucun écran ne reflètent plus aucun mystère - une sobre réalité a tout envahi.

Nous sommes un quadriparti : trois facettes humaines – l'homme, le sous-homme, les hommes – et une facette divine – le surhomme. Dans mon jargon, ce sont le soi connu et le soi inconnu – la vie transparente et le rêve obscur. [Nietzsche](#) va dans le même sens, il nous accorde deux facettes : l'homme et le surhomme.

De la verticalité des mystères divins et de l'horizontalité de leurs problèmes ou solutions : tout homme porte les belles ténèbres de l'intemporel, de l'inconnaissable, de l'inexistant, mais il préfère la grisâtre lumière du présent des choses communes. Et ce n'est pas du goujat que je parle, mais bien de l'élite.

Ce n'est ni l'*action* (G.Le Bon), ni la *révolte* (Ortega y Gasset) ni la folie (H.Broch) des masses qui nous cernent aujourd'hui, mais leurs transactions et calculs, inertIELS, paisibles et raisonnables. Et toutes les élites en sont solidaires, les seules frontières, encore en place, étant horizontales ; plus de douaniers de goût ni de barrières de dégoût ; le ciel, abandonné de regards, pleure le souvenir de l'action de Dieu, de la révolte de l'ange et de la folie du héros.

Quand j'entends ces orgueilleuses proclamations, que la liberté, la paix d'âme, la dignité ne nous sont accordées qu'après des combats quotidiens, je vois des meutes, des grimaces, des échauffourées, des griffes, je ne vois pas d'homme. Je n'apprécie chez l'homme que des cadeaux de Dieu, cadeaux recroquevillés au fond de notre cœur, de notre âme, de notre esprit, et qui ne sont vivants qu'en solitude.

L'homme de la nature ou l'homme de la culture : le premier est le prolongement du simiesque, le second – le commencement du divin. Les deux sont proches de l'extinction, au profit de l'homme des tâches, des algorithmes, des finalités, - un embranchement robotique.

L'homme est personnage ou/et personne. Le personnage débite des dialogues, écrits par les autres ; la personne formule un monologue, qu'elle adresse au Dramaturge céleste et ne parle que d'elle-même.

Je peux supporter leur niaise prétention à concurrencer Dieu ; ce qui me répugne, c'est qu'ils s'en prennent, en réalité, aux codes civils et non pas aux Commandements divins.

Les étapes de notre évolution : croire, connaître, comprendre – divin, humain, robotique.

Le corps de l'homme descend nettement de l'animal, mais son cœur, son âme, son esprit témoignent d'une descendance divine ; la

bête cohabite avec l'ange, mais toute ténèbre bestiale peut être dissipée par une lumière angélique. Mais Valéry : *J'ai de la répugnance pour tout ce qui est mélange d'animal et d'ange. Mais j'aime l'un et l'autre bien séparés - ne veut pas l'admettre.*

La merveille de l'homme : le beau surgit du nécessaire, quand l'homme développe, par son esprit, le fond divin du monde, et le beau naît aussi du possible, quand, par son âme, l'homme enveloppe ce monde d'une forme humaine, arbitraire et artistique. Et puisque l'harmonie entre le fond et la forme s'appelle style, l'homme est vraiment le style !

Dans le domaine intellectuel, nos forces sont sensiblement comparables, relèvent du même ordre ; c'est le choix d'objets de leur application, c'est-à-dire les contraintes, qui désignent de vraies élites. En revanche, les faiblesses sont réparties, chez la race humaine, d'une façon très inégale ; il s'agit d'en découvrir des ressources cachées, matériellement inutiles, divines et de fonder la-dessus la noblesse humaine.

Défortuné, un aristocrate de naissance devenait bourgeois ou manant comme les autres ; anobli, un bourgeois s'adaptait à son nouveau rang sans aucun souci insurmontable. Le ridicule du mythe d'une supériorité innée d'une classe privilégiée se confirme par le désintérêt des dramaturges modernes pour les dieux, les monarques, les courtisans et les chevaliers. Les seuls aristocrates nés seraient les poètes. Lorsqu'il y avait des poètes.

Les sens du Bien, du Beau et même, ne serait-ce qu'en partie – du Vrai, ne sont pas, à proprement parler, humains ; faute de mieux, il serait permis de les appeler divins. Or, tout ce qui est grandiose chez l'homme passe par ces sens. *Tout ce qui agrandit l'homme est inhumain ou surhumain* - [Valéry](#). Le Créateur n'imposa aucune hiérarchie entre ces trois sens ; et [Nietzsche](#) a tort de placer le Beau au-delà du Bien ; avec la même (ir)responsabilité, on pourrait dire que le Bien soit au-delà du Beau.

Quand l'Intelligence Artificielle, implantée dans un ordinateur et reproduisant une démarche conceptuelle, expose une pensée, on devrait admirer la profondeur de ce cheminement *humain* et la virtuosité du concepteur, au lieu de redouter une concurrence ou de déprécier sa propre pensée, dont la valeur réside, principalement, dans la hauteur divine plutôt que dans la profondeur saturnine.

Quand, chez [Dostoïevsky](#), on charcute une vieille, égorgue son propre père ou se pend par caprice, ce sont des actes, qui ne devraient jamais aller au-delà d'un article d'un chroniqueur provincial, énumérant des faits divers d'un village. Mais on en fit des illustrations savantes d'une napoléonomanie, de la mort de Dieu ou des pulsions psychanalytiques. L'auteur y est aussi ubuesque que ses commentateurs – charlatanesques.

L'homme est une créature sociale – il a besoin d'une liberté politique, liberté-solution ; l'homme est un créateur de personnalité –

il a besoin d'une liberté intellectuelle, liberté-problème ; l'homme est une création divine – il a besoin d'une liberté morale, liberté-mystère, la seule liberté non-calculable, non-écrite, inutile, immobile, absolue.

C'est pour déplorer la raréfaction des *musiciens* que je m'attarde et m'attriste à la vue des genres humains dominants – le moutonnier et le robotique – ce qui ne m'empêche pas de voir des merveilles partout où le regard ose se plonger dans la profondeur de la Création divine, jusqu'au mystère de la vie. Geindre au sujet d'un monde raté et en déverser le dégoût est une attitude inepte, triviale.

L'apparition des ailes, des nageoires, des griffes, dans le monde animal, est un miracle qu'aucun *Darwin* n'abaisse. Mais le surgissement de la conscience humaine est une apothéose, au-delà de tous les miracles. *Le gorille, perdant ses poils et les remplaçant par des idéaux, forgeur de dieux* - [Cioran](#).

Jadis, l'écrivain s'adressait soit à la bête humaine soit à l'ange divin ; aujourd'hui, il parle aux robots ou aux moutons.

Les hommes se divisent en ceux qui veulent choisir sur terre et en ceux qui se sentent choisis par le ciel.

Strictement parlant, tout homme est cohabitation d'un scientifique et d'un artiste. Le premier représente le monde et raisonne la-dessus ; le second s'exprime par le chant et la danse. La réalité et les rêves, la vérité et la beauté. L'essentiel : les pensées, et même les croyances,

appartiennent aux repr é sentations et non pas au r é el ; le sens esth é tique est un cadeau de Dieu. Seul le corps est dans le r é el ; l'âme est toujours ailleurs.

La r é alit é est une phalange, o ù tous, de Napol é on au concierge, sont taraudés par le prurit de domination. Heureusement, le Cr é ateur songea aussi à la solitude du r ê ve, hors toute constellation, hors toute comp é tition, et o ù l'on ne poursuit que son étoile filante, dont on garde l'humble hauteur.

La surdit é croissante aux appels du soi inconnu – telle est la caractéristique unique de notre époque ; les soi connus, interchangeables et mesquins, s'agitent dans le r é el et ignorent le r ê ve. *Le moi divin, le seul qui soit sans limite, englobe tous les autres moi* – G.Thibon – il ne les englobe pas, il veut les inspirer, mais aucune tête n'est plus tournée vers la hauteur, o ù r é side ce moi invisible.

Dans tout ce qui vient de l'esp èce, chez l'homme, on peut trouver des merveilles divines. Quant aux genres, il faut les diviser, d'apr ès Val é ry, en extrêmes (pour la cr é ation) et en moyens (pour la maintenance). Chez les premiers – des po è tes aux scientifiques – on trouve aussi des merveilles, en symbiose avec l'œuvre du Cr é ateur ; chez les seconds on trouve la confirmation des lois d'inertie et d'entropie.

Le flux temporel étant incompr é hensible, l'instant pr é sent est indéfinissable et m ê me inexistant. Par le terme de pr é sent, les hommes

ne font que désigner leur époque. Et **Maître Eckhart** : *Dieu est un dieu du présent - Gott ist ein Gott der Gegenwart* - est-il mystique ou prosateur ? Chantre de l'inexistence ou idolâtre de son temps ?

Tu disposes de trois regards sur le monde : l'éthique, l'esthétique, le pragmatique. Le premier devrait t'amener à vénérer le miracle de l'existence même de ce sens inutile, 'contre-productif', destiné à ne pas quitter ton humble cœur, ton cœur soumis. Le deuxième te dote de contemplation de la beauté du monde et de volonté de créer de la beauté toi-même. Enfin, le troisième humilie ta liberté, fait de toi un jouet de la nécessité, un révolté mécanique, brandissant de sots reproches d'absurdité ou d'horreur du monde mal conçu. Les yeux baissés – la profondeur ; les yeux enflammés – la hauteur ; les yeux écarquillés – la platitude. Dieu, rêve, réalité.

La grande liberté, dont le Créateur dota l'homme, place celui-ci entre la nature, où il est un prédateur carnivore, porté sur le calcul, et la culture, où il apprend le rêve, la caresse, la honte. La nature régulée s'appellera civilisation, elle accentue la domination des calculateurs et devient le moteur principal de la modernité aculturée.

La liberté est la première propriété de l'essence intemporelle du vivant ; l'existence, dans le temps, offre des occasions pour traduire cette liberté en actes – la liberté préexistante dans l'espace et la liberté qui laisse des empreintes dans le temps. L'essence est la loi, et l'existence – le hasard. L'essence est propre de l'espèce éternelle divine ; l'existence appartient au genre, de plus en plus robotique.

Sur la surface, nous effleurons, tous, les m ê mes problèmes. L'homme de la rue en trace les limites dans l'horizontalit ´ e ; soit dans son environnement imm ´ ediat, soit dans la vaste et vague ´ etendue. Le scientifique ou le po ´ ete leur apportent la dimension verticale ; le premier – dans une profondeur, sondant la beaut ´ e de la Cr ´ eation divine ; le second – dans la hauteur, chantant la beaut ´ e de la cr ´ eation humaine. Le sol, le sel, le ciel.

Sophocle : *Il est beau pour le mortel de penser ´ a hauteur d'homme. Rehausse ta plume : les Immortels tenteront de lire ton message ´ a hauteur d'arbre. L'homme fut h ´ eraut de l'arbre ; il devint repr ´ esentant de la forêt.*

Pascal : *Les hommes cherchent le plaisir, parce qu'ils sentent le vide de leur existence, mais ne sentent pas encore le vide du nouveau plaisir.* Les plus malins comprennent, que l'existence de ce vide est une b ´ en ´ ediction du ciel, puisque ce vide met ´ a l' ´ epreuve notre libert ´ e : vais-je le remplir du bruit de mes actes ou bien de la musique, que mon Cr ´ eateur m'envoie ou attend de moi ? L'homme plein est un repu, ne sachant pas s'imposer des contraintes gustatives et asc ´ etiques.

Le temps est proche, o ´ u les gestes les plus fatidiques seront accomplis en mode virtuel. Jadis, on r ´ eglait les d ´ em ´ elées charnelles ou spirituelles en temps r ´ eel, ´ a coups de massue ou de messe. Aujourd'hui, on assassine ou se confesse de plus en plus t ´ el ´ ematiquement.

S. Weil : *La science ne présente que trois intérêts : 1. les applications techniques ; 2. jeu d'échecs ; 3. chemin vers Dieu.* Les techniciens et les échéphiles finirent par usurper cette voie qui, devenue trop large, n'a plus de portes étroites qui, seules, mènent à Dieu.

Le blasphème est ici plus blême que la profession de foi, le juvénile est plus servile que le vieillard, le rebelle est plus rationnel que le conformiste.

Des mythes de l'arbre, chez les hommes. Le figuier, l'arbre primordial des Mésopotamiens, l'arbre paradisiaque de la Genèse, l'arbre cosmique du Bouddha. Adonis issu de l'arbre à myrrhe. Le sycomore de la Dame des Pharaons. Le pêcher des Chinois en tant que le cinquième élément. Le mûrier maudit par Jésus. Le bouleau au seuil de Walhalla et chez les chamanes sibériens.

La parole des hommes devint si insignifiante et monotone que le show - à l'écran, au stade et même à l'église - évince partout le sermon ou la harangue. Dans le mot de Lope de Vega : *Laissez le tact, le goût, l'odorat et la vue ; prétez l'ouïe à la foi - Ni la Vista, ni el Gusto, ni el Tacto, ni el olfato tienen éxito alguno ; el oido se vuelve a la fe* on doit, aujourd'hui, intervertir la vue et l'ouïe.

Ce n'est pas la cécité de la foi, mais sa profondeur et son immatérialité, qui expliquent son irrésistible vivacité chez le jeune. La foi en la puissance (le muscle, le pouvoir, l'argent), la foi en la beauté

(l'élévation, la création, l'originalité), la foi en la reconnaissance (l'intelligence, l'amour, la gloire), - avec le temps tout finit par s'avérer un leurre. Et au-delà des leurres, il te resteront l'espérance sans lendemain, ou la consolation sans mouchoir, dans une hauteur, abandonnée par la vie et livrée à ton étoile évanescante.

Dans l'image du paradis, tel qu'il est espéré par l'homme des bons sens, les premières b éatitudes sont tavernes et lupanars ; heureusement, il ne lit pas Thomas d'Aquin : *Ces fonctions - manger, engendrer - disparaîtront chez les ressuscités - Quod in resurgentibus non erit usus ciborum neque venereorum*, et dont le bon sens place les bienheureux dans des bureaux, où l'on ne fait que calculer.

Les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui jouent les jeux banals de puissance, de débauche ou de religion et ceux qui s'adonnent à inventer de belles règles des jeux magiques, auxquels ils ne joueront jamais ; les deux s'y complaisent, et les drames n'éclatent que lorsqu'ils tentent de jouer les deux rôles en même temps. Aux derniers, aux artistes, s'applique la règle d'E.Jünger : *Qui s'interprète soi-même se trouve en-dessous de son niveau - Wer sich selbst kommentiert, geht unter sein Niveau.*

La stature de l'homme, ce ne sont pas ses positions, c'est à dire ses préférences données à certaines valeurs sur les axes vitaux ; sa stature, c'est sa pose, face à ces axes, c'est à dire une même intensité et une même noblesse de son regard, dans ces dimensions capitales : l'horreur absolue de la mort - la merveille absolue de la vie, l'humble

voix du bien, dans le cœur, - le fier refus de l'esprit de la traduire en actes, la religion du talent de créateur - la liberté du goût de spectateur, la chaleur du sentiment fraternel - le froid d'une fatale solitude.

Les hommes se mesurent sur la foi d'Hermès ou d'Apollon, qui proclament une inégalité profane ou spirituelle ; mais c'est une égalité sacrée que proclame Zeus, égal pour tous (*omnia aequus*), qui nous rend fraternels ou humanistes.

Dans un nécrologue, je tombe sur ce bouquet : *croyant, écrivain et homme d'affaires* - difficile d'imaginer une triade aussi aberrante, contre nature ! Un écrivain, en proie aux Écritures, Saintes ou comptables, ne peut être que grenouille ou écureuil, là où l'on attend une chauve-souris ou un aigle.

Le progrès est l'œuvre de l'humaniste, qui évinça successivement le théologien, le militaire, le politicien, pour faire d'eux tous - des comptables, dont la culture est moutonnière et la civilisation - robotique. Et l'humaniste, lui-même, de médiéval ou encyclopédique, devint technique ; il est aujourd'hui tiers-mondiste, syndicaliste, écologiste, homophile, féministe ; l'humain tout court n'intéresse plus que les compagnons d'Emmaüs.

Ce qui est lamentable, ce n'est pas tellement le fait que tous, aujourd'hui, vivent de l'actualité, mais que les actualités économique, littéraire, judiciaire, scientifique, politique se vivent sur le même ton,

selon les m êmes crit ères, avec la m ême ´echelle de valeurs ; l'horizontalit ´e temporelle, c'est ´a dire l'immense platitude, effaça tout appel de la verticalit ´e spirituelle (aujourd'hui, on professe m ême des *religions horizontales* - Camus). Ils veulent abaisser l'homme jusqu'à cette infâme horizontalit ´e, o ù l'homme retrouverait sa vocation de mouton ou de robot. Ce sinistre projet est en marche ; l'homme, d ébarrassé de ses r èves, et bercé par la platitude complaisante, est persuadé de se (re)connaître dans le plat robot qu'il devint.

L'origine de la domination robotique, dans les têtes des hommes : l'envie de b âtir des hiérarchies au-dessus du vivant est propre à tous, mais le mouton s'y attache au religieux, au politique, au technique, tandis que l'homme d'esprit - à l'éthique, à l'esthétique, au mystique ; ces valeurs étant fondamentalement irréductibles, on cherche leur au-delà, qui, chez le mouton, prend, inévitablement, l'allure d'un algorithme robotique, et chez l'homme du bien a des chances de déboucher sur un rythme noble.

La transcendance algébrique ou l'immanence g ométrique détournent l'homme de son seul infini, du soi inconnu, blotti dans sa Caverne, origine de la mesure humaine. *Au commencement, le feu, l'eau, la terre et l'air ne connaissaient ni raison ni mesure, en l'absence de Dieu* - [Platon](#).

L'homme dynamique, aujourd'hui, gagne bien sa vie et est bercé de vastes certitudes. Rien à voir avec l'époque, où *presque tous les hommes énergiques sont m écréants, les meilleurs d'entre eux en proie*

*aux doutes et misères - Ruskin - nearly all the powerful people unbelievers, the best of them in doubt and misery.* Ils employaient leur énergie à préserver leur privilège, la position couchée, au milieu des ruines, et s'adressant aux idoles déchues avec des bréviaires, ces vade-mecum illisibles.

Le sens général de la modernité – l'éviction, l'extinction, le dédain de ce qui est faible, inefficace, non-rentable, inévident, discontinu. La culture en est la victime emblématique, et, aujourd'hui, tenir à la culture relève d'un fanatisme et traduit une marginalisation sociale ou un désastre intime. La culture est une incarnation désespérée d'espérances ; elle s'effondre dans un monde du calcul, sans espoir ni désespoir. À moins qu'elle fût toujours une défaite : *La culture, dans son essence la plus profonde et dans son sens religieux, est un immense échec* - [Berdiaev](#) - *Культура, по глубочайшей своей сущности и по религиозному своему смыслу есть великая неудача.*

Pour rendre hommage aux idées éternelles, les Égyptiens plaçaient au fond de leurs sanctuaires des boucs, des singes, des chats, des crocodiles. À comparer avec l'hommage à l'idée de ce jour, dans nos temples rabougris, avec sacristies, autels ou façades n'attirant plus que des robots.

N'importe qui est capable, aujourd'hui, de problématiser la vie, sans parler des amples solutions qu'on y apporte ; ce qui devint, en revanche, rare est de continuer à y déceler le mystère ; ils s'en font une gloire et proclament, orgueilleux et naïfs, la mort de Dieu, tandis

qu'elle n'est que le constat d'épuisement de l'imagination religieuse ou de *mort de l'immortalité* : toute recherche de Dieu, historique ou métaphysique, devint algorithmique, charlatanesque ou idolâtre ; nous étant détournés du rêve, nous restons seuls face à la seule réalité.

Deux issues, banales dans leurs impossibilités, sont prophétisées par tous les sots de la planète : le déclin de l'homme et sa métamorphose. Vu l'immensité du troupeau robotique ambiant, le premier terme semble l'emporter ; le second fut tenté, par la foi et par le sang, et aboutit à la dégénérescence. Y aurait-il un troisième terme, un éternel retour à la bonne nature ? L'éternel retour lyrique - le monde sans être ; l'intemporel ennui logique - le monde sans devenir.

La narco-industrie sociale se diversifia ; l'immunité acquise contre la seule drogue des temps anciens, la religion, poussa les trafiquants à en inventer de nouvelles : le globalisme, l'écologie, la consommation, le terrorisme, les taxes, les sanctions – ces thèmes malsains, ces nourritures insipides, font oublier aux hommes les nourritures saines – le rêve, l'égalité, la fraternité, l'ironie, la musique.

Quand, dans les affaires du monde, je vois la raison, le calcul, le sens évincer le rêve, je pense, ironiquement, aux innombrables absurdistes vouer le futur au règne du chaos : *Si la littérature d'avenir doit devenir absurde, le monde le serait aussi, pour ne plus être seulement tragique, romantique et religieux* - Chesterton - *If nonsense is to be the literature of the future, the world must not only be the tragic, romantic, and religious, it must be nonsensical.*

Tous les Européens, qui se convertissent au bouddhisme, à l'islam ou à l'hindouisme, ont l'air de malades mentaux, sans qu'on puisse reprocher quoi que ce soit aux défauts inhérents de ces religions. Les aborigènes des pays, pratiquant ces religions, doivent penser la même chose de leurs compatriotes se convertissant au christianisme.

En fonction de la place du merveilleux dans leurs vies, les hommes se divisent en trois catégories : ceux qui ne voient aucun miracle, ceux qui l'associent avec une superstition pseudo-historique, ceux qui le voient partout dans la nature – hommes de la cécité, hommes de la peur, hommes de la culture.

Ce que les peuples attendent de la religion se reflète sur leurs caractères : l'appétit de dogmes réglementés des Allemands, l'appétit de rites exotiques des Russes, l'appétit d'hérésies ingénieuses des Français, d'où la lourdeur des premiers, l'irréalisme des deuxièmes, l'inventivité des troisièmes.

L'homme-novateur surgissait du surpassement de la barbarie, du paganisme, du christianisme, de l'esclavage, de l'inégalité, de l'idéologie, du fanatisme ; mais aujourd'hui – quel élan peut provenir de la défense du mouton dominé ou du rejet du robot dominant ? Toutes les lettres s'alignent ici sur les chiffres.

*Plotin : Trois types d'hommes permettant de s'élever au monde transcendant : l'inspiré des Muses, l'amant, le philosophe. Ils connaissent*

les cloaques du désespoir, les affres du doute, les souterrains des condamnés, où ils forgent leur espérance, leur foi, leur pureté – ces forces ascensionnelles. Les abîmes terrestres, complétant les cimes célestes.

Schopenhauer : *Der Arzt sieht den Menschen in seiner ganzen Schwäche, der Advokat in seiner ganzen Schlechtigkeit und der Priester in seiner ganzen Dummheit* - *Le médecin voit l'homme dans toute sa faiblesse ; le juriste dans tout son mal ; le théologien dans toute sa sottise.* Dans une société parfaite, le juriste verrait la faiblesse, pour la respecter, le théologien - le mal, pour le pardonner, le médecin - la sottise, pour en guérir.

Le comble de la solitude : souffrir de ne pas avoir quelqu'un suffisamment attaché à moi, pour m'abandonner. C'est mon regard qui détermine le rang de mon prochain - mouton, robot ou Dieu : *Dieu seul a le privilège de nous abandonner. Les hommes ne peuvent que nous lâcher* - [Cioran](#).

Tant que je ne quitte pas ma tanière, j'entrevois, vaguement, l'œuvre de Dieu, sans avoir la moindre idée du diable. Celui-ci se serait caché dans la foule, et je le découvre en allant à la foire, au forum ou en église.

Un nihilisme cohérent, qui tienne la route, suppose un double meurtre : celui des hommes, pour que je puisse assumer seul tous mes commencements, et celui de Dieu – ainsi, aucune finalité divine ne

sacrera ni mes débuts ni mes contraintes. Le nihilisme est une double solitude – de mon être profond et de mon haut devenir.

N'écrivant que devant un Lecteur improbable et même peut-être inexistant, je n'ai ni rivaux ni arènes. L'origine de la médiocrité des intellos d'aujourd'hui est d'en avoir, en permanence, sur des forums, des sites publics, sur leurs pages affairées.

Le degré de solitude d'un artiste se détermine par le nombre potentiel de contemporains, sollicités par son œuvre. Personne, avant moi, n'avait si peu besoin de l'écoute et de la reconnaissance des hommes ; l'oreille du Dieu, inconnu, inexistant et complaisant, m'aura suffi.

La tornade de la solitude, un jour ou l'autre, dans un lieu ou dans un autre, aspire chacun de nous. Mais l'homme commun, même dans la solitude, garde du troupeau, dans son regard ou dans son goût. Dans la vraie, dans la non-interchangeable, solitude, l'homme créateur découvre son propre soi inconnu et restera dans sa seule compagnie, même s'il la sait mauvaise. *L'entrée en solitude, dans ton propre soi, te rend, par la grâce, égal de Dieu* - [Maître Eckhart](#) - *Abgeschiedenheit in sich selbst bringt in Gleichheit mit Gott, durch Gnade.*

Dans ta jeunesse, tu t'exprimes en monologue et tu ne ressens guère la nécessité d'un interlocuteur, puisque même un rêve pur a besoin de sens, naissant toujours à deux (celui qui implique la multitude est condamné à la platitude). Un vrai solitaire se désesp ère

de trouver cet interlocuteur parmi les hommes ; il faut se tourner vers les étoiles. En plus, il est impossible d'inventer une voix complice ; il faudra se contenter d'une haute oreille. *Lorsqu'on parvient à la limite d'un monologue, aux confins de la solitude, on invente Dieu* - Cioran.

D'une manière plus ou moins fidèle, dans ton soi se reflète l'humanité toute entière. Si, dans ta solitude, tu ne t'occupes que de ton soi, tu ne quittes pas les forums ou casernes. Ce n'est pas la créature qui doit être au centre de tes soucis, mais la création et le Créateur. C'est seulement ainsi que tu auras le droit de te proclamer solitaire.

Tout solitaire, en écrivant, s'adresse, inévitablement, à un interlocuteur, même si celui-ci reste muet. Ou bien tu accables d'invectives les hommes ingrats, ou bien tu cherches de l'inspiration auprès d'un personnage éphémère, que tu appelleras Dieu ou ton soi inconnu. Loin de l'introspection mystique, mécréant, l'écrivain français solitaire entretient une conversation de salon.

N.Chamfort : *Dans la solitude, on pense aux choses, dans le monde on est forcé de penser aux hommes.* Et l'on arrive, respectivement, à l'humanisation-déification des choses inventées ou à la réification-robotisation de l'homme bien réel. Dans le monde il ne restera que des choses ; l'homme, inexistant et divin, peuplera la solitude.

Le Créateur testa les instincts de la fourmi grégaire et de la chouette solitaire et décida d'offrir à sa créature de choix, l'homme, - une liberté. Entre le troupeau et l'anachorèse, la majorité humaine

opta pour le premier choix, la platitude de l'anonymat et non la hauteur d'un stylite. Et, semble-t-il, Dieu, dans ses profondeurs, fut aussi solitaire : *Le plus noble est celui qui naît des profondeurs cachées de la solitude divine* - Maître Eckhart - *Wer ist edler als der, welcher aus den innersten Tiefen der göttlichen Einsamkeit geboren ist.*

La première des quêtes de l'homme est celle d'une consolation définitive sous forme d'une image, d'une pensée ou d'une foi, visible et intelligible par les autres, c'est-à-dire d'une idole. À coups d'âge, toute idole se fissure et plonge ainsi tout habitué des forums dans un désespoir. La seule consolation durable réside dans les ruines d'une solitude, où mon étoile m'inonde d'une espérance illisible. *Dum spero, spiro....* La lisibilité finit toujours par désespérer ; ceux qui ne vont pas au terme de la lecture croient naïvement, que la compréhension console. Consolent les énigmes.

On n'a jamais vu autant de sagesse qu'aujourd'hui. L'ennui, c'est que, d'individuelle et pulsionnelle, elle devint partout collective et mécanique. Et aucun espoir qu'un homme divin nouveau proclame inepte la sagesse du monde, c'est à dire du troupeau, et soit cru et suivi.

Les barricades ne séparent que les quartiers, les états, les âges, les cerveaux. Quand je voudrai communiquer avec la Cité de Dieu et intercepter le regard intemporel, j'apprécierai les barricades devenues ruines, où je serai toujours dedans et dehors, l'assiégé et l'assiégeant, l'assoiffé et l'enivré.

Au sens banal du mot, n'est libre que la société des tyranneaux, campés sur leurs droits. Au sens pur du mot, seuls les *serviteurs de Dieu* se libèrent, en plaçant tout droit tonitruant derrière un devoir muet.

Mon acharnement contre les forts (et le robot, son aboutissement) parachève (?) une longue, et assez stérile, tradition française, où la cible fut : les scolastiques ([Descartes](#)), les cléricaux ([Voltaire](#)), les gentilshommes ([Rousseau](#)), les bourgeois (Flaubert), les intellectuels (mes contemporains). Hélas, vitupérer les zombies - Dieu, le peuple, l'ignorance - est un exercice sans grâce.

Plus on se soucie de la justice des hommes, plus on est abandonné de la grâce de Dieu ; d'où l'intérêt, presque mécanique, de rester en permanence dans la peau du pécheur.

La répartition de mes Oui et Non au monde : je dois réservier mes Oui au mystère divin, que je devine dans le monde tel qu'il est ; les Non devraient naître des imperfections humaines : les Non de ma noblesse formulant les problèmes du monde tel qu'il aurait dû être, et les Non de mon intelligence allant aux solutions pour le monde tel qu'il aurait pu être.

Le sens du Bien est un don divin, dont la projection humaine s'appelle justice : la justice personnelle – la fraternité ; la justice politique – la liberté ; la justice sociale – l'égalité. L'idée d'égalité doit

être la plus pure, puisqu'elle n'a aucune chance de se réaliser. *Quand les régimes mortifères, qui se réclament du communisme, auront achevé de s'effondrer, l'égalité réelle sera une idée neuve* - Enthoven.

Même pour illustrer la noble égalité matérielle, il n'y a pas de symbole plus éloquent que l'arbre : les différences de taille sont négligeables, tandis qu'il y a d'infinites variations de racines, de rameaux, de fleurs, de feuilles, d'ombres, d'arômes. C'est ça la nature divine ; tandis que la nature humaine, ou plutôt la civilisation, ce sont des instincts de parasites ou de rapaces, comme dans le monde animal.

Les partisans de l'inégalité matérielle admettent, implicitement, la division en maîtres et esclaves, puisque la richesse, dans les pays démocratiques, est le facteur central de la liberté. Donc, ils sont des esclaves. Esclaves d'un dogme inhumain et, partant, hostile au divin. Ces esclaves, ces derniers hommes, triomphèrent des maîtres, de ceux qui prêchaient l'égalité matérielle et la solitude aristocratique.

La liberté est la puissance divine, pour échapper à l'inertie de la matière ou du calcul et pour être un commencement humain. *Dieu a créé l'homme dans le but d'introduire dans le monde la faculté de commencer* - Arendt - *God created man in order to introduce into the world the faculty of beginning*.

L'histoire des révolutionnaires de la cause commune suit l'idée qui les excite ; l'enthousiasme, fatidiquement, faiblit, et le désenchantement

les rend mélancoliques et solitaires. Les idées, contrairement à Dieu, ne sont pas mortes, elles changent de foyers de leurs élans. Jadis, elles portaient sur des fantômes ([Platon](#)), ensuite elles visèrent les objets (Aristote), l'homme introspectif ([Kant](#)), l'homme de la production ([K.Marx](#)). Seul Sisyphe pouvait trouver de la noblesse dans ce dernier emploi de notre perspicacité ou de nos rêves ; les autres descendaient dans le passé, pour ressusciter, nostalgiquement, les anciennes idoles, mais qui ne s'avéraient être que des momies. Toute idée dégénère en algorithme.

[Hugo](#) : *La liberté consiste à choisir entre deux esclavages : l'égoïsme et la conscience, qui est l'esclavage de Dieu.* Le vote pour l'égoïsme est secret, celui pour la conscience et donc pour la dépossession exige d'élever l'âme. Dans une société libre on préfère la discrétion. L'égoïsme ne cultive que deux libertés : la liberté d'entreprendre et la liberté de posséder.

Le Pape Benoît XVI abdique. Quel bilan lui dressent les hommes ? Sa vision de la procession de l'Esprit-Saint ? De la compatibilité de la raison et de la foi ? De la honte d'être riche ? Non, ils ne parlent que des galipettes de quelques prélats concupiscents ou des scoops d'un clerc sur des irrégularités, commises par des banques vaticanes. Après la politique et la poésie, voilà la foi réglementaire qui se soumet intégralement à la jugeote journalistique.

Plus qu'à la virulence lyrique de [K.Marx](#), c'est à l'érudition mécanique de [Hegel](#) que le XX-ème siècle doit ses plus horribles

holocaustes : toutes ces balivernes sur l'Histoire, la *dialectique*, la religion, l'État, où tout est minable, tout est contre la liberté imprévisible de l'homme et pour la rigueur toute robotique.

Les hommes bavèrent tellement à cause des servitudes politiques ou religieuses, qu'ils continuent, par inertie, à attacher à la notion de liberté une importance, qu'elle ne mérite plus. Autant ces deux sortes de liberté sont faciles à définir et à comprendre, autant il est ardu de saisir la liberté spirituelle ou éthique. Qui comprendrait encore ce qu'est le culte des commencements ou la part du sacrifice et de la fidélité dans nos prises de position ou de pose ?

Les nations des lumières, avancées ou ironiques, firent de la politique une religion laïque ; les nations des ténèbres, arriérées ou cyniques, se servent de religion comme d'une arme politique.

Les uns cherchèrent une cité de Dieu, les autres - une Cité Interdite, d'autres encore, les plus lucides, - une cité vivable ; seuls les Russes se laissèrent prendre par le miroitement d'une cité radieuse. Le camp des fidèles, le camp retranché, le camp des vainqueurs, ce fut tout de même mieux que le camp de concentration.

Je découvre un doux lyrisme du dernier Prix Nobel de Littérature (!), B.Dylan : *J'appris la haine des Russes ; heureusement on a la bombe, pour les réduire en poussière chimique, c'est ce qu'on fera, sans se poser de questions, puisque Dieu est de notre côté - I've learned to hate Russians. We got weapons of the chemical dust. Fire them we must. You*

*never ask questions, when God's on your side.* Dieu Mercure, armé de réponses, face au **Christ**, avec ses questions désarmantes.

Dans la pièce de la vie, le Russe prête l'oreille au démiurge et non pas au dramaturge ; c'est pourquoi il se défie des solutions en forme de mises en scène ; il est dans le mystère du spectateur ou dans le problème de l'acteur : *Tous les Russes sont bouffons du Dieu Souverain, qui s'en amuse dans la lune* - A.Suarès - en plus, Il doit se trouver sur son côté invisible, au moins pour les Russes : *La Russie me fit don de ténèbres de Dieu* - **Rilke** - *Rußland schenkte mir das Dunkel Gottes.*

À l'occasion du trépas de l'URSS, on planta le dernier clou dans le cercueil de l'Histoire (pour l'enterrer juste à côté du Dieu et de l'art, défunts un peu plus tôt), c'est à dire dans celui de l'homme, qui ne peut être vivant qu'animé d'un rêve. **Hegel** se trompa de 150 ans : *la Fin de l'Histoire, ce n'est pas Napoléon, c'est Staline* - Kojève. Finis, le frisson de la fraternité et la noblesse de l'égalité ; la voie est libre pour le seul survivant - le robot, juste, libre, rassasié.

Quel dommage qu'aucun Russe n'ait découvert dans sa Scythie hyperboréenne, ce qu'y soupçonnèrent **Voltaire** et Diderot et devina **Nietzsche** – un Dionysos anti-apollinien !

Un consensus règne chez les Européens sur l'essentiel - la liberté, la démocratie, la justice ; il ne leur reste, comme sujet de débats, que l'ennui des détails techniques d'imposition ou de budgétisation. Chez les Russes, ce consensus ne touche que le secondaire - l'arbitraire, le

caprice, l'improvisation comme r è gles de la vie sociale ; pour assaisonner cette bouillie dans les t ê tes, ils se saoulent de d é bats, passionnantes et st é riles, sur la libert é , Dieu, le sens de l'existence ; en attendant, la justice, face aux dissidents, y garde toujours la m ê me nature – le harc è lement et la vindicte.

Le rang de la *richesse* : *riche* aurait la m ê me origine latino-germanique que *roi*, tout comme *reich*, coïncidant avec *das Reich* - *l'empire*, mais le russe va encore plus loin, puisque *богатый* y est apparenté à *Bog* - *Dieu*. La *pauvret é* est banale en fran ç ais (apparemment - de *paucus parere* - pas grand-chose), m é lancolique en allemand : *arm*, qui signifiait *esseulé* ou *pitoyable*, et franchement calamiteuse en russe : *бедный*, provenant de *беда* – *d é sastre*.

Pour clarifier leurs rapports avec Dieu, le Russe, le Fran ç ais, l'Allemand, abandonnent leur organe principal – l'âme, l'esprit, le cœur – et comptent, respectivement, sur l'esprit (pour Le connaître), le cœur (pour s'en émouvoir) ou l'âme (pour Le r é inventer). Rousseau : *Croirai-je qu'un Scythe soit moins cher au Père, et pourquoi penserai-je qu'il lui ait ôté, plutôt qu'à nous, les ressources pour le connaître ?* - a peut- é tre raison.

Racines phonétiques du nihilisme : Henri Heine ou [Nietzsche](#), prononcés *Un Rien* et *Nichtssche* (*Nichts* - rien), Nétchaev, prototype chez [Dostoïevsky](#), - *Нечаев* (de *Nitchego* - *ничего* - *rien*). Quid, les jeux phonétiques de Koj è ve, avec *nitchto* et *netchto* (un n é ant et un quelque

chose), pour se moquer du bon Dieu, le m ê me th è me étant assez plat chez [Leibniz, Hegel ou Sartre](#).

La seule d é finition int é ressante du nihilisme (europ é en) fut formul e par [Nietzsche](#) – les commencements d'un artiste ne peuvent plus s'appuyer sur les autres, qui sont morts pour lui (y compris le Dieu et le nationalisme), inaptes à stimuler son originalit é . Les autres critiques du nihilisme (à la russe) y m é lent le rapport à la patrie : l'humanisation de celle-ci (Tourgueniev), la compassion pour elle ([Dostoïevsky](#)), le d é tachement/attachement (*Déracinement, Беспочвенность* de [Chestov](#) ou *sol natal, Heimatboden* de [Heidegger](#)).

O.Spengler : *In der russischen Mystik ist Gott nicht die azurne Tiefe - Dieu, dans la mystique russe, n'est pas la profondeur d'azur.* Où as-tu vu une profondeur azuréenne ? En derni è re instance, elle est toujours grise (*grau ist alle Theorie*) ; la meilleure chance de voir Dieu nimbé d'azur est de se vouer à Sa hauteur !

Tous les titres glorieux étant pris par des nations plus terre-à-terre et plus ambitieuses, la Russie s'appela humblement Sainte, tout en accumulant des p é chés inouïs. Tant que le gouffre entre l'action et le sentiment restera aussi b é ant, la Russie est promise à de bien lointaines rencontres avec l'Auteur de r è ves et l'Inspirateur de soupirs.

On n'a pas besoin de dieux, pour se sentir p é cheur ; mais ne pas croire en Dieu, cr é ateur de la vie et de la honte, c'est se r é duire au végétal ; les pires des dieux trompeurs sont les dieux nationaux : *Ton*

*pays fraie avec le p éché, me dis-tu ; je te r étorque - le tien se passe de dieux - Akhmatova - Ты говоришь - моя страна грешна, а я скажу : твоя страна безбожна. Sans dieux, toute vertu inaperçue est double vertu, tout p éché expié - moitié de p éché. L'inextricable cohabitation de Dieu et du Satan, dans la poitrine russe - H.Hesse - Das dichte Beieinander von Gott und Satan in der russischen Brust.*

Il semble, en effet, qu'il n'y ait que deux peuples aimés de Dieu : le peuple juif et le peuple russe. Le premier, pour en être élu ; le second, pour en être abandonné. Ce qui les différencie, c'est que les uns exhibent leurs remords et les autres les avalent. *Les Juifs ont inventé la conscience* - Hitler - *Das Gewissen ist eine jüdische Erfindung*. Dieu abandonne Celui qui est sur la Croix et accompagne ceux qui suivent une bonne Étoile. *La Russie, ce point zéro de l'Histoire, non élue, mais abandonnée de Dieu* - Tchaadaev.

Les hommes prétendent savoir sonder les voies de Dieu ; pour le Français elles sont *impénérables*, pour l'Allemand – *inconcevables* (*unergründlich*), pour l'Anglais – *mystérieuses*, pour le Russe – *inavouables* (*неисповедимы*). Le Français y est le plus cynique, et le Russe – le plus soupçonneux.

Dans tous les pays on trouve des montagnards ou marins, mais l'homme de la steppe ou du fleuve, et encore plus - de la forêt ou de l'ermitage - on n'en trouve qu'en Russie. *En Russie, la campagne confine avec Dieu et fournit aux humains leur plus grand espace de libert é* - D.Fernandez.

Ch.Péguy : *Dans l'attitude de cet immense peuple, tout homme verra une infinie supplication.* Ni une requête raisonnable ni une réponse sensée - le dieu des prétoires s'avéra plus coopératif que celui des oratoires.

Rilke : *Alle Länder grenzen aneinander und nur Ruland grenzt an Gott* - *Tout pays a, pour voisins, d'autres pays ; le seul voisin de la Russie est Dieu.* Mais n'imaginez pas, qu'il s'appelle Christ ; son vrai nom est Dionysos ; l'ivresse des sens aléatoires ou l'ivresse du sens capricieux y sévissent, la sobriété du destin ou la sobriété du nombre en sont bannies.

A.Malraux : *Le communisme russe est russe avant d'être communiste, c'est pourquoi les Français doivent s'en défier.* Le siècle suivant ne sera ni celui des nations ni celui des internationalismes, il sera le triomphe de la seule Internationale qui réussisse, celle des marchands. D'ailleurs, la mort de Dieu (dont tu aurais prédit, au contraire, un retour anthume triomphant) facilita, déontologiquement, l'inexorable ascension morale du lucre ; qui encore se souvient, que *le marchand dplaira toujours à Dieu* - St-Jérôme - *homo mercator nunquam potest Deo placere ?*

Le même potentiel du délire est attribué à chaque nation. L'Allemagne le consacre à la poésie, la France - à la politique, les USA - à la religion. Le délire russe ne contient que ... du délire, pseudo-poétique, pseudo-politique, pseudo-religieux. En tout cas, *les plus*

*grands biens, qui nous échoient, sont ceux qui nous viennent par le moyen d'un délire* - Socrate.

La religiosité philologique de Tolstoï et la religiosité populaire de Dostoïevsky : le premier se penche sur notre facette divine, celle qui s'ancre dans la profondeur de l'être, du commencement ; le second ne voit que la facette humaine, celle qui promet la hauteur du devenir, de la création. Le premier se trompe sur l'homme, et le second – sur Dieu.

En découvrant, que, chez les coupe-gorge islamiques d'aujourd'hui, les premières vertus sont la foi, l'humilité et la soumission, je suis horrifié de constater que, aux yeux de Dostoïevsky, ce sont exactement les trois traits les plus lumineux (*светлые*) du caractère national russe - *вера, кротость, подчинение*. Aucun grand écrivain ne préconisa la servitude avec autant de sincérité et de bassesse.

L'*homo sovieticus* fut la seule race que je croisais en URSS, à tous les niveaux des échelles sociales ; elle hérita du moujik pré-révolutionnaire la grossièreté et la paresse, le nouveau régime y ayant ajouté la trouille, la servilité et la filouterie. Quelle fut ma tristesse, en France, d'y assister, à la fin du siècle dernier, à l'extinction d'une civilisation russe en exil, celle des nobles – des Obolensky, Chakhovskoy, Vsévolojsky, Leuchtenberg – que je connus en Provence et qui tenaient à la langue maternelle, à la foi orthodoxe, à la pompe (les bals, les fêtes pour les enfants), à l'Histoire d'un pays, englouti, sans laisser la moindre trace, par le carnage bolchevique. Mais pour

les h éritiers de l'*homo sovieticus* : *Aucun syst ème totalitaire ne pourrait jamais changer quoi que ce soit dans notre pays* - A.Kontchalovsky - *Никакая тоталитарная система не сможет поменять что-то в нашей стране* - puisque leur m émoire ne va pas plus loin que deux g én erations.

Les seuls t ats civils de l' t oque tsariste, qu'on ne retrouve plus dans la Russie du XXI- me si ècle, ce sont des aristocrates fain eants et des intellectuels europ éanis es. La plus grande nouveaut e, ce sont des voyous et des bandits au pouvoir. En revanche, les fonctionnaires v r eux poss edent toujours les m m es traits h r editaires. Comme, d' ailleurs, les popes arrogants : *La hi r archie des mitres est comme des mites parasites sur la conscience en haillons d'un vaurien orthodoxe russe* - Klioutchevsky - *Клобучная иерархия - тунеядная моль тряпичной совести православного слюнтяя*.

Le messianisme russe ignore, aujourd'hui, quel monde doit ttre sauv e.

La R evolution russe est la derni re guerre de religion europ enne. L'Inquisiteur est battu, le confessionnal est sans danger, les indulgences et les ic ones se diffusent comme produits p rissables.

Le naufrage de la Russie sovi tique, c'est la chute de la troisi me Rome. La premi re promettait la civilisation, la deuxi me - la foi, la troisi me - la g n rosit . L'humanisme - c'est bien lui, et non pas le communisme, qui est mort - n'avait aucune chance d' ttre port par

quelque chose de noble ; il aurait dû, pour survivre, s'associer avec le marchand qui, dans nos Rome, fut entravé par le soldat, le moine ou le goujat. *La chute de l'humanisme est le bilan principal de notre époque* - Soljénitsyne - *Крушение гуманизма - главный итог нашей эпохи.*

Les Russes ne sont faits ni pour la liberté ni pour la tyrannie. Ils sont anarcho-nihilistes : ne pas croire en ce qui est, croire, fanatiquement, en l'incroyable : *Le nihilisme selon la mode de Saint-Pétersbourg : croire en incroyance, jusqu'au martyre* - [Nietzsche](#) - *Nihilismus nach Petersburger Muster, Glauben an den Unglauben, bis zum Martyrium.*

La métaphore russe est toujours barbue, tandis que *la métaphore française porte des moustaches* (Baudelaire). Le hussard et le moine, le sabre et le goupillon, les toits et les cellules. Parfois unis : père de Foucauld et père Serge.

Ni la vérité ni la beauté – dans la science, la politique, les arts plastiques - ne furent jamais la première préoccupation du Russe, mais – le Bien, toujours dogmatique. *Le nihilisme, ici, est sans haine, et la science ressemble à de la religion* - A.Blok - *Здесь нигилизм - беззлобен, и дух наук - религии подобен.*

De plus en plus souvent on entend chez les catholiques, que la foi ne s'oppose en rien à la raison. Que doit penser le Russe, pour qui : *Nul m è tre usuel ne la mesure, nulle raison ne la conçoit. La Russie a une stature, qui ne se livre qu'à la foi* - Tiouttchev - *Умом Россию не понять,*

аршином общим не измерить. У неё особенная стать ! в Россию можно только верить ? Elle tente bien de se livrer au bon sens, mais les sens tout court nous en rebutent (l'ouïe - à cause des silences de ses faibles, l'odorat - gêné par les miasmes de ses forts, le goût - frappé par sa grossièreté générale). Suremploi de l'arbre : le gourdin, la croix, l'icône.

Pour le Russe, l'Apocalypse, c'est le commencement que redoute sa sainte paresse ; et le salut, c'est un Messie qui s'attarderait près de lui, par soif, pitié ou inadvertance. La grandeur des commencements perdit toute son aura, et la pitié est confiée, comme partout ailleurs, aux services municipaux.

Le béton et les crottes des chèvres recouvrent le marbre de l'antique Grèce. J'ai peur, que le Russe du XXI-ème siècle verra la culture russe des deux siècles précédents avec les mêmes yeux que le Grec d'aujourd'hui - les temples d'Athènes, d'Olympie ou de Delphes. Quant aux chances d'un renouveau religieux, si [A.Malraux](#) s'y trompa une seule fois, Spengler a, hélas, tort doublement : *Dans l'avenir, la vraie aristocratie et la vraie prêtrise se formeront à la russe - In Zukunft werden sich echter Adel und Priestertum russischen Stils herausbilden.*

La grandissime originalité de la culture russe est dans la séparation entre les moyens et les buts, la technique et l'émotion, le visible et le lisible. L'inévidence dans les premiers, l'homme comme le point d'accommodation des seconds. [Dostoïevsky](#) semble s'emmêler dans la politique et le fait divers, tandis qu'il joue sur la corde de l'*homo credens*. Tchaïkovsky nous mène vers un état d'âme, un lieu, tandis que

l'émotion éclate ailleurs. Tolstoï disserte sur l'histoire ou la justice, tandis que son vrai discours ne vise que l'homme solitaire. Tchékhov étale des platitudes, parmi lesquelles, soudain, naît une émotion irrésistible.

La foi sauvage, méprisée par la foi policée, est traitée de hautaine (*super-stition*), incertaine (*Aber-glaube*), vaine (*cye-верие*). De cet étrange bouquet aurait pu naître l'aristocratie !

En grec (*graphein*) et en russe (*nucamъ*), le même mot désigne écrire et peindre ; en toutes langues, on écrit la musique ; autour du *logos*, s'assemblent et l'art et la foi et la raison, ce qu'aurait dû être l'objet d'une *grapho-logie*.

La Révolution française annihilait les privil èges, la Révolution russe annihilait les privilégiés ; la Révolution française prônait la Raison et la Loi, la Révolution russe prônait les passions et l'arbitraire ; la Révolution française portait la guerre hors de ses frontières, la Révolution russe déclenchaît la guerre civile ; la Révolution française ridiculisait la superstition magique, la Révolution russe lui substituait une superstition idéologique ; la Révolution française compromettait le pouvoir des tyrans, la Révolution russe produisait les pires des tyrans.

Si, dans le regard sur la Russie, on exclut tout lyrisme géopolitique, idéologique ou religieux, si, donc, on ne tient qu'à la réalité, c'est-à-dire à la matière et à l'esprit, on définirait ainsi le régime actuel russe : sous l'angle de la matière – une plutocratie, sous l'angle de l'esprit – une ochlocratie.

La foi ou l'athéisme se pratiquent, en Russie, sur le même mode : renoncer à sa propre liberté et la confier à un courant collectif, représenté par un pope, par le Parti, par un Guide. La fidélité à ces puissances calme la honte et rend la conscience tranquille. La liberté comme l'amour devraient être un désir personnel et non pas une inertie collective. Les incapables d'individualisme humaniste le déclarent égoïsme. Ce n'est ni de sermons ni de prière qu'a besoin la Russie, mais du réveil du sens de la dignité humaine - Bélinsky - *России нужны не проповеди, не молитвы, а пробуждение в народе чувства человеческого достоинства.*

L'intelligentsia russe existera pendant un siècle et demi, de Pouchkine à Pasternak. À l'exception de quelques furtifs instants de liberté, sous Alexandre II et Gorbatchev, la Russie ne connut que des régimes pourris, et l'intelligentsia s'affirmait par l'opposition à la tyrannie courante. Curieusement, le signe extérieur le plus constant fut l'opposition à la *foi* officielle, ce qui la poussait soit vers l'athéisme soit vers la bondieuserie.

Nietzsche : *Die Hauptsymptome des Pessimismus : der russische Pessimismus ; der ästhetische Pessimismus ; l'art pour l'art ; der anarchische Pessimismus ; die Religion des Mitleides ; der äthische Pessimismus* - Principaux symptômes du pessimisme : le pessimisme russe ; le pessimisme esthétique ; l'art pour l'art ; le pessimisme anarchique ; la religion de la pitié ; le pessimisme éthique. Ces symptômes sont à égale distance du pessimisme et de l'optimisme. On

est pessimiste dans le secondaire : les faits, les yeux, la raison et optimiste dans l'essentiel : la vision, le regard, le r êve. Et toute parole riche peut s'écrire à la lumière des chiffres ou à l'ombre du verbe. Pessimisme de la force brute, optimisme de la fine faiblesse. Toi, chantre de la tragédie antique et de la tuerie nihiliste, ou le décadent **Socrate**, tueur de la tragédie.

**P.Claudel** : *La malheureuse Russie, d'âme si religieuse, enténébrée par le schisme*. Peut-on qualifier de lumineux le regard, qui voit dans le nazisme l'ombre sinistre de *Luther* et dans le bolchevisme - l'éclat superstitieux des icônes ?

Th.Mann : *Die russische, religiös bestimmte Humanität in ihrer Demut, sagt dem deutschen Geist mehr zu, als die nüchterne Rationalität der westlichen Zivilisation* - *L'humanisme russe, avec sa résignation religieuse, est plus éloquent, pour l'esprit allemand, que la sobre rationalité de la civilisation occidentale*. De l'ivresse chavirante, l'Allemand garda le souvenir d'une gueule de bois, et le Russe - l'appel de la vague (du vague ?). Diagnostic et palliatifs, ou mystique et récitatifs.

Peut-être, pour juger du degré de liberté d'un pays, le critère le plus objectif, bien qu'inévident et d'apparence légère, serait le danger qu'un homme y court en ironisant sur une idéologie, une religion ou un satrape. Et la facilité, avec laquelle la liberté fut toujours étouffée en Russie, s'expliquerait par le fait que l'ironie ne fasse pas partie du caractère national russe.

O.Paz : *En el bolchevismo se unieron los dos extremos de los antiguos absolutismos religiosos : la creación de un hombre nuevo y el sentido de la historia, la redención y la providencia - Les deux extrêmes des anciens absolutismes religieux se sont alliés dans le bolchevisme : la création d'un homme nouveau et le sens de l'histoire, la Rédemption et la Providence.* La Résurrection ajournée *sine diae*, le péché adamique, Transfigurant l'homme en robot, Annoncé par la Bête.

G.Steiner : *L'humanité pressante de la littérature russe est probablement ce que l'âge moderne des ténèbres recèle de titres à la rédemption.* Des références aux prophètes de l'Ancien Monde manquent, pour que la voix russe du Rachat soit entendue par les exégètes modernes.

L'Anglais qui prie est un spectacle peu émouvant ; le Seigneur doit lui préférer le Français qui blasphème. Le Seigneur a en horreur la prière du Russe, toujours blasphématoire, mais Son hypostase littéraire a un faible pour le blasphème russe, si énorme, qu'il touche au ciel.

Le nihilisme russe vient de la métaphore des rapports entre les pères et les fils ; le père y peut être le bon Dieu, le Tsar ou le géniteur, sympathique (Tourgueniev, [Tolstoi](#)) ou monstrueux ([Dostoïevsky](#), [Tchékhov](#)). Pour les ramener à une seule image, on finit par ne garder que celle du maître à penser, nous empêchant de partir de nos propres commencements ; le nihiliste devint celui qui ne veut pas s'appuyer sur les épaules de ses ancêtres.

En Occident, on voit l'origine principale des conflits internationaux la pr étention d'un camp à sa v érité exclusive, refusée à ses adversaires ; pour les Russes, assez indifférents à la véracité des slogans et des actes, à cette origine se trouve l'opposition entre le sacr é et le *profane* (interchangeables pour un observateur impartial). Que la Russie soit proclamée *Sainte* explique beaucoup de choses (l'Allemagne ne serait que *grande*, et la France – *belle*).

En Europe, l'Église, discr ètement, occulte son rôle sacr é, pour se vouer à la fonction caritative ; on n'y cherche plus Dieu, mais une consolation. En Russie, où l'Église figure parmi les organismes les plus corrompus, les chercheurs de Dieu sont hors de l'Église. *En Occident, l'église est sans dieu ; en Russie, dieu est sans église* - Klioutchevsky - *На Западе церковь без бога, в России бог без церкви.*

Culturellement, les petits, en Europe, firent d'énormes progr ès, tandis que la chute des grands fut encore plus fracassante ; ils devinrent presque indiscernables ; pour eux, tous, Dieu, la noblesse, la consolation sont désormais morts. En Russie, les petits restèrent au m ême niveau, et la dégringolade des grands ne suffit pas, pour rejoindre ceux-là, mais, désespérément, les grands veulent redresser ou consoler les petits, ou m ême s'appuyer sur eux.

Dans leur recherche f ébrile d'appuis, les tyranneux russes modernes, illettrés et grossiers, en trouvèrent un seul – Dieu, matérialisé par une Église, corrompue et fanatisée. La libert é et l'égalit é, la

révolution ou la démocratie, les droits de l'homme ou la justice indépendante sont, à leurs yeux, des écarts par rapport à la voie divine qui recommande la servilité, l'hystérie, le knout, le poison.

Les actions sont des parties de notre tout terrestre ; notre tout céleste trouve toute action pitoyable, ce qui nous ouvre au rêve, c'est-à-dire à l'élan vers ce tout inaccessible et divin.

L'action, ou la production, est en-dessous de l'être, elle en est l'oubli ; la création, ou le devenir, est au-dessus de l'être, de cet être divin, dont elle est l'image humaine.

Aucune imitation humaine de l'œuvre de Dieu n'est possible, puisque celle-ci ne concevait que des miracles et des mystères, tandis que toute œuvre humaine, même mystique, ne produit que des problèmes et des solutions. Mais il y a un parallèle incompréhensible entre l'extase (prévue par Dieu) devant la beauté érotique du corps et l'extase (réservée aux esprits nobles) devant la beauté romantique de l'âme. Seul un rêveur peut s'inspirer des merveilles de la c(C)r éation.

Difficile d'imaginer l'être, qui serait hors l'espace et le temps. Pourtant, c'est ce que visent, sous des angles différents, le scientifique, le poète et le penseur. À l'instar des dieux, ils agissent dans l'être ; c'est l'homme banal qui n'agit que dans le devenir, que seul le créateur sait munir d'une consistance de l'être. À l'opposé se trouve l'action, ni savante ni poétique ni spirituelle. *Si les dieux sont parfaits, pourquoi ont-ils besoin d'agir ?* - Épicure.

Les hommes appr é cieront ce et ceux, principes ou hommes, qui font bouger le monde ; ô combien plus int é ressants sont ceux qui y d é nient quelque chose de d é licieusement immobile, invariant, apparenté à l'éternel ! *Ceux qui peuvent saisir ce qui est toujours égal à soi sont philosophes* - [Platon](#). L'enfer, c'est le prurit des pieds ; et *l'immobilité, ce seul fragment de notre ressemblance à Dieu, qui nous reste du paradis* - [F.Schlegel](#) - *Müßiggang, einziges Fragment der Gottähnlichkeit, das uns noch aus dem Paradies blieb.*

La cr é ation dans le vrai n'est qu'une action humaine routinière ; la cr é ation dans le beau est un devenir s'inspirant du divin, du soi inconnu, un devenir cherchant l'intensité de l'être. Et [Maître Eckhart](#) ne s'insurge que contre la première : *Ne songe pas à fonder ton salut sur une action ! L'homme doit le fonder sur un être - Denke nicht, dein Heil zu setzen auf ein Tun ! Man muss es setzen auf ein Sein.*

Submergé de bonheur, on perd l'image de Dieu ; accablé d'une souffrance, comme illuminé par une beauté, on assiste à l'émergence d'un Dieu en majesté. Pourtant, d'apr ès les hommes : *Le bonheur et la beauté d é coulent l'un de l'autre* - Shaw - *Happiness and beauty are by-products*. Dieu, qui est peut-être dans une étrange rencontre du beau et de l'horrible (*fair is foul and foul is fair* - Shakespeare, en lecture traumatologique et non pas m é t é orologique), pour la bonne raison, que la douleur et l'harmonie n'appartiennent à personne. Un masque étincelant de l'art, sur le visage horrible de la vie – telle serait la destinée d'artiste.

Deux sortes d'objectivité : celle de l'humain détourné du divin, et celle du divin, scrutant l'humain. Affaire des yeux et de la rhétorique, ou affaire du regard et de l'intelligence. Dans tout état, réduit à l'humain, la première formulera d'excellentes raisons pour se pendre. Dans tout état, tourné vers le divin, la seconde chantera des béatitudes. Mais ce sera le même état, les mêmes circonstances.

Dieu munit l'homme de rêves et d'angoisses ; la machinisation générale les réduit en projets à calculer et en objets à contrôler.

L'espèce humaine excelle en production de ce qui engendre le plus irrévocable désespoir ; c'est pourquoi je serais tenté de voir dans mon espérance, légère, alogique et paradoxale, une grâce, une vertu théologale – elle se tourne vers l'inexistant, fût-il divin.

Dante a raison : aucune espérance ne me dispensera de l'Enfer ; mais l'espérance humaine, tournée vers le futur, n'empêchera pas que je vive l'Enfer comme un abattoir, tandis que l'espérance divine, atemporelle, éternelle, le transformera en autel des dieux inconnus, mais miséricordieux. Mais la fumée qui monte, est-elle plus douce que le sang qui se glace ?

L'espérance métaphysique, la seule dont j'y parle, devient vraiment belle, quand elle est flanquée d'un désespoir parfaitement physique et touchant les valeurs nobles mais irrécupérables. C'est lorsque aucun appui ne permet plus de projeter la moindre étincelle

sur un avenir sans issue, donc lorsque seul un nihilisme intérieur, gratuit et irresponsable, offre ses ressources à ma musique et, d'une noirceur extérieure, laisse surgir une douceur illisible, c'est alors que l'espérance se fraternise avec mon angoisse, se fait consolation et m'assure que mes palpitations, perdues pour les yeux et l'esprit, portent un sens pour l'âme, au-dessus des faits, des calculs et même des passions. Cette espérance ne prétend sur aucune profondeur humaine, elle est dans une hauteur divine, inhabitable.

Pour moi, spectateur, l'extinction des âmes chez les hommes n'est qu'un mélodrame ; la perte de vitalité de mon âme à moi est une tragédie, pour l'acteur que je suis. Un talent perdant son élan, une passion se morfondant dans un infâme équilibre, une voix adressée à Dieu et qui chercherait, bassement, des oreilles vulgaires – tant de rôles que je serais amené à jouer sur une scène de moins en moins obscure, devant mon soi inconnu, dramaturge lucide et juge inclément. *C'est pour cela que me torture le problème de la durée de mon âme - Unamuno - Por esto me tortura el problema de la duración de mi alma.*

Le Beau n'a pas d'alliés : le Vrai est prosaïque et le Bien n'est qu'un fond divin sans forme humanisable. Cette solitude provoque une terreur, qu'il faut domestiquer, pour devenir artiste. *L'épouvante est le propre de l'impression produite par la beauté - Leopardi - È proprio della impressione che fa la bellezza – lo spaventare.* Heidegger inverse la chronologie : *terreur secrète devant tout commencement - geheime Furchtbarkeit vor der Gestalt alles Anfänglichen*, ce que notre époque semble justifier : *Il n'y a plus de beauté que dans le regard, qui va à*

*I'horrible - Adorno - es ist keine Sch onheit mehr au er in dem Blick, der aufs Grauen geht.*

Tous les philosophes, indifférents à la recherche de consolations, sont des hommes sans cœur. Chez [Nietzsche](#), la consolation, c'est l'élan vers le surhomme, vers le divin, vers l'inexistant donc – la plus noble des consolations !

La vraie tragédie n'est pas dans les tracas extérieurs mais dans la souffrance intérieure – des tourments de Dieu (mystère de nos commencements), des tourments d'artiste (problèmes d'enthousiasme et de style), des tourments d'humanité (solutions de fraternité), des tourments d'homme (solutions de solitude).

Le bonheur, même tout inventé, nous fait sentir notre source divine, mais la souffrance bien réelle nous rappelle tout de suite notre source humaine. *La joie fait de toi un dieu ; tu deviens homme dans la souffrance - Tsvétaeva - Богом становишься через радость, человеком через страдание.*

Dans la partie d'échecs, qui m'oppose à la vie, et dont l'issue fatale, à l'étouffé ou par pression *positionnelle*, est inéluctable, il faut que j'accorde au rapace d'en face un handicap, pour amortir la honte. Non pas quelques pions-courtisans, fous-hérauts, cavaliers sans panache, tours sans ivoire, dame avec ambitions - mais le roi lui-même. Je me transforme ainsi en inventeur de nouvelles règles, en messager sans maître, en ange. *Dans le théâtre des humains, les places de spectateurs sont réservées à Dieu et à ses anges - Pythagore.*

Toutes les souffrances guérissables sont communes et ne méritent pas d'être chantées. *À l'infirmerie aucun ne souffre ni ne gémit bien différemment des autres* - M.Serres. Les poètes cherchent des exceptions : des morgues, où la seule réplique au silence est donnée par la musique, des maisons de fous, où chacun se prend pour Prométhée, ou des maisons de Dieu, où l'Infirmier accorde une audience privée à toute plainte, suffisamment stridente.

Entre ma naissance, où j'étais le seul à pleurer, et ma mort, où je serai, peut-être, pleuré par les autres, la larme n'ennoblit plus la vie, ni la joie - la mort. Mes paupières fermées, qu'ils découvrent mon regard, mon rêve ou mon ironie ! *Ci-gît moi, tué par les autres* devint, pour le regard de Valéry : *un long regard sur le calme des dieux*. Pour le rêve de Rilke : *enseveli sous le poids des paupières, tu n'es plus rêve de personne* - *Niemandes Schlaf zu sein unter so viel Lidern*. Pour les larmes de Tsvétaeva : *Plus envie de rire* - *Уже не смеётся*. Pour l'ironie de Gogol : *Je rirai un jour avec mon mot amer* - *Горьким словом моим посмеюся*.

Veux-je mourir en terre d'Antée, dans l'eau du Léthé, dans l'air d'Icare ou dans le feu de Phénix ? - ami des résurrections, je préférerai le feu, l'élément le plus artificiel, ou magique, ou divin, et j'attendrai, que les cendres soient froides et que Dieu soit proclamé mort, avant de libérer mon souffle.

J'éteins, successivement, mes yeux, mes caresses, mes mots, ma mémoire, ma raison – et je comprends, que ni la consolation ni l'horreur,

ni la grâce ni la punition, n'ont plus aucun sens, pour mon être mort. *Et au-delà – ténèbres impénétrables, ou pureté de la face de Dieu* - A.Blok - *Над нами - сумрак неминучий, иль ясность божьего лица* - ni cette lumière ni ces ombres ne seront plus à toi.

A.Blok : *Сomprи случайные черты, и ты увидишь, жизнь прекрасна* - *La vie est belle, tu l'apprends en effaçant les traits du hasard.* Des traits du hasard en continu, tu laisseras des points de la fatalité en pointillé. C'est ainsi que la beauté montrera son vrai visage. La beauté est la modulation du hasard. Le hasard est une forme contingente cachant le contenu nécessaire, l'être divin, cette négation du hasard humain. Dans le beau, la part du malgré doit être occulté, pour ne pas entacher nos espérances.

Voltaire : *Nos prêtres ne sont pas ce que le vain peuple pense ; Notre crédulité fait toute leur science.* Ma foi, quand je vois l'élite non vaine, débarrassée de toute crédulité, ne faire que calculer et mémoriser, j'ai de la sympathie pour la vanité frissonnante et angoissée de l'ignorant. La science du comptable reçoit des cahiers des charges, l'ignorance du prêtre - des chuchotements, des gémissements, des hontes. Il faut prendre le prêtre pour une *bocca della verità*.

J'étouffe en ce monde, car dans ses souterrains ne se cache plus aucune vraie souffrance et sur ses toits ne retentit plus aucune vraie prière. J'étouffe au milieu de leurs fenêtres et portes, alcôves et salles-machines. La vraie souffrance, je ne la dois qu'à moi-même : *Les épines*

*que j'ai cueillies sont celles de l'arbre que j'ai planté - Byron - The thorns which I have reap'd are of the tree I planted.*

Avec mon dernier soupir, je scelle mon dernier message à confier à la bouteille et dont le destinataire devrait être habitué des profondeurs et des naufrages. Que ma bouteille ne se trompe pas de mer, il paraît que *dans les mers de la multitude, Dieu la [l'œuvre] prendra du doigt, pour la conduire au port* - Vigny – et là-bas, faute de bon adressage, mon message sera classé sans suite.

Quel que soit le sens qu'on donne à *opium du peuple* - suspension du questionnement, foi ou espérance - même la tête la plus subtile n'échappe pas à ce besoin vital ; son opium sera : la dogmatique, pour calmer son angoisse, la sophistique, pour caresser son amour-propre, l'ironie, pour les alterner. L'angoisse allonge les bras, la requête approfondit les choses, l'espérance rehausse le regard. *En tout cas, l'espérance mène plus loin que l'angoisse* - E.Jünger - *Auf alle Fälle führt die Hoffnung weiter als die Furcht* - ce qui explique l'effet de l'*opium des intellectuels* (R.Aron).

Les hommes passionnés, ne trouvant pas assez de reliefs dans la platitude ambiante, se reconnaissent dans l'élan ou la chute des rêves, dans le vertige ou dans la souffrance. Le philosophe est celui qui sait en créer un axe continu. *Vivre sera la passion, au sens religieux* - Sartre.

Tout n'est qu'interprétation - les phénoménologues, les langagiers, les hommes d'action ; tout n'est que représentation - les

métaphysiciens, les conceptuels, les hommes du rêve. L'humain finit toujours par l'emporter sur le divin ; le premier est proclamé vainqueur par tous les votes, du multitudinaire à l'élitaire. En plus, ou par-delà, il y a des nihilistes, pour qui interprétation est donation de sens, vitalité ou intensité, dans lesquelles se traduit la volonté de puissance.

Le bon Dieu cr éa tant de facettes d'intelligence incompatibles, qu'on peut briller sur les unes et être niais sur les autres. Je l'écris, en pensant à ce bel homme que je croisai récemment sur la Grande Bleue, R. Enthoven, si éblouissant à l'oral et si plat à l'écrit, si émouvant à s'apitoyer sur Pascal et si pitoyable à faire d'un niais, S. Guitry, – un philosophe.

La mathématique épouse le champ du possible, mais la réalité, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, recèle tant de miracles, jugés impossibles par notre raison, qu'on est obligé de reconnaître que le possible humain est misérable à côté du réel divin. C'est une des raisons à dénier la création artistique – à l'impossible, c'est-à-dire au rêve.

Je refuse de gaspiller le beau terme d'*Universaux* pour l'attacher aux vétilles telles que *blancheur*. Je le réserve à la triade divine – le Bien, le Beau, le Vrai, qui touche tout homme, mais doit servir de base pour une bonne philosophie, s'articulant autour de la consolation et du langage. La noblesse, dans l'élaboration de consolations, découle de l'axe, allant d'une mélancolie à la tragédie et créé par la fatalité du

Bien, de plus en plus inaccessible, et du Beau, dont le vertige faiblit. L'intelligence du regard sur le Vrai est déterminée par le rôle qu'on y accorde au langage en tant qu'intermédiaire logique entre la réalité et la représentation. Cette philosophie est donc rencontre d'une noblesse et d'une intelligence.

La réalité divine est dans les objets de l'espace-temps ; reflétée par l'homme, elle devient une double réalité humaine : l'être - cette pure abstraction (mais ne déviant en rien de la réalité divine), et le devenir - une fatalité mécanique ou une création libre. *Le devenir est aussi mécanique que l'être* - Chestov - *Динамика так же механистична, как и статика*. Pour échapper à la mécanique, le style, d'après Nietzsche, doit munir le devenir créateur – de l'intensité de l'être.

Le monde réel est une œuvre d'un Créateur génial, mystérieux, irrationnel (rationnel – est un qualificatif anthropomorphe et ne s'applique qu'aux productions de nos mains ou cerveaux). Le réel n'est pas rationnel, il est magique, parfait ; et puisque tout être vivant fait partie du monde réel, s'attribuer une perfection n'est nullement prétentieux de sa part. D'autre part, tant de choses rationnelles ne sont point réelles ; les résultats mathématiques en sont un exemple suffisant.

N'est parfait que le réel divin, c'est-à-dire l'être ; aucune création humaine, c'est-à-dire un devenir, ne peut l'atteindre. *La perfection ne peut pas provenir d'un devenir* - Nietzsche - *Das Vollkommene soll nicht geworden sein*.

Le taux (très élevé !) de bavards est le même dans les deux catégories principales de philosophes : ceux qui s'occupent de fantômes divins ou ceux qui se contentent de banalités humaines. Chez les premiers on discourt sur le Vrai (sans maîtriser la logique), sur le Bien (en supposant une impossible causalité entre l'appel divin du cœur et l'imperfection des actes humains), sur le Beau (sans être artistes-nés eux-mêmes). Chez les seconds on s'égosille sur la Liberté (une vague notion allant du geste arbitraire, dont est capable tout être vivant, à l'indépendance d'un créateur), sur l'Être (un fantôme linguistique humain), sur la Connaissance (sans voir les rapports profonds entre la réalité et la représentation).

Le philosophe académique, étant banal dans les solutions et incompétent dans les problèmes, devrait ne se pencher que sur les mystères : trois sens divins – les universaux Bien, Beau, Vrai, et trois sphères d'expressivité humaines – Réalité, Représentation, Langage. Seul [Kant](#) embrassa la portée de *tous* les premiers, seul [Valéry](#) discerna le rôle de *toutes* les secondes.

Les deux premières exigences d'un philosophe : croire en essence divine du Vrai, du Beau, du Bien et créer le cadre de l'existence humaine, en dessinant les domaines où règnent l'esprit, l'âme, le cœur.

Comment se construit la parole humaine ? Pourquoi la compréhension mutuelle est si prodigieusement facile ? L'essentiel

d'un discours renvoie à l'habitude, à la mémoire, à l'expérience. Ce ne sont pas des références conceptuelles (comme c'est le cas en IA symbolique), mais la statistique qui guide la génération et l'interprétation du flux langagier. Seule l'intelligence humaine, ce don divin si inégalement distribué, peut reprendre un discours, pour en apporter des justifications. Un paradoxe – l'IA neuronale, conçue d'une manière si primitive et mécanique, est, en fin de compte, parfaitement humaine ! Et si l'intelligence la plus haute commençait, justement, aux points de brisure des données statistiques ? Et l'IA symbolique est tout-à-fait inhumaine. Comme le sont, par leur origine, nos sens du Beau et du Vrai !

La réalité spatio-temporelle ne contient que la matière et les esprits ; le temps traversant l'espace constitue la seule réalité, et ce passage s'appelle le Devenir, ou l'existence. L'Être, ou l'essence, est irréel ; il est l'œuvre des esprits. L'essence est toujours artificielle et abstraite, mais elle est la cause suffisante des phénomènes de l'existence et sert à comprendre ou à justifier celle-ci, qui est réelle et concrète. Au sommet de l'existence se dresse la liberté humaine : à celui de l'essence se devine la nécessité divine.

Différence entre pensée naissante et pensée née (la liberté a la même destinée). La seconde, la figée, s'exprime dans le langage de la logique et se confirme par la méthode mathématique ; la beauté n'y est qu'intellectuelle et la langue naturelle n'y apporte rien. La première est un effet, souvent inattendu, qu'une enveloppe langagière, la forme qu'on donne à ses états d'âme, laisse apparaître en tant que le

contenu, le fond, d'un esprit indicible. La seconde sonde, en profondeur, l'œuvre du Créateur ; la première tente, en hauteur, d'exprimer la créativité humaine. Les appareils de mesurage, pour la seconde ; la fontaine d'âme ou l'éponge d'esprit, le regard ou l'écoute, pour la première.

Comment est vu ce monde ? Absurde (pour les sots, les révoltés, les aigris), transparent (pour les utilitaristes, les moutons et les robots), mystérieux (pour les poètes, les penseurs, les rêveurs).

Tout créateur est porté à la philosophie, c'est-à-dire à remplir tous les horizons de l'intelligible, aussi bien à l'intérieur de son métier que les horizons communs des hommes. La mathématique et la musique (et peut-être aussi la religion) touchent tous les périmètres et rendent faibles ou superflus les efforts au-delà du cercle de leurs compétences, d'où la nullité philosophique des génies mathématique ou musical. Pour être bon philosophe, il faut être porteur d'immenses lacunes - des tragédies, des angoisses et des hontes.

La poésie est la traduction du message de Dieu ; le mythe - du message des hommes, donc une traduction de la traduction. La poésie est une chute en déshérence, une supplique lancée à une belle image ou à un bel instant, pour qu'ils s'immobilisent, t'illuminent et t'abandonnent.

La mort – de Dieu, de l'art, de l'homme – se réduit, peut-être, à la mort de la beauté et non pas parce s'arrêtèrent son souffle et le

battement de son cœur, mais parce que les hommes finirent par ne plus la voir. Les yeux robotiques ne perçoivent pas tout ce que voyait le regard humain.

Devant un chef-d'œuvre humain, l'admiration a deux composants – la vénération de l'outil divin et le plaisir, procuré par le talent humain ; le premier est dans la profondeur miraculeuse de nos fonctions vitales et spirituelles, le second – dans la hauteur de nos regards musicaux ou stylistiques. Vu sous l'angle du premier, *l'homme véritablement extraordinaire est le véritable homme ordinaire* - Kierkegaard.

Le devenir, méritant un regard philosophique, est soit matériel (avec, en perspective, l'extinction des étoiles et la décomposition des atomes) soit artistique (avec la création de la musique des mots, des images, des idées) – le désespoir concret, face à la consolation abstraite. Entre les deux – l'être, mû et expliqué par des unifications. L'abstrait n'est ni transcendant ni immanent, que cherchent à opposer les nigauds. *L'Abstrait n'explique rien ; il n'y a pas d'universaux, pas d'objet ; il n'y a que des processus d'unification* - Deleuze – du pur galimatias, puisque dans l'unification d'arbres, tout est abstrait, et les branches unifiées sont composées d'objets. Et les vrais universaux, que porte tout homme, suite à la Création divine, sont au nombre de trois : le Bien, le Beau, le Vrai.

Tant d'yeux perspicaces s'aperçurent de la mort de Dieu, de l'homme, de l'Histoire, mais personne ne remarqua la mort de l'art. La

vie me parle assez de Dieu, l'homme, m ême agonisant, me fascine, je peux me passer de l'Histoire comme d'un dictionnaire, mais sans l'art vivant j'étoffe. *Viendra le jour, où l'art sera chassé, à jamais, de notre vie* - [Hegel](#) - *Es wird einmal der Moment kommen, wo die Kunst für immer aus unserem Leben verbannt sein wird* - nous en vivons la première époque.

Les narrations de minauderies sirupeuses des duchesses, d'aventures promotionnelles des fonctionnaires, de stratagèmes rusés des gangsters font appel à la même misère littéraire et apportent la même gloire aux yeux de la même couche sociale, au même pouvoir d'achat. Et l'explication de cette calamité n'est pas dans le constat que Dieu ou l'homme sont morts, mais dans celui que le poète est mort, chez l'écrivant et chez le lisant.

Évidemment, l'unité entre une chose réelle et son reflet dans l'art est impossible ; la première flotte dans le chaos (ou l'harmonie, ici ce sont des synonymes) d'une Création magique, divine, et la seconde est fruit de nos pauvres représentations humaines. C'est avec la chose représentée qu'il faut comparer les objets artistiques ; les deux se réduisent aux arbres à variables, et leur unité consiste en possibilité d'une unification de ces arbres.

Dans l'art (musical, philosophique, poétique), il y a trois sortes d'intuition, qui peuvent réveiller un génie imprévisible, – l'inconsciente, la profonde, la hautaine. La première famille – [Bach](#), [Mozart](#), [Tchekhov](#) ; la deuxième – [Kant](#), [Rilke](#), [Valéry](#) ; la troisième –

Byron, Hölderlin, Nietzsche. L'homme, c'est-à-dire le maître, n'y est presque pour rien ; c'est une étincelle divine qui illumine leurs œuvres. La conscience, la profondeur, la hauteur, sans intuition, n'aboutissent à la beauté que grâce à la sobre maîtrise de l'homme, avec un talent purement humain et qui ne serait qu'un instrument auxiliaire.

De l'accélération du progrès : pas un seul dieu nouveau depuis deux mille ans, pas un seul philosophe nouveau depuis cinquante ans, pas un seul poète nouveau depuis vingt ans. Et le dernier homme nouveau, R. Debray, je le croisai il y a cinq ans...

Quelques questions anthropomorphiques, au sujet de Dieu : *main de Dieu* - combien de doigts ? Dieu est *omniscient* - où est Sa mémoire centrale ? dans la moelle épinière ou dans l'hémisphère cérébrale gauche ? Dieu *récompensera* le vertueux - par un chèque ? paiement en nature ? Dieu est en *colère* - tape-t-Il du pied ? bave-t-Il ? Dieu *reconnaitra* les siens - à l'odorat, au goût, au toucher ? par reconnaissance des formes ?

L'échelle du public visé – d'un Dieu seul, particulier, imaginaire à l'ensemble de tous les contribuables ou téléspectateurs. La première extrémité disparut des ambitions humaines.

Dans une banalité – la différence entre l'apparence et la chose en soi – on voit le mérite principal de la philosophie kantienne. Mais sans le reconnaître, aucune science appliquée n'aurait été possible ; et

l'objectif de ces sciences est de rapprocher, de plus en plus, les modèles-théories des apparences - de la chose en soi. La même ineptie frappe la *méthode transcendante*, les *connaissances a priori*, l'*impératif catégorique* – c'est plat, commun, trivial. Le seul mérite de **Kant** est d'avoir répertorié et creusé les dons divins, dont est doté l'homme.

La perfection mécanique (en solution de problèmes humains) n'a rien à voir avec la perfection organique (le problème du mystère divin). Dommage que mon vieux **Voltaire** n'ait pas compris la perfection du *meilleur des mondes possibles*, que prônait mon ami **Leibniz**, qui m'est si proche par ses horizons, par sa culture linguistique, par son expérience et même peut-être par ses origines.

Ne pas jeter bas les temples des oracles, parce que les hommes finissent par ne leur demander que l'arrangement de leurs sales affaires.

L'angoisse de l'homme est si fatale et son psychisme si malléable, que certains charlatanismes le submergent et le dominent si facilement. Et le soulagent ! Au plouc suffit la religion, au médiocre – la psychanalyse, au cultivé – une philosophie systémique.

Dans toutes les confrontations modernes, à l'amour imprévisible les hommes préfèrent une visible réussite, comme cadre et pâture. Un champ de moutons au détriment d'un chant du cygne. On se force à aimer les *hommes*, pour tempérer son orgueil ou pour deviner un

dessein divin quelconque, mais on finit par comprendre, que cet amour sera dilapidé au détriment de l'*homme*.

L'amour est une sacralisation, par un cœur crédule, d'un grandiose sans mérite. L'agenouillement devant l'humain ou le divin, devant la femme ou devant Dieu, la raison désarmée bénissant ma reddition. Loin de l'*agapé platonicien* (et de sa vérité), proche de la *philia* chrétienne (et de son humanité), indiscernable de l'*éros* (et de sa caresse).

L'amour, qu'il soit de Dieu ou du prochain, n'est pas une porte qu'il s'agisse d'ouvrir. Tout amour est avant tout une clé, dont on n'a même pas l'envie de se servir. Dès qu'on touche aux serrures, on s'évade, redevient libre et donc sans élan cellulaire. Le prochain attend ta chaleur, Dieu se contentera de ton intelligence - *amor intellectualis Dei*.

Un manque corporel, provoquant un débordement sensuel, telle est la généalogie d'Éros, cet ange-démon, intermédiaire entre les dieux et les hommes, divinement mystérieux, humainement bestial.

Le bien est paralytique, et l'amour est aveugle ; ils s'entraident, pour ne pas dépeupler notre facette sacrée, qu'ils sont les seuls à animer. L'homme se manifeste, vers l'extérieur, par la science et l'économie, mais sa trinité intérieure complète est faite du philosophe, de l'artiste et du saint, et puisque Dieu seul est saint, le bien et l'amour sont les seuls témoins de notre origine divine. Si le soi connu se

charge de notre intelligence et de notre cr é ation, le soi inconnu repr é sente le sacr é ou, au moins, le noble.

Dieu r é serve aux hommes ordinaires son regard courrouc é , pour leur inspirer la peur et le remords ; mais Il leur refuse et l'oreille et la bouche. Pour les amoureux et les po è tes, Dieu n'est ni sourd ni muet. À l'amoureux Dieu dicte les caresses, au po è te - les mélodies. Traduire ce que n'entend personne d'autres est leur m é tier commun. *Les po è tes ne sont que les interpr è tes des dieux* - [Platon](#).

Ceux qui connaissent les traces de Dieu sur cette Terre sont pitoyables, mais on ne devrait pas se moquer de ceux qui disent *aimer* Dieu, puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore.

On accumule tant de transparences nouvelles dans le panorama des hommes, mais dans le portrait de l'homme - aucun progr è s de l'éclairage des traits éternels. Si c'est cela, la Providence divine, autant confier le reste à la machine ! Plus la gentillesse r é glementaire envahit la rue, plus la bonté élémentaire fuit le foyer.

L'être – le mystère de la cr é ation divine ; le devenir – le mystère de la cr é ation humaine. Imprimer dans l'agir, intellectuel ou artistique, la musique du Beau et le r è ve du Bien, c'est d'en tapir le fond, la forme étant l'assertion d'un Vrai irr é futable.

N'a le droit de s'appeler mystère que ce qui est solution de Dieu. Le mystère de Dieu est hors de notre portée ; mais il se trouvent des

hommes misérables, qui prétendent le pénétrer et en font leur solution ou l'y comparent : *Les mystères divins me conviennent mieux que les solutions humaines* - Chesterton - *The riddles of God are more satisfying than the solutions of men.*

Les ombres, pas plus que les rêves, n'ont pas bonne presse, aujourd'hui. L'homme, lui aussi, est évincé par les hommes, comme la veille chassa le rêve, et le néon - les ombres. *L'homme est le rêve d'une ombre.* (*Nous sommes l'ombre d'un songe ?*) - Pindare. L'homme rejoignit un autre grand mort - Dieu - dans une flagrante inexistence. C'est à la lumière cathodique qu'on interprète nos songes.

Notre vrai soi est un grand muet, comme Dieu ou la réalité ; être d'accord avec soi-même est une ânerie impossible. Mieux on s'interroge, moins on se comprend. *L'homme est un inconnu pour lui-même, et il ne sait jamais ce qu'il est capable de produire sous une provocation neuve* (volé chez St-Augustin) – P.Claudel.

Deux traitements possibles du bruit que nous recevons du monde : soit nous l'amplifions par nos buts (dans la platitude), soit nous le transformons par la puissance de nos moyens (dans la profondeur du savoir) ou par la noblesse de nos contraintes (dans la hauteur de la musique). Homère : *les dieux savent tout, et nous, nous n'entendons que du bruit* - ne va pas assez loin.

Ceux qui vivent de et dans la lumière humaine et ne produisent que de la lumière modérée finissent dans la grisaille commune. Attiré

par la lumière divine, le poète peint ses ténèbres inimitables, exaltées et ascendantes. Je ne suis pas fier de ces lignes *baudelairiennes*, aux valeurs inversées.

Mon soi connu tenta de parler à la terre ; trop absorbée par sa lumière et ses bavardages, elle se moqua de mes fébrilités obscures. Ulcéré, je fus presque forc é de me tourner vers le silence du ciel ; ses ténèbres et sa bonne oreille réveillèrent la musique de mon soi inconnu. Interdit de solidarité humaine, je découvrais la fraternité divine.

Ils appellent *nihilisme* la proclamation que ni Dieu ni la morale ni le bon sens ne contrôlent plus la pensée, et qu'il faille se soumettre à l'absurdité de l'existence. La source de ma pensée et de ma musique est mon soi inconnu, qui me souffle le sens exaltant de ma vie ; et l'écoute de ce souffle me remplace toute recherche du divin extérieur ou d'un Bien normalisé. Mon Vrai rejoindrait l'universel, mais mon Beau ne traduirait que ce souffle unique. Voilà le nihilisme qui me rendit à moi-même.

Les yeux lisent l'horreur et l'absurdité du monde humain ; le regard imprime la beauté et l'harmonie du monde divin. Pourtant, c'est le même.

Tout le sens de la création humaine consiste à surmonter les horreurs, les grisailles, les énigmes, qui percent en toute création divine, et à finir par un OUI douloureux, extatique, fantasmagorique à

cette œuvre grandiose et mystérieuse. Le NON de mon soi connu se narre ; le OUI de mon soi inconnu se chante. L'éternel retour est le passage de la narration au chant.

La Caverne de [Platon](#) et le souterrain de [Dostoïevsky](#) nous apprennent la résignation ; le premier – devant les limites humaines, le second – devant les limites divines.

La plus profonde admiration d'un effet s'ensuit de l'ignorance de la cause originaire, divine et inconnaisable ; la connaissance des causes naturelles intermédiaires n'y change rien, bien que celle-ci soit le contenu même de toute science. Mais s'arrêter à ces causes et ne pas les projeter aux sources divines ne peut conduire qu'à une admiration banale, à la maîtrise d'un modèle humain.

Qu'est notre présent ? À l'instantané – un mystère pour l'esprit ; dans la journée – une adaptation merveilleuse de la vie sur Terre ; sur un mois – l'agitation journalistique ; en une année – le souci statistique ; en un siècle – la nourriture des politiciens ; dans les cinq millénaires – le cycle achevé de l'art ; dans les dizaines de milliers d'années – la naissance des sens humains d'origine divine ; dans les milliards d'années – le mystère de la matière.

Il y a des mystères de la Création et ceux de la création humaine. Ce qui n'est hermétique qu'aux non-initiés (ou aux ignares) s'appelle mystique. C'est l'introduction de représentations individuelles du rêve, dans un milieu, réservé aux banalités consensuelles, qui est à

l'origine des mystères. *Mais comment peut-on choisir de raisonner faux ? C'est qu'on a la nostalgie de l'imperméabilité* - Sartre - la fausseté mécanique peut s'avérer vérité mystique. La nostalgie s'adresse au réel ; la mélancolie effleure l'idéal. Le nostalgique de l'imperméabilité apriorique est un artisan ; le mélancolique des ombres apostérioriques est un artiste.

La réalité, ce sont des ombres, projetées soit par la lumière divine mystérieuse soit par la lumière des représentations humaines rigoureuses. Le langage, s'adressant directement à la réalité, est plein d'ombres que dissipe ou embellit la lumière du sens, donné à partir de la représentation. Un individu est d'autant plus intelligent que ses structures langagières conçues (la grammaire individuelle) sont plus près des représentations conceptuelles.

Les merveilles émergent de la mathématique ; les mystères se livrent à la physique ; la magie gît en biologie – Dieu illuminant les hommes. Les hommes-artistes, à leur tour, adressent à Dieu le tribut d'une faculté divine - la beauté modeste et nue.

Le poétique et le sacré furent les premiers symboles que l'homme coucha sur papier. *La première langue a dû être hiéroglyphique, pour les caractères sacrés, la deuxième, symbolique, pour les caractères héroïques, la troisième, épistolaire, pour les caractères conventionnels* - G.B.Vico - *La prima lingua - geroglifica ovvero per caratteri sagri, la seconda - simbolica o per caratteri eroici, la terza - epistolare o per caratteri convenuti.* Ces trois étapes, niveaux ou états – divin, poétique,

humain - furent fusionnés par [Nietzsche](#) dans l'éternel retour, où cohabitent la mort de Dieu, la réduction de la vie à l'art, le surgissement du surhumain.

Une entrée de dictionnaire peut servir d'estampille, de symbole ou de conducteur pour communiquer avec les hommes, avec l'homme élu ou avec Dieu. Dans le dernier cas on peut s'adresser à Dionysos ou à Apollon, en langage de la volonté ou de la raison. Pour Allah, il vaut mieux y ajouter le gourdin : *Les chemins, qui mènent à Dieu, sont deux : le discours ou la guerre* - Averroès.

Ni le mot-signe ni le mot-image ne peut s'incarner en chose, à moins qu'un Esprit pénétrant en conçoive un Verbe, qui ne nous renverrait qu'à la Chose divine, au Créateur, dont le nom prononçable est Poésie, écriture intemporelle, et que les hommes abaissent jusqu'à la prose historique, aux saintes écritures (et même, d'après [Heidegger](#), jusqu'au bavardage : *Logos - Prosa – Gerede*).

La langue est la maison de mes requêtes ; la représentation est la maison de mon savoir ; la réalité est la maison de l'Être. Tout l'Être n'est que réponses ; l'enfermer dans la langue, vouée aux questions, est un anthropomorphisme ; le réduire à la représentation, c'est tourner le dos à l'infini divin, pour ne rester qu'avec le fini humain.

La langue maternelle, c'est une garde-robés tout prête, pour habiller le corps de tes pensées ou de tes sentiments ; tu es en droit de dire, que *ma langue me parle – die Sprache spricht* ([Rilke](#)). Mais écrire

dans une langue étrangère, c'est inventer des tissus, mélanger soi-même des couleurs, jouer à l'apprenti-couturier ; tu te tromperas de saison, de mode, de taille ; tu seras égal de l'homme des cavernes, plus solitaire, plus près de Dieu, mais plus loin des hommes.

Les mots d'un discours renvoient soit aux objets soit aux relations ; quand les objets y sont consensuellement (dans l'usage) associés aux relations, tous les mots y sont rationnels. La poésie, en invoquant des relations irrationnelles, permet d'entr'ouvrir le mystère divin irrationnel.

La langue est un outil, qui ressemble étonnamment à la substance immatérielle, divine, de l'homme. Elle contient, nécessairement, une logique, ce qui correspond au travail de l'esprit. Elle permet une créativité individuelle, apportant du plaisir esthétique, ce que l'âme aspire à goûter ou à produire. Elle est particulièrement merveilleuse dans ses tentatives de rendre les humbles vibrations de la conscience morale, ce qui comble le besoin du cœur. Malheureusement, on n'a pas encore de nom, pour désigner cet organe, qui, d'ailleurs, peut se passer de langue, pour penser, créer ou aimer ; il reste unique, tout en disposant de ses trois hypostases. Les Chrétiens auraient dû se servir de cet argument, dans leurs théodicées.

La nature humaine se réduit au quadriparti nietzschéen – l'homme, les hommes, le sous-homme, le surhomme – et elle se traduit nettement dans le contenu de toute création artistique, qui ne peut être qu'un *dialogue*, dans lequel l'homme (mon soi connu) s'exprime soit

devant le surhomme (mon soi inconnu, Dieu), soit devant le sous-homme (le contemporain, le pair), soit devant les hommes (le clan, la tradition). Dans tous les cas on vise le feu, mais qui ne se maintient, aérien, qu'avec des aliments purs – le cas de Dieu en tant qu'inspirateur muet, une ouïe, un songe. Le *dia-logue*, avec deux autres dégénère en *diarrhée aqueuse* des sous-hommes ou en *logorrhée terre-à-terre* des hommes.

Non seulement les cinq sens humains sont admirables et merveilleux, mais chacun donna lieu à une métaphore associée : le regard, la musique, le goût artistique, le flair, la caresse. Et si le Créateur ne s'inspirait que des métaphores, telles les Idées platoniciennes, et l'œil ou l'oreille ne seraient que leurs matérialisations ? Et ce serait pour cette raison que le Créateur ne mettrait nulle part Son nez ou Sa voix dans les affaires des hommes.

Le Verbe, contrairement au mot, est sensé être animé par une création. Et peut-être c'était l'Homme qui fut visé par le Créateur génial. *La première pensée de Dieu fut un ange. Le premier mot de Dieu fut un homme* - Kh.Gibran - *The first thought of God was an angel. The first word of God was a man.*

L'homme est d'autant plus intelligent et subtil qu'il maîtrise davantage de types de représentation de la réalité ou des abstractions. À toute représentation se superpose un langage, et les langages constituent les dimensions d'un homme. Le pitoyable homme unidimensionnel de H.Marcuse ou de Chomsky explique l'abject

conformisme, r é sultant, pourtant, de la pratique du *great refusal* ; cet homme gr é gaire se r é duit à la seule dimension sociale. Le solitaire, pluridimensionnel et cr é ateur, est dans l'acquiescement au monde vertigineux, où r ègne la Loi divine et non pas la loi écrite.

Le mot *r éalit é* a, au moins, deux sens presque opposés : le mystère de la Cr é ation divine (l'impossibilité, l'harmonie, la beauté) et la solution de l'action humaine (la transparence, la prévisibilité, le contraire du r ève). *Qu'y a-t-il de plus fantastique et inattendu que la r éalit é ?* - Dostoïevsky - *Что может быть фантастичнее и неожиданнее действительности ?*.

Une aile accrochée au mauvais endroit peut servir d'excellent ballast : *bonne foi, bonhomme, bon sens* - une chute de foi, d'homme, de sens.

La v é rit é n'existe que dans des copies (m é caniques ou conceptuelles) de la r éalit é humaine. Viser la v é rit é, c'est être copiste ; le cr é ateur peint le r ève, en accord musical mystérieux avec la r éalit é ; son but, c'est la beauté humaine, chantant le r éel divin.

La volonté est bonne, quand elle reste dans son enfance appelée désir. Passée à l'acte et d éjouée par le hasard, elle s'éloigne du Bien. Et, enfin, m ême si la volonté humaine est mauvaise, l'homme est visiblement n é de la bonne volonté de Dieu (c'est ainsi qu'il faudrait lire la [Bible](#)). Dieu éprouve la libert é qu'il donna à l'homme ; mais au lieu de la traduire en larmes, l'homme en fit une arme : *La Bonne*

*Volonté n'existe pas. La volonté est un mal ; elle est l'écrasement des autres ou l'égoïsme - W.Blake - There can be no Good Will. Will is always Evil ; it is persecution to others or selfishness.*

Aristote et [Platon](#), dilettante du vrai et dilettante du bien, sont franchement ignares dans le beau, qu'ils imaginent en tant qu'*éclat du vrai* ; le beau est une lumière invraisemblable, une source inattendue, une cause nouvelle des effets bienfaisants dans notre âme, un regard néophyte, faisant baisser nos yeux incrédules. Le vrai n'est qu'une représentation, tandis que le Bien est dans la réalité divine et le beau – dans son interprétation humaine.

La liste des niaiseries, commençant par *post-* (après le meurtre de Dieu , de la culture, de l'homme), vient de s'allonger avec *post-vérité*. Mais ce n'est pas la hauteur du rêve qu'ils opposent à la vérité des profondeurs, mais la platitude des hasards, des caprices, des élucubrations des hommes-robots.

On ne percera jamais le mystère de l'apparition de la vie ni même de la naissance de l'univers. Une vérité de fait et une absurdité de raison. *C'est une absurdité de dire : Il y a une vérité essentielle à l'homme, et Dieu l'a cachée - Voltaire* – le grand Cachottier préféra la perplexité à l'évidence.

Si la punition du menteur est de ne pas être cru dans ses vérités, la punition du véridique est de ne pas susciter de foi. Les hommes, aujourd'hui, n'ont plus besoin de croire, persuadés, comme ils sont, de

tenir la vérité au milieu de leurs foires. La foi naît dans un désert esthétique, dans un puits éthique, sur une montagne magique.

Il faut s'en prendre au devenir, à ce passage de la bienveillance divine à la calamité de ses traductions humaines visibles. *Le mal de malveillance, qui est le mal d'initiative humaine, tient à la mauvaise constitution de l'Être* - Jankelevitch - l'être n'y est pour rien, la malveillance, chez les sauvages, fait, visiblement, partie de la nature humaine ; le mal de bienveillance est plus profond et frappe surtout les âmes évoluées et sensibles.

Derrière le mal je ne vois aucun visage, tandis que tout Bien cherche à se loger dans un sourire familier. Le diable, c'est l'anonymat des hommes, le diable n'existe donc pas ; Dieu, c'est le désir de confier ma joie aux yeux chers, yeux absorbant mon regard.

Ils appellent *salut* – une paix d'âme, résultant de nos péchés pardonnés ou oubliés, tandis qu'il serait une âme trouble et vibrante, reproduisant la musique de nos rêves immaculés. Le salut, c'est le triomphe de ta musique sur le silence de Dieu et le bruit des hommes.

Le devoir intemporel devant Dieu s'étant mué en droit temporel des hommes, tous se jugent dorénavant hommes de bien, selon la loi du jour. Cette dualité séculaire n'existe plus.

Dans notre goût du beau, on sent une chiquenaude divine, mais le Bien intraduisible ne témoigne que de Son souffle. *La conscience est la*

*présence de Dieu dans l'homme* - Swedenborg. Cette parousie intérieure troublante s'accorde bien avec une apostasie extérieure calmante. Dieu s'absentant de temps à autre, les hommes en profitent, pour peupler leurs doutes avec une idole sachant illuminer, d'une pâle lumière, les plus ténébreuses et crépusculaires de leurs impétuosités.

Le Bien et le mal sont des contraintes, la congénitale : l'écoute de la voix divine de l'amour, et la fatale : le suivi de la voie humaine de l'action. Personne n'y échappe.

Qui peut confondre un rêve (illuminé par le Bien) avec un acte (hanté par le Mal) ? Une musique impondérable avec la lourdeur des échos ? Donc, leur fichu art de distinguer le Bien du Mal est une fumisterie, consacrant les yeux des hommes et profanant le regard de Dieu.

L'absence de Bien, dans les affaires des hommes, endurcit les esprits des sots et illumine et attendrit les âmes des justes. Cette absence fait des premiers – des moutons ou des robots ; les seconds viennent à vénérer davantage le Bien, introuvable sous nos mains et assigné à sa seule demeure certaine – à nos âmes. Le monde est plein de beautés, divines ou humaines ; l'esprit orgueilleux prend possession de vérités du monde ; mais le Bien échappe à toute projection sur le réel et reste incrusté dans l'âme.

On ne trouve pas la consolation dans la platitude du réel, on la bâtit dans la hauteur de l'imaginaire, où demeurent le Bien

énigmatique, interdit de séjour sur Terre, et le Beau mystérieux, porté par des Anges de plume, de note, de palette. La consolation divine, inhumaine, donc.

À la Vérité, qui est profonde, le Bien apporte du mystère divin, et au Beau, qui est haut, - de la noblesse humaine. Mais ni la Vérité ni le Beau, au moment de leur naissance, ne s'y attendent pas, étant au-delà du Bien et du Mal.

La vérité consolide la profondeur, la beauté bénit la hauteur, mais le Bien n'a pas de dimension à occuper, il reste un point de départ qui renie tout pas vers le réel. Mais tous ces trois sens sont d'origine divine, contrairement à, disons, la noblesse qui, pour ne pas être trop étroite - a besoin du vrai, et pour ne pas être trop mesquine - a besoin du haut. La noblesse se rapporte au Bien, comme l'intelligence à la Vérité ou le talent à la Beauté – les efforts humains vers les cibles divines.

À la triade mystique divine – la triade optique humaine : la lucidité résolue aide à rester dans le Vrai ; l'illusion problématique maintient l'attriance du Beau ; le regard mystérieux préserve le Bien.

La liberté des choix matériels ou éthiques, chez tout être vivant sur Terre, est un mystère de la Création divine. La liberté des choix sociaux est un problème de l'intelligence collective (des abeilles, des loups ou des hommes). La liberté des choix intellectuels est une solution du talent solitaire et noble.

Deux sortes de liberté : la mécanique, celle de l'âne de Buridan, et l'organique, celle d'un sacrifice de son intérêt social ou physiologique. Un tirage au sort intérieur, facilement transposable à une machine, ou un acte extérieur, à l'intérêt indémontrable, s'appuyant sur l'écoute de la voix mystérieuse du Bien. *Seule la foi peut donner la liberté* – Kierkegaard.

Au-delà du réel – la rencontre miraculeuse entre le vrai et le beau dans la mathématique ou la superstition, se moquant du vrai et du beau, pour s'adonner au bien faussement salutaire. Au-delà du beau – la platitude du vrai et l'imposture dans le bien. Au-delà du bien – le haut culte du beau et la profondeur du vrai.

Les impératifs catégoriques : dans le Vrai – le savoir et la rigueur, dans le Beau – le talent et la noblesse, dans le Bien – l'humilité et la honte. Partout, le premier pas – le désir, la volonté, l'élan humains ; le dernier – l'admiration du mystère du Dessein divin : de l'harmonie, de l'émotion, de l'abnégation. Dans la société, le sens de ces impératifs est profond, car universel ; en solitude, il est haut, car individuel et pur.



## Index des Auteurs

- |                |   |               |   |                     |  |
|----------------|---|---------------|---|---------------------|--|
| Abélard        | <i>206, 267, 278</i>  | Beckett S.    | <i>301</i>  | Byron G.            | <i>272, 315, 342, 402, 410</i>   |
| Adorno Th.     | <i>399</i>  | Beethoven L.  | <i>70, 95, 169, 302, 335, 337, 351, 358</i>   | Calderón            | <i>110</i>   |
| Akhmatova A.   | <i>384</i>  | Bélinsky V.   | <i>392</i>  | Calvin J.           | <i>34, 265</i>   |
| Alain          | <i>53, 119, 129, 224</i>  | Benda J.      | <i>106</i>  | Camus A.            | <i>370</i>   |
| Angélus        | <i>49, 249</i>  | Benn G.       | <i>20</i>   | Canetti E.          | <i>233</i>   |
| Anselme        | <i>21, 40</i>   | Benoît XVI    | <i>47, 154, 212, 322, 380</i>   | Casanova G.         | <i>112, 272</i>  |
| Aragon L.      | <i>215, 274</i>   | Berdiaev N.   | <i>40, 126, 131, 135, 162, 195, 204, 207, 235, 244, 276, 321, 371</i>                             | Celan P.            | <i>242</i>   |
| Arendt H.      | <i>240, 272, 379</i>  | Berlioz H.    | <i>138</i>  | Céline F.           | <i>156, 168</i>  |
| Aristote       | <i>56, 105, 122, 123, 128, 134, 145, 206, 209, 215, 216, 221, 250, 269, 270, 380, 423</i>   | Bernanos G.   | <i>216</i>  | Cervantès M.        | <i>91, 169, 279</i>  |
| Aron R.        | <i>403</i>  | St-Bernard    | <i>10, 13</i>   | Chafarévitch I.     | <i>187</i>   |
| Artaud A.      | <i>91, 262</i>  | Bhagavad-Gîtâ | <i>82</i>   | Chamfort N.         | <i>178, 178, 254, 376</i>  |
| Auden W.       | <i>279</i>  | Bias          | <i>9</i>  | Char R.             | <i>7, 53, 88, 89, 152, 256, 292, 334</i>   |
| St-Augustin    | <i>16, 18, 19, 22, 25, 27, 32, 50, 82, 82, 91, 93, 107, 110, 149, 152, 156, 160, 178, 210, 257, 258, 267, 289, 291, 294, 329, 415</i> | la Bible      | <i>8, 17, 18, 56, 59, 69, 81, 110, 182, 183, 235, 235, 246, 248, 257, 258, 271, 277, 335, 422</i> | Chateaubriand F.-R. | <i>123, 124, 188</i>   |
| Averroès       | <i>322, 419</i>   | Blake W.      | <i>155, 423</i>   | Chesterton G.K.     | <i>372, 415</i>  |
| Bach J.S.      | <i>70, 229, 238, 302, 335, 337, 351, 358, 410</i>   | Blanchot M.   | <i>309</i>  | Chestov L.          | <i>32, 61, 88, 115, 357, 384, 405</i>  |
| Bacon F.       | <i>128, 202, 269</i>  | Blok A.       | <i>389, 402, 402</i>  | Chomsky N.          | <i>421</i>   |
| Badiou A.      | <i>283</i>  | Bloy L.       | <i>15, 246, 324</i>   | Chostakovitch D.    | <i>351</i>   |
| Bakounine M.   | <i>206</i>  | Boèce         | <i>93, 113, 113, 267</i>  | Cicéron             | <i>11, 183, 317</i>  |
| Barney N.      | <i>178, 218</i>   | Boehme J.     | <i>40, 158</i>  | Cioran E.           | <i>28, 37, 73, 79, 89, 91, 97, 197, 205, 205, 209, 217, 222, 238, 251, 252, 266, 272, 286, 296, 304, 330, 335, 363, 374, 376</i> |
| Bataille G.    | <i>97, 317</i>  | Borgès J.     | <i>49, 87, 304</i>  | Claudel P.          | <i>86, 106, 241, 295, 393, 415</i>   |
| Batiouchkov    | <i>212</i>  | Bouddha       | <i>19, 144, 146, 275, 346, 367</i>  | Cocteau A.          | <i>188, 214, 274, 284</i>  |
| Baudelaire Ch. | <i>108, 389</i>   | Broch H.      | <i>161, 309, 359</i>  | Coleridge S.        | <i>191, 206,</i>   |
| Baudrillard J. | <i>108</i>  | Bruno G.      | <i>289, 313, 342</i>  | Confucius           | <i>340</i>   |

le Coran	37, 52, 257, 277, 309	Érasme	63, 170	Heine H.	12, 383
Corneille P.	278	Eschyle	154, 247	Héraclite	20, 99, 158, 225, 261, 308, 324
Croce B.	92	Euclide	182	Hésiode	317
Dalaï-Lama	274	Faulkner W.	157	Hesse H.	240, 385
Dante A.	49, 136, 137, 165, 224, 272, 318, 398	Fernandez D.	385	Hippius Z.	65, 174, 209, 285
Darwin Ch.	15, 33	Ferrat J.	214	Hitler A.	162, 385
Debray R.	26, 76, 411	Feuerbach L.	188, 326	Hobbes Th.	97, 266
Deleuze G.	95, 409	Feynman R.	86	Hölderlin F.	78, 84, 130, 177, 185, 234, 331, 410
Derrida J.	19, 319	Fichte J.	202	Homère	138, 210, 314, 415
Descartes R.	24, 27, 31, 40, 43, 72, 92, 95, 102, 106, 134, 138, 145, 166, 169, 214, 249, 252, 257, 282, 291, 293, 314, 352, 378	Flaubert G.	137, 378	François d'Assise	258
Dickens Ch.	230	Foucault M.	95, 156, 161	Franklin B.	165
Diderot D.	73, 144, 171, 202, 382	Fourier Ch.	246	Freud S.	172, 284, 341
Diogène Laërce	353	France A.	149, 239	Gandhi M.	194
Donne J.	24, 308, 327	Goethe J.W.	17, 133, 136, 148, 161, 214, 230, 252, 278	Gibran Kh.	421
Dostoïevsky F.	13, 79, 105, 107, 108, 121, 122, 135, 136, 206, 214, 233, 238, 272, 344, 362, 383, 384, 387, 390, 394, 417, 422	Gide A.	85	Gide A.	85
du Deffand M.	286	van Gogh V.	217	Goethe J.W.	17, 133, 136, 148, 161, 214, 230, 252, 278
Eckhart Me.	18, 21, 31, 41, 48, 59, 75, 92, 150, 151, 160, 183, 192, 206, 259, 346, 365, 375, 377, 397	Gogol N.	401	Gorky M.	143
Einstein A.	37, 86, 283, 298	Gracián B.	83, 134, 139, 270, 323	Gracián B.	83, 134, 139, 270, 323
Emerson R.W.	85, 260, 260	Green J.	215	Grégoire de N.	34,
Enthoven R.	18, 379, 404	Grégoire de N.	34, 266, 301	Grégoire de N.	34, 266, 301
Épictète	266	Grothendieck A.	116	Grothendieck A.	116
Épicure	82, 237, 253, 396	Guénine	132	Hamann J.G.	23, 131, 315
		Guitry S.	404	Heidegger M.	66, 87, 95, 98, 105, 131, 134, 139, 142, 152, 190, 191, 192, 213, 272, 304, 325, 327, 351, 384, 399, 419
		Joubert J.	84	Heidegger M.	66, 87, 95, 98, 105, 131, 134, 139, 142, 152, 190, 191, 192, 213, 272, 304, 325, 327, 351, 384, 399, 419
		Joyce J.	95	Jünger E.	187, 260, 368, 403
		Juvénal	114	Kafka F.	29, 232, 256, 262, 272
		Kandinsky W.	318		

Kant E.	22,95, 102-105,116,118,134, 139,196,198,222,230, 282,293,302,380,406, 410,412	Malraux A.	141,204, 210,274,386,390	Nietzsche F.	206,209,210,222,229, 236,238,243,244,244,
Kareajan H.	92	Mandelstam O.	214		250,252,260,265,266,
Kierkegaard S.	50,52, 165,209,230,241,244, 261,287,409,427	Manine Yu.	80		270,272,276,287,292,
Klioutchevsky V.	120, 388,395	Mann Th.	393		298,300,302,303,304, 316,322,323,325,326,
Koestler A.	280,310	Marc-Aurèle	123,270, 342		330,342-344,355,359,
Kojève A.	161,247, 382,383	Marcuse H.	421		362,382-384,389,392,
Kontchalovsky A.	387	Marlowe Ch.	244		400,405,410,419
Kraus K.	15,133,208	Marot C.	170	Nil de Sora	193,270
La Bruyère	56	Marx K.	172,203, 222,240,249,341,358, 380	Novalis	121,224, 299
Lacoue-Labarthe Ph.	288	Mauriac F.	219	Ortega y Gasset	90, 209,262,304,359
La Fontaine J.	114	Melville H.	262	Ovide	49,178, 218,272
Lamartine A.	347	Mendeleev D.	179	Paracelse	289
Lao Tseu	275	Mérejkovsky D.	233	Parménide	134
Lawrence D.H.	35	Merleau-Ponty M.	53, 112	Pascal B.	II,14,15, 23,55,83,83,83,185, 218,260,270,275,290,
Le Bon G.	359	Michel-Ange B.	173		309,330,340,366,404
Lec S.	170,271,314	Montaigne M.	53,221, 288	Morgenstern Ch.	13, 57
Leibniz W.	27,87,100, 124,308,384,411	Montesquieu Ch.	168	Pasternak B.	140,140, 218,392
Leopardi G.	399	Montesquieu Ch.	168	St-Paul	19,45,50, 152,201,215,253,308
Lermontov M.	151,173	Morgenstern Ch.	13, 57	Paz O.	271,394
Levinas E.	51,51, 60,113,204	Mozart W.	70,229, 238,302,335,337,351, 358,410	Péguy Ch.	386
Lichtenberg G.	161, 284,288	Mravinsky E.	68	Pétrarque	91,239, 272
Longfellow H.	131	Musil R.	210	Pétrone	324
Lope de Vega	367	Musset A.	270	Phèdre	112
Lossev A.	98,162	Nabokov V.	26,61, 262,272,282,309,316	Pindare	415
Loyola I.	158,245	Napoléon	298,364, 382	Planck	36
Lucrèce	168,282,286	Newton I.	182	Platon	27,38,65, 106,112,115,134,147, 149,154,159,200,223,
Lulle R.	92	Nicolas de Cuse	31, 91,141,156		238,249,251,263,275, 311,330,370,380,397, 413,414,417,421,423
Luther M.	16,201, 205	Nietzsche F.	II,14,18, 21,28,37,48,52,53, 56,73,79,81,87,94, 94,95,102,105,108, 115,122,133-136,139, 141,141,143,150,161, 172,186,198,203,203,	Plotin	8,77,81, 262,265,373
Machiavel N.	318			Plutarque	145,239, 284,305
de Maistre J.	84,105				
Mallarmé S.	125,162, 215,298				

Pouchkine A.	112, 130, 176, 272, 392	Soloviov V.	125, 340	Twain M.	86
Prichvine M.	175, 215	Sophocle	110, 366	Unamuno M.	85, 85, 147, 240, 337, 399
Protagoras	14, 354	Spengler O.	229, 384, 390	Valéry P.	II, 14, 21, 48, 67, 69, 73, 79, 81, 85, 91, 105, 106, 106, 114, 129, 134, 137, 138, 176, 222, 261, 262, 266, 276, 278, 283, 287, 297, 303, 306, 311, 330, 361, 362, 364, 401, 406, 410
Proudhon	110	Spinoza B.	16, 22-24, 25, 27, 30, 31, 76, 84, 95, 98, 102, 103, 112, 117, 120, 124, 134, 166, 168, 209, 218, 222, 247, 250, 282, 283, 291, 313, 326, 332, 333, 339		
Pythagore	82, 216, 400	Steiner G.	67, 394	Vasari G.	210
Rilke R.M.	33, 185, 262, 287, 382, 386, 401, 410, 419	Stendhal	139, 149	Vauvenargues L.	292
Rimbaud A.	311	Stirner M.	184, 257	Verlaine P.	231
Rostropovitch M.	229	Stravinsky I.	87	Vico G.B.	418
Rousseau J.-J.	111, 115, 255, 261, 355, 378, 383	Suarès A.	138, 382	Vigny A.	403
Rozanov V.	240, 245	Swedenborg	424	Villani C.	297
Ruskin J.	370	Tacite	287, 341	de Vinci L.	138, 229
Saadi	335	Tagore R.	210	Virgile	324
Saint Exupéry A.	88, 246	Talleyrand Ch.	318	Voltaire A.	14, 14, 29, 227, 311, 335, 378, 382, 402, 412, 423
Salomé L.	78	le Talmud	13		
Sartre J.-P.	28, 89, 105, 249, 259, 267, 324, 384, 403, 418	Tarkovsky A.	24, 142	Wagner R.	358
Schelling F.	77, 95, 161, 339	Tchaadaev P.	385	Weidlé V.	352
Schlegel F.	75, 99, 186, 192, 221, 283, 397	Tchaïkovsky P.	302, 351, 390	Weil S.	63, 89, 126, 126, 229, 257, 272, 301, 367
Schopenhauer A.	134, 189, 239, 374	Tchékhov A.	32, 178, 204, 237, 238, 391, 394, 410	Wiazemsky P.	280
Schumann R.	131	Terentianus	135	Wilde O.	259
Sénèque	112, 268, 272, 343	Théophraste	56	Wittgenstein L.	47, 133, 183, 204, 225, 242, 283
Serres M.	172, 234, 401	Thibon G.	88, 88, 91, 192, 266, 364	Wordsworth W.	58
Shakespeare W.	237, 397	Thomas d'Aquin	83, 110, 189, 217, 313, 368	Yeats W.B.	239
Shaw B.	397	Tiouttchev F.	142, 207, 389	Zamiatine	264
Socrate	41, 64, 75, 82, 91, 110, 122, 129, 182, 216, 252, 348, 386, 393	Tolstoï L.	30, 111, 118, 198, 240, 314, 387, 391, 394	Zweig S.	87, 272
Soljénitsyne A.	119, 389	Tourgueniev I.	384, 394		
		Tsiolkovsky K.	71, 103		
		Tsvétaeva M.	63, 140, 168, 400, 401		

## Sommaire

<b>Avant-propos</b>	<b>I</b>
<b>Le Créateur</b>	<b>7</b>
<b>La Création</b>	<b>181</b>
<b>La Créature</b>	<b>321</b>
<b>Index des Auteurs</b>	<b>429</b>





Un peu de conscience ou d'introspection, conduit tout homme à la reconnaissance des trois facultés énigmatiques, illogiques et même inutiles pour son combat pour la survie – le Bien (déposé dans son cœur – un trésor intraduisible en actes), le Beau (émouvant son âme, en contemplation ou en création artistique), le Vrai (poussant vers le savoir et vers le pouvoir). Ces trois dons sont de véritables Universaux divins, puisqu'aucune nécessité de l'évolution ni ne l'explique ni ne le demande. Notre organe unique, qui les reçoit, se décompose en trois universaux humains, en trois hypostases – le cœur, l'âme, l'esprit.

La banalité universelle de ce constat n'échappe à personne et réveille chez tout homme sensible le goût pour le mystère de nos origines. Mêlé à l'angoisse existentielle, cela constitue le fond de ce qu'on appelle fait religieux. Il serait plus judicieux de l'appeler rêve, puisqu'il est plus près de l'esprit que de la matière.

